FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME

LA MISSION DE LA FRANCE

Pour hâter la consécration de notre pays
aux Cœurs unis de Jésus et Marie

19 AVRIL – 19 JUIN 2020

Famille Missionnaire
de Notre-Dame

© Texte et image de couverture :
FAMILLE MISSIONNAIRE DE NOTRE-DAME
La mission de la France
Saint-Pierre-de-Colombier, édition revue et corrigée, 2021

SOMMAIRE

Table des matières

Sommaire 3

Présentation 7

Pourquoi une neuvaine ? 9

-I- L'attente du Christ et l'arrivée de l'évangile 13

Les premiers peuples de notre territoire 15
La préparation des cœurs dans la société gauloise 19
Quand l'évangile arrive en Gaule 23
Nos premiers évêques 29
Rester fidèle chaque jour 33
Le sang des martyrs est semence de chrétiens 39

-II- L'enracinement de la Foi 45

Vers le baptême de la France 47
Saint Martin et l'évangélisation des campagnes 53
Saint Hilaire et la défense de la vraie foi 59
Sainte Geneviève, ou la résistance incarnée par l'Église 63
Le baptême de Clovis et de la France 69
La France, jardin de Marie 75
Les moines de Provence 81

-III- L'essor du monachisme et le renouveau culturel 87

La France chrétienne dans le Haut Moyen Âge 89
Les moines missionnaires des V^e^-VII^e^ siècles 95
L'art roman, fierté de la France des IX^e^-XI^e^ siècles 99
Les débuts d'une longue coopération entre la France et la papauté 105
Le renouveau carolingien 109
Saint Michel et la France 115

-IV- Le temps des cathédrales et des Ordres mendiants 121

Le temps des cathédrales 123
L'arrivée des ordres mendiants au Royaume de France 129

Suger et Saint Louis : l'Église et la société au XIIIe siècles.....137
Le développement théologique médiéval.....143
Les croisades : l'esprit de pénitence à l'épreuve de la faiblesse humaine.....149
La spiritualité française au XIIe et XIIIe siècle.....155
L'art gothique.....161

-V- Rester fidèles dans l'adversité : le temps des crises 167

Ombres et lumières dans la France des XIVe-XVe siècles.....169
Une évangélisation toujours à recommencer.....173
L'épopée de sainte Jeanne d'Arc.....179
La France et la quête de la sagesse.....183
Brûler d'amour pour les cœurs de Jésus et Marie.....187
Dépasser crises et divisions.....193
La spiritualité au XIIe-XIIIe siècles : textes choisis.....199

-VI- Le temps des missions et l'École française 205

Le contexte historique des XVIe e XVIIe siècles.....207
Se relever après la tempête.....215
L'École française.....221
L'élan missionnaire au XVIe et XVIIe siècles :.....227
Les promesses du Sacré Cœur à la France.....237
La France, royaume de Marie.....245
Le Siècle classique.....251

-VII- Dépasser la terreur de la Révolution 259

Le contexte historique.....261
Missionnaire de Marie.....269
Les Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, remparts d'amour face à la haine révolutionnaire.....277
Dix ans de persécution religieuse.....285
La résistance vendéenne.....291
Le pardon vendéen.....297
Ré-évangéliser la France après la révolution.....303

-VIII- Le renouveau religieux de la France 311

Le XIXe, un siècle contrasté.....313
Le grand M de Marie.....319
Sainte Thérèse, docteur de l'Amour.....325
Le catholicisme social et la spiritualité du Sacré-Cœur.....331

Les missionnaires au XIX^e siècle.....337
Montmartre et le culte national du Sacré Cœur.....343

-IX- Vers le III^e millénaire **349**

La flamme de la résistance catholique au début du XX^e siècle.....351
La fille aînée de l'Église dans les grands conflits du XX^e siècle.....357
La splendeur de la vérité.....363
Une nouvelle génération se lève !.....371
Un siècle de spirituels et de saints.....377

Conclusion **383**

Consécration solennelle aux Cœurs Unis.....385

Présentation

Pourquoi une neuvaine de préparation à la consécration de la France aux Cœurs unis de Jésus et Marie ?

Pourquoi une neuvaine ?

Père Bernard Domini

Le dimanche 19 avril 2020, au terme de la messe vécue en union avec les Guides et Scouts d'Europe, Père Bernard lisait ce communiqué pour présenter la neuvaine de préparation à la consécration aux Cœurs unis de Jésus et Marie.

Bien chers amis de Notre-Dame des Neiges, bien chers membres de la grande famille des Guides et Scouts d'Europe,

Au terme de cette joyeuse et fervente messe en l'honneur de la divine miséricorde, en votre nom à chacun, je voudrais dire à Jésus miséricordieux, à Dieu, le Père des Miséricordes, à l'Esprit-Saint, qui produit les grâces de la divine miséricorde en nos âmes, et à la Vierge Marie, Mère de la miséricorde, *un très grand merci* ! Que serions-nous sans la miséricorde divine ? Oui, Jésus, nous avons confiance en Toi !

Nous nous unissons, en ce 19 avril 2020, aux consécrations de la France aux Cœurs de Jésus et de Marie, qui seront faites par sept évêques français dans leur diocèse respectif. Plus de 50 000 personnes ont demandé aux évêques français de faire, ensemble, cette consécration.

Nous nous sommes associés à cette demande et, pour apporter notre petite contribution, nous commençons en ce jour une neuvaine de 9 semaines de ce 19 avril jusqu'au 19 juin 2020, solennité du Sacré Cœur. Après les vêpres de cette solennité et en entrant dans la Fête du Cœur immaculé de Marie, le samedi 20 juin, nous consacrerons la Famille Missionnaire de Notre-Dame, ses Foyers amis et tous les amis de Notre-Dame des Neiges dont les membres de la grande famille des Guides et Scouts d'Europe aux Cœurs de Jésus et de Marie, unis dans le Saint-Esprit, sans oublier saint Joseph dont le 19 est le chiffre.

Chaque jour, nous vous proposerons des enseignements et temps de prière pour découvrir ou redécouvrir l'identité de la France. Saint Jean-Paul II, dans son avant-dernier livre *Mémoire et identité*, nous a donné cet important enseignement : l'identité d'une nation a besoin d'un fondement

solide, sa mémoire. Notre contribution sera modeste, nous accepterons volontiers les témoignages que des plus « grands témoins » pourront nous donner, mais nous désirons par cette grande neuvaine vous permettre de découvrir ce qu'est la France pour Dieu et ce qu'est la mission de la France.

Nous rappellerons au début juin les deux grandes questions de saint Jean-Paul II à la France, lors de son premier voyage en notre pays qu'il aimait beaucoup :

> France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? France, Fille de l'Église et éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la sagesse éternelle ?

Je voudrais dire en conclusion que cette grande neuvaine n'a pas pour but de faire grandir en chacun de nous un nationalisme orgueilleux, mais un profond repentir pour nos infidélités et un grand désir de la conversion de la France afin que, humblement, elle redise « oui » à la fidélité aux promesses de son baptême et « oui » à la mission que Dieu lui donne : être éducatrice des peuples pour le bien de l'homme.

Vous, scouts et guides d'Europe, vous avez une mission importante à remplir : vous aimez Dieu, votre Patrie et l'Europe et vous êtes tournés vers la grande Famille des Nations, telle que la désirait saint Jean-Paul II.

Oui, puisse notre grande neuvaine, être une petite contribution en vue de la civilisation de l'Amour. Jésus, la Vierge Marie et Sainte Thérèse ont inspiré au petit Van, au Vietnam, dans les années 45, que c'est de la France que Jésus fera rayonner son Amour sur le monde entier. Alors, en avant, pour la fidélité et pour remplir notre mission d'apôtres et de témoins de l'Amour dans la Vérité !

Programme de la neuvaine

Les interventions nous permettront de découvrir chaque semaine une période de l'histoire chrétienne de la France, et ainsi de nous émerveiller de la sollicitude des Cœurs de Jésus et de Marie à l'égard de notre nation. Nous nous préparerons ainsi à renouveler notre consécration à ces Cœurs unis le 19 juin.

Ce sont ces interventions que nous sommes heureux de présenter ici, en conservant le style oral de ces travaux réalisés en vue d'enregistrement vidéo. L'ordre suit la répartition par semaine de la préparation à la neuvaine :

I. Semaine 1, du 19 au 26 avril : l'attente du Christ et l'arrivée de l'évangile (av. JC–II^{e} s.)

II. Semaine 2, du 27 avril au 3 mai : l'enracinement de la Foi (III^{e}–VI^{e} s.)

III. Semaine 3, du 4 au 10 mai : l'essor du monachisme et le renouveau culturel (VI^{e}–XI^{e} s.)

IV. Semaine 4, du 11 au 17 mai : le temps des cathédrales et des ordres mendiants (XII^{e}–XIII^{e} s.)

V. Semaine 5, du 18 au 24 mai : rester fidèles dans l'adversité : le temps des crises (XIV^{e}–XV^{e} s.)

VI. Semaine 6, du 25 au 31 mai : la Contre-réforme, le temps des Missions et l'Ecole Française (XVI^{e}–XVII^{e} s.)

VII. Semaine 7, du 1er au 7 juin : dépasser la terreur de la Révolution (XVIII^{e} s.)

VIII. Semaine 8, du 8 au 14 juin : le renouveau religieux de la France (XIX^{e} s.)

IX. Semaine 9, du 15 au 19 juin : vers le III^{e} millénaire (XX^{e} s.)

-I-
L'attente du Christ et l'arrivée de l'évangile

De l'Antiquité pré-chrétienne au II^e s. après Jésus-Christ

Les premiers peuples de notre territoire

Père Bernard Domini

Introduction

Bien chers amis et jeunes amis, nous avons lu un communiqué, hier, à la fin de la messe de la divine miséricorde, pour annoncer que nous commencions une grande neuvaine de semaines du 19 avril au 19 juin. Pourquoi cette neuvaine ? Pour apporter notre modeste contribution à la demande de plus de 50 000 Français à nos évêques pour consacrer la France aux Cœurs de Jésus et de Marie. Chaque jour, nous vous proposerons un enseignement de 10 à 15 minutes pour découvrir ou redécouvrir l'identité de la France. Saint Jean-Paul II, dans son avant-dernier livre *Mémoire et identité*, nous a donné cet important enseignement : l'identité d'une Nation a besoin d'un fondement solide : sa mémoire. Nous rappellerons au début juin les deux grandes questions de saint Jean-Paul II à la France, lors de son premier voyage en notre pays qu'il aimait beaucoup :

> France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? France, Fille de l'Église et éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la sagesse éternelle ?

Je rappelle encore ce que je disais, hier[1], en conclusion de notre communiqué : cette grande neuvaine n'a pas pour but de faire grandir en nous un nationalisme orgueilleux, mais un profond repentir pour nos infidélités et un grand désir de la conversion de la France afin que, humblement, elle redise « oui » à la fidélité aux promesses de son baptême et « oui » à la mission que Dieu lui donne : être éducatrice des peuples pour le bien de l'homme.

I. Notre pays avant la Gaule

Qu'était notre pays avant la Gaule romaine ? Notre pays est habité depuis de très nombreuses années. Les historiens, comme Jean Sévillia, disent qu'en Europe, sur les 180 grottes abritant des fresques rupestres,

[1] Voir la présentation de ce recueil, p. 9.

une dizaine se trouvent en Italie, une dans l'Oural et tout le reste dans le Sud-Ouest de la France et le Nord-Est de l'Espagne. Pourquoi ? Nul ne le sait, dit Jean Sévillia.

En 1991, a été découverte la grotte Cosquer près de Marseille et, en 1994, à une trentaine de kilomètres de Saint-Pierre-de-Colombier, la grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc.

4000 ans avant Jésus apparaissent, nous dit encore Jean Sévillia, les mégalithes, qui ont édifié des dolmens et des menhirs surtout en Bretagne. Vers 2700 avant JC, le territoire de la France actuelle abrite un million d'hommes. Mille ans avant JC, on en compte 5 millions. Ils sont des éleveurs, des agriculteurs, ils défrichent les forêts et construisent des villages.

II. Les celtes

C'est à ce moment-là qu'apparaissent les Celtes. L'arrivée des Celtes s'effectue progressivement et le brassage de population entre les Celtes et les peuples mégalithes se déroule de manière globalement harmonieuse. En effet, ces deux peuples ont des coutumes communes et un mode de vie similaire, bien que les Celtes aient développé une société bien plus hiérarchisée et codifiée. Les Mégalithes étaient des païens qui vénéraient les éléments (l'eau, le feu ou le soleil par exemple). Les Celtes, eux, avaient des dieux auxquels ils vouaient un culte beaucoup plus organisé.

Jean Sévillia dit que, pendant des millénaires, les Celtes ont campé dans les steppes d'Asie centrale. Peu à peu, ils se sont dirigés vers l'Ouest, sans doute poussés par d'autres peuples. Ils ont longtemps stationné en Autriche, où l'on a retrouvé des vestiges de leur civilisation. Ils ont poursuivi leur migration jusque dans la péninsule ibérique. On les retrouvera en Italie du Nord comme sur le territoire de la France. Les historiens grecs ont appelé ces peuples : les Celtes. Les historiens romains ont appelé ceux qui vivaient dans notre pays : les Gaulois. Dans l'imaginaire national, écrit Jean Sévillia, les Gaulois occupent une place à part en raison du rôle d'ancêtres communs à tous les Français que le XIX^{e} siècle leur a fait jouer, et de la figure de Vercingétorix. Qui ne connaît pas les aventures d'Astérix et d'Obélix ?

L'archéologie, dit encore Jean Sévillia, a totalement transformé notre regard sur les Gaulois qui n'ont jamais formé une unité. Oui, ils sont des guerriers redoutés, mais ils ne passent pas tout leur temps à faire la guerre. Ils continuent le travail de défrichage et de cultures accompli par les popula-

tions qui les ont précédés. Ils ont façonné le paysage rural qui perdurera jusqu'à nos jours. Ils ne vivaient pas au fond des forêts dans des huttes… les campagnes gauloises sont quadrillées de champs, les fermes peuvent être distantes d'un km au plus. Les Gaulois sont aussi des artisans, ils vendent aux Romains de l'étain, des lainages, du blé, des salaisons, du bétail et des chariots et leur achètent de l'huile et du vin. Ils ont inventé le tonneau ! Notons encore qu'après leur arrivée sur notre sol, les Celtes représentent moins de 10 % de la population de notre pays qui va s'appeler la Gaule.

À la veille de la conquête romaine, 8 millions d'habitants peuplent déjà la Gaule. Les 8 millions de Gaulois vont édifier avec les 100 000 colons romains la société gallo-romaine. Notre pays va connaître une grande prospérité pendant trois siècles jusqu'aux grandes invasions des barbares. Jean Sévillia dit que la Gaule forme un nœud d'échanges avec la Grande-Bretagne, les pays d'au-delà du Rhin, l'Espagne et surtout la Méditerranée et l'Asie.

En conclusion, les historiens disent que la culture celtique a été quelque peu laissée de côté par la société gallo-romaine. Il faut dire que le mode vie véhiculé par les Romains offrait de nombreux avantages. En effet, l'organisation de la société est bien structurée et la qualité de vie y est indéniable. Les thermes sont dédiés à l'hygiène et au bien-être, tandis que les théâtres assurent le divertissement de la population.

Nous espérons que ces petits enseignements journaliers ne vous ennuieront pas mais qu'ils vous aideront à comprendre que la mémoire d'une Nation est plus riche que ce que l'on croit. Nous constatons bien aujourd'hui que nous sommes tous Français, mais chaque région a ses caractéristiques propres : son accent, sa culture… L'unité de la France n'est pas l'uniformité mais la poursuite de valeurs communes qui vont permettre, peu à peu, à des hommes marqués par des cultures différentes d'édifier une Nation unie : la Gaule, la Gaule romaine puis la France !

La préparation des cœurs dans la société gauloise

Père Bernard Domini

Bien chers amis et bien chers jeunes amis, nous avons essayé de vous présenter, hier[1], en nous fondant sur le livre de Jean Sévillia, *Histoire passionnée de la France*, les diverses peuplades qui habitaient notre territoire.

I. Les Gaulois, un peuple religieux

Nous avons dit que les Mégalithes vénéraient les éléments (l'eau, le feu ou le soleil par exemple) alors que les Celtes avaient des dieux auxquels ils vouaient un culte beaucoup plus organisé. Les 8 millions d'habitants qui peuplaient la Gaule avant la conquête romaine n'étaient ni des agnostiques, ni des athées, certains étaient des animistes, d'autres adoraient des dieux. Le Concile Vatican II dans *Nostra AEtate* disait :

> Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, on trouve dans les différents peuples une certaine sensibilité à cette force cachée qui est présente au cours des choses et aux événements de la vie humaine, parfois même une reconnaissance de la Divinité suprême, ou encore du Père. Cette sensibilité et cette connaissance pénètrent leur vie d'un profond sens religieux. De même aussi, les autres religions qu'on trouve de par le monde s'efforcent d'aller, de façons diverses, au-devant de l'inquiétude du cœur humain en proposant des voies, c'est-à-dire des doctrines, des règles de vie et des rites sacrés. L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent sous bien des rapports de ce qu'elle-même tient et propose, cependant reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes.

Ce que dit Vatican II s'applique bien à la religion des Celtes Gaulois, qui était un système de pratiques et de croyances basé sur un panthéon mythologique, civique et philosophique. Ils ont développé un système religieux polythéiste, dans le cadre duquel officiait la classe sacerdotale des

[1] Voir p. 15.

druides. Cette religion s'est progressivement dissoute dans la culture de l'Empire romain à partir du I[er] siècle av. J.-C.

La société celtique était une société de type théocratique qui se composait de trois classes sociales aux fonctions spécifiques : une classe sacerdotale que l'on désigne globalement sous le terme de « druides », une aristocratie guerrière menée par un souverain (roi, prince) ou un magistrat suprême et une classe de producteurs : artisans, agriculteurs, éleveurs qui pourvoit aux besoins de l'ensemble de la société. Les druides = très savants, sont des personnages sacrés, au-dessus des deux autres classes, intermédiaire entre les dieux et les hommes et dont la parole est primordiale. Si les domaines du religieux et du sacré sont de leur ressort, leur compétence s'étend à tout le savoir, notamment la justice et le droit, l'histoire, la magie, la divination. Ils assument l'éducation de certains élèves dont les études peuvent durer pendant vingt ans. César disait qu'on les honorait grandement. La peine la plus grave pour un Gaulois était d'être frappé d'interdiction de sacrifices par les druides. Celui qui subissait cette peine était mis au nombre des impies et des criminels, on s'écartait de lui, on fuyait son abord et son entretien, craignant un contact impur funeste ; l'interdit n'est pas admis à demander justice, ni à prendre sa part d'aucun honneur. La classe sacerdotale se compose de trois spécialisations : le druide théologien ; le barde spécialisé dans la poésie orale et chantée ; le vate est un devin qui s'occupe plus particulièrement du culte, de la divination et de la médecine. Les femmes participent à cette fonction de prophétie.

Tenant leur assemblée plénière au pays des Carnutes, sans doute à Chartres, ils essaient d'arbitrer les litiges entre états et d'éviter les guerres ; ils essaient de trouver le compromis acceptable en cas de lutte déclarée… Comme pour toute religion, la notion de sacrifice est très présente dans la spiritualité des Celtes gaulois. Des historiens ont distingué trois types de sacrifices : sans effusion de sang ; avec effusion de sang ; sans mise à mort. Le sacrifice païen était en vue de rendre Dieu propice.

Les fêtes religieuses : l'année celtique se décompose en deux saisons, l'une claire et l'autre sombre. Elle comporte quatre fêtes religieuses, décrites par la littérature irlandaise médiévale : Samain, le 1[er] novembre de notre calendrier, qui correspond au début de l'année et de la saison sombre. C'est une fête de passage, marquée par des rites druidiques, des assemblées, des beuveries et des banquets rituels. Elle a la particularité d'être ouverte sur

l'Autre Monde et donc de favoriser le rapport des hommes avec les dieux. On la retrouve en Gaule sous le nom de Samonios (le mot désigne le mois qui correspond approximativement à novembre), attestée par le calendrier de Coligny. Imbolc, qui a lieu le 1er février, fête de purification et de lustration. Beltaine, le 1er mai, marque une rupture dans l'année : passage de la saison sombre à la saison claire, lumineuse avec reprise de la chasse, de la guerre, des razzias, des conquêtes pour les guerriers, début des travaux agraires et champêtres pour les agriculteurs et les éleveurs. Il s'agit également d'une fête célébrant la fertilité dédiée à la déesse Mère. Lugnasad, l'« assemblée de Lug », le 1er août, période des récoltes, fête royale et plus précisément de la souveraineté dans sa fonction redistributrice des richesses. C'est une trêve militaire qui célèbre la paix, l'amitié, l'abondance et la prospérité du royaume.

Lieux de cultes : les Celtes utilisaient toutes sortes de lieux naturels (montagne, grotte, source, lac,...) comme lieux de cultes car ils les considéraient comme des endroits habités par les dieux. Les Celtes croyaient en l'immortalité de l'âme, Jules César en témoigne.

II. La légende de l'élection divine et mariale de Notre-Dame de Chartres

Selon une tradition rapportée par certains textes médiévaux, deux missionnaires nommés Altin et Edoald auraient été envoyés par saint Pierre pour évangéliser les régions d'Orléans, de Chartres et de Créteil. Or, lorsque ces missionnaires arrivèrent à Chartres, quelle ne fut pas leur surprise de constater que la population locale y vénérait déjà la Vierge Marie !

En effet, des druides poussés par une inspiration divine y avaient élevé une statue marquée de cette inscription latine : *Virgini pariturae druides* (« les druides à la Vierge qui enfante »). Ces mêmes druides avaient placé dans leur temple cette statue de la Vierge et ils l'entouraient d'un culte spécial. Touché par ce signe céleste, Altin éleva en ce même lieu une église en l'honneur de la Vierge Marie, préfigurant la célèbre cathédrale de Chartres.

Vers 1420, le prédicateur Jean de Gerson s'appuie probablement sur cette tradition pour évoquer une ancienne grotte occupée par des druides carnutes cent ans avant notre ère, grotte dédiée à « la Vierge devant enfanter ». Cette « Vierge devant enfanter » est par la suite vénérée dans la chapelle de Notre-Dame de Sous-Terre à l'intérieur de la crypte de la cathé-

drale de Chartres. On trouve aussi dans la même crypte un puits qui est le lieu le plus ancien de la cathédrale. Appelé puits des « Saints Forts », autrefois « Lieux Forts », il a été probablement creusé à l'intérieur de l'enceinte de l'oppidum eamute d'Autricum à l'époque gallo-romaine. Il est profond d'environ 33,5 mètres. La crypte abritant la statue de la Vierge et le puits sont au Moyen Âge le lieu de rassemblement des pèlerins.

Beaucoup de catholiques français ignorent cette tradition, qui, pour nous, n'est pas un mythe mais une prophétie authentique qui préparait les Gaulois à devenir avec l'évangélisation de leur Nation la fille aînée de l'Église, la France ! Admirons cette préparation divine et rendons grâce à Dieu !

Quand l'évangile arrive en Gaule

Sœur Rosa Domini

Aujourd'hui, en ce troisième jour de notre neuvaine, nous allons voir ensemble comment le christianisme s'est introduit en Gaule dès les temps apostoliques et combien cette première annonce de l'évangile a révolutionné les âmes des gaulois.

Tout d'abord faisons un bref rappel historique du contexte : au début de notre ère, au 1er siècle après Jésus-Christ, la Gaule envahie par les Romains était divisée en trois grandes provinces romaines. Déjà forte de son expérience dans l'administration, l'armée, le commerce et ses croyances locales, la Gaule profite de la civilisation romaine pour devenir une véritable puissance en son temps. Beaucoup de grandes cités deviennent des chantiers permanents où s'élèvent des remparts, des temples, des forums, des marchés, des cirques, des thermes, etc.... Sans oublier ses réseaux routiers et ses bateaux qui naviguent sur les quatre fleuves et, bien sûr, sur les bords de la côte jusque dans la méditerranée pour le développement des échanges commerciaux. Ses ports, Narbonne, Arles, Bordeaux et surtout Marseille sont de véritables lieux de brassage des populations[1]. Que dans ce grand port de Marseille, si fréquenté des Grecs d'Asie Mineure et des Syriens, il y ait eu, dès les premiers temps apostoliques, un petit noyau de fidèles de Jésus, c'est ce qui est, en soi, très vraisemblable[2]. Mais plus qu'une simple traversée commerciale ou touristique, Dieu a voulu conduire providentiellement ses amis fidèles jusqu'au bord de Marseille et de ses environs pour nous porter l'évangile.

Les débuts de notre histoire chrétienne ne sont pas une légende comme les incrédules pourront le croire, mais une réalité fondée. Les documents historiques, il y en avait. Malheureusement, ils ont été détruits par les nombreuses incursions barbares dont la Provence a fait l'objet au cours

[1] Jean Sevillia, *Histoire passionnée de la France*, 2015, p. 26-28.

[2] Fernand Mourret, *Histoire Générale de l'Église – Les Origines Chrétiennes*, 1928, p.172.

de l'histoire. Mais si les documents se taisent, les traditions régionales et les cultes locaux présents dès les origines apportent leurs affirmations afin de nous permettre de faire mémoire de l'identité chrétienne de notre pays[3]. Nous précisons dès à présent que les visions que la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich a eues sur ce moment de l'histoire de la Gaule sont aussi une source très précieuse sur lesquelles nous nous appuierons.

Pour relater les faits, il nous faut d'abord repartir de Jérusalem où les apôtres étaient réunis ensemble. La période se situe entre trois ou quatre ans après l'Ascension de Jésus. Là, dès les premiers temps, les apôtres avaient réglé tout ce qui a rapport au corps de l'Église. Si les conversions étaient nombreuses, les persécutions aussi. C'est alors qu'éclata à Jérusalem une persécution contre Lazare et ses sœurs, Marie-Madeleine et Marthe. Tous les trois furent arrêtés puis mis en prison avec un des 72 disciples de Jésus, nommé Maximin, Marcelle, servante de Madeleine et Martille, servante de Marthe[4] et un certain nommé Sidoine, l'aveugle-né guérit par Jésus[5] que la tradition appelle saint Restitut. Ils étaient donc sept. Après les avoir accablés de mauvais traitements, les infidèles les firent monter dans une barque sans voiles et sans gouvernail afin de les abandonner en pleine mer pour y être noyés. Se sont-ils découragés ? Non, la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich nous dit qu'elle les voyait prier et chanter des cantiques. Par leur voyage conduit miraculeusement, ils arrivèrent sur le rivage de la Gaule dans la grande ville de Massilia, nom latin qui donnera Marseille. Là, ils passèrent dans la cité librement, sans aucun mal. Grâce à la célébration de la fête d'une idole ce jour-là, saint Lazare et ses compagnons ont pu se rendre compte de la religiosité de ce peuple, mais qui certes était paganisé. Après s'être abrités sous le portique d'un temple, sainte Marthe fut la première à adresser la parole aux gaulois rassemblés autour d'eux[6]. Elle leur parla surtout de Jésus, avec beaucoup d'éloquence, de vivacité et d'émotion, nous dit la tradition. Ce fut la première annonce de l'évangile, l'annonce de l'existence d'un Dieu Sauveur pour toutes les nations.

Cependant, les Gaulois ne les ont pas tout de suite crus. Ce n'est qu'après leur avoir posé des questions qu'ils furent accueillis et qu'ils purent

[3] *Ibid*., p. 177.

[4] *Visions de la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*, Tome III, p. 481.

[5] Bienheureux Jacques DE VORAGINE, *La Légende dorée*, 1913, p. 339.

[6] *Visions de la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*, Tome III, p. 481-482.

prêcher librement l'évangile. Une telle attitude démontre que nos ancêtres les gaulois étaient en quête de vérité et d'absolu dans leurs croyances. De fait, le magistrat de la ville commença à les respecter en défendant de les molester[7]. Ce fut le début de beaucoup de conversions et, nous dit la tradition[8], par consentement unanime, les habitants nommèrent Lazare premier évêque de Marseille. Pendant 40 ans il y exerça sa charge, baptisant et confessant. Puis il mourut environ en 80 après Jésus-Christ comme martyre. Actuellement son tombeau se trouve toujours à Marseille et ses reliques sont très vénérées dans la cathédrale de la Major. Au passage, précisons que Major signifie « plus grande ». D'après une tradition du XVII^e^ siècle, les Marseillais auraient voulu qu'à Marseille le culte à la Mère de Dieu supplante le culte païen de la déesse Diane. D'où le nom de la Major.

Mais dès le I^er^ siècle, saint Lazare avait lui-même favorisé le culte et la dévotion mariale. En effet, une tradition provençale nous rapporte que le saint avait sculpté une statue de la Vierge Marie dont la copie se trouve actuellement dans l'Abbaye de saint Victor à Marseille et qui s'appelle Notre-Dame de Confession. Cette tradition nous semble véridique. D'ailleurs, nombreux étaient les premiers chrétiens qui venaient prier devant cette statue de la Vierge Marie pour être fortifiés avant d'endurer le martyre. C'est pour cette raison que la Sainte Vierge est invoquée sous le titre de Notre-Dame de Confession. Chaque année pour le 2 février, fête de la Présentation de Jésus au Temple, cette statue est portée en procession où l'on fait mémoire de l'arrivée de l'évangile à Marseille par saint Lazare et ses sœurs.

Après cette première évangélisation, sur le long terme, s'est effectuée une véritable inculturation. En effet, une tradition nous rapporte que les habitants de Marseille détruisirent tous leurs temples et qu'ils les remplacèrent par des églises chrétiennes[9]. L'irruption de l'évangile dans la culture gallo-romaine a produit une véritable transformation et une purification afin qu'elle puisse être restaurée dans le Christ. Saint Lazare et ses sœurs avaient connu et aimé Jésus, ils avaient appris à l'écouter et à garder dans leurs cœurs toutes ses vérités de la foi pour les transmettre. Qui mieux qu'eux pouvaient annoncer la mort et la résurrection de Jésus ? Ces vérités n'ont pu que toucher les Gaulois quant au sens de leur vie.

---

[7] *Ibid*., p. 482-483.

[8] Jacques DE VORAGINE, *La Légende dorée*, 1913, p. 343.

[9] *Ibid*.

Une autre tradition provençale nous rapporte aussi l'arrivée en Camargue, sur une autre barque, de saintes femmes : Marie Jacobé, sœur de la Sainte Vierge qui mourut aux Saintes-Maries-de-la-mer après avoir évangélisé. Puis Marie-Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean qui a aussi évangélisé la Camargue. À sa mort, elle fut enterrée sur place et sur cet emplacement sera construite l'église des Saintes Maries où de nombreux pèlerinages ont lieu chaque année. Et enfin, il y avait aussi Sara, la servante des servantes, appelée aussi la servante noire, patronne des gitans.

Mais revenons-en à l'évangélisation de Marseille : après avoir commencé à implanter le christianisme, nos amis ont compris l'importance de transmettre la foi vers d'autres contrées : ainsi, saint Maximin partit pour Aix-en-Provence. Là, il convertit le peuple à la foi au Christ et fut élu évêque. Sainte Marie-Madeleine, quant à elle, partit se retirer non loin de là, dans une grotte montagneuse appelée la Sainte Baume dans le Var[10]. Elle y resta pendant plus de 20 ans, priant sans cesse pour la conversion des pécheurs et faisant pénitence. Son amour immense de Jésus et sa vie intérieure intense ont certainement contribué à enraciner la foi chrétienne dans les cœurs des gaulois. Aujourd'hui, elle peut beaucoup nous aider à comprendre que le seul trésor que nous devons chercher, c'est Jésus. La grotte de la Sainte Baume devint grâce à Sainte Marie-Madeleine un lieu de pèlerinage chrétien très réputé. Plusieurs Papes s'y rendirent et même Saint Louis après son retour de croisade[11]. Quant à Sainte Marthe, elle partit sur les bords du Rhône, entre Arles et Avignon. Elle obtint de Sainte Marie-Madeleine et de saint Maximin de pouvoir rester en ce lieu où elle ne cessa de jeûner, prier, prêcher et obtint beaucoup de miracles. Elle eut une grande influence pour la vie religieuse, puisqu'en ce lieu de Tarascon se réuniront autour d'elle des femmes qui formeront plus tard une communauté religieuse, puis une congrégation. Par la suite une grande Basilique y sera construite en l'honneur de la Vierge Marie. Tout l'occident chrétien venait à Tarascon pour prier Sainte Marthe. Il est dit aussi que Clovis lui-même, frappé par la multitude et la splendeur de ses miracles, vint à Tarascon et fut délivré d'un mal des reins très grave[12].

---

[10] *Visions de la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*, Tome III, p. 483.

[11] Fernand MOURRET, *Histoire Générale de l'Église – Les Origines Chrétiennes*, 1928, p. 179.

[12] Jacques DE VORAGINE, *La Légende dorée*, 1913, p. 379.

Ainsi, tels sont les faits rapportés par les traditions provençales et qui nous font constater que le développement du culte dû aux premiers évangélisateurs de la Provence a permis le développement d'églises locales naissantes sur le territoire. Les saints lieux de Provence deviennent le but de nombreux pèlerinages. Le christianisme commençait donc à s'implanter.

Nous rendons grâce à Dieu d'avoir permis que saint Lazare et ses compagnons viennent échouer à Marseille, ville qui plus tard aura une influence pour le Sacré Cœur de Jésus. Nous les remercions pour l'héritage de la foi qu'ils nous ont transmis.

Demain, nous verrons que saint Pierre, de Jérusalem, ne s'est pas contenté d'envoyer seulement Maximin en Gaule, mais bien d'autres disciples parmi les 72 qui continueront l'évangélisation afin de permettre cette fois-ci l'organisation de l'Église naissante sur notre territoire gaulois.

Nos premiers évêques

Frère Jean-Gabriel Domini

Chers amis, notre 5e jour de neuvaine devrait nous faire découvrir le lien étroit entre les premiers évêques missionnaires de notre pays et les témoins oculaires de l'évangile.

La divine Providence est absolument remarquable dans sa façon de guider les événements ! Elle intervient discrètement dans l'histoire pour faire concourir les moindres détails à la gloire de Dieu. Ainsi quelques décennies seulement avant l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ, la Gaule était incorporée à l'empire romain. Cette sujétion eut l'avantage d'apporter un certain développement à ses infrastructures, notamment celle des voies de communication.

Dans cette même période, à Rome même, le vieux culte païen, totalement matérialiste, s'il restait la religion officielle, ne satisfaisait plus les attentes spirituelles de la population et surtout ne répondait pas à la question essentielle « comment sauver mon âme ? ». Ce fut alors, à Rome et ailleurs dans l'empire, le succès des religions à mystères venues d'Égypte et d'Orient, importées par les légions. Parmi elles, le fameux culte perse de Mithra. Nous avons par ailleurs déjà vu comment Dieu a commencé à préparer les âmes de certains païens pour accueillir la Révélation.

Ainsi, tout était prêt pour répondre à cette soif spirituelle déçue par le matérialisme. Les temps étaient propices à la première évangélisation, la Gaule n'attendait plus que ses missionnaires, en particulier des évêques pour fonder un clergé autochtone.

Les premiers missionnaires de Gaule, nous l'avons vu hier, furent de proches amis de Jésus Lui-même. Rapidement en vinrent d'autres, rattachés aux apôtres. Il est vrai que les spécialistes ne sont pas toujours d'accord sur la chronologie des événements. Nous nous contenterons de rapporter ce que nous dit la tradition.

Honneur au Prince des apôtres, nous commencerons par saint Pierre. De Rome, il envoya des disciples en Gaule :

> On se figure généralement que les missionnaires envoyés par les apôtres sont partis de Rome sans but, marchant au hasard, guidés seulement par l'inspiration divine. Les actes de plusieurs des premiers prédicateurs de l'évangile nous montrent plutôt que ces missionnaires agissaient suivant un plan bien arrêté, conçu par saint Pierre et développé par ses successeurs.

La Tradition nous donne les noms des sept évêques, disciples de saint Pierre, envoyés dans notre pays : Saturnin à Toulouse, Gatien à Tours ; Trophime à Arles ; Paul à Narbonne ; Denis à Paris, Austremoine en Auvergne et Martial à Limoges.

Il est vrai qu'il existe un écrit qui va dans un tout autre sens. Il nous vient de saint Grégoire de Tours qui place ces évêques au III^e^ siècle, donc bien plus tardivement que l'époque apostolique. Mais l'écrit de saint Grégoire date lui-même du VI^e^ siècle, donc trois siècles après l'époque supposée de ces évêques. De plus, Grégoire est connu pour avoir transmis de grandes imprécisions historiques. Enfin, étant donné que ce témoignage est unique et que nous avons pour chacun de ces évêques une tradition locale forte qui les rattache aux apôtres, il n'est pas déraisonnable de rapporter les traditions qui relient nos missionnaires aux apôtres.

Sans oublier que, outre ces évêques, saint Pierre envoya de nombreux missionnaires en Gaule, 72 nous dit la tradition, parmi lesquels saint Savinien, premier évêque de Sens, et son compagnon saint Potentien, tous deux martyrs, saint Front, premier évêque de Périgueux, qui évangélisa aussi le Velay. Nous n'évoquerons que trois figures : Austremoine et son compagnon Nectaire puis Denis.

Saint Austremoine serait Juif de naissance, né à Emmaüs, puis arrivé à Rome et baptisé, il fut envoyé par saint Pierre en Gaule, il se fixa d'abord dans la région de Nevers, et après y avoir prêché l'évangile, il alla en Auvergne et se fixa à Clermont, dont il fut le premier évêque. Au début, les évêques, comme saint Paul en Asie mineure, ne s'arrêtaient pas dans une province mais annonçaient l'évangile de façon itinérante, sans pour autant le faire au hasard. Il semble que saint Austremoine put remplir en paix sa mission, au milieu des peuples de l'Auvergne ; c'est d'ailleurs une exception s'il ne scella pas sa foi de son sang.

Saint Nectaire était un des compagnons de mission de saint Austremoine. Grec de naissance, il se nommait Ypace et venait des environs de Byzance. Suite à des difficultés dans sa patrie, il se rend à Rome où il ren-

contre des chrétiens et se fait baptiser par saint Pierre qui lui donne alors le nom de Nectarius (Nectaire). Ensuite saint Pierre l'ordonna prêtre et lui demanda d'être le coopérateur d'Austremoine dans sa mission d'évangélisation. En Auvergne, Nectaire fut chargé d'évangéliser la région d'Issoire jusqu'aux Monts Dore. Il fixa le centre de son apostolat sur le Mont Cornadore qui devint un centre spirituel et donna naissance à la ville qui porte son nom : saint-Nectaire.

Nos frères orthodoxes lui associent un autre Nectaire, un grec comme lui, mais mort en 1920 et canonisé par la vox populi Grecque puis par le Patriarche Athénagoras de Constantinople en 1965. Il se nomme Nectaire d'Égine. Nos frères orthodoxes les prient ensemble de cette façon : « Ô deux « Nectaires », colonnes de la vérité et de la vie, soutenez de vos prières les églises de France et de la Grèce ! »

Arrêtons-nous maintenant sur Denis de Paris. La tradition nous dit qu'il est ce Denis converti par saint Paul à Athènes, lors de son fameux discours devant l'Aréopage. Arrivé à Rome, saint Pierre l'envoie lui aussi en Gaule où il fonde le diocèse de Meaux avant de se fixer à Paris dont il devient le premier évêque. Le martyre mit fin à son apostolat ; il eut la tête tranchée au lieu qui porte le nom de Montmartre, ou Mont-des-Martyrs. Dieu permit qu'après l'exécution, son corps se leva de lui-même, pour porter sa tête entre ses mains, il marcha pendant six kilomètres jusqu'au lieu de sa sépulture appelé Saint-Denis.

Saint Denis nous permet de faire le lien avec saint Paul qui, lui aussi, nous envoya quelques-uns de ses disciples, comme saint Crescens qui évangélisa Vienne et les bords du Rhône, de la Saône, et du Rhin. Saint Démetrius, lui, d'après la tradition était originaire d'Asie mineure et vint, à la demande de l'Apôtre, évangéliser notre pays. Il fut le premier évêque de Gap.

Enfin saint Jean, le disciple bien-aimé, nous envoya lui aussi, bien qu'indirectement, des disciples.

Saint Pothin était disciple de saint Polycarpe, lui-même disciple de l'apôtre qui reposa sur la poitrine du Seigneur au moment de la Sainte Cène. Vers 122, Pothin arrive de Smyrne, en Asie Mineure, à Lyon dont il est le premier évêque. En 177, plus que nonagénaire, il fut martyrisé avec un groupe de chrétiens dont nous connaissons 43 noms parmi lesquels figure l'esclave sainte Blandine. Une précieuse lettre des Églises de Lyon et de Vienne aux chrétiens d'Asie garde la mémoire de leurs actes héroïques.

Leurs corps furent brûlés et les cendres jetées dans le Rhône. Le calendrier liturgique du diocèse de Valence nous dit : « Leur témoignage est le fondement de la foi de notre Église ».

Vient ensuite saint Irénée, envoyé, lui aussi à Lyon par saint Polycarpe. En 177, il est envoyé en mission auprès du pape Éleuthère, et échappe ainsi à la persécution dont fut victime son évêque. Il fut ensuite renvoyé à Lyon pour succéder à saint Pothin. Son ministère est marqué par la défense de l'unité de l'Église et de la vraie foi catholique menacée par le courant gnostique qui déformait la révélation contenue dans l'Écriture Sainte. Il initia aussi une forte expansion missionnaire, envoyant, à son tour, un grand nombre d'évêques missionnaires pour fonder des diocèses : c'est le cas de Besançon et Valence, qui doivent à l'évêque de Lyon leurs premiers pasteurs.

Émerveillons-nous de constater combien l'évangélisation de notre nation s'est faite en lien direct avec les témoins oculaires de Notre Seigneur ! Remercions la divine Providence qui a tout mis en place, ou plutôt qui s'est servi des vicissitudes de l'histoire pour diffuser l'évangile chez nous. Les temps étaient propices à la première évangélisation, comme nous l'a dit le pape Benoît XVI en quittant le sol de Lourdes il y a 12 ans : « les temps sont propices à un retour à Dieu ». Les âmes aujourd'hui, comme à l'époque apostolique, sont desséchées par le matérialisme, elles attendent de nouveaux apôtres. Que les cœurs de Jésus et de Marie suscitent ces apôtres modernes, et leur donne le courage dont nous avons tous besoin pour témoigner de notre foi ! Prions pour que nos évêques gardent ou retrouvent cet élan missionnaire qui animait nos pères dans la foi !

Pour terminer, ajoutons cette petite histoire : le Nom de la ville de saint Denis était Lutèce, ce serait une déformation du nom *Lucetia Parisiorum*, donné par Jules César dans *La guerre des Gaules*. Ce nom, *Lucetia Parisiorum* (petite lumière des parisiens), viendrait de la poussière issue des carrières de gypse proches de la cité, qui, avec leur éparpillement, recouvrait arbres, routes et habitations, pour laisser apparaître un panorama resplendissant, comme si elle était dotée d'une lumière propre.

Puisse cette lumière n'être aujourd'hui plus tant celle d'une pollution de la nature et encore moins une pollution des âmes, mais bien au contraire celle de la grâce divine qui fait son retour en notre pays !

Que Notre-Dame des Neiges fasse resplendir nos cœurs de la lumière de la vérité évangélique et de celle du Christ ressuscité !

Rester fidèle chaque jour

Frère Léopold-Marie Domini

Introduction

C'est avec joie que nous nous retrouvons aujourd'hui pour une nouvelle étape de nos approfondissements sur la mission providentielle que Dieu a donné à la France, et donc à chacun d'entre nous. Nous avons déjà parlé de la façon dont Dieu a préparé l'ouverture des cœurs à l'évangile. Nous avons ensuite découvert comment les premiers missionnaires et les premiers évêques sont arrivés sur notre territoire. Aujourd'hui, nous allons voir comment la vie quotidienne des premiers chrétiens a permis la diffusion de l'évangile dans toute la société. Nous allons pour cela tenter de répondre brièvement à 4 questions :

1. Dans quelle société naît le christianisme ?
2. Pourquoi devenir chrétien ?
3. Comment vivre au quotidien dans un monde qui n'est pas chrétien ?
4. Quel rapport entre les chrétiens et la société

I. La vie sous l'Empire romain

On pourrait résumer l'Empire ainsi : paix, stabilité, grandeur. Les légions romaines quadrillent le territoire de l'Empire, assurant tranquillité de vie et sécurité des échanges commerciaux. La loi romaine préserve de l'arbitraire, et l'administration impériale prend soin de ne pas se superposer aux particularismes locaux. Les échanges commerciaux vont bon train, le long des fameuses voies romaines ainsi qu'à travers la Méditerranée, purgée de ses pirates.

Avec l'arrivée des colons romains, spécialement dans les villes, c'est la mentalité latine qui se diffuse. La langue bien sûr : si les lettrés connaissent encore le grec, le latin est de plus en plus employé. La langue gauloise, en revanche, est déconsidérée ; saint Irénée l'apprendra pour les besoins de l'évangélisation, mais répugnera toujours à parler cette langue barbare.

En ce qui concerne le savoir, une ville comme Marseille attire des quatre coins de l'Empire des gens de toutes conditions par le prestige de son école de philosophie et sa faculté de médecine.

Enfin, sous l'influence des philosophes, la dimension religieuse de la vie devient de plus en plus quelque chose de rituel, extérieur, sans correspondance intérieure. C'est donc une période où coexistent superstitieux et sceptiques, une période où l'homme du peuple cherche un sens à sa vie, où la mort effraie et où la religion d'État ne sert qu'à maintenir l'unité de l'Empire, notamment à travers le culte de l'empereur. C'est ainsi qu'à Lyon, on construit sur la colline de la Croix Rousse un autel à la gloire de l'empereur Auguste. Chaque année, la fête de la dédicace rassemblait un grand nombre de délégués des trois gaules, à la confluence des deux fleuves. On y donnait des jeux, où les cruautés les plus violentes succédaient aux concours d'éloquence grecque et latine les plus raffinés.

Nous avons donc un contexte bien difficile pour vivre pleinement la foi chrétienne. C'est pourtant dans ce monde que les chrétiens vont faire briller la lumière de l'évangile.

II. Se convertir

Un premier élément qui touche les païens est la charité des premiers chrétiens. La communauté chrétienne est un seul cœur et une seule âme ; une vraie famille, unie par le Christ. Dès le début, cette charité s'exprime dans le souci particulier de porter assistance aux plus démunis, spécialement aux veuves et aux orphelins, mais aussi le soucis des défunts : la foi en la résurrection des morts conduit les chrétiens à prendre soin du cadavre à travers une sépulture digne, même pour des non-chrétiens.

Au-delà du témoignage de leur vie, les premiers chrétiens évangélisent par leur zèle à faire connaître Jésus. Les voyages sont d'excellents prétextes pour partager sa foi. Souvent aussi, c'est à l'intérieur du cercle familial, au sens large, que le chrétien partage le secret de sa foi.

En ce sens, on peut dire que l'évangélisation de la Gaule n'a pas reposé seulement sur des évêques courageux. Les efforts de ceux-ci ont été relayés par des communautés fidèles, pour qui la foi était contagieuse et qui l'ont portée partout.

III. Comment vivre au quotidien ?

Habituellement, le chrétien commence sa journée comme le reste du monde, c'est-à-dire au lever du soleil. Il fait une petite prière et sort pour travailler. Il est important de noter que les chrétiens réhabilitent le travail, en particulier le travail manuel.

Les chrétiens vivent au milieu de la société, s'efforçant de la pénétrer des valeurs de l'évangile. Le père Haumann écrit ainsi, dans son livre sur la vie quotidienne des premiers chrétiens :

> Ce qui frappe chez les chrétiens du II^e^ siècle c'est leur présence à la vie des hommes, dans les échoppes et les ateliers, dans les camps et sur les places publiques. Ils participent à la vie quotidienne et vivent comme tout le monde. Les païens connaissent parfaitement les chrétiens en vue de Lyon, ils les rencontrent aux thermes, aux deux forums, l'un situé à l'emplacement actuel de Notre-Dame de Fourvière, l'autre sur le plateau de la Sarra.

Au fil du temps, cependant, la question de la compatibilité du travail avec la foi deviendra de plus en plus pressante : comment ne pas avoir de liens avec les idoles, dans une ville où l'artisan travaille essentiellement pour le temple païen, où chaque carrefour a sa statuette à saluer, et chaque corporation, ses fêtes ; et les banquets qui s'y rapportent, pas exactement recommandables pour les personnes désireuses de mener une vie morale ? Même du point de vue de l'aménagement de son temps libre, le chrétien se retrouve souvent en opposition avec ses amis païens : aller au cirque ou aux bains apparaîtra bientôt dangereux pour la foi… sans parler de la fréquentation des tavernes. Très tôt, les chrétiens vivent donc dans le martyre de la fidélité quotidienne : si d'un côté ils refusent de se replier dans des ghettos, conscients que le Christ doit être porté à tous, de l'autre, ils se refusent à toute compromission avec les idoles. Concrètement, cela demandera à certain de renoncer à un travail, de choisir son époux dans une classe sociale inférieure (pratique qui rendait nul le mariage aux yeux du droit romain) ; ou encore de renoncer à certaines amitiés… Cela conduira aussi les communautés chrétiennes à se soutenir les unes les autres, afin que personnes ne se retrouve seul et sans ressource du fait de sa conversion.

Enfin, dernier point qui n'est pas sans rapport avec la situation que nous connaissons aujourd'hui : la dimension liturgique. La vie chrétienne se nourrit en effet de la rencontre avec Jésus mort et ressuscité dans la liturgie. Déjà au premier siècle, le septième jour de la semaine a acquis la va-

leur du « jour du Seigneur ». Dans l'indifférence du peuple, les chrétiens se réunissent donc le jour du soleil, parfois très tôt, parfois à la fin de la journée, pour une célébration qui avait la dimension à la fois de l'action de la grâce et de l'attente du Christ dans la gloire. L'endroit était souvent une maison privée, ou un cimetière, car les associations funéraires avaient le droit d'organiser des cérémonies religieuses.

La vie des premières communautés chrétiennes est en fait une véritable révolution silencieuse par rapport à la mentalité de l'époque. La charité, la chasteté des hommes et des femmes, le mépris de la mort, la discipline de vie, la fraternité, impressionnent les païens, d'autant plus que les croyants viennent de toutes les couches de la société. Il n'est pas rare de voir côte à côte, le dimanche, le maître et son esclave ! C'est ainsi que l'évangile commence à changer la société.

IV. L'Église et l'État

Disons justement quelque mot sur la relation des chrétiens avec la société.

Dès le début, le christianisme suscite des calomnies, car il s'oppose à la religion officielle et au scepticisme des philosophes. En refusant certaines pratiques contraires à leur foi, les chrétiens se voient accusé d'athéisme : ils ne rendent pas le culte à l'empereur. On leur reproche aussi de se désintéresser de la vie sociale et du bien de la société.

Loin de fuir le débat avec les sages de l'époque, les chrétiens s'engagent pleinement dans la lutte intellectuelle pour tenter de donner raison de leur espérance. Qu'il suffise de rappeler le nom de saint Irénée, deuxième évêque de Lyon : bien que chef d'une église jeune et peu nombreuse, le rayonnement de sa pensée dépassera largement les frontières de son territoire.

La plus grande difficulté cependant vient de l'imbrication, typiquement païenne, entre les dimensions religieuse, civile et politique de la vie. Face à cette situation, le chrétien tente de faire la distinction entre la loyauté envers la société à laquelle il appartient et les exigences du paganisme, qu'il refuse. Il veut être un citoyen modèle, qui paie les impôts et travaille consciencieusement. Il ne s'oppose pas au service de l'État, même par les armes, dès lors qu'il peut pratiquer sa foi. Mais, au nom de la vérité, il refuse le culte de l'Empereur posant ainsi les bases d'une vision renouvelée de la conscience, comme du rapport entre politique et religieux, deux concepts étroitement lié au futur développement de la civilisation chrétienne.

Mais pour l'instant, si la tolérance officielle laisse aux chrétiens une certaine paix, elle les met aussi dans une situation instable, à la merci de tout mouvement populaire, assez fréquent à l'époque. Plus les menaces contre l'Empire grandiront, plus la foi chrétienne sera montrée du doigt et jouera le rôle de bouc-émissaire facile pour expliquer les malheurs qui surviennent. Nous y reviendrons dans la vidéo de demain.

Conclusion

En conclusion, on peut bien dire que la vie chrétienne du premier siècle peut être comprise comme l'héroïsme ordinaire de la fidélité. Elle repose sur deux piliers : la charité fraternelle et la vie sacramentelle, centrée sur l'Eucharistie, sans laquelle « nous ne pouvons pas vivre ». C'est cette vie évangélique, maintenu en toute circonstance, qui interpelle les païens et conduira à la conversion de l'Empire. Dès l'origine, la vie chrétienne n'est pas une vie de faciles accommodements. Demandons à ces saints anonymes, nos ancêtres dans la foi, d'imiter leur courage, leur zèle, leur charité ; en un mot, d'avoir comme eux la foi, pour que notre pays renoue avec sa vocation.

Pour aller plus loin

A. Hamman, *La vie quotidienne des premiers chrétiens (95-197)*, Hachette, 1971

Le sang des martyrs est semence de chrétiens

Sœur Jacinthe Domini

« Le sang des martyrs est semence de chrétiens. » a pu écrire Tertullien au IV^e^ siècle. Affirmation étonnante. Que voulait-il dire ? La citation intégrale nous permettra de mieux comprendre : Tertullien s'adresse aux persécuteurs en leur disant :

> Mais elles ne servent à rien, vos cruautés les plus raffinées. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez : le sang des chrétiens est une semence.

Et cela se vérifie dans l'histoire.

Pour la France, comment ne pas relever que sur le lieu où le premier évêque de Paris, saint Denis, fut décapité par des prêtres païens – saint Denis qui, rappelons-le, n'était autre que le Denys l'Aréopagite converti par saint Paul dont nous parlent les Actes des Apôtres – sur ce lieu donc s'élèvera seize siècles plus tard la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre (ou Mont des Martyrs), lieu où Jésus Eucharistie est adoré perpétuellement ?

Les chrétiens des premiers siècles furent persécutés par tous les empereurs romains successifs : Néron, Vespasien, Titus, Domitien, Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle…, de façon sporadique et locale, mais néanmoins souvent féroce.

Pourquoi ? Fondamentalement, au-delà des causes humaines, il s'agit du grand combat de l'enfer contre l'Église, du Dragon contre la Femme, décrit dans le 12^e^ chapitre de l'Apocalypse, qui veut dévorer son enfant dès sa naissance…, qui veut détruire l'Église dès sa naissance…

Mais sa victoire ne fut qu'apparente… « Le martyre est semence de chrétiens »… Ce fut vrai aussi pour la Gaule.

Des hommes, des femmes, des adolescents, des enfants, ont tenu dans la foi et l'amour sous les pires supplices.

Comment ? Sinon parce que l'Amour de Jésus et de Marie brûlait en eux jusqu'à les posséder totalement ?

Cet Amour – plus fort que la mort, plus puissant que les armes, plus conquérant que les armées.

Sous Marc-Aurèle, au II[e] siècle, les chrétiens refusent de participer aux cérémonies religieuses de soutien à l'Empire. À cette époque, Lyon ou plus exactement Lugdunum est une colonie romaine, capitale de la province de Gaule lyonnaise et siège du Sanctuaire fédéral des Trois Gaules dédié au culte officiel à Rome et Auguste, célébré par les représentants des villes gauloises. À l'époque, le christianisme, plutôt méconnu, est souvent assimilé à la religion juive ou considéré comme une secte juive. La communauté chrétienne y est néanmoins la plus vivante de la Gaule. Aujourd'hui encore Lyon est la cité mariale par excellence. Le monde entier connaît ses illuminations du 8 décembre…

Dans la basilique de Fourvière, la première mosaïque à droite en entrant nous en donne l'origine dans les événements de 150 à 177 : le débarquement de saint Pothin, premier évêque.

À gauche est représenté saint Polycarpe, l'évêque de Smyrne qui l'a envoyé, lui-même disciple de saint Jean : l'Apôtre qui a reposé sur la poitrine de Jésus, a entendu les battements de son Cœur, l'a vu transpercer sur la Croix et a transmis son commandement de l'Amour, l'Apôtre qui a pris chez lui la Vierge Marie… Saint Pothin, envoyé par saint Polycarpe, disciple de saint Jean, l'Apôtre de l'amour de Jésus et Marie…

Saint Pothin fonde le culte marial à Lyon, en faisant construire le plus ancien sanctuaire de Gaule dédié à Marie, un oratoire qui correspond aujourd'hui à la crypte de Saint-Nizier.

Revenons à la mosaïque : en haut, alignement de 47 martyrs.

Sur ces martyrs, nous sommes bien renseignés : l'historien Eusèbe de Césarée, au IV[e] s., a sauvé de l'oubli un trésor inestimable en la citant dans son *Histoire Ecclésiastique* : la *Lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie.* Ce récit poignant manifeste que, selon l'expression inspirée de saint Paul, le Christ déploie sa puissance dans la faiblesse. Dans les vieillards comme dans les enfants…

Un vieillard, c'est bien ce qu'était saint Pothin, évêque de 90 ans lorsqu'il est arrêté. Comme le gouverneur local lui demande quel est le Dieu des chrétiens. Il lui répond : « Tu le sauras quand tu en seras digne ».

> Du tribunal on l'entraîna sans ménagement et on lui fit subir des souffrances de toutes sortes. Ceux qui étaient près le brutalisaient sans arrêt à coups de poings et à coups de pieds, sans aucun égard pour son âge ; ceux qui étaient loin lui lançaient ce qui leur tombait sous la main ; tous pensaient qu'ils eussent été coupables et impies, s'ils s'étaient dispensés de quelque grossièreté à son égard. Ils croyaient ainsi venger leurs dieux. Pothin respirait à peine quand il fut jeté en prison : deux jours après, il rendit l'âme.

Le cachot de saint Pothin existe toujours. Bien que l'hôpital de l'Antiquaille y ait été construit après la Révolution, la grotte a été conservée et après la fermeture de l'hôpital, en 2003, les mosaïques représentant les martyrs de Lyon ont été très bien restaurées, des travaux qui ont duré dix ans.

Et à l'entrée du jardin du rosaire qui conduit à la basilique de Fourvière, une grande plaque rappelle que sont passés là saint Pothin et tant de chrétiens traînés au tribunal pour y être condamnés à mort. À travers le bitume on a laissé saillir quelques pierres du chemin qu'ils ont foulé.

Toujours dans cette fameuse lettre, d'Alexandre le médecin, il nous est dit qu'il ne fit pas entendre le moindre gémissement ni même le moindre murmure, mais dans son cœur il s'entretenait avec Dieu. De Biblis, qu'elle renia puis revint sur son reniement.

Du diacre de Vienne, Sanctus, il est dit :

> Sanctus opposa à ses bourreaux une énergie indomptable. On ne put lui faire dire ni son nom, ni sa nation et sa ville d'origine, ni s'il était esclave ou libre. À toutes les questions il répondait en latin : « Je suis chrétien ». C'était là son nom, sa cité, sa race, son tout ; les païens ne purent lui arracher d'autre réponse. […] Sanctus tenait bon, sans fléchir ni plier, il persévérait à confesser sa foi, baigné et fortifié par la source céleste d'eau vive qui jaillit du sein de Jésus… Son corps n'était plus que plaie et meurtrissure ; il était tout disloqué et n'avait plus forme humaine. Le Christ souffrait en lui et le glorifiait grandement, en mettant le Diable en échec ; il manifestait pour l'exemple des autres, qu'il n'est plus de crainte où règne l'amour du Père, qu'il n'est plus de souffrance où rayonne la gloire du Christ.

La place d'honneur revient sans conteste à la plus jeune, Blandine, petite esclave de 12 ans, qui fut martyrisée la dernière avec Ponticus, 15 ans, et qui est depuis des siècles la patronne de la ville de Lyon.

> Nous avions tous peur pour Blandine. Sa maîtresse […] redoutait que la jeune fille ne pût même pas affirmer franchement sa profession de chrétienne,

tellement elle était chétive. Mais Blandine se trouva remplie d'une telle force qu'elle finit par épuiser et lasser les bourreaux. Ceux-ci se relayaient du matin jusqu'au soir pour la torturer par tous les moyens : ils durent s'avouer vaincus et à bout de ressources. […] Ils avouaient qu'une seule de leurs tortures suffisait pour enlever la vie. […] Au contraire, la bienheureuse rajeunissait comme un vaillant athlète, au cours de la confession de sa foi. Il lui suffisait de répéter : « Je suis chrétienne et chez nous il ne se fait point de mal », et elle reprenait des forces…

Suspendue à un poteau, [Blandine] était exposée pour être la pâture des bêtes qu'on lâchait sur elle. En la regardant suspendue à cette espèce de croix, en l'entendant prier à haute voix, les combattants sentaient croître leur courage : au milieu de leur combat, ils voyaient, de leurs yeux de chair, à travers leur sœur, Celui qui a été crucifié pour eux afin de montrer à ses fidèles que tous ceux qui souffrent pour glorifier le Christ gardent toujours l'union avec le Dieu vivant. Comme aucune bête ne l'avait alors touchée, on la détacha du poteau et on la remit en prison, en réserve pour un autre combat.

Après les fouets, après les fauves, après la chaise de feu, on l'enferma dans un filet pour la livrer à un taureau. À plusieurs reprises, elle fut lancée en l'air par l'animal. Mais elle ne sentait plus rien de ce qui lui arrivait : toute entière à son espérance, aux biens promis à sa foi, elle continuait le dialogue avec le Christ. On finit par l'égorger, elle aussi. Les païens eux-mêmes durent avouer que jamais femme chez eux n'avait subi de si cruels et de si nombreux tourments.

« Je suis chrétien », « Je suis chrétienne » : telle était la fierté de ces martyrs. Est-ce aussi la nôtre ? Le 4 octobre 1986, saint Jean-Paul II se recueillait sur les lieux, le petit Colisée de Lyon dénommé l'amphithéâtre des trois gaules, et il nous y lançait cet appel plus que jamais actuel :

Nous aussi nous sommes chrétiens et toute notre existence présente et future, toute notre vocation, toute notre mission sont renfermées dans ce titre. […] Chrétiens de Lyon, de Vienne, de France, que faites-vous de l'héritage de vos glorieux martyrs ? Certes, aujourd'hui, vous n'êtes pas livrés aux bêtes, on ne cherche pas à vous mettre à mort à cause du Christ. […] Les chrétiens ne sont pas maltraités, ils jouissent même de toutes les libertés, mais le risque n'est-il pas réel de voir leur foi comme emprisonnée par un environnement qui tend à la reléguer dans le domaine de la seule vie privée de l'individu ? Une indifférence massive chez beaucoup à l'égard de l'évangile et du comportement moral qu'il exige, n'est-elle pas une manière de sacrifier aujourd'hui petit à petit à ces idoles que sont l'égoïsme, le luxe, la jouissance et le plaisir recherchés à tout prix et sans limite ? Cette forme de pression ou de séduction pourrait tuer l'âme sans attaquer le corps. L'esprit du mal qui s'opposait à nos martyrs est toujours à l'œuvre. Avec d'autres moyens, il continue de chercher à détourner de la foi. Chrétiens de Lyon et de France, ne vous y laissez pas prendre. Dans notre monde qui offre à l'homme tant de possibilités de vraie liberté et

d'épanouissement spirituel, qui a réalisé des progrès immenses au service de l'homme, que faites-vous pour contribuer à démasquer ces idoles d'aujourd'hui et à vous en affranchir ? Puissiez-vous avoir toujours le discernement et le courage de la foi !

Saint Pothin, sainte Blandine et tous les martyrs de Lyon et de la Gaule des premiers siècles, priez pour nous et obtenez-nous la grâce de ce discernement et de ce courage de la foi auxquels saint Jean-Paul II continue de nous appeler depuis le Ciel. Chaque baptisé de France, même s'il est âgé comme saint Pothin ou très jeune comme sainte Blandine, contribuera au renouveau spirituel de la France si, comme ces martyrs, il laisse l'Amour des Cœurs de Jésus et de Marie remplir et fortifier son âme. Oui, un sang pur a abreuvé nos sillons. Oui, « le sang des martyrs est semence de chrétiens. »

-II-
L'enracinement de la Foi

III^e^-VI^e^ siècles

Vers le baptême de la France

Frère Martin Domini

Dans notre grande neuvaine de semaines, nous allons revivre, cette semaine, une période passionnante. La période de l'histoire de notre pays qui s'étend du troisième au sixième siècle est absolument fondamentale : c'est là que tout se joue. Là où la Gaule encore païenne, mais déjà travaillée par le ferment de l'évangile, va devenir la France chrétienne. Le baptême de Clovis et de ses soldats francs, en 496, va faire de la France, ce pays qui émerge des décombres de la Gaule païenne, la « fille aînée de l'Église », la première nation, en tant que telle, à se tourner vers le Christ et vers le salut que lui propose l'Église. Mais cette conversion n'a été possible que par les saints qui ont traversé ces siècles : les martyrs du troisième siècle, saint Hilaire et saint Martin au quatrième siècle, saint Remi et sainte Geneviève au cinquième siècle, les contemporains de Clovis, et tous ceux qui vont suivre avec eux les traces du Christ.

Mais d'abord, une question : à quoi ressemblait la Gaule au troisième siècle ? À un pays superbe bien sûr, celui qui a traversé les siècles, celui que nous connaissons encore aujourd'hui, avec ses mers, ses rivières, ses paysages de montagnes, de plaine, de collines… Mais ce qui est visible pour les yeux du corps n'est pas toujours le reflet de l'âme… À quoi ressemblait l'âme de la Gaule, qui allait devenir, très vite, la France ??? La Gaule, à cette époque, était bien davantage influencée par sa culture païenne que par sa culture chrétienne… Elle était deux fois païenne : par ses habitants, les Gaulois, et par ses occupants, les Romains.

Père Bernard a parlé[1] des druides et des bardes qui ne nous sont pas totalement inconnus : vivent les aventures d'Astérix et d'Obélix !!! Vous savez donc tous, par Toutatis, que nos chers ancêtres ne craignaient qu'une chose : que le ciel ne leur tombât sur la tête. Mais grâce à la potion magique de leur cher druide, Panoramix, ils n'avaient à craindre ni les terribles Romains, ni les

[1] Voir p. 15.

sangliers sauvages… Bon, même si les aventures de nos amis gaulois sont très sympathiques, il ne faut pas idéaliser. Vivre en permanence avec la crainte que les cieux ne vous tombent sur la tête, ce n'était pas très drôle !!! Alors, oui, nos chers ancêtres les Gaulois, comme les Romains, aspiraient, comme le dit si bien saint Paul, à leur libération : « La création entière aspire à la révélation des fils de Dieu ». La vénération des arbres sacrés, c'est bien gentil, mais ce n'est pas très enthousiasmant ! À vrai dire, assez vite après l'invasion des Romains, les druides et les bardes, interdits par la nouvelle culture romaine, disparaissent. Mais pas les faux dieux des Gaulois, que les Romains intègrent à leur propre panthéon.

Et pourtant, depuis le premier siècle, un élément nouveau est venu s'ajouter aux autres : une petite graine de moutarde, celle dont Jésus parle dans la parabole de l'évangile. Elle est petite, si petite aux yeux des hommes, presque microscopique, et cependant, destinée à devenir la plus grande, appelée à prendre possession de la France et du monde : le christianisme se propage, de plus en plus ouvertement.

Ici, l'histoire de France rejoint l'histoire de l'Église. Et cette dernière a vécu une date charnière, au début du quatrième siècle, en 313. 313, c'est en effet l'année de l'édit de Milan, appelé aussi édit de Constantin. Cet empereur, quelques mois plus tôt, alors qu'il était en guerre contre son rival Maxence et se trouvait en difficulté extrême avec ses troupes, a vu une croix lumineuse apparaître dans le Ciel, avec ces mots mystérieux : « *In hoc signum, vinces* ». « Par ce signe, tu vaincras ». La mère de Constantin est une sainte : sainte Hélène. Elle a beaucoup prié pour la conversion de son fils. Et là, au cœur du combat, Constantin se tourne vers le Seigneur et remporte la bataille. La Rome païenne meurt. La Rome chrétienne peut enfin vivre au grand jour : après trois siècles de persécution, avec des pics de violence inouïe, les catacombes laissent la place aux églises et aux grandes basiliques, construites sur les tombes des glorieux Apôtres saint Pierre et saint Paul et des martyrs des trois premiers siècles. Tertullien l'avait prophétisé : « Le sang des martyrs devient semence de chrétiens ».

Cette décision de Constantin a évidemment des retombées très positives sur toute la chrétienté, y compris celle qui se développe doucement, mais sûrement, dans le territoire de la Gaule. Les évêques et les prêtres vont pouvoir assumer leur mission d'évangélisation au grand jour. Leur science et leurs grandes qualités morales en font, à cette époque, des autorités mo-

rales dont l'influence s'étend au-delà de leurs fidèles, mais aussi des autorités civiles qui n'hésitent pas à assumer de grandes responsabilités pour la vie de la cité. Parmi eux, saint Hilaire, évêque de Poitiers, et saint Martin, évêque de Tours et fondateur du monachisme en Gaule, vont marquer la Gaule chrétienne du quatrième siècle. Ils vont semer le grain qui va porter un fruit magnifique, un siècle plus tard, avec la conversion de Clovis et de ses soldats francs. Nous en reparlerons au cours des prochains jours.

Le quatrième siècle va connaître d'autres combats : la défense de la vraie foi face à l'hérésie arienne d'une part, l'évangélisation des barbares qui vont commencer leurs grandes invasions d'autre part. La défense de la vraie foi, elle est à l'œuvre dès 325 avec le concile œcuménique de Nicée, qui proclame la divinité du Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme. En effet, Arius, un prêtre venu d'Orient, commençait à répandre ses erreurs en prétendant que Jésus n'était pas vraiment Dieu, seulement un homme adopté comme Fils de Dieu en raison de ses qualités et vertus humaines. La vraie foi était sérieusement en danger, et malgré la proclamation très nette du dogme par le concile de Nicée [dogme → une fenêtre ouverte sur l'infini], « l'Europe va se réveiller arienne ». Beaucoup d'évêques vont suivre Arius dans son hérésie. La vraie foi ne sera conservée héroïquement que par quelques évêques. Saint Hilaire, nous en reparlerons, va être l'un des plus grands défenseurs de la foi proclamée par le concile de Nicée, avec saint Athanase pour l'Orient.

Au quatrième siècle également, les grandes invasions barbares commencent… En Gaule, les Francs s'installent progressivement. A la fin du cinquième siècle, un chef obscur, petit roi franc parmi tant d'autres, Clovis, commence à prendre la suprématie sur les autres. Puis c'est le mariage avec Clotilde, princesse chrétienne… La bataille de Tolbiac, dont nous reparlerons, va être décisive : en 496, au cœur d'un combat très mal engagé, Clovis obtient lui aussi la victoire en invoquant « le Dieu de Coltilde ». Vous connaissez la suite : le baptême de Clovis par saint Remi à Reims, avec tous ses soldats francs. Si l'occupation des Francs a affecté l'implantation chrétienne dans les régions où ils se sont installés, ce baptême va favoriser la fusion de ce peuple germanique avec le peuple gallo-romain. La France naît, et elle naît chrétienne. Si l'identité française est marquée par la diversité de ses habitants (Gaulois, Romains et Francs), elle est unifiée dans sa foi au Christ.

Progressivement, au cours de ces siècles où l'on approfondit la vraie foi et où on la défend contre les hérésies, on découvre aussi davantage la place de la Vierge Marie. C'est vrai pour l'Église universelle, mais c'est vrai aussi pour la France naissante… En 358, à Rome, la Vierge Marie apparaît, au cœur de la crise arienne, à un couple de patriciens romains [les patriciens = ceux qui appartenaient à la noblesse de Rome]. Ces patriciens, Giovanni et son épouse, avaient de grands biens, mais n'avaient pas d'enfants. Ils voulaient consacrer leurs biens à la Vierge Marie. Elle leur apparaît, et leur demande d'aller trouver le pape Libère, pour se rendre avec lui sur le mont Esquilin, l'une des sept collines de Rome : là, Dieu ferait tomber une neige miraculeuse à l'endroit où Il voulait qu'une église soit construite en l'honneur de la Vierge Marie. Tout s'est passé exactement comme la Vierge Marie l'avait dit. C'était la nuit du 4 au 5 août 358. On construisit alors une première église, l'église de Notre-Dame des Neiges. Par ce grand miracle, Dieu préparait les cœurs à reconnaître le dogme de « Sainte Marie, Mère de Dieu ». Au siècle suivant, en 431, le concile œcuménique d'Éphèse allait reconnaître officiellement ce dogme, et la petite église de Notre-Dame des Neiges va devenir la grand basilique Sainte-Marie-Majeure. Chaque année, ce grand miracle est rappelé dans cette basilique : au cours de la messe et des Vêpres solennelles, on fait tomber, depuis un caisson ouvert dans le plafond de la basilique, des pétales de roses blanches qui rappellent le miracle de la neige.

Mais la France n'est pas en reste. La « fille aînée de l'Église », en s'ouvrant au Christ, ne pouvait que devenir « le jardin de Notre-Dame ». Et la Vierge Marie a d'ailleurs voulu le manifester : en 430, c'est-à-dire juste un an avant la proclamation du dogme de sainte Marie Mère de Dieu, au Puy-en-Velay, « une noble matrone », percluse de fièvre, est miraculeusement guérie par l'apparition de la Vierge Marie. La même année précisément – fait remarquable !- notre Mère du Ciel vient aussi visiter l'Anjou et confier une mission particulière à son évêque… Ce sera l'origine d'un sanctuaire marial important pour la région angevine : ND du Marillais… que nous découvrirons mieux samedi. La Vierge Marie, à travers le rayonnement du Puy et d'autres lieux de la France naissante plus modestes, a permis l'enracinement de la foi durant ces siècles majeurs, en invitant implicitement la jeune chrétienté à garder et méditer dans son cœur les paroles de l'évangile, comme Elle le fit elle-même durant sa vie sur terre : « Marie méditait dans son cœur tous ces événements, ou toutes ces paroles » nous dit plu-

sieurs fois saint Luc dans son évangile. Elle est vraiment « mère de l'Église » et reine de France. Jamais, la fidélité de Notre-Dame ne sera prise en défaut, malgré toutes nos infidélités. Toutes les apparitions mariales dont la France a bénéficié au long des siècles et tout particulièrement depuis 1830 en sont un témoignage éloquent.

Ces siècles qui marquent à tout jamais l'histoire de notre pays sont donc de la plus haute importance. On ne peut pas comprendre l'âme de la France si on passe à côté des grands événements qui se vivent en France et dans l'Église. Mais… pour nous : que nous disent ces quatre siècles cruciaux ? Tout simplement, ils nous disent l'importance de notre témoignage de chrétiens authentiques et convaincus. Ils nous disent que la petite graine de moutarde, quand elle est semée avec beaucoup de foi, d'espérance et d'amour, est appelée à prendre le dessus sur tous les faux dieux et tous les paganismes. Ils nous disent que des païens barbares, les francs, peuvent changer leur cœur de pierre en cœur de chair quand ils rencontrent des saints authentiques, comme sainte Clotilde ou sainte Geneviève, comme saint Martin, saint Hilaire ou saint Remi. Cette semaine, c'est à la découverte de cette période passionnante que nous nous lançons, période passionnante, et qui présente tant de ressemblances avec notre époque : la France, c'est vrai, est redevenue païenne. Mais la France chrétienne n'est pas morte, elle va se réveiller. Les saints de France prient pour nous et nous invitent à ré-évangéliser notre pays. Ils nous invitent à répondre à la double question de saint Jean-Paul II : « France, fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? France, éducatrice des peuples, es-tu fidèle à ton alliance avec la sagesse éternelle ? » Oui, nous voici, fils et filles de France, fils et filles de celle qui est « la fille aînée de l'Église ». Nous voici pour continuer cette histoire de lumière qu'ont tracée pour nous les saints et saintes de France, nous voici pour être « sel de la terre » et « lumière du monde » dans une France marquée par les ténèbres d'un nouveau paganisme, mais appelée, par vocation, à redevenir « éducatrice des peuples » par son alliance avec la Sagesse éternelle, alliance contractée sur les fonts baptismaux de Reims. Oui, Benoît XVI ne s'est pas trompé en 2008 à Lourdes : « Je suis venu vous partager ma conviction : Les temps sont propices à un retour à Dieu ». Alors, en avant ! Soyons ce que nous devons être : soyons ces saints que nous devons être, et nous mettrons le feu de l'amour en France et dans le monde entier !

Saint Martin et l'évangélisation des campagnes

Sœur Alix Domini

« Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25,40)

Parmi les géants de la foi qui ont fait « naître » la France, saint Martin tient une place capitale. Venu d'Europe centrale, il va transformer pour toujours la Gaule sauvage des premiers temps en campagnes chrétiennes. Lorsqu'il s'installa à Ligugé en 360, le christianisme avait déjà pris pied dans la plupart des villes gauloises. Mais les campagnes étaient restées païennes. A sa mort, la situation avait changé. Après avoir été le « catéchiste » du pays, il va structurer paroisses et diocèses en les peuplant de moines et de prêtres. Ainsi, il fait faire à la future nation franque un catéchuménat qui permettra, cent ans plus tard, le baptême d'une nation remarquablement préparée.

Introduction

Chers amis, c'est pour nous une grande joie de vous retrouver aujourd'hui pour vous présenter la vie et l'action de saint Martin qui a longuement, laborieusement mais aussi amoureusement labouré la terre des cœurs gaulois, afin qu'ils soient prêts, cent ans plus tard, en tant que nation, à embrasser la foi chrétienne autour de Clovis.

Dans quel contexte vivons-nous notre neuvaine pour la France ? Au-delà de la crise du coronavirus et de ses graves conséquences économiques et sociales, le contexte est à la fois très négatif (refus des racines chrétiennes de la France, multiplication des lois anti-chrétiennes) et aussi porteur d'un vrai renouveau : la manif' pour tous, les veilleurs, le nombre important d'intellectuels catholiques, de communautés nouvelles, les familles nombreuses et ferventes en sont de beaux signes. Tous ces signes très positifs justifient la conviction de Benoît XVI à Lourdes en 2008 : « Les temps sont propices à un retour à Dieu »… tout comme ils l'étaient au temps de saint Martin.

Car, « il y avait grande pitié » en territoire de Gaule, quand Dieu y envoya saint Martin…

I. Vie de saint Martin

Mais avant de parler de l'évangélisation des campagnes, il nous faut présenter saint Martin : il reçut son nom de son père, officier dans l'armée romaine et fervent partisan de la religion païenne. « *Martus* », cela voulait dire : « le petit dieu Mars ». Une façon pour son père de dire toute son ambition pour lui : en faire un vaillant guerrier au service de l'empereur et de l'empire romain. Et effectivement, saint Martin va devenir un vaillant guerrier, mais pour servir le Roi du Ciel et son Église… Né vers 316, en Pannonie (l'actuelle Hongrie), il suivit son père en Italie, à Pavie, où, tout jeune adolescent, des camarades chrétiens l'instruisirent de la foi chrétienne. Son cœur en fut si touché qu'il décida de s'attacher à Jésus coûte que coûte. Bien qu'élevé dans le paganisme, il ne se plaisait que dans l'assemblée des fidèles, où il se rendait souvent malgré l'opposition de ses parents.

Dès l'âge de quinze ans, il fut enrôlé dans les armées romaines, et alla servir en Gaule. La Providence guidait les événements pour qu'il devienne un jour le grand Apôtre de la Gaule. On connaît bien l'épisode d'Amiens, où le soldat rencontre un pauvre grelottant de froid, presque nu, par un hiver rigoureux. Martin n'a pas un sou sur lui ; mais il se rappelle la parole de l'évangile : « J'étais nu, et vous m'avez habillé ». Lui qui aspire tant au baptême s'adresse alors au pauvre mendiant : « Mon ami, je n'ai sur moi que mon manteau ». Taillant alors avec son épée son manteau en deux parts, il en donna une au mendiant. La moitié de la cape des officiers était considérée comme appartenant à l'armée, l'autre comme appartenant au soldat. Martin a donc tout donné… La nuit suivante, il vit en songe Jésus-Christ vêtu de cette moitié de manteau et disant à ses anges : « C'est Martin, encore simple catéchumène, qui m'a ainsi couvert. »

C'est aussi le temps où les grandes invasions germaniques se préparent ; les barbares sont aux portes de l'empire. Martin participe à la campagne sur le Rhin contre les Alamans. Mais après dix ans de bons et loyaux services à l'empereur, il veut désormais combattre sous un autre étendard, celui du Christ. Il va trouver l'empereur, celui qu'on appelle Julien l'Apostat parce qu'il a rejeté la foi chrétienne dans laquelle il a été élevé… L'empereur l'accuse de lâcheté. Pour prouver qu'il n'en est rien, et qu'il croit à la protection divine, il propose de partir en première ligne au combat le lendemain, sans autre arme que sa foi. Il demande seulement à l'empereur de le laisser enfin libre s'il en réchappe. L'empereur, qui ne croit pas aux miracles, le prend au mot, convaincu que Martin y laissera sa vie. Mais le len-

demain, contre toute attente, les barbares renoncent au combat. Julien l'Apostat y voit un signe et laisse la liberté à Martin.

S'ouvre alors une nouvelle période dans la vie de saint Martin, la plus belle : il peut enfin se faire baptiser et rejoint en Gaule saint Hilaire, ce défenseur intrépide de la foi en la divinité de Jésus, dans ce quatrième siècle déchiré par l'arianisme. Saint Hilaire l'ordonne prêtre, mais Martin sent monter en lui un autre appel, l'appel à la vie érémitique, pour se rapprocher toujours plus du Seigneur. Très vite, autour de lui, se groupent des disciples qui forment peu à peu une communauté. Il fonde alors le monastère de Ligugé, et plus tard celui de Marmoutier. C'est le début de la vie religieuse en Occident, un siècle avant saint Benoît. Avec saint Martin, les moines sont à la fois contemplatifs et actifs : ils ont d'abord une vie de prière intense ; mais ils évangélisent aussi les campagnes, apportant la lumière du Christ dans les ténèbres du paganisme.

Laissons maintenant à Sulpice Sévère, auteur d'une biographie sur saint Martin, le soin de nous raconter comment Dieu allait à la conquête des cœurs grâce à son fidèle serviteur.

> Je ne sais pour quelle raison, nous nous rendions à l'oppidum des Carnutes (Chartres). Comme nous traversions un bourg peuplé d'une multitude d'habitants, une foule énorme vint au-devant de nous. Elle était entièrement composée de païens, car personne, dans ce bourg, ne connaissait un chrétien. Mais, à la nouvelle du passage d'un si grand homme, toute la campagne au loin s'était couverte d'une multitude de gens, affluant de toutes parts. Martin sentit qu'il fallait opérer. Il se mit à prêcher, et souvent demandait en gémissant pourquoi une si grande foule ne connaissait pas le Seigneur son Sauveur. Cependant, comme une multitude incroyable nous entourait, une femme, dont le fils venait de mourir, présenta au bienheureux, sur ses bras tendus, le corps inanimé, en disant : « Nous savons que tu es ami de Dieu. Rends-moi mon fils, car c'est mon fils unique ». Toute la foule se joignit à elle, mêlant ses cris aux prières de la mère. Alors Martin vit que pour le salut des spectateurs dans l'attente, il pouvait obtenir un miracle. Il prit dans ses bras le corps du défunt. Sous les yeux de tous, il s'agenouilla. Sa prière terminée, il se leva, et remit à la mère son petit enfant rendu à la vie. « Alors, toute la multitude poussa jusqu'au ciel de grands cris, proclamant que le Christ était Dieu. Enfin tous, par groupes, commencèrent à se précipiter aux genoux du bienheureux, demandant avec foi qu'il les fît chrétiens. Sans tarder, au milieu du champ où ils étaient, Martin leur imposa les mains à tous et les fit tous catéchumènes.

Sulpice Sévère nous dit encore :

Un autre jour, dans un bourg, après avoir détruit un temple très ancien, Martin se disposait à faire abattre aussi un pin qui était tout proche du sanctuaire. Alors, le prêtre du lieu et la foule des païens s'y opposèrent. Ces mêmes hommes qui, par la Volonté du Seigneur, s'étaient tenus tranquilles pendant la démolition du temple, ne voulaient pas permettre que l'on coupât un arbre. Martin eut beau leur représenter énergiquement qu'il n'y avait rien de divin dans un tronc d'arbre, qu'ils feraient mieux de servir le Dieu dont lui-même était le serviteur et qu'on devait couper cet arbre, consacré à un démon, il n'y eut rien à faire. Alors, l'un des païens, plus hardi que les autres lui dit : « Si tu as quelque confiance en ce Dieu que tu dis adorer, nous couperons nous-mêmes cet arbre, à la condition que tu sois dessous pour le recevoir dans sa chute. Si ton Seigneur est avec toi, comme tu le prétends, tu échapperas ». Intrépide en sa confiance dans le Seigneur, Martin promit de faire ce qu'on demandait. Peu à peu, l'on vit le pin vaciller, menacer ruine par sa chute. On voyait pâlir les moines, maintenus à distance. Mais lui, confiant dans le Seigneur, attendait, intrépide. Quand le pin s'écroulant eut fait entendre son grand fracas, à cet arbre qui tombe, qui va l'écraser, il oppose sa main tendue pour le signe du salut. Alors le pin, comme ramené en arrière à la façon d'un tourbillon, s'abat du côté opposé, si bien que les paysans, qui se croyaient en sûreté sont sur le point d'être écrasés. Alors, jusqu'au ciel s'élève une grande clameur. Les païens sont frappés de stupeur par le miracle, les moines pleurent de joie, tous s'accordent pour célébrer le Nom du Christ. On vit bien que ce jour-là le salut était venu pour cette contrée ; car, dans cette multitude énorme de païens, il n'y eut presque personne qui ne demandât l'imposition des mains pour croire au Seigneur Jésus et abandonner l'erreur de l'impiété.

Comment ne pas penser à cette phrase de l'évangile où Jésus dit « celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais » ! (Jn 14,12)

L'année 371 marque une nouvelle étape dans la vie de saint Martin : Lidoire, évêque de Tours, vient de mourir ; les habitants veulent choisir Martin pour lui succéder. Mais ils savent bien que ce dernier n'aspire aucunement à l'épiscopat. Alors, ils lui tendent un piège ; lui dont le cœur est si compatissant, ne sera pas difficile à convaincre. On vient le trouver, en lui demandant de venir redonner la santé à une bonne chrétienne qui était sur le point de mourir. Martin, dans sa charité et sa pureté de cœur, est tombé dans le piège : arrivé à Tours, la foule accourt et l'accueille aux cris de « Martin évêque !!! » C'était l'époque où les évêques étaient élus par acclamation de la foule. Martin se soumet en comprenant que c'est la volonté de Dieu. Mais s'il accepte la charge d'évêque, il en refuse résolument les honneurs : il veut continuer sa vie religieuse, et fonde un nouveau monastère à Marmoutier,

avec pour règle la pauvreté, la mortification et la prière. Il se donnera sans compter jusqu'au dernier souffle de sa vie : à Dieu dans sa prière, à ses moines dans sa vie religieuse, à son diocèse dans sa charge épiscopale. Épuisé, sa charité le pousse encore à Candes-sur-Loire, à l'ouest de Tours, pour résoudre un litige entre des clercs. Son intervention ramène la paix des cœurs. Désireux de rejoindre le Christ, mais soucieux d'accomplir la mission que Jésus lui a confiée, il s'écrit : « *Non recuso laborem* » (« je ne refuse pas le travail »). Néanmoins, son heure a sonné. Martin meurt à Candes, sur un lit de cendre. Sulpice Sévère nous a rapporté ces dernières paroles : « Laissez-moi, mes frères, regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon esprit s'oriente vers le chemin qu'il va prendre pour rejoindre le Seigneur ».

Martin n'a rien refusé au Seigneur… et le Seigneur non plus ne refusa rien à son fidèle serviteur. Partout où il passait, il détruisait le culte des faux dieux, et le Seigneur l'assistait par de nombreux miracles qui attiraient les cœurs vers la Vérité. Monastères et églises fleurissaient sur le passage de notre saint, qui avait soin de laisser sur place quelques moines qui continuaient le travail si bien commencé par leur Père. Aussi,

> à distance respectueuse des monastères, des convertis ou même des païens sympathisants demandent l'autorisation de s'établir. Ils s'efforcent d'imiter la vie des moines. Autour de la communauté, de nombreux foyers se groupent. Ainsi furent fondés, entre les grands centres urbains gallo-romains et la forêt barbare, de nouveaux villages, composés de paysans attachés à la glèbe et à la grâce de Dieu.[1]

Chaque monastère rayonnaient, et de proche en loin, les campagnes étaient gagnées au Christ. D'ailleurs, y a-t-il un seul de nos départements français qui n'ait un village ou une église dédiés à saint Martin ? Actuellement, il est patron de plus de 3670 paroisses en France et quelques 485 agglomérations, bourgades et hameaux portent son nom, comme signe de reconnaissance pour le travail accompli !

II. Que retenir pour nous aujourd'hui de cet exemple de saint Martin ?

Saint Martin a irrésistiblement marqué ses contemporains, mais parce qu'il est un saint, il a encore beaucoup à nous dire aujourd'hui, car les vrais réformateurs, ce sont les saints. Alors, quel message nous donne-t-il ?

---

[1] Henri Ghéon, *Saint Martin, l'évêque des païens.*

D'abord celui d'une foi profonde : il est conquis par Jésus et son Amour. Pour Lui, il n'hésite pas à donner tout son temps, et à abandonner son métier de soldat où il excellait pour se mettre au service de Dieu et des âmes.

- Si nous voulons toucher le cœur de nos contemporains, et les conduire à Dieu, n'est-il pas nécessaire d'avoir une vraie vie de prière pour que ce soit bien Dieu qui agisse à travers nous ?

Ensuite, saint Martin nous donne le message d'une cohérence de vie : sa foi se traduit en actes de charité.

- Le confinement nous aide à laisser de côté bien des choses superflues, à faire plus attention à ceux qui nous entourent, et à leur porter secours. Cela sera-t-il feu de paille ou feu de braise pour alimenter en nous la charité ?

Enfin, saint Martin nous montre une persévérance extraordinaire, malgré les multiples difficultés de la mission. Sans doute sa vie rude et énergique de soldat l'y avait bien préparé.

- Lorsque nous nous heurtons à des incompréhensions, des cœurs indifférents ou froids, ne nous inquiétons pas ; nous sommes chargés de dire, pas de faire croire. « Avançons » et Dieu fera le reste.

Saint Hilaire et la défense de la vraie foi

Frère Georges Domini

Nous allons découvrir, en ce jour, le rôle de « rempart de la foi » joué par l'un des plus illustres évêques de l'histoire de France, saint Hilaire. Resituons le contexte dans lequel saint Hilaire exerce son ministère d'évêque : un siècle marqué par l'hérésie arienne, qui recouvre toute l'Europe. Mais qu'est-ce que l'hérésie arienne ?

Rappelons d'abord ce qu'est une hérésie : c'est tout simplement une erreur sur la vraie foi. C'est la raison pour laquelle le Christ a promis à Pierre et aux Apôtres l'assistance très spéciale de l'Esprit-Saint pour sauvegarder le « dépôt de la foi », et la défendre contre toutes les erreurs qui la mettraient en péril. Si on parle d'hérésie « arienne », c'est parce qu'un prêtre d'Orient, Arius, remettait en cause un point central de la foi catholique : la foi en la divinité du Christ. En réalité, au moment où Arius a commencé à propager cette erreur, le dogme de la divinité du Christ n'avait pas encore été solennellement affirmé : Arius, théologien d'Alexandrie au début du quatrième siècle, affirmait que Jésus n'était pas vraiment Dieu, seulement un homme, aux grandes vertus morales, mais pas le « Fils de Dieu » venu s'incarner. Une telle erreur était particulièrement grave, car seul le Fils de Dieu, en s'incarnant, c'est-à-dire en devenant vraiment homme sans jamais cesser d'être Fils de Dieu, pouvait nous sauver du péché et de la mort. C'est cela que le prêtre Arius remet en cause. Cette erreur a été condamnée expressément par le premier concile œcuménique de l'histoire de l'Église, le concile de Nicée en 325.

Les premières années de l'Église furent très mouvementées, et même agitées à l'extérieur de l'Église comme à l'intérieur. À l'extérieur avec les dures persécutions de la part de ceux qui ne comprenaient pas les chrétiens, à l'intérieur parce que la compréhension ou l'expression de la vraie doctrine chrétienne se fit d'une manière douloureuse. Certains évêques furent déposés, d'autres excommuniés et même exilés. C'est dans ce climat que saint Hilaire de Poitiers se révéla un très courageux défenseur des véri-

tés de la foi catholique. Devant la menace des hérésies, il se montra habile et déterminé pour défendre la vraie foi de l'Église. Et cela lui a valu le titre glorieux de « Père de l'Église ». Tout au long de sa vie, il prêcha et écrivit pour défendre l'Église contre les hérésies qui menaçaient sa survie, surtout l'hérésie de l'arianisme. Benoît XVI le montre très bien dans l'audience qu'il a consacré à saint Hilaire le 10 octobre 2007, et que nous allons citer largement :

> Nous ne disposons pas [écrit Benoît XVI] d'informations certaines sur la plus grande partie de la vie d'Hilaire. Les sources antiques disent qu'il naquit à Poitiers, probablement vers l'année 310. Issu d'une famille aisée, il reçut une solide formation littéraire, bien évidente dans ses écrits. Il ne semble pas qu'il ait grandi dans un milieu chrétien. Lui-même nous parle d'un chemin de recherche de la vérité, qui le conduisit peu à peu à la reconnaissance de Dieu créateur et du Dieu incarné, mort pour nous donner la vie éternelle. Baptisé vers 345, il fut élu évêque de sa ville natale autour de 353-354. Au cours des années suivantes, Hilaire écrivit sa première œuvre, le *Commentaire à l'évangile de Matthieu*. Il s'agit du plus ancien commentaire en langue latine qui nous soit parvenu de cet évangile. En 356, Hilaire assiste comme évêque au Synode de Béziers, dans le sud de la France, le « synode des faux Apôtres », comme il l'appelle lui-même, car la réunion fut dominée par des évêques philo-ariens, qui niaient la divinité de Jésus Christ. Ces « faux apôtres » demandèrent à l'empereur Constance la condamnation à l'exil de l'évêque de Poitiers. Hilaire fut ainsi obligé de quitter la Gaule au cours de l'été 356. Exilé en Phrygie, dans l'actuelle Turquie, Hilaire se trouva au contact d'un milieu religieux totalement dominé par l'arianisme. Là aussi, sa sollicitude de pasteur le poussa à travailler sans relâche pour le rétablissement de l'unité de l'Église, sur la base de la juste foi, formulée par le Concile de Nicée. C'est dans ce but qu'il commença la rédaction de son œuvre dogmatique la plus importante et la plus connue : le De Trinitate (Sur la Trinité). Dans ce livre, Hilaire expose son chemin personnel vers la connaissance de Dieu, et se préoccupe de montrer que l'Écriture atteste clairement la divinité du Fils et son égalité avec le Père, non seulement dans le Nouveau Testament, mais également dans un grand nombre de pages de l'Ancien Testament, dans lequel apparaît déjà le mystère du Christ. Face aux ariens, il insiste sur la vérité des noms de Père et de Fils et développe toute sa théologie trinitaire à partir de la formule du Baptême qui nous a été donnée par le Seigneur lui-même : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».
>
> Le Père et le Fils sont de la même nature. Et si certains passages du Nouveau Testament pourraient faire penser que le Fils est inférieur au Père, Hilaire offre des règles précises pour éviter des interprétations erronées : certains textes de l'Écriture parlent de Jésus comme de Dieu, d'autres mettent, en revanche, en évidence son humanité. Certains se réfèrent à Lui dans sa préexistence auprès

> du Père ; d'autres prennent en considération son abaissement, sa descente jusqu'à la mort ; d'autres, enfin, le contemplent dans la gloire de la résurrection. Au cours des années de son exil, il écrivit également le Livre des Synodes, dans lequel il reproduit et commente pour ses confrères évêques de Gaule les confessions de foi et d'autres documents des synodes réunis en Orient autour de la moitié du IV^e^ siècle.
>
> Toujours ferme dans son opposition aux ariens radicaux, saint Hilaire montre un esprit conciliant à l'égard de ceux qui acceptaient de confesser que le Fils était ressemblant au Père dans son essence, naturellement en cherchant à les conduire vers la plénitude de la foi de Nicée, selon laquelle il n'y a pas seulement une ressemblance, mais une véritable égalité du Père et du Fils dans la divinité. Cela aussi me semble caractéristique [c'est toujours Benoît XVI qui parle] : l'esprit de conciliation qui cherche à comprendre ceux qui n'y sont pas encore arrivés et qui les aide, avec une grande intelligence théologique, à parvenir à la plénitude de la foi, dans la divinité véritable du Seigneur Jésus Christ. En 360, Hilaire put finalement revenir dans sa patrie après son exil, et il reprit immédiatement l'activité pastorale dans son Église, mais l'influence de son magistère s'étendit de fait bien au-delà des frontières de celle-ci. Un synode tenu à Paris en 360 reprend le langage du Concile de Nicée. Certains auteurs antiques pensent que ce tournant anti-arien de l'épiscopat de la Gaule a été en grande partie dû à la fermeté et à la mansuétude de l'évêque de Poitiers. Tel était précisément son don : conjuguer la fermeté dans la foi et la douceur dans les relations interpersonnelles.[1]

Ce qu'écrit Benoît XVI dans son audience est particulièrement important, et nous aide à rendre grâces pour tout ce que ce grand saint français a apporté à l'Église et au monde. Benoît XVI, nous venons de l'entendre, écrit : « L'influence de son magistère s'étendit de fait bien au-delà des frontières de celle-ci ». Et Benoît XVI insiste sur les deux qualités essentielles à la vie d'un saint, d'un apôtre de l'amour : la défense de la vérité, et la douceur de la charité. Sa doctrine est essentiellement christologique. Ainsi s'est-il battu pour que nous connaissions la nature divine du Fils de Dieu, Jésus-Christ, sa consubstantialité au Père et sa relation d'amour infini avec lui. Grâce à son combat, grâce aussi à celui de saint Athanase qui combattait pour la même foi en Orient, notre foi a été préservée, et l'hérésie arienne, qui avait envahi toute la chrétienté au point que l'Europe entière se réveilla arienne, fut repoussée. Malgré la persistance de l'armée de l'erreur, à savoir l'arianisme, la vérité a fini par prendre le dessus.

---

[1] Benoît XVI, *Audience générale : saint Hilaire de Poitiers,* 10 octobre 2007, http://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2007/documents/hf_ben-xvi_aud_20071010.html.

La vie de saint Hilaire a été une vie au service de la Vérité et de l'Amour. Il a rencontré le Christ, il a reconnu en Lui le « *Logos* » universel, la Lumière venue éclairer notre monde. Et il a aidé ses contemporains, nos ancêtres sur le sol de France, à accueillir cette Lumière. Hélas, depuis plus de deux siècles, nous avons préféré privilégier nos petites lumières, notre petite raison humaine, fermée à l'amour, à la grande Lumière, à la grande Raison divine, remplie d'amour : « Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé, en Lui j'ai mis tout mon amour. Écoutez-le » = ce sont les paroles de Dieu le Père témoignant de son Fils unique au moment de la Transfiguration. Ce sont des paroles qui ont certainement touché le cœur de saint Hilaire : il s'est mis à aimer passionnément le Fils, à défendre vigoureusement sa divinité. Il l'a écouté, et Il a aussi été touché par les paroles de Jésus dans l'évangile : « Père, je te bénis d'avoir caché ce mystère aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits ». Si saint Hilaire est pour toujours un grand saint de l'histoire de France et de l'histoire de l'Église, c'est parce qu'il a gardé tout au long de sa vie ce cœur de tout-petit. En ce jour de notre grande neuvaine de semaines, demandons-lui la grâce de garder nous aussi ce cœur d'enfant, qui nous permettra de croire fidèlement et fermement à la divinité de Jésus, et qui nous aidera à défendre notre foi contre toutes les attaques.

Benoît XVI terminait son audience en nous rapportant une prière de saint Hilaire, que nous pouvons faire nôtre :

> Fais, ô Seigneur, que je reste toujours fidèle à ce que j'ai professé dans le symbole de ma régénération, lorsque j'ai été baptisé dans le Père, dans le Fils et dans l'Esprit-Saint. Fais que je t'adore, notre Père, et en même temps que toi, que j'adore ton Fils ; fais que je mérite ton Esprit-Saint, qui procède de toi à travers ton Fils unique… Amen.[2]

[2] *Ibid*.

Sainte Geneviève, ou la résistance incarnée par l'Église

Sœur Geneviève Domini

Nous avons vu que, durant cette période très bouleversée, l'Occident change de visage. Poussés par les Huns venus d'Asie, de nombreux peuples germains pénètrent dans l'Empire romain qui, affaibli, ne peut les contenir. Ces groupes brutaux, instables et dangereux, sont responsables de pillages et de destructions qui ont laissé un souvenir terrible (comme l'illustre le terme « vandalisme »). Peu à peu, beaucoup de ces « barbares », comme les appellent les Romains, s'intègrent tout en conservant leurs lois en échange d'un service militaire dû à Rome.

Progressivement, dans la débandade des cadres romains, l'épiscopat se trouve investi des fonctions délaissées par les magistrats municipaux.

Dociles à la Divine Providence, ces évêques s'imposent aux chefs barbares par leur courage et leur fermeté, mais surtout leur sainteté !

Parmi les plus célèbres, nous ne retenons que quelques figures du V^{e} siècle, en nous appuyant sur les traditions les plus connues, même si certains les remettent en cause ou rejettent les évènements miraculeux qui ont jalonné ces vies.

I. Les évêques

A. Hommes de prière

Ces évêques sont d'abord des hommes de prière…

Saint Loup, avant d'être évêque de Troyes, est moine à Lérins, et plus tard, il fondera un monastère dans son diocèse.

Saint Vaast fait le choix de la vie érémitique. Sa piété, son ardeur dans la prière le font remarquer par l'évêque du lieu qui l'oriente vers le sacerdoce avant de le désigner comme catéchiste de Clovis durant les trois années de catéchuménat.

Saint Remi, dont la ferveur est remarquable, a lui aussi, été attiré par la vie érémitique.

B. Hommes d'autorité et de culture

Ces hommes impressionnent les barbares par leur autorité et leur culture car pour les envahisseurs, un chef doit avoir reçu des dieux, la force, la vaillance au combat.

Saint Germain remplit de hautes fonctions officielles à Auxerre avant d'être désigné par le peuple comme évêque. Son influence s'étend à la Gaule toute entière tant il est estimé aussi bien des chefs barbares que des empereurs.

Saint Loup, dès sa jeunesse est parvenu à la plus haute érudition, la renommée de sa brillante éloquence, le fait connaître à tout le pays. Attila lui-même en est impressionné.

Saint Remi acquiert la connaissance du droit romain et une grande culture biblique qui lui donnent un bagage spirituel et intellectuel nécessaire à la fonction épiscopale, pour laquelle il est élu alors qu'il n'a que 22 ans !

Saint Avit, issu d'une riche famille de l'aristocratie sénatoriale romaine, a reçu une solide éducation classique. Lettré érudit, il est passé maître dans l'usage de la rhétorique, comme le montre sa lettre à Clovis parvenue jusqu'à nous.

Théologien, il est apprécié par les hommes de son temps comme par ceux des générations suivantes, tel Grégoire de Tours.

Ces évêques sont prêts à renoncer à toute réussite humaine pour le service du Seigneur, ils se donnent de tout cœur à leur lourde tâche.

C. Hommes courageux

Des hommes courageux pour défendre la foi mais aussi leur peuple menacé par les envahisseurs. Ce sont souvent les évêques qui négocient avec l'ennemi quand leurs villes sont assiégées. Citons les exemples de ceux qui résistent à Attila :

Saint Aignan a le courage de défendre, par la prière et l'action, sa ville d'Orléans. Quand les Huns l'assiègent et s'attaquent aux murailles de la cité, Aignan encourage son peuple, et l'exhorte à mettre en Dieu sa confiance, dans l'attente du secours qui lui avait été promis. Les légions ro-

maines d'Aetius tardant à venir, la ville est envahie par les Huns qui rassemblent les habitants et leurs richesses pour se partager le butin.

L'évêque serait alors apparu en songe à un officier de l'armée romaine d'Aetius, pour le presser d'intervenir. Lorsque tout semble désespéré, les Romains arrivent et dispersent les barbares. Cette victoire est attribuée, plus encore, aux prières et à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aetius.

Après sa défaite aux Champs Catalauniques, Attila arrive avec ses Huns devant Troyes, prêt à dévaster la ville. Saint Loup se présente, vêtu de ses ornements pontificaux, son clergé marchant processionnellement devant lui. Attila craignant que le prélat ne soit armé d'une puissance surnaturelle, frappé du discours du pontife traverse la ville sans dommage pour la population. Un fait identique se produit avec le pape saint Léon défendant Rome.

D. Hommes de foi

Hommes de foi, ces évêques ont un grand zèle pour affermir l'évangélisation selon la foi de Nicée. Dieu fait même à certains le don des miracles, qui facilite cette évangélisation !

Saint Loup est envoyé avec Germain d'Auxerre, en mission en Grande-Bretagne, afin de purger l'île de l'hérésie pélagienne. Il calme une forte tempête en s'y rendant, et est bien accueilli par la foule, au vu de ses miracles éclatants : des paralytiques marchent, des morts ressuscitent, des aveugles voient.

Saint Remi n'hésite pas à conseiller Clovis devenu roi, à la mort de son père Childéric, lui indiquant sur un ton paternel, à faire, des principes chrétiens, le fondement de son gouvernement :

> Ta bonté doit s'exercer de manière intègre et honnête. Tu devras t'en rapporter à tes évêques et recourir toujours à leurs conseils… Rends courage aux citoyens, relève les affligés, favorise les veuves, nourris les orphelins… Que la justice sorte de ta bouche…

Saint Remi œuvre aussi pour l'évangélisation de son diocèse et de la province dont il est le métropolitain : soin des pauvres, souci du clergé et des paroisses rurales qu'il développe, création de sièges épiscopaux.

Quand Vaast, découvre son diocèse d'Arras, ravagé par les Alains et les Vandales, le paganisme règne et les églises sont détruites… À son arrivée, miraculeusement, il libère la région d'un ours monstrueux. La population encore

éberluée, l'aide à remettre de l'ordre dans son église en ruine et il part ensuite à la reconquête de son diocèse puis de celui de Cambrai qui lui est attribué.

Saint Avit, évêque catholique vivant dans le royaume Burgonde dont les sujets ont majoritairement adhéré à l'arianisme, se fait le défenseur de l'orthodoxie chrétienne face aux hérésies, arienne, monophysite ou nestorienne. Mais Avit joue surtout un rôle important auprès du roi des Burgondes. S'il ne peut le convaincre de se rallier au catholicisme, il l'amène cependant à élever ses enfants dans la foi de Nicée et il est l'artisan de la conversion de Sigismond, le premier roi martyr chrétien.

Nous pouvons résumer l'action de ces évêques en citant saint Sidoine Apollinaire, à propos de saint Loup :

> il fait partie de cette phalange de grands redresseurs de torts, de pourfendeurs d'hérésies, infatigables prêcheurs, que préoccupent, plus que les vicissitudes politiques, le souci de leurs ouailles et la conversion des païens…

En cette période, les moines ont aussi une grande influence, nous le verrons dans une autre vidéo, mais les consacrés ont leur place avec l'exemple d'une vierge consacrée qui vit au cœur du monde : sainte Geneviève de Paris.

II. Sainte Geneviève

Elle est née en 420, nos amis parisiens vivent une année jubilaire pour son 1600^{e} anniversaire !

Elle naît à Nanterre d'une famille chrétienne, aisée, d'origine franque et gallo-romaine. Fille unique, elle hérite de son père de grands biens, mais aussi sa charge à la municipalité de la ville. Il semble donc qu'elle n'a jamais eu à garder les moutons selon une représentation artistique courante !

Sainte Geneviève a une vraie vie mystique dès son plus jeune âge puisqu'à 6/7 ans elle exprime à saint Germain son désir de se consacrer à Dieu dans la chasteté parfaite.

Sa vie de prière est très fervente, Geneviève vit en recluse de l'Épiphanie au jeudi saint. Elle a le don des larmes, don très recherché à l'époque. Elle est confiante en l'intercession des saints : saint Denis l'Aréopagite, premier martyr de Paris à qui elle fait ériger une grande église et saint Martin de Tours qu'elle va implorer sur sa tombe.

Sa vie de pénitence est digne de celle des Pères du désert, par son jeûne qu'elle ne rompt que 2 ou 3 fois par semaine en prenant une espèce de bouillie de haricots !

Sainte Geneviève est un modèle de foi et de confiance héroïques en ces temps troublés. Une nuit où elle se dirige avec ses compagnes vers le sanctuaire de saint Denis, la tempête éteint les cierges qui éclairent les femmes apeurées. Geneviève saisit alors un cierge qui s'allume tout seul et dont la flamme résistera tout le trajet malgré les rafales de vent.

Geneviève est souvent représentée avec ce cierge qu'un démon essaye d'éteindre et que son ange gardien rallume. C'est vraiment l'image de sa foi qui résiste aux tempêtes et aux forces de l'enfer.

« Ce qui est faible dans le monde voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les puissants ». En faisant de Geneviève une grande thaumaturge, Dieu manifeste sa puissance : guérisons, résurrection, protection dans les intempéries, libérations de possédés, et bien d'autres miracles…

Geneviève est aussi un modèle de courage. Elle tient tête à Childéric, père de Clovis, qui l'a en vénération et n'ose pas lui refuser les libérations de prisonniers de guerre.

Lors d'un blocus qui affame Lutèce, Geneviève organise une flottille de 11 bateaux, pour aller chercher du ravitaillement jusqu'à Troyes en remontant la Seine. Quelques miracles facilitent la dangereuse expédition !

Son courage et sa foi sont surtout manifestes lors de l'invasion d'Attila qui se dirige vers Lutèce en 450. La ville est fortifiée, mais les récits des pillages et cruautés des Huns sont tels que les hommes, « courageusement », décident de fuir en abandonnant leur ville. Sainte Geneviève leur résiste, sûre que seul Dieu, pourra les protéger ; ils décident donc de la lapider et de la jeter dans la Seine, elle est sauvée de justesse par un envoyé de saint Germain qui leur rappelle avec énergie combien ce saint évêque, récemment décédé, l'avait en grande estime.

Elle organise alors une prière ininterrompue avec quelques femmes. Certains lui attribuent cette parole « Que les hommes fuient, s'ils veulent, s'ils ne sont plus capables de se battre. Nous les femmes, nous prierons Dieu tant et tant qu'll entendra nos supplications. » Et contre toute attente, Attila change de direction !

Geneviève est aussi une femme d'action qui gère ses riches terres dont elle fait bénéficier les plus pauvres.

Proche de la reine Clotilde, elle la soutient pour obtenir la conversion de Clovis.

Au cours de notre histoire, sainte Geneviève continue à protéger Paris et la France, par de très nombreux miracles pour arrêter les épidémies et les envahisseurs. Mais en retour, à certaines époques, elle ne reçoit qu'ingratitude : ainsi à la Révolution, ses reliques tant vénérées sont brûlées en place de Grève et jetées dans la Seine, et la grande église construite en son honneur est devenue… le Panthéon des grands hommes de la République !

L'année dernière, nous avons tous tremblé en voyant la flèche de Notre Dame de Paris s'effondrer dans les flammes, emportant dans sa chute, le coq contenant des reliques de la sainte Couronne, de saint Denis et de sainte Geneviève. Alors que tout semblait perdu, le coq et son précieux trésor ont été retrouvés intacts dans les gravats ! Alors gardons confiance !

Conclusion

L'époque, dont nous faisons mémoire cette semaine, est une époque de grandes tempêtes avec le déferlement des vagues d'invasions barbares, et les hérésies largement répandues. Dieu a suscité des hommes et des femmes qui ont accepté d'aller à contre courant, ils n'ont pas baissé les bras devant les grandes difficultés, ils sont restés fidèles à la foi par leur vie de prière, ils furent courageux devant les puissants pour défendre le peuple.

Les saints sont pour nous, aujourd'hui, des modèles mais aussi de grands protecteurs au Ciel que nous devons implorer avec confiance.

Saint Jean-Paul II écrivait : « les saints et les saintes ont toujours été source et origine de renouvellement dans les moments les plus difficiles de l'histoire de l'Église. » Ce petit témoignage le montre ; et il poursuivait : « Aujourd'hui nous avons un besoin très grand de saints. Nous devons en demander au Seigneur avec insistance. » (C.F.L)

Pour aller plus loin

- Site du diocèse de Paris ;
- sainte-genevieve.net ;
- notrehistoireavecmarie.com ;

Le baptême de Clovis et de la France

Frère Martin Domini

Nous vivons notre grande neuvaine dans le contexte d'une France à la recherche d'elle-même, de son identité profonde. L'histoire d'un pays, c'est comme l'histoire d'un arbre millénaire : si l'arbre oublie ses racines et les coupe, il se dessèche et meurt. S'il reste fidèle à ses racines, il peut non seulement continuer de vivre, mais aussi porter beaucoup de fruit…

Alors, remontons aux racines de la France… Et ces racines, c'est le baptême de Clovis et de ses soldats francs, en 496 ! Philippe de Villiers a consacré un beau livre au « mystère Clovis ». Dans cette présentation, je citerai de larges extraits de ce livre, où Philippe de Villiers fait parler Clovis à la première personne. L'âme franque, dans laquelle baigne Clovis depuis sa naissance, exaltait la force, le sens de l'honneur, la bravoure au combat, et la soumission à leur chef : « Mon père [c'est Philippe de Villiers qui fait parler Clovis] m'enseigna « l'âme franque ». Il y a, chez nous, des lois de l'honneur, qu'il me fallut inscrire dans mon cœur. Quand l'heure du combat vient de sonner, la honte frappe le chef si quelqu'un le surpasse en courage ; mais elle frappe à leur tour les compagnons si leur bravoure n'égale pas celle du chef ». À la mort de son père Childéric, Clovis s'exclame : « Leur chef était pour eux leur raison de vivre. Ce n'est que dans la guerre qu'ils ont l'âme en paix. Le chef de la tribu s'en est allé. Ils sont désemparés ». Mais voici que Clovis succède à son père, et malgré sa jeunesse, va se révéler un excellent chef militaire, qui remporte rapidement ses premiers combats. L'unité se fait autour de lui.

Une unité, cependant, qui semble prête à voler en éclats au moment de l'épisode du vase de Soissons, où un soldat brise ce vase, parce que Clovis avait demandé de le mettre à part, lors du partage du butin, pour le rendre à l'évêque auquel il avait été volé. Que s'est-il passé ? Saint Grégoire de Tours a raconté la scène [saint Grégoire est né moins de trente ans après la mort de Clovis. Il donne un témoignage au plus près des événements, au-

quel nous pouvons donc accorder le plus grand crédit]. Voici ce qu'il rapporte :

> Un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa francisque et en frappa le vase, s'écriant : « Tu ne recevras de tout ceci rien que ce que te donnera vraiment le sort ». À ces mots, tous restèrent stupéfaits. Le roi cacha le ressentiment de cet outrage sous un air de patience. Il rendit au messager de l'évêque le vase qui lui était échu, gardant au fond du cœur une secrète colère. Un an s'étant écoulé, Clovis ordonna à tous ses guerriers de venir au Champ-de-Mars revêtus de leurs armes, pour faire voir si elles étaient brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats en passant devant eux, il arriva auprès de celui qui avait frappé le vase, et lui dit : Personne n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes, car ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache, ne sont en bon état ; et lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé un peu pour la ramasser, le roi levant sa francisque, la lui abattit sur la tête, en lui disant : Voilà ce que tu as fait au vase à Soissons. Celui-ci mort, il ordonna aux autres de se retirer. Cette action inspira une grande crainte .

C'est un épisode de la vie de Clovis qui nous révèle bien les traits de son tempérament : Clovis a un grand sens de la justice, mais son cœur est beaucoup plus porté à la violence qu'à la clémence. Clovis est un meneur d'hommes, et il n'accepte pas que ses soldats lui manquent de loyauté et remettent en cause son autorité. Il avait engagé sa parole auprès de l'évêque, et il n'admet pas que l'homme d'armes qui lui est attaché, remette en cause cette parole. Bientôt, Clovis va faire une rencontre décisive, avec un homme très influent, l'évêque de Reims, saint Remi. Ce dernier, dont la foi profonde se conjugue avec une grande intelligence, pressent que Clovis est l'homme providentiel : celui qui, s'il ouvre son cœur au Christ, pourra faire l'unité de toutes les Gaules. Clovis découvre en saint Remi un homme d'une immense foi, d'une grande sainteté et d'une grande culture :

> Je me sens un peu écrasé. Je découvre un homme supérieur. Il est tout en altitude. J'ai peur d'être maladroit. […] Il connaît tout ce qui nous sépare et, par une délicatesse insigne, se tient à bonne distance de mes béances sur les questions de religion. […] Le saint évêque s'adresse à moi « Il y a une place à prendre pour celui qui répondra à l'aspiration profonde des Romains et des évêques. Ils rejettent les ariens parce qu'ils sont hérétiques. Et ils ne veulent pas des Goths qui les persécutent, non plus que des Burgondes. Ils cherchent, dans le chaos actuel, l'incarnation d'une nouvelle forme de romanité ».

Bientôt, Clovis a fait, par son génie de chef de guerre, l'unité de la Gaule qui se situe au nord de la Loire, ou presque… Lutèce résiste, envers et

contre tout… Depuis la rive, Clovis assiste, étonné, à la résistance des habitants ; une résistance organisée, il l'aperçoit de loin, par une femme de fort tempérament, qui mobilise toutes les énergies. Cette femme, c'est sainte Geneviève… Mais il ne le sait pas encore. Il sait encore moins que Geneviève, prévenue par son ami Remi, évêque de Reims, va finalement accepter d'ouvrir les portes de Lutèce à Clovis et à ses soldats. Et là, quand Geneviève ouvre les portes de Lutèce, Clovis découvre celle qui a organisé si vaillamment la résistance de la ville. Clovis parcourt avec elle la ville de Lutèce, et se rend compte de l'immense popularité de cette femme qui, autrefois, alors toute jeune, avait empêché les habitants de Lutèce de fuir leur ville au moment où l'on annonçait le passage d'Attila et de ses Huns :

> Je comprends pourquoi elle est ainsi adulée sur son passage. Elle a traversé toutes les épreuves, surmonté toutes les frayeurs, relevé tous les courages. Elle a surtout sauvé Lutèce. […] Une amitié vient de naître entre nous ».

L'amitié sera très forte, surtout, entre Geneviève et Clotilde, entre ces deux femmes au cœur de feu qui vont gagner le cœur de Clovis au Cœur de Dieu. Car peu de temps après, Clovis rencontre Clotilde, dont Remi lui a tant parlé : Remi est convaincu que ce mariage avec cette princesse dont le cœur appartient à Dieu peut aider Clovis dans sa conversion. Il ne sera pas déçu, même si le chemin sera long. Clotilde est une femme de cœur et de caractère. Elle ne craint pas de parler à Clovis du Christ, qui a donné sa vie pour nous sur la Croix. Elle l'invite à se convertir au Christ. Elle obtient de Clovis le baptême de leur premier fils. Mais après la mort de leur premier fils, Clovis s'emporte :

> Quel est donc ce dieu qui frappe une mère, un père et leur enfant et qui attend en retour qu'on lui dise merci ? […] Si notre enfant avait été confié à mes dieux, il ne serait pas mort !

Mais Jésus attendait Clovis. Il attendait patiemment. Il attendait que Clovis soit dans l'échec le plus cuisant, condamné à la mort la plus violente, pour que Clovis se tourne vers Lui. Cela va se passer à Tolbiac, en 496. L'ennemi est redoutable : c'est la puissante armée des Alamans. Et là, au cœur du combat, alors que les Francs reculent tous sous la puissance des Alamans, alors que Clovis se retrouve seul, isolé, voué à une mort certaine, il pense au Dieu de Clotilde, et l'invoque de toutes les forces de son âme : « J'entends la petite voix de Clotilde en moi, qui me murmure : « Clovis, Clovis, agenouille-toi ». Mes troupes se débandent. La fuite est générale. Je mets un genou à terre. Je n'ai plus qu'un seul recours pour me sauver du

désastre : mettre les dieux en rivalité et choisir le meilleur. Le mien ne répond pas. J'essaie le Dieu de Clotilde. Lentement, et pour la première fois, je m'adresse à Lui :

> « Seigneur, on m'a cent fois révélé votre toute-puissance, au-dessus de toutes les puissances de la terre et de celle des dieux que j'ai adorés jusqu'à maintenant, daignez m'en bailler une marque dans l'extrémité où je me trouve réduit. Si vous m'accordez cette grâce, je suivrai mon épouse jusqu'au baptistère de Reims, pour ne plus me prosterner désormais que devant vous ». Quand je me relève, je vois, face à moi, qui semble sorti du néant, le roi des Alamans. Il brandit son scramasaxe. Je me retourne vers mes soldats en fuite. Je lève les bras. Ils reviennent vers moi, comme portés par un nuage bienfaisant, et retrouvent leurs ardeurs des premiers chocs. Que se passe-t-il ? Le roi des Alamans ouvre sa main tremblante, l'arme tombe à terre. Il tourne bride. Je le pourchasse, et le transperce de ma framée. Il chute de son cheval. Je l'achève. La rumeur tourne comme une pluie d'éclairs autour de l'orage : le roi des Alamans est mort. Ce peuple se sent soudain à son tour délaissé par ses dieux. La victoire, la force, l'ardeur changent de camp. Les Alamans s'enfuient ou se rendent.

Cette victoire marque un tournant dans l'histoire de la France. Clovis le sait, ce succès-là ne doit rien à son génie de chef de guerre. Cette fois-là, sans un secours surnaturel, il aurait été vaincu, et même il serait mort. Cette victoire, c'est celle du Christ. C'est à Lui qu'il veut rendre hommage, en recevant le baptême des mains de son ami, l'évêque saint Remi, en la cathédrale de Reims. Clovis s'y prépare, de tout son cœur. Le jour de Noël 496, Clovis et quelques milliers de ses soldats se font baptiser en la cathédrale de Reims par l'évêque Remi. Ce dernier, lors de l'immersion de Clovis dans le baptistère, lui dit à voix haute : « Courbe la tête, fier Sicambre, abaisse humblement ton cou. Adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ». Clovis devient alors roi par la grâce de Dieu et les saintes huiles, et parvient encore dans les années qui suivent à unifier les différentes provinces de la Gaule sous la bannière franque et à présent chrétienne.

L'acte de naissance de la France chrétienne, c'est donc ce jour de Noël 496, où Clovis, le roi si fier, a courbé humblement la tête pour recevoir le baptême du Roi des rois et Seigneur des Seigneurs. Mais ce Roi d'amour est mort pour nous sur une croix. Clovis a eu bien des difficultés à adhérer à ce Dieu si différent des dieux auxquels il croyait depuis son enfance. Si Clovis s'est converti au Christ, c'est parce qu'il a rencontré sur son chemin de grands saints, particulièrement sainte Clotilde, sainte Geneviève et saint Remi. Demandons en ce jour à ces grands saints la grâce de continuer ce

témoignage de sainteté pour que la France redevienne fidèle à sa mission : « éducatrice des peuples » grâce à « son alliance avec la Sagesse éternelle » (selon les mots de saint Jean-Paul II à la France en mai 1980), une alliance contractée sur les fonts baptismaux de Reims. La France attend aujourd'hui de nouveaux saint Martin et saint Remi, de nouvelles sainte Geneviève et sainte Clotilde. Nos compatriotes, sans peut-être le savoir, ont faim et soif de sainteté ! C'est cette sainteté communicative que nous devons leur apporter. En ce premier jour du mois de mai, demandons à la Vierge Marie, reine de France, d'aider les Français à accueillir son Fils dans leur vie. Jésus seul est, comme l'avait dit Benoît XVI, « Celui qui n'enlève rien, absolument rien de ce qui rend la vie grande et belle, Celui qui n'enlève rien et qui donne tout ».

Pour aller plus loin

- Philippe DE VILLIERS, *Le mystère Clovis,* Albin-Michel, Paris, 2018 ;
- SAINT GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des francs*

La France, jardin de Marie

Sœur Gemma Domini

Aujourd'hui, nous allons découvrir comment a pu naître et grandir la confiance de nos aïeux envers la Sainte Vierge.

Comme nous l'avons vu la semaine dernière, Dieu avait préparé les cœurs de nos ancêtres gaulois à vénérer à Chartres la « Vierge qui doit enfanter ». Les premiers évangélisateurs de Marseille, saint Lazare et ses sœurs ont fait connaître la Vierge Marie, la Mère du Sauveur Jésus, qui est encore priée aujourd'hui sous le titre de N-D de Confession à Saint-Victor de Marseille. En d'autres lieux, aussi, les disciples envoyés par les Apôtres ont érigé des oratoires ou chapelles en l'honneur de la Vierge Marie.

Nous avons vu comment saint Pothin a apporté à Lyon le culte de la Sainte Vierge en fondant le premier sanctuaire en son honneur à l'emplacement de l'église Saint-Nizier.

Il est impossible de répertorier tous ces nombreux lieux, mais il est certain que la foi en Jésus, notre Sauveur, né de la Vierge Marie, s'est implantée grâce à elle, dans les cœurs. Ce que les premiers évangélisateurs ont semé n'a pas disparu après la première génération. Au contraire…

I. Ferrières en Gâtinais

Arrêtons-nous quelques instants à Ferrières en Gâtinais, pas très loin de Sens.

Saint Savinien, envoyé à Sens par saint Pierre, comme évêque et accompagné de saint Potentien, avait également construit un petit oratoire en l'honneur de la Vierge Marie à Ferrières et pour la célébration de Noël, il y rassembla tous les néophytes. « Un prodige inouï vint confirmer dans la foi tous ces nouveaux chrétiens, nous rapporte Hamon… On allait commencer le Saint-Sacrifice lorsqu'une vive lumière remplit le sanctuaire, la Sainte Vierge apparaît, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras, accompagné de saint Joseph, et les anges, s'associant à cette glorieuse apparition, entonnent

comme autrefois le « *Gloria in excelsis* ». Saisi d'un saint enthousiasme, Savinien s'écrie : « C'est vraiment Bethléem ici ! ». »

Ce fait miraculeux fut mentionné dans une charte de Clovis (465-511) ; car Clovis, avant même sa conversion et son baptême a voulu reconstruire la chapelle qui était devenue un lieu de pèlerinage et que les Huns d'Attila avaient tragiquement détruite, avec près de 400 fidèles venus se réfugier en ses murs. Notre Dame touchait déjà le cœur de Clovis. Selon la tradition du sanctuaire, sainte Clotilde aimait beaucoup y prier, et par la suite, son rayonnement fut tel que deux rois carolingiens, Louis III et Carloman, y furent couronnés.

Et depuis cette époque jusqu'à nos jours encore, cette église a gardé son nom de Bethléem, il est situé à proximité d'un cimetière pour les enfants mort-nés et attire les familles éprouvées, cherchant réconfort près de la Sainte Famille.

II. Notre-Dame du Marillais

La piété envers Notre-Dame n'a donc pas disparu malgré les invasions des Barbares. En dépit d'un contexte encore troublé par l'hérésie arienne, la Sainte Vierge va directement intervenir en apparaissant en 430 à l'évêque d'Angers, saint Maurille, juste un an avant le concile d'Ephèse qui la proclamera Mère de Dieu.

Qui est saint Maurille ? Voilà ce que nous en dit le martyrologe romain.

Issu d'une riche famille milanaise, il eut la force de caractère de tout abandonner vers l'âge de vingt ans et de quitter sa famille, ses richesses et son pays pour se mettre sous la direction de saint Martin de Tours qui l'ordonna prêtre, et le mit à la tête de l'église de Chalonnes-sur-Loire. Il n'y resta que quelques années car, en 423, les chrétiens d'Angers vinrent arracher Maurille à sa solitude, et le supplièrent de devenir leur évêque. Il s'efforça de faire reculer les superstitions des païens des campagnes.

Récit de l'apparition :

Selon une très ancienne tradition, cet événement eut lieu en l'an 430. Au lieu-dit La Croix du Pichon, au confluent de l'Evre et de la Loire, la Vierge Marie est apparue à Maurille venu rendre visite à ses frères, les moines du Mont-Glonne dirigés par saint Florent. Il était descendu au pied du coteau pour y prier dans la solitude. Voici comment les chroniques rapportent ce fait :

> Maurille, évêque d'Angers, était en ce lieu, quand il se vit tout à coup environné d'une lumière céleste. C'était la Très Sainte Vierge, tenant en ses bras son divin Enfant, qui daignait lui apparaître, dans un peuplier. Elle dit à son dévot serviteur que la volonté de Dieu et le bon plaisir de son divin Fils étaient qu'il établît en son diocèse une fête solennelle du jour de sa sainte naissance, le 8 de septembre. C'est en Anjou que cette fête a commencé à être célébrée…

Un modeste oratoire est alors construit, sur ce qui deviendra la commune du Marillais (Maine-et-Loire), voisine de celle de Saint-Florent-le-Vieil. Depuis près de seize siècles et pratiquement sans interruption malgré bien des événements contraires, la Vierge Marie est vénérée en ce lieu. À 40 km plus à l'est, saint Maurille établit aussi un lieu de dévotion mariale pour y remplacer des idoles païennes, sur une île de la Loire, Notre-Dame de Béhuard.

Un petit miracle de ND du Marillais vers l'année 1980. Des amis agriculteurs ont bénéficié d'une bénédiction de la Sainte Vierge un dimanche d'été ou le 15 Août. Comme tous les dimanches, la famille O… se préparait à aller à ND du Marillais pour prier le chapelet à 16h. Mais l'orage s'annonce et tous les voisins sont dans leurs champs pour sauver leur paille de la pluie. M. est très tenté de rester et de relever sa paille. Mme demeure ferme et pousse son mari à l'accompagner. Pendant toute la prière, l'orage se déchaine. M. est consterné, mais sa femme l'encourage : Aie confiance, la Sainte Vierge ne peut que nous bénir d'avoir été fidèles à respecter le repos dominical. Au retour, on peut constater les dégâts dans les champs des voisins, mais stupéfaction, il semble bien que leurs champs sont secs. De fait, l'orage avait tourné autour, en épargnant leur propriété. Cette petite anecdote peut aussi nous aider à faire grandir notre confiance envers notre Mère du Ciel. Aujourd'hui, comme autrefois, elle nous montre sa présence, sa grande proximité, son attention maternelle envers chacun de nous. Si nous nous consacrons à elle, elle veille sur nos besoins matériels, mais plus que cela, elle nous stimule à demeurer fidèles à nos engagements chrétiens, comme le respect du dimanche.

Par cette apparition de Marie en 430, en demandant que soit célébrée sa Nativité, Dieu manifeste ainsi la place suréminente de la Vierge Marie auprès de Lui et dans le plan du salut. Cela fut le prélude à la décision prise l'année suivante, sur l'inspiration de l'Esprit-Saint, par le concile d'Éphèse, reconnaissant à la Sainte Vierge sa nature de Mère de Dieu.

III. Le Puy-en-Velay

La même année 430, au Puy-en-Velay, les apparitions de Marie vont avoir un retentissement extraordinaire sur la France et même sur l'ensemble de la Chrétienté.

Voici le récit de l'apparition : Une « noble matrone », percluse de fièvre, vit la Sainte Vierge qui lui demanda de se faire transporter sur le Mont Anis. Souhaitant être guérie, elle s'y fit conduire ; là-haut, elle se coucha sur une pierre dolmen, appelée dès lors « pierre des fièvres » et se releva guérie. (Un fait similaire avait eu lieu des années auparavant). De nos jours encore, des personnes s'allongent sur la pierre, conservée dans la cathédrale pour en recevoir les bienfaits. L'évêque local reconnaît l'authenticité du miracle et de cette apparition et fait construire une première église sur le lieu indiqué par la Vierge et à l'emplacement d'un sanctuaire païen. Dès lors, l'évêque installe son siège épiscopal dans ce nouveau lieu. C'est un signe de plus de la dimension extraordinaire de cet événement. Peu à peu, Le Puy devient le plus grand sanctuaire marial de toute la chrétienté occidentale. C'est en tant qu'évêque de ce haut-lieu marial que Godescalc entreprend en 950 le pèlerinage vers le tombeau de l'apôtre saint Jacques à Compostelle, manifestant ainsi le lien très fort qui existe entre la Vierge Marie et les apôtres, entre la Vierge Marie et l'Église. Le Puy devient ainsi l'un des principaux points de départ du pèlerinage à Compostelle.

La grande prière du Salve Regina a également été composée au Puy-en-Velay. C'est ici en effet que l'évêque Adhémar de Monteil écrit au tout début du second millénaire « l'antienne du Puy », le Salve Regina, complété plus tard par saint Bernard qui y ajoute la dernière phrase. Pendant tout le Moyen-âge, de nombreux papes et des rois (dont Saint Louis) effectuent leur pèlerinage, mais aussi de simples fidèles parmi lesquels Isabelle Romée, la mère de Jeanne d'Arc, invitée par sa fille à faire le grand Jubilé de 1429 pour demander à la Vierge du Puy de soutenir son action pour la France.

Conclusion

En visitant elle-même la Gaule, la Vierge Marie, manifestait un intérêt particulier pour notre pays. Elle venait encourager son peuple et ses pasteurs à rester fidèles à la foi reçue des Apôtres, et les futurs chefs de la nation à accueillir cette même foi, et la préparer ainsi à sa mission de fille aînée de l'Église.

Que nous enseignent ces évènements aujourd'hui ?

La Sainte Vierge ne venait-elle pas, en insistant au Marillais sur la fête de sa Nativité, déjà préparer notre peuple, facilement enclin à l' « orgueil gaulois », à recevoir la petite voie de l'enfance spirituelle que beaucoup plus tard une jeune carmélite normande nous laissera en héritage ? Pour être un bon instrument efficace dans les mains de Dieu, ne faut-il pas imiter la docilité et l'humilité de cette Mère bien-aimée, qui s'appuie sur la seule force de Dieu ?

La même leçon est donnée à Ferrières dans le mystère de Noël, où le Dieu tout-puissant se présente comme un petit enfant fragile et abandonné dans les bras de Marie. En remettant notre vie entre ses mains, c'est elle qui nous aidera à prendre les bonnes décisions et à rester courageusement fidèles, dans un contexte de moins en moins favorable au christianisme.

Pour aller plus loin

- Nominis.fr ;
- https://www.notrehistoireavecmarie.com/fr/esc/notre-dame-du-marillais-marie-visite-la-france/ ;
- Puy-en-Velay : http://www.hauteloire.fr/La-Cathedrale-Notre-Dame-du-Puy.html ;
- https://www.tourismeloiret.com/fr/diffusio/visites/Église-notre-dame-de-bethleem-ferrieres-en-gatinais ;
- https://pelerinagesdefrance.fr/Notre-Dame-de-Bethleem-a-Ferrieres

Les moines de Provence

Sœur Édith Domini

A l'aube du IV^e^ siècle, l'Édit de Milan marque le coup d'arrêt des persécutions contre les chrétiens. Mais lorsque le témoignage suprême du martyre n'est plus de mise, de quelle manière les âmes généreuses vont-elles pouvoir manifester à la face du monde leur attachement radical au Christ ? En se retirant au désert, pour y mener une vie de prière et d'ascèse. Après le temps du sang vient donc le temps du désert. C'est ainsi qu'en Égypte, saint Antoine le Grand puis saint Pacôme jettent les bases du monachisme oriental, le premier sous la forme d'une vie solitaire, le deuxième en proposant la vie commune (appelée cénobitisme). Cet idéal de vie se répand très rapidement en Orient (en Égypte, Syrie, Asie Mineure), sous l'impulsion aussi de saint Basile de Césarée, et gagne également l'Occident, avec la fondation de Ligugé puis de Marmoutiers par saint Martin, comme nous l'avons déjà vu. Mais c'est dans le Sud de la France que le rayonnement des monastères naissants va être particulièrement sensible en cette période bouillonnante des IV^e^-VI^e^ siècles.

I. Saint Honorat et l'abbaye de Lérins

Tandis que l'Empire romain est en passe de s'effondrer sous l'ouragan des Barbares qui surgissent de partout, au moment où Alaric procède au sac de Rome (en 410), un jeune patricien gallo-romain né à Trêves vers 375, nommé Honorat, décide de tout quitter pour le Christ. Résolu à rejoindre le désert d'Orient, après différentes péripéties, il gagne finalement le sud de la Gaule, pour s'installer sur l'Ile de Lérins, au large de Cannes. À cette époque Lérins était un lieu hostile par excellence, grouillant de serpents, sans eau potable, où il était impossible de rester plus d'une journée. Mais par la ferveur extraordinaire de quelques passionnés de Dieu, l'île va devenir une sorte de paradis sur terre ! En effet, très rapidement, des hommes se regroupent autour de saint Honorat, attirés par le climat de prière mais aussi de charité et de joie qui caractérisent la nouvelle fondation. Fauste de Riez, l'un des nombreux moines conquis par la sainteté d'Honorat, écrira :

« En vérité, ils ont été comblés de joie ceux qui ont eu le bonheur de vivre aux côtés d'Honorat, de manger avec lui et d'être soldats de Dieu sous sa discipline. » Et saint Hilaire d'Arles dira aussi combien la douceur et l'autorité bienveillante de ce jeune Abbé entraînaient ses fils spirituels, et tous ceux qui passaient à Lérins, à aimer Dieu de tout leur cœur. Son monastère était un phare, dont la réputation s'étendra très tôt à toute la Gaule. Il attirait une multitude de visiteurs, de pèlerins, de pauvres venus de partout. En 426, Honorat quitte à grand regret son île pour devenir évêque d'Arles. Dans ce diocèse déchiré par les divisions, il rétablit la concorde et rend à l'Église d'Arles rigueur, vigueur et sainteté, avant de mourir seulement quatre ans plus tard.

II. Saint Jean Cassien et le monastère saint Victor de Marseille

L'esprit de saint Honorat, alliant l'exigence ascétique à la foi joyeuse et sereine, apparaît dans l'autre figure de proue du monachisme provençal : saint Jean Cassien. Né vers 360 en Scythie (actuelle Roumanie) et mort vers 435 à Marseille, il part très jeune en Palestine et reste deux années dans un monastère de Bethléem, puis rejoint des moines ermites en Égypte, avant de recevoir, à Constantinople, les enseignements de saint Jean Chrysostome qui l'ordonne diacre. Après un séjour à Rome et un retour en Palestine, il se fixe en Occident et fonde, vers 415, deux monastères à Marseille, Saint-Victor pour les hommes – près de la grotte où reposaient les reliques de saint Lazare et de saint Victor, ce soldat romain martyrisé sous Dioclétien – et Saint-Sauveur pour les femmes. Il est le premier à implanter des monastères en milieu urbain – où les moines afflueront – et il a su adapter sa riche expérience de la vie religieuse orientale (dans les déserts de Palestine et d'Égypte) à la Provence de son temps, créant ainsi un pont entre le monachisme d'Orient et celui d'Occident. Il a laissé une œuvre doctrinale importante, dont les *Institutions cénobitiques* (vers 420), et les *Conférences* (426), ouvrages consacrés à la vie monastique, qui ont profondément influencé le monachisme occidental du V^e^ siècle à nos jours, notamment en raison de leur reprise dans la règle de saint Benoît. Notons aussi que dans ce Marseille qui a accueilli les amis intimes du Seigneur Jésus et qui sera au XVIII^e^ siècle la première ville du monde consacrée au Sacré Cœur, saint Cassien, dans sa 15^e^ *Conférence*, enseigne déjà la nécessité d'imiter l'humilité et l'amour du Cœur de Jésus :

> Venez, dit le Christ à ses disciples, et apprenez de moi, non pas certes à chasser les démons par la puissance du ciel, ni à guérir les lépreux, ni à rendre la lumière aux aveugles, ni à ressusciter les morts… ; mais, dit-il, « Apprenez de moi ceci : que je suis doux et humble de cœur » (Mt 11,28-29). Voilà, en effet, ce qu'il est possible à tous d'apprendre et de pratiquer […] et il ajoute plus loin, en rappelant le Discours après la Cène : « C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,34-35). Il est bien certain qu'à moins d'être doux et humble, on n'observera pas cet amour.

III. Rayonnement des monastères

A. Foyers de vie évangélique

Sous l'impulsion de saint Honorat, de saint Jean Cassien et d'autres hommes assoiffés de Dieu et de sainteté, les monastères sont des lieux où l'on cherche à vivre concrètement le double commandement de l'amour, en donnant la première place à la prière et en apprenant à mener le combat spirituel inhérent à la pratique des vertus. Ainsi trouvons-nous dans les Institutions de Cassien des conseils très pratiques pour lutter contre les différents ennemis de l'âme que sont la colère, l'orgueil, la paresse, la tristesse, etc. Cette éducation à la sainteté forge des moines solides mais rejaillit forcément à l'extérieur, à travers tous ceux qui vivent dans le voisinage des monastères ou s'en approchent, qu'ils soient de pauvres mendiants, de simples pèlerins ou des personnes influentes (située au sud du Vieux Port, dans une ville déjà bien peuplée et cosmopolite, la visibilité de l'Abbaye Saint-Victor est évidente, mais nous avons vu aussi la puissance d'attraction de Lérins, pourtant nettement moins accessible). Si les évêques de l'époque fondent facilement près de leur évêché des couvents, c'est qu'ils mesurent l'influence bénéfique que des hommes ou des femmes totalement voués à Dieu peuvent avoir sur les fidèles, les aidant par leur exemple et leurs conseils à mener une vie chrétienne profonde, en ces temps d'enracinement de la foi, après l'enthousiasme de la conversion. Et nul doute que c'est au contact des moines ou moniales que ces pasteurs puisèrent la force d'une vie intérieure intense et d'une énergie incroyable pour défendre la vérité contre tous les ennemis de l'Église.

B. Pépinières d'évêques

Savez-vous qu'au cours des V^{e} et VI^{e} siècles, saint Honorat, saint Hilaire et saint Césaire, successivement évêques d'Arles, saint Eucher, évêque de

Lyon, saint Maxime puis saint Fauste, tous les deux évêques de Riez (Alpes de Haute Provence), saint Loup, évêque de Troyes, saint Quenin, évêque de Vaison-la-Romaine (et la liste n'est pas exhaustive) furent d'abord moines à Lérins ? Cette énumération laisse facilement entrevoir l'impact de la vie monastique sur l'Église des temps barbares. Ces moines-évêques purent ainsi exporter dans leur diocèse la formation spirituelle et humaine apprise au monastère et accroître ainsi l'influence lérinoise, qui s'exerça jusque dans la lointaine Irlande puisque saint Patrick lui-même fit un séjour dans l'Abbaye provençale. Parmi ces saints évêques se détache particulièrement la figure de saint Césaire qui, au début du VI^e^ siècle, sur le siège d'Arles – à l'époque primat des Gaules – sut un être un promoteur de l'unité, un défenseur de la clarté de la foi se tenant à l'écart des querelles théologiques et un modèle de courage écrivant : « Il ne faut pas rester la bouche close dans l'Église, comme les chiens muets de l'Écriture ».

C. Rôle civilisateur

Lérins fut pendant tout le V^e^ siècle non seulement une pépinière d'évêques et de saints mais aussi un centre actif de théologie, illustré notamment par saint Vincent de Lérins qui rédigea en 434 (trois ans après le concile d'Éphèse) un *Commonitorium* (ou Aide-mémoire) où il expose des règles simples pour discerner la vérité de l'erreur et les critères d'un progrès de la réflexion théologique dans la fidélité à la Tradition. Dans cette période de grands bouleversements où une civilisation s'effondrait, il donne des repères clairs, condensés par cette expression lapidaire : « Nous devons tenir ce qui a été cru partout, toujours et par tous ». Alors que sous la poussée barbare la culture était menacée, les moines provençaux eurent soin de conserver les traditions, en rédigeant les Actes des martyrs par exemple, mais également de développer les sciences profanes et les valeurs de l'esprit. Ainsi que Benoît XVI l'avait magnifiquement expliqué lors de son discours aux Bernardins (septembre 2008) devant le monde de la culture, parce qu'ils cherchaient Dieu, les moines ont favorisé en même temps un essor de la formation intellectuelle tout à fait remarquable, notamment parce que « le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions ». Cela se vérifiera encore davantage avec les monastères bénédictins au Moyen Âge mais nous en voyons déjà les prémices ici ; de même le monachisme provençal, sous l'influence de l'Orient, commence à mettre en valeur le travail manuel. Ce dernier est conçu non plus comme un devoir très pénible ré-

servé aux esclaves, mais comme quelque chose qui fait partie de la vie du chrétien, pratiqué par les apôtres, et qui peut même élever l'homme en le rendant « gardien de la création ». C'est là un autre aspect du rôle éminemment civilisateur de nos monastères.

Le témoignage de ces intrépides chercheurs de Dieu n'a pas vieilli après 14 ou 15 siècles. Aujourd'hui encore il nous incite à mettre résolument la prière à la première place dans notre vie, à mener vaillamment le combat spirituel et à développer l'esprit fraternel, pour que la lumière du Christ puisse rayonner largement sur notre monde, et le préserver de nouvelles formes de barbarie. En ce dimanche du Bon Pasteur, il nous encourage aussi à prier pour que la vie consacrée ne manque jamais à l'Église, en saisissant mieux que les religieux sont là pour entraîner les baptisés à brûler d'amour. Et que, comme au V^{e} siècle, dans le désert spirituel actuel, puissent se multiplier des centres spirituels fervents où les âmes assoiffées viendront rencontrer Dieu et se former pour la nouvelle évangélisation !

Pour aller plus loin

- DANIEL-ROPS, *Histoire de l'Église : l'Église des temps barbares*
- Georges GOYAU, *Histoire religieuse de la France*

-III-
L'essor du monachisme et le renouveau culturel

VII^e^-XI^e^ siècles

La France chrétienne dans le Haut Moyen Âge

Sœur Lidwine Domini

La période de l'histoire que nous abordons en cette troisième semaine de notre neuvaine, est particulièrement longue et riche : elle s'étend du VII^e^ au XI^e^ siècle.

Nous allons commencer par brosser rapidement un tableau de la situation politique qui caractérise cette période, en développant un peu plus l'époque féodale, puis nous verrons comment l'Église a su magnifiquement remplir sa mission d'évangélisation et d'ancrage de la foi, dans un contexte très perturbé et vraiment difficile.

I. Rapide panorama politique de la période

A. Les différentes dynasties

Avec Clovis, baptisé fin du siècle précédant, c'est la dynastie des Mérovingiens qui est au pouvoir dans le Royaume des Francs. Mais au fil du temps, ce pouvoir décline et le Royaume connait des luttes fratricides qui sonnent le glas de la dynastie. C'est à ce moment que se produit un évènement important de notre histoire : l'arrêt de l'avancée musulmane en Europe de l'Ouest, grâce à la victoire de Charles Martel à Poitiers en 732. Avec Pépin le Bref, en l'année 751, le pouvoir passe aux mains des Carolingiens qui vont parvenir à faire l'unité de leur royaume jusqu'à posséder un véritable empire, dont Charlemagne sera le premier empereur. Il est couronné par le pape en l'an 800. Le Royaume de Charlemagne est immense : il couvre la majeure partie de l'Europe.

Après la mort de Louis le Pieux, fils de Charlemagne, l'Empire est divisé entre ses descendants. A Charles le Chauve revient « la Francie occidentale » dont les frontières sont quasi identiques à celles de notre France actuelle. Mais ce partage de l'Empire marque la fin du pouvoir central : de fait, face à l'incapacité du roi à contrôler les invasions Vikings qui submergent ses terres, les Grands du Royaume, appelés « seigneurs », en ar-

rivent à prendre de plus en plus d'autonomie et le pouvoir passe désormais entre leurs mains… Nous entrons dans la période féodale qui s'étendra sur tout le X^e^ et XI^e^ siècle.

B. L'organisation sociale durant la période féodale.

A l'époque féodale, nous découvrons un nouvel ordre social : la population, nous dit le moine Haymon d'Auxerre, est divisée en trois classes : ceux qui prient (les clercs), ceux qui travaillent (les paysans) et ceux qui combattent (les seigneurs).

Alors que les Romains vivaient surtout dans les villes, la civilisation médiévale est avant tout une civilisation rurale : 90 % de la population est composée de paysans. Ces derniers habitent dans des hameaux implantés près du château et sur des terres qui appartiennent au seigneur local. Celui-ci a plein pouvoir sur son territoire et sur les paysans qui y habitent : il gouverne, rend la justice, protège le plus faible… mais exige, en contre-partie, une soumission sans faille de ses sujets.

L'existence est rude : l'espérance de vie ne dépasse pas 30 ans et 45 % des enfants n'atteignent pas l'âge de 5 ans ! Des famines récurrentes et les ravages de la peste, soumettent la population à de violents chocs démographiques.

De leur côté, les seigneurs, aristocrates guerriers, n'ont, entre eux, aucune solidarité sociale : ils passent leur temps en conflits les uns contre les autres et les guerres qui les opposent sont de plus en plus violentes et fréquentes. « L'engagement vassalique » va, peu à peu, permettre de remplacer ces conflits de clans par des relations de fidélité. En quoi consiste donc cet « engagement vassalique » ? S'appuyant sur ses richesses en terre, en honneurs, en bénéfices, le seigneur passe un accord privé de dépendance avec un vassal. Ce dernier, redevable à son seigneur de la terre, des honneurs ou des bénéfices qu'il en reçoit par cet accord, lui assure, en contre partie, son aide, ses conseils et une fidélité sans faille. C'est volontairement que le vassal devient l'homme de son seigneur, il n'est pas son esclave mais bien son égal !

Malheureusement, le système n'est pas sans faille : en effet, il devient tentant pour le vassal de multiplier ses engagements de fidélité, afin d'accroître ses terres et ses bénéfices. La multiplicité de ces « fidélités vassaliques » deviennent récurrentes et jette à nouveau les nobles dans d'interminables conflits qui accroissent l'insécurité des populations, déjà terrorisées par les catastrophes annoncées à l'approche de l'an mille !

Dans ce contexte historique, que je viens de rappeler dans ses très grandes lignes, l'Église va devoir relever le défi de l'évangélisation…

II. L'Église et sa mission d'évangélisation et d'ancrage de la foi dans la société médiévale

Un défi qui va consister principalement à poursuivre l'évangélisation des campagnes et à travailler à changer, en profondeur, les mœurs morales qui restent très païennes.

À cette époque, le zèle missionnaire du monachisme irlandais provoque dans toute l'Europe, un ardent réveil religieux. L'un de ces moines, saint Colomban, traverse la Manche, accoste en Bretagne et, tout en évangélisant, parcourt le royaume et finit par s'installer à Luxeuil. Dans le même temps, les monastères suivant la Règle de saint Benoît se multiplient… une Règle d'ailleurs qui va, très rapidement, s'imposer à la presque totalité du monachisme occidental…

Au X^{e} siècle, l'abbaye de Cluny, fondée par le duc d'Aquitaine et relevant de la règle de saint Benoît, marquera son temps… d'autant plus que, contrairement aux autres ordres religieux de l'époque, elle est placée sous l'autorité directe du pape. Cette abbaye est un exemple on ne peut plus parlant de la vitalité qui anime le monachisme : ainsi, au début du XIe siècle, on dénombrera, rien que sur le sol de France, pas moins de 800 monastères relevant de cette seule abbaye ! (cela laisse songeur, n'est-ce pas !?)

Fin du XI^{e}, l'ordre de Cîteaux, fondé par saint Bernard, apporte à son tour sa pierre au rayonnement de l'influence monastique. Les cisterciens reprennent la règle bénédictine en insistant davantage sur la pénitence, l'humilité, la pauvreté.

Ainsi tout au long de cette période, les monastères se multiplient et couvrent le sol du royaume franc : havres d'accueil et d'enrichissement des connaissances acquises au cours des siècles, ils sont des foyers rayonnants de culture et de foi qui, en profondeur, transforment le monde qui les entoure. Ces monastères ouvrent des écoles pour les clercs, des ateliers de copistes et seront à l'origine d'un véritable renouveau liturgique : c'est la naissance du grégorien.

Mais la tâche des moines ne s'arrête pas là : suivant l'exemple du Christ et encouragés par leur Règle, ils veillent à secourir les plus pauvres :

• ceux-ci sont volontiers accueillis, temporairement, dans les monastères où ils reçoivent le gite et le couvert.

• des hôpitaux ou « hôtel-Dieu », fondés et entretenus par les moines, leur apporte l'aide sanitaire, par ailleurs inexistante.

• des distributions régulières de nourriture aux portes des abbayes, procure le minimum vital aux pauvres les plus démunis…

Comment, dans ces conditions, l'influence des monastères n'aurait-elle pas pu être considérable et provoquer, dans la société médiévale, une avancée de l'évangélisation tout à fait remarquable ?

À côté de ces monastères, des chapelles et des églises vont peu à peu couvrir le sol de France « d'un blanc manteau », comme l'écrivait Raoul Glaber. Cette multiplication des lieux de culte est le signe tangible du dynamisme évangélique de cette période de l'histoire. Les édifices étaient d'abord faits de bois puis, progressivement, les pierres remplaceront le bois. À la fin du XI^{e} siècle, un art nouveau apparaît : l'art roman… qui nous laissera de magnifiques bâtiments que nous pouvons encore admirer aujourd'hui : églises ou chapelles, à la fois sobres et pleines de grandeur, manifestations tangibles d'une vive piété.

Ce long et exigeant travail d'évangélisation entrepris par les moines, l'Église hiérarchique va le soutenir et l'accompagner en prenant diverses mesures très concrètes pour aider à l'enracinement du message évangélique et travailler en profondeur à la conversion des mœurs dans toutes les couches de la société. Voici quelques-unes de ses initiatives :

• Les clercs, dans des écrits théologiques ou dans des manuels à l'usage des princes, promeuvent l'image du roi chrétien, dont la référence est celle des rois de l'Ancien Testament. Petit à petit, les mentalités princières s'imprègnent des valeurs évangéliques.

La cérémonie du sacre, pour sa part, jouera un rôle similaire : non seulement elle entend souligner les exigences attachées à la fonction royale, mais elle permet aussi de rappeler à son bénéficiaire que cette fonction lui est confiée par Dieu lui-même et qu'en conséquence, ses actes doivent être inspirés par les siens ! Le premier à recevoir le sacre, sera, en l'an 754, le roi Pépin le Bref, à Saint-Denis, en la présence du pape lui-même. Puis, ce sera au tour de Charlemagne d'être couronné empereur, par le pape Léon III.

• L'Église hiérarchique, convoque également des conciles, le plus souvent régionaux, pour rappeler les exigences disciplinaires attachées à la condition chrétienne, en particuliers en ce qui concerne le mariage.

• D'autre part, toujours pour enraciner les valeurs évangéliques, l'Église tente de limiter l'impact des luttes fratricides qui opposent les seigneurs entre eux et qui sont cause de bien des souffrances, en particulier pour les veuves et les orphelins. Pour ce faire :

• Elle commence par donner du poids aux « engagements vassaliques » (qui sont censés, rappelons-le, diminuer les occasions de conflits), en leur octroyant une dimension spirituelle, à travers le serment qui est prêté sur des reliques.

• Par la suite, elle instaure « la Paix de Dieu » (serment fait par ceux qui portent les armes, de travailler à la paix) et prescrit également « la Trêve de Dieu » qui exige l'arrêt des combats certains jours de l'année.

• Elle impose enfin un droit d'asile qui interdit de pourchasser les gens qui se réfugient dans les églises ou dans les monastères.

• Pour terminer, ajoutons encore, cette double initiative de l'Église hiérarchique : en cette période du Haut Moyen Âge, elle développe le culte des reliques et encourage les pèlerinages vers les grands sanctuaires de la chrétienté (Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques de Compostelle)… pour ce faire, elle décide d'accompagner les pèlerins de sa sollicitude maternelle, afin qu'ils ne soient pas abandonnés à eux-mêmes dans leur périple dangereux et qu'ils trouvent sur leur route, tout particulièrement le gîte et le couvert si nécessaire… l'Église ira même jusqu'à leur procurer un statut propre avec ses droits et ses devoirs…

Et nous voici arrivés au terme de notre petite présentation du Haut Moyen Age : à partir de cette vue d'ensemble, nous allons pouvoir maintenant approfondir chaque jour de cette semaine, l'un ou l'autre aspect de cette période de notre histoire : nous raconterons d'abord l'épopée missionnaire de saint Colomban sur les terres de Bretagne[1] puis l'art roman et l'histoire de Cluny fera l'objet de notre deuxième rencontre[2]. Jeudi, nous parlerons des liens d'amitié qui unissait le peuple Franc à la papauté, fondement du soutien, par la France, des intérêts du pape tout au long des

[1] Voir p.95.

[2] Voir p.99.

siècles à venir[3], puis nous aborderons le thème du renouveau carolingien qui apparaît durant cette période médiévale et qui aura, par la suite, une influence significative sur la liturgie de l'Église universelle[4]. Enfin, samedi, nous vous ferons découvrir le lien qui existe entre la victoire de Charles Martel et saint Michel archange[5].

Conclusion

Ces moines, fer de lance de l'évangélisation du Haut Moyen Age, vont tant et si bien remplir leur mission, que, sachez-le, avant l'an mille, tout l'Occident sera devenu chrétien… magnifique travail qui doit, me semble-t-il, nous faire réfléchir sur notre conception d'une évangélisation qui se veut efficace. Où donc l'évangélisation de cette époque a-t-elle bien pu puiser sa force et son rayonnement ? Tout simplement dans la prière et la contemplation ! « De fait, nous dit Benoît XVI, c'est toute la communauté monastique qui prêchait par sa ferveur et la paix qu'elle rayonnait… » et, il ajoute : « Les moines sont véritablement un modèle pour la nouvelle évangélisation. »

Alors, en ce temps de confinement, ne nous désespérons pas de ne pouvoir prêcher sur les places publiques mais comprenons, en profondeur, que l'évangélisation ne portera un fruit durable que si elle est portée par des âmes de prière et de contemplation… l'histoire nous l'apprend, ne soyons pas amnésiques et tirons profit de ses enseignements ! À nous donc de devenir ces âmes, le temps presse et le confinement nous en donne l'heureuse opportunité !

[3] Voir p.105.

[4] Voir p.109.

[5] Voir p.115.

Les moines missionnaires des Ve-VIIe siècles

Sœur Clotilde Domini

Aujourd'hui encore, nous ouvrons une très belle page de l'histoire sainte de notre nation, la France : les moines missionnaires du VIe-VIIe siècle. Pour aborder cette période de notre histoire, nous allons dès à présent retenir deux principes et trois noms. Êtes-vous prêts ?

Les deux principes :

Le principe de la catholicité de l'Église. Nous professons la foi en l'Église catholique, c'est-à-dire universelle. En effet, depuis que le Christ a réconcilié tous les peuples en Lui, aucune nation recevant l'évangile n'est fermée sur elle-même. Aucune n'est autosuffisante en matière de foi, d'évangélisation, d'inculturation de l'évangile. Les moines missionnaires vont nous le montrer magnifiquement aujourd'hui.

Le principe du grain de blé, déduit de l'évangile, bien sûr. Bien visible dans la vie des moines missionnaires : un seul offre sa vie à Dieu et bientôt une abondante moisson de saints suivra, portant du fruit 30, 60, 100 pour un. Quand vous trouvez un saint parmi les moines missionnaires cherchez bien, vous en trouverez beaucoup d'autres à proximité ! En version sanitaire, nous pourrions avertir : attention ! La sainteté est hautement contagieuse, il est difficile de la freiner !

Et les trois noms ?

Saint Germain d'Auxerre (378-448, c'est donc un petit retour au Ve siècle, c'est-à-dire à la période vue la semaine dernière), *saint Gildas le Sage* (493-578) et *saint Colomban* (540-615) et sans saint Germain, il n'y aurait eu ni saint Gildas ni saint Colomban : c'est bien le principe du grain de blé.

Il nous faut d'abord faire ce petit retour au Ve siècle, et quitter la Gaule un instant pour partir avec saint Germain d'Auxerre sur l'île de Bretagne : comprenez la Grande-Bretagne actuelle. En effet, outre-manche, l'évangélisation initiée dès le IVe siècle, était mise en péril par les erreurs du moine ir-

landais Pélage. Celui-ci niait le péché originel et plaçait la grâce au second rang dans l'œuvre de la sanctification. Pour lui, on se sanctifiait avant tout par l'œuvre de la volonté. C'est en raison de ce péril que saint Germain fut dépêché en Grande-Bretagne avec saint Loup de Troyes pour ramener cette église à l'orthodoxie de la foi. Il y accomplit deux voyages : l'un en 419-420, l'autre 15 ans plus tard. Or, aux errements dans la foi se joignaient aussi bien dans le peuple que dans le clergé un fort relâchement moral et les âmes se trouvaient en un danger d'autant plus grand que les Pictes et les Scots envahissaient l'Ile et semaient la terreur. Saint Germain a dû faire face à un déchaînement d'obstacles en tout genre : tous les diables de l'Enfer avaient grandement raison de craindre son influence ! Par sa sainteté personnelle et l'orthodoxie de sa prédication, il va entraîner une quantité de jeunes aristocrates gallois ou cornouaillais à choisir le Christ comme unique partage, ceux-ci seront formés à la vie monastique par saint Iltud (ou Ildut), ordonné prêtre par saint Germain. Une vie monastique typiquement celte : grand esprit de pénitence, grande ascèse intellectuelle, grande assiduité au travail manuel, grand esprit missionnaire. Il en sortira des centaines de saints apôtres qui eurent une postérité considérable. Nous sommes partis en Grande Bretagne. Patience, nous allons bientôt revenir en France, plus précisément en Armorique. Certes, au VI^{e} s., la Bretagne d'Armorique n'est pas même un royaume unifié… et il faudra attendre encore 1000 ans avant qu'elle soit intégrée à la France. Nous y rencontrons saint Gildas, issu des missions de saint Germain.

Fils d'un prince de Cornouailles, ce jeune homme se montre particulièrement intelligent. Encore adolescent, il vient étudier sept ans en Gaule puis revient dans sa province natale pour entrer au Monastère de saint Iltud, dont la ferveur n'a pas ralenti depuis le passage de saint Germain. A l'abbaye, saint Gildas se distingue par sa fidélité brûlante et sa sagesse.

Brillant professeur, théologien et historien réputé, il s'applique également au travail manuel : habile fondeur de cloches, il s'astreint aussi à copier les manuscrits des évangiles et à les enluminer. Auprès de tous, il rend visible la charité et la douceur du Christ, tout comme la force de sa Vérité.

Après des missions d'étude et d'évangélisation en Irlande, saint Gildas s'embarque avec ses compatriotes qui tentent d'échapper aux invasions barbares et de reconstruire leur vie ailleurs. Direction le sud de l'Armorique, à peu près déserte depuis que les Saxons ont détruit les populations

gallo-romaines éparses. Il est avant tout un moine qui aspire à une vie de solitude avec Dieu après ses grands labeurs missionnaires. Cela ne dure guère longtemps, car ses anciens élèves, maintenant chefs de famille et de *plou* (c'est-à-dire villages) le débusquent sur une île. Il se laisse faire par la Providence, fonde un monastère sur la presqu'île de Rhuys avec un collège attenant. Il y forme l'élite de la société bretonne armoricaine qui supplantera presque entièrement la société gallo-romaine d'Armorique.

L'exemple de saint Gildas est très important pour nous aujourd'hui : à partir de son abbaye de Rhuys, il couvrit une bonne partie de la Bretagne d'un maillage serré de prieurés, et ses moines missionnaires eurent une très grande influence dans la création d'une société nouvelle, fondamentalement imprégnée de l'esprit de l'évangile. Nous retrouvons ceci adapté à notre époque sous la plume de l'américain Rod Drehers dans *Le Pari bénédictin*, et du Cardinal Sarah dans *Le soir approche* : nos temps appellent, comme au VI^e^ siècle, à s'attacher à des foyers de vie spirituelle, comme le sont les monastères, pour acquérir les moyens de ne pas se laisser diluer dans la déferlante païenne.

Et maintenant, évoquons la figure de saint Colomban et du miracle irlandais à qui la France doit de nombreux et fervents missionnaires. Un miracle irlandais rattaché lui aussi à saint Germain d'Auxerre, qui forma 15 ans durant le grand saint Patrick avant de l'ordonner évêque et de l'envoyer comme missionnaire en Hibernie (l'Irlande). Saint Colomban est né vers 540, donc environ 150 ans après saint Germain et 50 ans après saint Gildas. À cette époque, beaucoup de moines d'Outre-Manche entreprenaient une *peregrinatio pro Deo* : l'exact inverse du vœu de stabilité des bénédictins. Par amour pour Dieu, ces moines quittaient en groupes leur monastère et faisaient vœu de ne jamais retourner sur leur terre natale, acceptant comme Notre Seigneur de n'avoir pas de pierre où reposer la tête, afin de le faire connaître et aimer. Plus tard, l'Église jugera équivoque une telle vie itinérante, et favorisera la stabilité des monastères. À partir du nord de la Bretagne, saint Colomban va parcourir une longue route à travers les provinces franques : Neustrie, Austrasie, Vosges. En Burgondie (actuelle Bourgogne), il fonde deux monastères avec une règle toute irlandaise, dite règle colombanienne, dont le célèbre monastère de Luxeuil qui aura un très grand rayonnement. Pour nos ancêtres, saint Colomban, c'est Jean-Baptiste revenu en terre gauloise. Pour ces moines-missionnaires, il en sera comme pour tous les temps : une première évangélisation ne suffit pas, il

faut faire pénétrer l'esprit évangélique dans les mœurs et la culture… et, d'une certaine manière, il faut recommencer à chaque génération car, expliquera Benoît XVI, si les progrès des sciences s'accumulent il n'en va pas tout à fait de même pour le progrès moral, chaque homme devant faire le choix de Dieu et de sa loi. À saint Colomban, nous devons les débuts de la pratique de la confession personnelle et en privé.

La loi de Dieu ! Elle n'a pas laissé en repos notre saint Colomban. Il n'a de cesse d'y former les petits comme les grands… et avec son implacable franc-parler, il n'hésite pas à tancer la reine mère Brunehilde, qui tolère l'adultère chez son propre fils, le roi franc Thierry II. Furieuse, la reine le condamne à l'exil. Qu'importe, Colomban secoue la poussière de ses pieds et fait ses bagages (c'est-à-dire surtout ses énormes et précieux manuscrits bibliques) ; il reprend sa *peregrinatio pro Deo* sans plan préétabli, continuant inlassablement d'évangéliser. Quand ses moines sont vaincus par la maladie, il les laisse sur place avec mission d'établir un monastère ; ainsi sème-t-il à travers le Nivernais, l'Yonne, Tours, Nantes, Meaux et la Brie, mais encore la Franche-Comté, la Suisse et s'en va-t-il jusqu'en Italie.

Aussitôt le confinement achevé, vous pourrez suivre le chemin de saint Colomban, très bien balisé à la manière du Chemin de saint Jacques de Compostelle, qui vous mènera de Bangor en Irlande à Bobbio en Italie, à travers tant de régions de France.

En résumé : alors que les moines autochtones disciples de saint Martin de Tours continuent l'évangélisation des campagnes gauloises, la catholicité de l'Église fait arriver chez nous de nouveaux apôtres venus en particulier de Grande-Bretagne et d'Irlande. Demandons-leur de nous aider à faire de ce temps de confinement un temps de retraite, et mettons-nous à la disposition du Cœur de Jésus et du Cœur immaculé de Marie pour répandre à nouveau la force et la suavité de l'évangile.

Pour aller plus loin

- Daniel Rops, *Histoire de l'Église*, tome III
- « Saint Germain » et « Saint Collomban, *in* Petits Bollandistes, Bloud et Gay, 1876[7], tome IX et tome XIII
- Arthur de la Borderie. *Histoire de Bretagne,* Éditions Vatar, Rennes, Paris, 1896, rééditée en 1972, tome I

L'art roman, fierté de la France des IXe-XIe siècles

Frère François Domini

D'un point de vue architectural, si nous voulions donner un cliché de la période qui nous occupe, ce serait celui d'une église romane ! De fait, le style roman ne fait pas son apparition en France ; comme son nom l'indique, cela renvoie à un mode de construction « romain » ! Mais il viendra progressivement chez nous par les architectes lombards, d'Italie du Nord, et finira par marquer notre patrimoine religieux. On peut dire que la plupart de nos cathédrales ont été d'abord romanes avant de devenir gothiques. Certaines le sont restées comme la cathédrale Notre-Dame du Puy, en Auvergne ou bien encore la cathédrale de Saint-Brieuc, en Bretagne. Il y a aussi encore bon nombre d'églises romanes surtout dans le centre de la France comme à Saint-Nectaire, Brioude ou Issoire. Mais ce sont surtout les monastères ou prieurés qui constituent les monuments les plus remarquables comme à Vézelay, Conques ou Moissac.

I. La période romane

Cette architecture religieuse dont les formes s'établissent de façons diverses dans toute l'Europe, apparait au moment où, un peu avant l'an mille, la chrétienté connaît une ère nouvelle de paix et de prospérité, après les invasions barbares, des Sarrazins et des Normands. Le Xe siècle est donc une période où il faut remettre en ordre les églises qui avaient eu tant à souffrir de pillages ou qui avaient été détruites. Les reliques furent retirées des cachettes où elles avaient passé les plus mauvais moments. La foule demandant à les revoir, vers 950 apparurent les premiers reliquaires à forme humaine comme « le bras du saint » ou encore la représentation complète du saint telle qu'elle apparaît à Conques dans la « Majesté de sainte Foy ». Le concile d'Arras (1025), recommande le recours à la fresque en vue d'instruire les illettrés ; ainsi se forme l'idée que l'église est la Bible du pauvre (*Histoire du catholicisme français*).

L'architecture romane se prête à une telle catéchèse.

II. L'architecture romane est-elle une nouveauté ?

Au point de vue architectural, la voûte en pierre, qui se généralise à l'époque romane, succède à la charpente en bois reposant sur des piliers. La forme en plein cintre, c'est-à-dire en demi-cercle sans angle, est celle que l'on trouve dès l'antiquité romaine comme on peut le voir sur les aqueducs ou les arcs de triomphe. Pour porter les voûtes des grandes églises romanes, un ensemble de transformations a été nécessaire : des murs épais, des gros contreforts et des ouvertures petites. Il en résulte une lumière diffuse qui contribue au recueillement. L'abside reprend le modèle des basiliques romaines où se situe le sanctuaire.

D'autre part, à l'époque romane se fait un regroupement en une seule église de plusieurs édifices qui étaient distincts dans le Haut Moyen Age : l'église des fidèles, la chapelle du clergé et le baptistère des catéchumènes. Ce regroupement entraîne un espace intérieur très diversifié par ces différentes fonctions.

III. L'architecture romane a-t-elle un sens symbolique ?

L'architecture romane met en valeur le sanctuaire, le lieu du sacré. Celui-ci peut avoir des formes diverses. Dans certaines églises, le sanctuaire est au-dessus d'une crypte et se trouve surélevé par rapport à la nef. De fait, c'est le modèle type de l'église romaine qui est bâtie sur la tombe d'un saint, un martyr, un témoin de Jésus ressuscité. Dans d'autres églises, le sanctuaire et le chœur (avec les stalles du clergé) sont entourés d'un déambulatoire et de chapelles rayonnantes pour la célébration des messes privées. Le chevet, avec ses nombreuses absides, se présente de l'extérieur comme une composition pyramidale qui entoure le sanctuaire. C'est dans le sanctuaire qu'a lieu le culte des reliques des martyrs qui tient une grande place : on les vénère dans la crypte, sous ou derrière l'autel grâce au déambulatoire qui permet la circulation des pèlerins ou bien dans la crypte qui est sous le sanctuaire.

IV. Quel est le message de la culture romane ?

Ce qui, dans les premières églises romaines était représenté par des mosaïques, l'est, dans l'art roman, par la sculpture religieuse, qui est une grande nouveauté de l'art roman. Elle a commencé par la sculpture monumentale (c'est-à-dire liée à l'architecture du monument), en représentant des scènes bibliques sur les chapiteaux, sur les portails (tympans, vous-

sures et linteaux) et parfois sur la façade entière, comme dans le sud-ouest de la France. Cela a été un moyen nouveau de catéchèse.

L'artiste roman sculpte, avec un réalisme saisissant, même les souffrances de l'enfer, non pas à cause d'un état d'esprit ambiant dominé par la crainte mais tout simplement pour mettre en scène les enseignements du Seigneur Jésus lui-même dans l'évangile. Ainsi, dans l'art roman, seront représentées les conséquences de nos actes bons qui conduisent au bonheur du Ciel, comme celles du péché qui peut conduire jusqu'à la damnation éternelle.

Au point de vue du décor sculpté, le message de l'art roman semble être « le Christ en majesté » qui opère le jugement. L'image dramatique du jugement dernier avec les visions redoutables de l'Apocalypse est un appel à la conversion.

Le diable et les monstres ont une grande place dans la décoration romane ; ils expriment les forces déchaînées du mal.

Pour entrer dans le Paradis, dont le sanctuaire des églises est l'image, il nous faut passer par le Christ qui est la Porte. Afin de mieux comprendre : faisons un petit tour à Vézelay… Le Christ en majesté est représenté au-dessus de la Porte comme Juge des vivants et des morts. Il faut passer par lui mais on n'accède pas directement au sanctuaire, il faut d'abord passer par le narthex, sorte de sas d'entrée sombre qui nous habitue à la pénombre afin de pouvoir apprécier ensuite la lumière de l'église tamisée par les vitraux souvent petits.

V. Le style clunisien : apogée de l'art roman

On ne peut pas parler de cette période romane sans une mention particulière de Cluny, en basse Bourgogne. En effet, cet ordre monastique qui est né au début du X^{e} siècle a connu un développement considérable ; le père abbé se trouve à la tête de deux mille monastères ou prieurés et de cinquante mille moines. Ce développement considérable s'explique en partie par le fait que dès sa fondation, en 909, le nouvel ordre est affranchi de toute tutelle féodale alors que la plupart des monastères se voyaient imposer un abbé désigné par le Seigneur local et qui souvent n'avait pas la vocation monastique. Du fait de cette indépendance, les pères abbés de Cluny furent non seulement des saints et des hommes de gouvernement mais ils exercèrent leur charge suffisamment longtemps pour enraciner leur ordre dans un véritable esprit monastique. De plus, le nouvel ordre obtint le privilège que le père abbé de Cluny soit directement l'abbé de chaque monas-

tère qu'il fonde ou réforme. Dans chaque monastère, l'abbé de Cluny nomme le prieur qui tiendra sa place et qui n'est donc pas élu des moines. Ce gouvernement centralisé a donné une grande autorité au Père abbé de Cluny, lui donnant un pouvoir comparable à un grand seigneur ou à un évêque puissant. Enfin, il obtint le privilège de son indépendance par rapport aux évêques diocésains eux-mêmes, de sorte qu'il ne dépendait que du Saint-Siège. La richesse de Cluny, à la faveur des multiples donations qu'elle obtint, lui permit de somptueuses constructions d'églises plus ou moins grandes dans un style roman qui va marquer son temps. Ces constructions n'avaient pas pour but la recherche du confort mais la splendeur du culte qui était la mission première du moine qui passait la plupart de son temps à l'église. Le gigantisme de la troisième abbaye de Cluny s'explique aussi par la nécessité d'abriter plus de mille moines dans une même église. C'est ainsi qu'elle fut la plus grande église de toute la chrétienté avant même la basilique Saint-Pierre de Rome. Elle faisait 187 m. de long avec deux transepts et un narthex profond qui rappelait l'antiquité chrétienne. Sa silhouette n'était pas moins impressionnante, que dominait cinq clochers. Aujourd'hui, le monument a malheureusement presque complètement disparu, ayant servi de carrière de pierres ; il n'en reste qu'un croisillon, grand à lui seul comme une cathédrale. Pareil monument ne pouvait que faire école. Déjà, la seconde abbaye de Cluny avait été un modèle pour le Mont-Saint-Michel, Cluny III a servi de prototype à nombre d'églises rurales et de prieurés situés dans son voisinage immédiat comme Paray-le-Monial mais aussi plus loin avec Notre-Dame-du-Port à Clermont, l'abbaye de Moissac, ou encore Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, sans parler des autres pays d'Europe. Il y eut aussi à Cluny une école de fresquistes remarquable aux accents byzantins : le Christ Pantocrator y est à l'honneur comme un empereur entouré de sa cour ; les saintes y sont couronnées de diadèmes comme sur les mosaïques orientales. Enfin, il faut mentionner le scriptorium de Cluny où les copistes calligraphiaient missels et sacramentaires ; un style propre va en sortir qui donnera l'œuvre maîtresse de la Grande Bible de Cluny.

VI. Les abbayes cisterciennes ont-elles une originalité ?

À la suite de saint Bernard qui va s'opposer aux excès clunisiens ayant conduit au relâchement, les abbayes cisterciennes, soucieuses du recueillement des moines, favoriseront le dépouillement, bannissant tout décor, refusant les peintures et les sculptures. Le Roman cistercien n'a donc pas de

chapiteaux sculptés. Ses vitraux ne sont que des grisailles incolores et sans figure. Les églises sont assez basses.

Faites pour la communauté monastique et non pour les fidèles, elles n'ont ni narthex, ni clocher, des façades dépouillées, parfois même pas de portail. Par contre, elles recherchent la pureté des lignes, l'équilibre des masses et sont sensibles aux jeux de la lumière.

Conclusion

Nous espérons que ces quelques explications vous permettront d'apprécier les nombreuses églises romanes encore présentes dans notre pays et qui constituent une part importante de notre patrimoine culturel chrétien ! Seigneur, faites qu'il n'y ait pas que les pierres qui parlent encore dans notre pays… Amen.

Pour aller plus loin

- https://Église.catholique.fr/Église-et-societe/patrimoine-et-art-sacre/372184-Églises-romanes/
- larousse.fr
- A. Latreille, *Histoire du catholicisme en France des origines à la Chrétienté médiévale*, Spes, Paris, 1957

Les débuts d'une longue coopération entre la France et la papauté

Frère Eugène Domini

Bonjour à tous, on se retrouve pour une nouvelle vidéo afin de découvrir toujours plus les racines chrétiennes de notre pays. Aujourd'hui, nous allons évoquer le serment de « protection perpétuelle à l'Église de Rome » de Pépin le Bref, et ses premières réalisations qui ont abouti à la naissance des États du pape.

Cette amitié entre le peuple franc et la papauté n'a pas commencé à ce moment-là. Clovis avait déjà, en son temps, développé de bonnes relations avec le pape. Un peu plus tard le pape saint Grégoire dira à un des derniers rois mérovingien : « Autant la dignité royale est au-dessus des autres conditions humaines, autant votre dignité à vous l'emporte sur celle de tous les autres rois. Ce qui vous constitue un titre unique, c'est d'être catholique ». En effet le royaume franc était le seul qui soit catholique sur le territoire de l'ancien empire romain, les autres étant soit païen, soit arien.

I. Pépin le Bref

Pépin le Bref, sans doute nommé ainsi à cause de sa petite taille, est maire du palais des rois mérovingiens en 741 à la mort de son père Charles Martel. Cette dignité de maire du palais – sorte de premier ministre – était la plus haute après celle du roi. Seulement, la dynastie mérovingienne, alors sur sa fin, n'ayant plus depuis longtemps de personnalité forte, ce sont les maires du palais qui détenaient le pouvoir réel. Et l'histoire donnera à ces rois le titre de fainéants. Déjà en tant que Maire du Palais, Pépin rassemble plusieurs fois les évêques de Gaule sur différentes questions. Il soutient aussi saint Boniface dans son évangélisation des peuples germaniques.

Finalement en 751, Pépin est acclamé roi à Soissons. À la fin de l'année, il est consacré par l'onction par les évêques de Gaule, faisant de lui le premier roi carolingien. Quant à Childéric III, le dernier mérovingien ; il est ton-

suré et envoyé dans un monastère dans le Nord-Pas-de-Calais. La transition est consommée !

II. La donation de Pépin

Au cours du VIII[e] siècle, l'équilibre longtemps maintenu en Italie entre le royaume lombard et l'empire byzantin est rompu au profit des lombards. Ce peuple germanique, installé dans la plaine du Pô au VI[e] siècle, aspire à conquérir toute l'Italie. Après s'être emparé de Bologne et de Ravenne, Rome et le pape se trouvent menacés.

En 754, le pape Étienne II, en personne, vint en France, il traverse les Alpes, une première pour un pape. Il rencontre le nouveau roi à Quierzy (en Picardie aujourd'hui). Pépin lui promet, par un acte solennel de « donner une protection perpétuelle à l'Église de Rome ». Et le pape lui répond « Nous avons commandé en vos mains les intérêts de notre Église et vous avez promis de vous charger du soin de la défendre ». Ainsi le pape donne une mission de défense générale et perpétuelle à Pépin et à ses fils. De plus, le Saint-Père nomme Pépin et ses fils « patrice des Romains », titre habituellement donné par Byzance aux gouverneurs de ses provinces. Le pape en agissant ainsi, en son propre nom, manifeste sa volonté d'avoir les rois francs pour protecteur.

Pour formaliser cette amitié aux yeux du monde, Étienne II sacre, à Saint-Denis, Pépin et ses deux fils, Carloman et Charles, que l'on connaît mieux sous le nom de Charlemagne. Ils sont « oints et bénis au nom de la Sainte Trinité ».

Pépin ne tarde pas à accomplir son serment. Il franchit les Alpes et soumet les lombards au cours de plusieurs campagnes militaires, entre 754 et 758. Il en résulte que 22 villes d'Italie centrale sont cédées au pape. Cette « donation de Pépin » ajoutée à Rome, forme le premier domaine de saint Pierre que l'on nommera plus tard « États Pontificaux ». Il existe, désormais, un lien puissant entre la papauté et le royaume franc.

III. La donation de Charlemagne

Mais cette histoire ne s'arrête pas là. Pépin meurt en 768 et partage son royaume entre ses deux fils, Charles et Carloman. Ce dernier meurt brusquement quelques années plus tard, laissant à Charlemagne tout l'héritage franc. Hadrien I[er] monte sur la chaire de saint Pierre et Didier sur le trône du royaume lombard. Comme son père, Charlemagne se montre préoccu-

pé de remplir son office de défenseur de l'Église, et lorsque le pape Hadrien invoque son secours contre les lombards, il franchit de nouveau les Alpes (774). Pendant que son armée met le siège sur Pavie, la capitale lombarde, Charlemagne va à Rome et renouvelle l'engagement de Quierzy. En 787, il honore sa promesse en offrant au pape une partie de la Toscane et de la Campanie, agrandissant ainsi l'embryon des États pontificaux. C'est à cette époque que Sainte Pétronille a été donnée à la France comme patronne car elle était la fille aînée de saint Pierre et à l'occasion de sa fête, le 31 mai, chaque année jusqu'à aujourd'hui, une messe est célébrée pour la France à la basilique Saint-Pierre de Rome, sur son autel.

IV. Le couronnement de Charlemagne

À la fin du IX^{e} siècle, Rome est de nouveau en danger, où plutôt la personne du pape. Léon III succède à Adrien. Bien qu'il soit élu rapidement et facilement, le jour de l'enterrement de son prédécesseur, il n'arrive pas à imposer son autorité. Et le 25 avril 799, il subit un véritable attentat : lors d'une grande procession solennelle de la cathédrale du Latran jusqu'en la basilique Saint-Pierre, le pape est renversé de sa monture et enfermé dans une église toute proche où il est maltraité. Quelques jours plus tard il est libéré par un noble franc, le duc de Spolète, qui l'emmène dans sa ville. Léon III est ensuite conduit à Aix-la-Chapelle, la capitale du royaume franc. Il rencontre plusieurs fois Charlemagne. On ne sait pas exactement la teneur des conversations, ni même si les deux hommes ont mentionné un éventuel sacre. Ils se mettent au moins d'accord pour que le roi vienne en personne à Rome afin de régler le diffèrend avec les adversaires du pape.

Charlemagne prévoit donc de venir à Rome pour Noël de l'an 800. Il en profite au passage pour visiter certaines de ses provinces.

Le protocole prévoie que si l'empereur byzantin arrive à Rome, il doit être accueilli par le pape à quelques lieues de la ville. Léon III va donc à la rencontre de Charlemagne, alors encore simple roi des Francs et des Lombards, au abord de la ville. Ce geste est particulièrement significatif de ce qui va bientôt se passer dans la ville éternelle. Le 23 décembre, le couronnement est décidé, il aura lieu le 25 décembre dans la Basilique Saint-Pierre. Ce jour-là, tous les Romains convergent au même endroit. Charlemagne est revêtu de la chlamyde pourpre. Le pape l'invite à s'agenouiller avec lui pour prier, mais, alors que le roi est à genoux, le souverain pontife dépose sur sa tête la couronne est prononce par trois fois : « A Charles, Au-

guste, couronné par Dieu puissant et pacifique empereur, vie et victoire » puis il se met lui-même à genoux devant le nouvel Empereur d'Occident. Cela pour montrer que c'est le pape qui fait l'Empereur.

V. France fille aînée de l'Église

Ce lien d'amitié entre la France et Rome va se poursuivre encore. Le pape Grégoire IX dira même à Saint Louis : « Ainsi, Dieu choisit la France de préférence à toutes les autres nations de la terre pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté religieuse. » Et saint Jean-Paul II, lors de son premier voyage en France posera cette question :

> Alors permettez-moi, pour conclure, de vous interroger : France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? Permettez-moi de vous demander : France, Fille de l'Église et éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la sagesse éternelle ? Pardonnez-moi cette question. Je l'ai posée comme le fait le ministre au moment du baptême.

Pour aller plus loin

- Daniel Rops, *Histoire de l'Église*
- Camille Pascal, *Ainsi Dieu choisi la France*
- Discours du pape Jean-Paul II au Bourget en juin 1980 : http://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/homilies/1980/documents/hf_jp-ii_hom_19800601_parigi-francia.html

Le renouveau carolingien

Frère François Domini

Le IX[e] siècle fait grande figure dans l'histoire de la liturgie par le nombre de ses initiatives dont certaines marquèrent durablement l'Église romaine. Ce renouveau liturgique prend place dans le contexte du renouveau culturel carolingien dont Charlemagne sera l'initiateur en s'entourant d'une cour savante, l'Académie Palatine, dont le célèbre Alcuin, moine anglais disciple de Saint Bède le Vénérable, est le principal protagoniste. La vie monastique connaîtra aussi un renouveau grâce à un nouveau Saint Benoît…

I. Le renouveau carolingien

Alors que la décadence mérovingienne avait contaminé l'Église notamment par le relâchement de la vie du clergé, Charlemagne voulut mettre son pouvoir au service du christianisme ne concevant pas un régime politique, économique et social, qui soit séparé du religieux. Ainsi s'intéressera-t-il au chant grégorien, à la liturgie romaine, à l'orthodoxie de la foi ou à l'hérésie et surtout la réforme des clercs deviendra l'un des principaux soucis du prince. Charles avait grandi dans un milieu préoccupé des problèmes religieux, il avait vu le pape Étienne II supplier son père de le défendre contre les Lombards, il sera désormais le roi très chrétien qui pratique sa religion scrupuleusement. Aussi construisit-il à Aix une basilique d'une extrême beauté. Il ne manquait pas, quand il était bien portant de s'y rendre matin et soir ; il y retournait pour l'office de nuit et pour la messe même si sa vie morale n'a pas toujours été exemplaire. Comme la principale cause de la décadence du clergé était l'ignorance, il va s'atteler à la formation d'une élite qui soit capable d'instruire les autres. Ses capitulaires (actes législatifs rédigés en petits chapitres) portent sur toutes les questions de l'administration ecclésiastique et de la vie chrétienne ; ils donnent l'ordre de copier partout le Sacramentaire grégorien, de chanter le *cantilena romana* (= chant grégorien), d'uniformiser le rituel de baptême, comme ils obligent les curés à garer la résidence. Jamais l'Église ne fut plus mêlée à l'État. Il apparaît comme le seul maître de son Église : il peut déposer les abbesses et

leur donner lui-même la permission de quitter le monastère ; les clercs peuvent porter devant lui leurs appels ; il nomme les évêques, et d'ailleurs ses choix furent excellents. Pouvoirs exorbitants, mais qui ne furent contestés par personne.

II. La minuscule caroline

Le renouveau carolingien est à l'origine d'une invention majeure qui va révolutionner la culture : la minuscule caroline ! Attention, il ne s'agit pas d'une poupée miniature au nom charmant, mais il s'agit de l'apparition des lettres minuscules pour remplacer l'écriture onciale qui n'utilisait que des majuscules sans espace entre les mots ni ponctuation. En effet, la création puis la diffusion de l'écriture nommée Caroline est une des actions majeures de la réforme carolingienne. C'est à l'abbaye de Corbie, en Picardie, qui dispose d'un des plus importants *scriptoria* monastiques (= ateliers de copistes de manuscrits), qu'apparaît la Caroline dans une bible vers 780. En 789, Charlemagne promulgue la Caroline au rang d'écriture officielle dans le royaume. Outre Corbie, certains *scriptoria* jouent un rôle important dans la diffusion de la Caroline, comme ceux des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, de Reims, de Metz… C'est au scriptorium de Saint-Martin-de-Tours, où Alcuin deviendra abbé en 796, que la Caroline atteint son apogée. La Caroline est le fruit d'une évolution qui tend vers une meilleure lisibilité que les écritures mérovingiennes. La simplification des formes, les lignes et les mots clairement séparés, l'ajout de la ponctuation, contribuent à une lecture aisée. Le point, la virgule et les guillemets sont semblables à ceux d'aujourd'hui. Le point d'interrogation est créé à cette époque. Ce mode d'écriture facilitera l'accès à la lecture d'un plus grand nombre, alors que jusque-là, elle était réservée aux moines, aux clercs et à quelques spécialistes ou privilégiés. La France peut être fière de cette invention géniale qui s'étendra ensuite dans toute la chrétienté.

III. Le renouveau liturgique

Déjà, du temps de Pépin le Bref, le pape Étienne II avait obtenu du souverain franc qu'il puisse seconder ses efforts pour introduire dans son royaume le chant de l'Église romaine, à l'exclusion du reste de la liturgie gallicane. Ainsi, Pépin fit supprimer l'office gallican (= liturgie des heures) : « pour une plus grande union avec l'Église romaine, et afin d'établir, dans l'Église de Dieu, une pacifique concorde ». Ainsi, les chantres romains éta-

blirent en France les saines traditions du chant grégorien que le pape saint Grégoire le Grand avait institué quelque temps avant dans l'Église de Rome.

Le pape saint Adrien poursuivit l'initiative d'Étienne II en demandant à Charlemagne de continuer l'œuvre initiée par son père pour propager la liturgie romaine au sens large. Les Français adoptèrent volontiers ce nouveau régime liturgique mais ne tardèrent pas à y imprimer leur marque. Ainsi Alcuin n'hésita pas à corriger le sacramentaire grégorien en y ajoutant un certain nombre de formules ou de rites nouveaux, comme ceux de la consécration des vierges ou de la dédicace des églises. Dans la liturgie de la messe apparaissent le confiteor, et les compositions poétiques telles que les séquences. Les quatre couleurs liturgiques traditionnelles se fixent également à ce moment-là ainsi que certaines prières privées du prêtre au moment de l'offertoire et le rite du lavage des doigts. On peut mentionner aussi l'habitude d'embrasser l'autel à la fin de la messe comme autant de rites gallicans qui seront intégrés à la liturgie romaine par la suite. C'est aussi l'époque où le missel fait son apparition à l'usage des prêtres qui célèbrent seuls, pour qui un seul livre était plus commode, alors que jusque-là le lectionnaire constituait un livre à part. En effet, la liturgie devient de plus en plus le domaine du clergé, les fidèles devenant des étrangers au sacrifice de la messe, ne comprenant plus le latin et n'entendant plus les prières dites à voix basse. La procession des oblats disparaît. Aussi voit-on alors progresser certaines liturgies, comme celle du mariage où s'introduit la remise de l'anneau nuptial. Dans le rituel de la consécration des évêques, apparaît au IX^{e} siècle le rite de l'onction de la tête et la « tradition » de la crosse et de l'anneau. C'est enfin l'époque où apparaissent les processions de Rogations pour bénir la terre et implorer de Dieu qu'elle donne les fruits nécessaires à la subsistance des hommes.

IV. Saint Benoît d'Aniane, un deuxième saint Benoît !

Ce Wisigoth fils d'un comte du Languedoc est né vers l'an 750. Comme beaucoup de garçons de son rang, il est envoyé à la cour de Pépin le Bref comme page puis de Charlemagne où il fait ses premières armes de chevalier. Mais c'est l'appel du Seigneur à la vie monastique qui s'impose à son cœur. À la suite d'une expédition militaire où il faillit se noyer, à l'âge de 23 ans, il se décide à répondre à sa vocation malgré l'opposition de son père et s'enfuit à Sainte-Seine l'Abbaye en Bourgogne. Il prend alors le nom de Benoît et mène pendant 6 ans une vie monastique rigoureuse en se livrant

à de grandes pénitences. Ses excès de zèle lui attirèrent l'hostilité de ses frères et, après la mort de son père Abbé, il décida de fuir dans son pays natal pour y vivre une règle plus rigoureuse avec quelques compagnons. Mais ses exigences ascétiques décourageront ceux-ci et il réalisera combien la modération de la Règle de saint Benoît est équilibrée et bénéfique. Il va donc fonder une abbaye sur les bords de l'Aniane où la Règle primitive de saint Benoît serait vécue à la lettre. Il constate que la cause du relâchement est l'ignorance de la Règle et l'isolement des monastères entre eux qui conduit à une multiplication des coutumes locales. Pour y remédier, il va écrire deux ouvrages : l'un pour codifier les règles monastiques et l'autre étant une concordance de la Règle de saint Benoît avec, en parallèle, d'autres règles monastiques. Ces deux ouvrages contribuèrent à une meilleure connaissance de la Règle de saint Benoît et à une plus grande fidélité des moines. Devant le succès de sa réforme, les évêques et l'empereur Louis le Pieux lui demandèrent de réformer d'autres monastères et ainsi se constitua un groupement informel de monastères de stricte observance qu'il visitait personnellement. Au moment du concile d'Aix la Chapelle en 817, l'empereur lui demande de présider une réunion de tous les Pères abbés bénédictins de l'empire carolingien pour une unification de l'application des règles bénédictines. Les monastères qui adoptèrent la réforme de saint Benoît d'Aniane purent bénéficier de privilèges comme la liberté d'élection de leurs abbés et l'adoucissement des charges féodales. Du synode, un texte de 84 articles fut adopté et connu sous le nom de « Règle de saint Benoît d'Aniane » qui n'est autre qu'une unification des pratiques monastiques dans l'application de la Règle primitive de saint Benoît de Nursie. Les efforts de saint Benoît d'Aniane eurent les effets les plus bénéfiques pour l'unification du monachisme bénédictin. On lui doit d'avoir unifié et précisé la tradition bénédictine en conformité avec l'esprit de la Règle. Il aurait voulu aller plus loin en créant une véritable congrégation monastique avec un Père abbé commun à la tête mais cela ne se réalisera que plus tard. Il dut se contenter de créer une association toute spirituelle d'entraide des monastères entre eux. Cette fraternité dans la prière et la fidélité aux traditions bénédictines affermit la conscience d'appartenir à un même ordre monastique et fut la garantie du maintien de la tradition. Saint Benoît d'Aniane termina sa vie à visiter les différents monastères qui avaient adopté sa réforme. Il fera de l'abbaye Saint-Corneille d'Inden en Germanie (près d'Aix-la-Chapelle), un monastère modèle et le grand foyer spirituel de l'empire. C'est là qu'il meurt le 11 février de l'an 821, après avoir

ramené à la stricte observance de la Règle de saint Benoît et travaillé beaucoup à restaurer la liturgie romaine.

Pour aller plus loin

- A. LATREILLE, *Histoire du catholicisme en France des origines à la Chrétienté médiévale*, Spes, Paris, 1957
- Dom P. GUERANGER, *Institutions liturgiques – Extraits*, Editions de Chiré, 1977
- Dom Stephanus HILPISCH, *Histoire du monachisme bénédictin*, Tequi, 1989
- https://www.lamaisondelacalligraphie.com/histoire/la-caroline-1/

Saint Michel et la France

Frère Damien Domini

« *Quis ut Deus* ? » « Qui est comme Dieu ? ». Cette question de saint Michel Archange en réponse à la révolte de Lucifer nous rappelle que nous courons un grave danger : l'orgueil, évidemment, mais pas seulement. Pour l'historien, le drame consiste à juger une personne et une époque avec des critères anachroniques : c'est-à-dire que nous jugeons une période historique selon la mentalité de notre époque. Le risque est encore plus grand quand nous parlons de saint Michel : comment percevoir, depuis notre nature humaine blessée par le péché, l'humilité et l'innocence de saint Michel en même temps que son rôle de prince des armées célestes ? Notre méthode historique sera donc d'imiter les enfants et d'ouvrir notre cœur à l'émerveillement devant les hauts faits et gestes accomplis par saint Michel Archange pour la France au long des siècles.

I. La grande bataille de Clovis

Comment saint Michel est-il intervenu dans l'histoire de notre pays ?

En 496, à la bataille de Tolbiac, Clovis, roi des Francs, sentant que les Alamans prenaient le dessus, a invoqué le Christ pour qu'Il lui donne la victoire. Ayant remporté la bataille, Clovis a reçu le baptême avec 3 000 de ses soldats, le soir de Noël 496. Plusieurs récits relatent que c'est grâce à une intervention de saint Michel Archange, au cœur de la mêlée, que les Francs ont pu prendre l'avantage. C'est la raison pour laquelle, dans le sacre des rois de France, l'invocation de saint Michel tenait une place centrale, notamment au moment de la bénédiction de la bannière du roi.

Suite à la conversion des Francs, le pape Anastase écrivit à Clovis et à sainte Clotilde, qui avaient mis la France sous la protection spéciale de saint Michel Archange : « Daigne le Seigneur, accorder à vous et à votre royaume sa divine protection ; qu'il ordonne à saint Michel, qui est votre prince et est établi pour les enfants de votre peuple, de vous garder dans toutes vos voies, et de vous donner la victoire sur tous vos ennemis. »

Ainsi, le pape Anastase a entériné le lien qui unit saint Michel à la France, lien qui est d'autant plus important pour nous qu'il est à l'origine même de la naissance de notre pays. Pour aider la France à mener à bien sa vocation, le Seigneur lui a donné le guide le plus puissant et le plus sage qui soit, le premier des anges : saint Michel.

II. Le front de saint Aubert

Comment saint Michel a-t-il fait d'un îlot rocheux un sanctuaire unique au monde ?

Nous sommes en 709, la dynastie carolingienne s'installe doucement sur le royaume, quand l'évêque d'Avranches, une ville de Normandie, fait un rêve étrange. L'Archange saint Michel lui demande très clairement : « Je veux être honoré ici comme au Mont Gargano. Édifie pour moi un temple sur le Mont Tombe ». Le Mont Tombe n'est alors qu'un amas rocheux sur lequel des ermites ont bâti deux chapelles. La mer a rongé la roche tant et si bien que le Mont est devenu une île.

Mais que penser de ce songe ? L'évêque ne veut pas y prêter trop d'attention. Saint Michel voudrait être honoré en France comme au Mont Gargano, où il est apparu vers l'an 490, à l'évêque de Siponto, pour lui demander la construction d'un lieu saint en son honneur ? Non, ce songe doit être le fruit de son imagination…

Mais quelques nuits plus tard, l'Archange réapparaît à Aubert en songe et lui dit : « Tu dois obéir sans délai. »

L'évêque ne sait plus que penser, il décide de jeûner pour demander à Dieu de l'éclairer sur la nature de cette demande. Et s'il s'agissait du démon ?

Une troisième fois, saint Michel intervient : « Incrédule, tu mets trop de temps à croire », lui lance-t-il en lui administrant une chiquenaude sur le front. Aujourd'hui encore, sur le crâne du désormais saint Aubert, on peut voir distinctement la blessure administrée à l'évêque par le saint Ange le soir de sa 3e apparition.

Cette fois-ci, plus de doute, Aubert se met au travail. Le chantier avance mais voilà qu'un souci se présente : pour la dédicace de l'église, il faut une relique. Mais comment trouver une relique d'ange ? « Envoie un messager au Mont Gargano », lui indique saint Michel. « Qu'il rapporte un fragment du marbre où je me suis posé et un morceau du drap vermeil que j'ai laissé

sur l'autel ». Sur le voyage du messager, de nombreux miracles sont accomplis. À la mort de l'évêque en 725, l'église du Mont était déjà devenue un lieu de pèlerinage. Le bruit s'étant répandu que de nombreux miracles se produisaient en cet endroit, les pèlerins y accoururent bientôt en foules, apportant aux chanoines leurs offrandes qui servirent à développer les constructions de la future abbaye. Les monarques ne dédaignèrent pas de suivre la foule, et le Mont reçut la visite de Childebert II et de Charlemagne. C'est le duc de Normandie, Richard Ier qui fit abattre l'oratoire de saint Aubert et fit construire, à sa place, en 966, sur le faîte même du rocher granitique, une vaste église entourée de bâtiments spacieux et il y installe 30 moines du Mont Cassin. Richard II poursuivit l'œuvre de son père et fit élargir le sommet du mont en faisant construire d'épaisses voutes tout autour qui serviront d'assise à une église plus vaste. C'est dans ce soubassement du Xe siècle que la crypte Notre-Dame sous terre trouve sa place. L'abbaye ne cessera de s'agrandir au fil des siècles pour devenir la merveille que nous connaissons aujourd'hui. Quant au pèlerinage, il ne cessera de se développer et devint une institution du IX^{e} au XI^{e} siècle conduisant à l'établissement du réseau des chemins montais dont la première mention connue date de 1025. Aux alentours de l'an mil, le Mont-Saint-Michel faisait « l'objet de la vénération du monde entier ». Les documents d'archives parvenus jusqu'à nous confirment que les pèlerins venaient en effet de toutes les provinces de France et de plusieurs pays européens. Originaires d'Écosse et d'Irlande, ils traversaient l'Angleterre, puis la Manche en bateau. Beaucoup venaient également du sud, d'Espagne et d'Italie. De nombreux témoignages autres concernent surtout des pays germaniques (Allemagne, Suisse, Pays-Bas, Belgique…). On en connaît également quelques-uns pour l'Europe de l'Est (Pologne…). De nombreux autels et églises lui furent dédiés en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne… au travers de toute l'Europe jusqu'en Irlande et en Russie. La présence de ces lieux de culte est généralement attestée sur des sites élevés exceptionnels, propres à frapper l'imagination des hommes comme à saint-Michel d'aiguilh où le sanctuaire se trouve au sommet d'un pic volcanique.

III. L'épée de Charles Martel

Qui est le véritable vainqueur de la bataille de Poitiers ?

En 732, toute la moitié Sud de la France fait l'objet de fréquentes incursions des Sarrasins venus de l'Espagne alors occupée par le califat

Omeyyade. Charles Martel, maire du palais, c'est-à-dire une sorte de premier ministre tout puissant de la dynastie mérovingienne alors finissante, réunit une armée de chevaliers pour affronter les envahisseurs. Cette rencontre décisive a lieu à proximité de Poitiers. Après un âpre combat, la cavalerie franque met en déroute l'armée arabe dont le chef, l'émir Abdel Rahman, est tué dans la bataille. Cette victoire est décisive à plusieurs titres. D'abord elle met un terme aux conquêtes musulmanes en Europe occidentale. Obligeant les Arabes à ne plus s'aventurer au-delà des Pyrénées, elle assure la pérennité de la foi chrétienne sur l'ensemble du territoire français. Par ailleurs, le prestige que cette victoire a conféré à Charles Martel a également joué un rôle déterminant pour légitimer la dynastie carolingienne fondée par son fils Pépin-le-Bref.

Conscient de l'importance de cette victoire et certain que c'est grâce au secours de saint Michel qu'il a pu la remporter, Charles Martel, dès son retour de Poitiers, fait envoyer son épée au Mont Saint-Michel pour rendre hommage à celui qu'il considère comme le véritable vainqueur de Poitiers. Plus tard, quand saint Michel apparaîtra à Jeanne d'Arc pour tirer à nouveau notre pays d'une situation désespérée, il lui demandera d'envoyer chercher une épée toute rouillée dans la chapelle de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Voici les minutes de son procès à ce propos :

> «… Tandis que j'étais à Tours, j'envoyai chercher une épée qui se trouvait dans l'église Sainte-Catherine-de-Fierbois derrière l'autel.
>
> – Comment saviez-vous que cette épée fût là ?
>
> – Cette épée était en terre, toute rouillée et la garde était ornée de cinq croix. Je sus qu'elle se trouvait là par mes voix, et l'homme qui l'alla chercher ne l'avait jamais vue. J'écrivis aux ecclésiastiques dudit lieu qu'ils voulussent bien m'envoyer cette épée, et ils me l'envoyèrent.

Bien que Jeanne ne le mentionne pas, la ferveur populaire a très vite conclu que cette épée n'était autre que celle de Charles Martel. Ce qui est sûr c'est que ce n'est pas lui qui a pu la déposer dans la chapelle de Sainte-Catherine-de-Fierbois, car celle-ci n'existait pas en 732. Mais si saint Michel a insisté pour que Jeanne récupère cette épée, on ne peut exclure qu'il ait lui-même placé à Fierbois celle reçue du vainqueur de Poitiers !

IV. L'étendard de Charlemagne

La fille aînée de l'Église aurait-elle pu exercer sa mission sans l'aide de saint Michel ?

« Prince et Patron de l'Empire des Gaules ». Tel est le titre que l'empereur Charlemagne a voulu donner à saint Michel archange. Clovis lui avait déjà consacré le royaume des Francs mais Charlemagne l'a confirmé en faisant représenter l'Archange sur l'étendard de son armée, avec inscrite la formule « Voici Michel, grand prince, il vient à mon aide ».

Une fois encore, ce lien entre la France et saint Michel est au cœur de la vocation chrétienne de notre pays : en pleine expansion du christianisme, Charlemagne met saint Michel sur ses drapeaux au moment où il fait de la France le rempart de l'Église et le défenseur du pape.

En 774, il apporte son aide au pape Adrien I^{er}, menacé par le roi des Lombards, Didier. Puis, il mène des expéditions en Espagne pour soutenir les chrétiens face aux Maures. Enfin, en 799, il se porte au secours du pape Léon III, faussement accusé par ses adversaires de nombreux crimes et emprisonné en attendant d'être jugé. Charlemagne le fait libérer et escorter jusqu'à Rome, réhabilitant ainsi le successeur de Pierre. C'est en remerciement pour sa fidélité que le Saint-Père le couronne empereur d'Occident en l'an 800. Une mosaïque de l'époque relate symboliquement ce lien entre le roi des Francs et l'Église ; elle représente en effet saint Pierre, premier chef de l'Église, remettant un étendard à Charlemagne.

La protection de saint Michel se poursuivra ensuite tout au long de l'histoire de France, notamment avec sainte Jeanne d'Arc à qui saint Michel va révéler sa vocation pour délivrer la France des Anglais. Aujourd'hui encore, nous devons confier notre pays à son protecteur saint Michel et le supplier pour que nos évêques consacrent la France aux Cœurs unis de Jésus et Marie !

Prière à saint Michel archange que l'on dit après Vêpres

Saint Michel Archange défendez-nous dans le combat,
soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon ;
que Dieu lui commande nous vous en supplions,
et vous prince de la milice céleste,
repoussez en enfer par la force divine,
Satan et les autres esprits mauvais
qui rôdent dans le monde pour la perte des âmes.

-IV-
Le temps des cathédrales et des Ordres mendiants

XII^e^-XIII^e^ siècles

Le temps des cathédrales

Sœur Jeanne-Thérèse Domini

Nous sommes heureux de pouvoir découvrir avec vous, cette semaine, la période du XII^{e}-XIII^{e} siècles.

L'image qui je crois pourrait le plus synthétiser cette période, au-delà de l'image des cathédrales, c'est l'ange au sourire de la cathédrale de Reims, cet ange de pierre avec un sourire mystérieux, représentatif de l'optimisme de cette période, une période plutôt belle, plutôt prospère à tous les points de vue, économique, politique, culturel, même si la recherche récente tend à nuancer cette image d'Épinal d'une période absolument fantastique coincée entre le X^{e}-XI^{e} s., siècle de fer, avec l'effritement du pouvoir, l'avènement quelque peu anarchique de la féodalité et ses guerres vicinales, et d'autre part le XIV^{e}-XV^{e} s. avec la peste, la guerre, le schisme … La recherche montre un peu plus les éléments de continuité, en montrant que les éléments de crise du XIV^{e} étaient en germe au XIII^{e}, et que les éléments de prospérité du XI^{e} ont rejailli sur le XII^{e}-XIII^{e}. Néanmoins, il reste quand même vrai que c'est une période particulièrement belle de l'histoire de France et de l'Europe. Nous allons essayer de la brosser de façon très schématique en l'étudiant sous différents angles : économiques et politiques d'une part, culturels et religieux d'autre part, car on ne peut pas déconnecter en histoire les différentes dimensions : les dimensions politiques et économiques influent forcément sur les dimensions culturelles et religieuses et *vice-versa*.

Tout d'abord, au point de vue économique, c'est une période prospère, c'est une période de croissance économique forte, qui profite d'un mouvement d'ensemble qui avait commencé dès le X^{e}-XI^{e}s. : et donc cette croissance économique qui se poursuit engendre une croissance démographique, et une croissance démographique urbaine, dans une France qui reste toutefois essentiellement rurale. Ainsi, des chartes qui donnent plus de liberté aux habitants des villes, des privilèges sont octroyés aux habitants des villes, ce qui est attractif. Ce mouvement d'ensemble va avoir des

conséquences positives sur la prospérité, le développement du commerce, mais aussi malheureusement, des aspects plus ambigus : on pense par exemple à saint Bernard qui vilipendait les villes en y voyant des lieux de perdition intellectuelle : il critique la théologie qui est faite dans les écoles urbaines : c'est lui-même qui dit : « À Paris, on découpe la Trinité en morceau à chaque carrefour », c'est-à-dire une théologie plus « intellectualiste », nous y reviendrons – bien-sûr, on peut nuancer cette critique, néanmoins elle existe et l'on pense en particulier à Abélard. Autre critique, le danger pour la moralité et enfin l'orgueil des biens, une certaine richesse qui peut mettre en danger l'âme de ceux qui sont en ville. Ce qui est beau, c'est que Notre Seigneur va susciter face à ce défi des villes, une réponse : celle des ordres mendiants, qui vont se développer – on pense à saint Dominique et saint François, qui ne sont pas français, mais les ordres mendiants vont se développer en France – des ordres qui ont fait vœu de pauvreté radicale, à une époque où la richesse augmente et devient de plus en plus une valeur en soi. Ces ordres ne sont pas cloîtrés, mais apostoliques, ils prêchent, évangélisent, et s'installent dans les villes, alors que jusqu'à présent, les ordres religieux, – on pense à Cluny, aux cisterciens, aux bénédictins – étaient fondés en campagne : en somme, une réponse que Dieu suscite dans son Église face aux défis de ce temps.

Au point de vue politique, cette croissance économique et démographique va de pair avec un affermissement du pouvoir royal. On a vu dans la dernière période que le pouvoir royal s'était effrité, et ce délitement avait profité aux seigneurs, créant une situation de *quasi*-anarchie, (même si cela dépend des régions) avec des guerres intestines entre les seigneurs. Le XII^{e} s. est marqué par deux rois : Louis VI et Louis VII, et le XIII^{e} s. par deux grands rois : Philippe-Auguste, et bien sûr, Saint Louis, Louis IX qui, en plus d'être un grand roi est un saint, ce qui n'est pas négligeable !

Donc tout d'abord, Louis VI et Louis VII. Louis VII, vous le connaissez sûrement par Aliénor d'Aquitaine, sa femme qui s'est remariée avec Henri II Plantagenêt, en lui apportant tout le sud-est de la France… Là, nous touchons le problème majeur de la période : ce que certains appellent la première guerre de cent ans, contre ce que l'on appelle l'empire Plantagenêt. Pour faire le plus simple possible, le royaume de France se retrouve face un accroissement conséquent des possessions du royaume d'Angleterre au sein du Royaume de France. De plus, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant au XI^{e} s., le duc de Normandie était devenu roi

d'Angleterre. Donc, le roi de France se retrouve dans une situation malcommode : il a comme vassal (qui lui doit obéissance), un seigneur qui a plus de territoires que lui, et qui, d'autre part, est roi d'Angleterre. Alors, bien sûr, pour toutes les terres qui relevaient du royaume d'Angleterre, le roi d'Angleterre ne relève pas du roi de France, mais pour toutes les terres dans le royaume de France, il dépend de ce dernier ! Or, le duc de Normandie est aussi puissant, voire plus puissant que le roi. Donc tout le défi du XII[e] s. va être pour le roi d'une part de récupérer des terres sur Henri II Plantagenêt, et d'autre part de parvenir à créer une pyramide vassalique au sommet de laquelle le roi va pouvoir faire l'unité des seigneurs et des princes un peu turbulents. La grande date qui va marquer l'apogée de ce mouvement et le retour de la puissance du roi de France est 1214 : la bataille de Bouvines. Philippe-Auguste, arrive pour la première fois de façon aussi forte à faire l'unité des barons contre la coalition d'Henri II Plantagenêt et de l'empereur. Sa victoire remarquable, symbolique, va souder l'unité de la France. Certains historiens disent même que c'est le début de la France ! (évidemment, l'histoire ne se fait pas par ruptures, mais il est vrai que c'est à la fois le début de l'expansion du domaine royal et puis l'apogée du pouvoir royal sur ses seigneurs, jusqu'à présent plus enclins à poursuivre leurs intérêts personnels qu'à servir le roi ; par ailleurs, Philippe Auguste est le premier roi à se nommer « *rex Franciae* » et plus seulement « *rex Francorum* »). Cette dynamique se consolide sous Saint Louis même si nos ennuis avec les Anglais et avec les seigneurs récalcitrants ne sont pas finis !

Au niveau de la politique extérieure, les croisades ont été un phénomène majeur à plusieurs titres : d'abord culturel car il va y avoir des échanges – certes pas toujours dans les meilleurs termes, mais il y a quand même échanges – et d'autre part parce que ce phénomène va cristalliser un point capital de scission entre l'orient et l'occident, aggraver cette scission.

Au niveau culturel et religieux, nous pouvons mettre à l'honneur plusieurs grands noms de la période et plusieurs écoles théologiques. Le XII[e] siècle d'abord, c'est saint Bernard, et la tradition cistercienne qui représente la tradition monastique, une école théologique beaucoup plus ancrée sur une lecture spirituelle des pères de l'église et de l'écriture sainte. Mais cette période se caractérise aussi par la diffusion d'écoles urbaines, avec une théologie plus spéculative, qui profite de l'arrivée de façon beaucoup plus massive d'œuvres grecques, notamment de philosophes comme Aristote, Platon, qui sont traduites dans des pôles de traduction du sud de l'Eu-

rope : en Italie et en Espagne. Ces traductions qui arrivent en occident et en France et font mieux connaître ces philosophes qui font l'objet d'une véritable assimilation, à tel point qu'après la renaissance du IX[e] s., on parle de la renaissance culturelle du XII[e] s. Cela suscite une plus grande attention à l'homme, à la nature, aux connaissances scientifiques, aux sciences profanes que l'on appelle les arts libéraux, tendances particulièrement caractéristiques de l'école de Chartres qui profite de l'apport des œuvres de Platon et d'Aristote, avec Bernard de Chartres ou Jean de Salisbury… On pense aussi à Pierre Lombard, qui introduit une nouvelle manière de faire de la théologie, la scolastique, qui procède par questions-réponses. Son livre *Les Sentences* sert de manuel de base et est commenté par *quasi* tous les théologiens médiévaux.

Le XIII[e] s. quant à lui se caractérise notamment par la croissance des universités. La grande université de l'Europe à cette époque est l'université de Paris, qui est vraiment le phare de la culture et où vont enseigner de très grands noms, on pense à saint Thomas d'Aquin. Pour vous donner une idée, à la table de Saint Louis, on pouvait trouver Robert de Sorbon, fondateur de la Sorbonne, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure ! Le mouvement d'assimilation d'Aristote se poursuit avec Albert le Grand, un esprit encyclopédique, mais qui va trouver un apogée avec l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, artisan d'une véritable synthèse, avec une véritable unité. Mais on a aussi d'autres grands noms de la théologie à l'époque : on pense à l'école franciscaine avec Alexandre de Halès, ou saint Bonaventure, mais aussi à l'école de Saint-Victor.

Enfin, au point de vue religieux, le phénomène majeur de la période est la diffusion d'hérésies, qui sont très intéressantes, car elles rejoignent sur certains points des hérésies très actuelles. C'est le catharisme et le valdéisme. Le catharisme est un dualisme entre l'esprit et la chair dû à deux principes coéternels du mal et du bien, avec une dépréciation de la chair. Les conséquences morales sont graves : soit dans le sens d'un durcissement étouffant de la morale, soit dans le sens d'un laxisme effréné. Les vaudois, quant à eux sont fondés par Pierre Valdès – une histoire très similaire à celle de saint François d'Assise, mais dans le mauvais sens malheureusement – un bourgeois, drapier lyonnais qui se convertit et cherche, alors qu'il était dans un milieu très riche, la pauvreté radicale. Mais ce radicalisme va le conduire à se couper de l'Église, en critiquant l'Église hiérarchique, et en prônant une Église spirituelle, complètement déconnectée de

l'Église hiérarchique, et en développant un égalitarisme absolu. En ce sens, il rejoint nombre d'hérésies actuelles ! Par ailleurs, son évangélisme radical le pousse à se couper de la Tradition et à rejeter tout ce qui n'est pas écrit littéralement dans l'évangile, comme les pèlerinages, le culte des saints, le Purgatoire, etc. Cette hérésie est combattue par les ordres mendiants, sur son propre terrain, puisqu'eux aussi ont retrouvé un évangélisme radical, mais dans l'Église ! Les expéditions menées, notamment par Louis VIII et Louis IX vont contribuer à faire disparaître ces hérésies. Au XIV^{e} s. elles ont disparu.

Donc, pour conclure, un siècle très beau, où la foi s'exprime dans toutes les dimensions de la vie : dans la pierre – on pense aux cathédrales – dans la vie sociale, dans la vie culturelle, une période, avec ses ombres et ses lumières, que l'on pourrait caractériser comme une époque à la gloire du Verbe incarné.

L'arrivée des ordres mendiants au Royaume de France

Frère François-Marie Domini

Introduction

L'introduction à cette nouvelle semaine médiévale nous a fait comprendre qu'au cours du XII^e^ et XIII^e^ siècle, la fille aînée de l'Église écrivait une page enluminée de son histoire. Une page où la fidélité aux promesses de son Baptême et à l'alliance avec la Sagesse éternelle, serait stimulée par l'apport providentiel des ordres mendiants.

Certains franchiront les Alpes, d'autres arpenteront les Pyrénées. Mais, tous veilleront à ce que l'eau des fonts baptismaux demeure, et retrouve sa pureté originelle, car des hérésies l'avaient étanchée et privée du sel de l'évangile.

L'Église n'a pas attendu Luther pour prendre conscience de la nécessité de certaines réformes. Elle a d'ailleurs toujours affirmé que ces réformes ne pouvaient se faire que par un retour à l'évangile vécu à la lettre, donc, par les saints – légitimement présents en nos églises et salles de catéchismes… Ici, c'est la sainteté d'un François d'Assise et d'un Dominique, ainsi que la fécondité de leurs ordres respectifs, qui feront jaillir une ferveur nouvelle dans cette France aux allures de cathédrales.

Ces deux familles spirituelles nous donneront par exemple, du côté franciscain, un saint Antoine de Padoue – celui qui retrouve tout – un saint Bonaventure ou une sainte Colette, et du côté dominicain un saint Thomas d'Aquin qui illumina Paris et le monde de sa science, ainsi que toutes les moniales consacrées à la contemplation pour féconder la mission, et plus tard, toutes les dominicaines dévouées à l'instruction[1]. La famille franciscaine façonnera également la vie spirituelle du plus illustre roi de France,

[1] Elles se sont rattachées à la famille dominicaine, mais elles ne sont pas dans le projet des origines, alors que les moniales le sont. Les Dominicaines enseignantes sont nées après la Révolution pour que l'ordre puisse continuer en France, en attendant le rétablissement de la vie monastique. Elles n'existaient donc pas au Moyen Âge.

couronné deux fois : de la couronne de France puis, par les anges, de la couronne impérissable cette fois : celle de la sainteté. Saint Louis IX, tertiaire franciscain, marié en l'an de grâce 1234, à la jeune Marguerite de Provence, dans la plus ravissante encore, cathédrale de Sens.

I. Contexte

Hier, il a été dressé un beau portrait du Royaume de France[2]. Nous avons vu que le français – ou le « françois » comme on dit à l'époque – n'est pas étranger au thème de Dieu. Loin de là. Tout le manifeste : l'art, la vie intellectuelle, les métiers d'œuvres même, dont les exploits commencent justement à faire surgir nos cathédrales qui, à travers l'Europe entière, font rêver les plus hautes puissances !

Il faut avouer cependant qu'il y a faiblesse lorsqu'il s'agit de défendre clairement la doctrine catholique face aux hérésies cathares et vaudoises que nous avons brièvement évoquées hier. L'hérésie cathare avance essentiellement qu'il existe un Dieu du bien et un Dieu du mal qui s'affrontent. Les sauvés sont les « purs » ; signification du mot « cathare ». Les Vaudois quant à eux pourraient être les ancêtres d'un certain protestantisme en ce sens qu'ils tiennent pour vraie uniquement la lettre des évangiles. La canonisation des saints ou les indulgences leur paraissent donc absurdes puisque l'évangile ne semble pas en parler explicitement. Ces hérésies séduisent beaucoup d'âmes, notamment dans le bassin méditerranéen et le sud-ouest de la France actuelle. L'Église de France peine à réagir, faute de clercs suffisamment formés et conquérants. Il faut dire aussi qu'il manquait au clergé en général, une certaine ascèse de vie, qui se trouvait par contraste chez les hérétiques.

Et Dieu vint une nouvelle fois sauver la France. Il le fit à travers ses mendiants, fous de Jésus et de sa croix, et humbles fils de la Vierge Marie.

II. Les Ordres mendiants

Avant de voir le souffle évangélique apporté par les deux ordres, nous présenterons chaque fondateur et l'implantation de sa communauté sur le sol français.

[2] Voir p. 123.

Commençons par saint Dominique et les dominicains en raison de leur ancienneté par rapport à saint François.

A. Saint Dominique et les dominicains

Né vers 1170[3] en Castille, saint Dominique devient chanoine d'Osma où la vie commune est pratiquée. Il se forme, persuadé de l'urgence et de la nécessité d'une action évangélisatrice chez les païens. En 1203, il part avec son évêque pour une mission temporaire en Scandinavie. En route, leur désir de travailler au salut des âmes s'accroît. Au retour, ils se présentent à Rome pour solliciter d'Innocent III l'autorisation d'aller évangéliser les Cumans au nord de la Mer Noire. Le pape les dirige vers le Languedoc où se développe l'hérésie cathare. En effet, malgré l'effort des cisterciens pour réformer le clergé, la crise du clergé profite au Malin. Saint Dominique s'installe donc à Prouilhe[4] puis à Fanjeaux. Il obtient des résultats appréciables, car il comprend que pour lutter contre les erreurs, il ne suffit pas de prêcher la vérité de l'évangile, il faut aussi la vivre. En 1215, à sa demande, l'évêque de Toulouse approuve l'ordre des prêcheurs et demande fut faite au pape de confirmer cet Ordre qui adoptera la règle de saint Augustin avec un complément propre. Entre 1215 et 1217, saint Dominique pense à l'expansion urbaine de sa communauté pour le bien des âmes[5]. En 1217, il obtient de Rome l'autorisation de fonder dans les villes universitaires de Paris et de Bologne. Ainsi, les dominicains peuvent conquérir à leur idéal des Maîtres et étudiants nombreux, mais non sans peine, surtout face au clergé séculier qui doit s'avouer moins brillant. Dans le cœur du fondateur, grandit le désir de faire vivre de plus en plus à son Ordre la pauvreté, la soif des âmes païennes et la fidélité à la Règle, sans quoi leur mission de « prêcheurs » serait stérile. Il écrira en ce sens. Il meurt d'épuisement le 6 août 1221. Son Ordre compte 500 frères. Il sera canonisé en 1234.

---

[3] Date du mariage de ses parents. De plus, saint Dominique n'est pas l'aîné de la famille.

[4] Ce sont les moniales dominicaines qui sont installées par saint Dominique à Prouilhe. Elles ont été fondées en premier, avant les frères, par des Françaises, des femmes cathares converties du catharisme par la prédication de saint Dominique.

[5] Les Dominicains, pour la première fois dans la vie religieuse, forment un Ordre de clercs : les frères ne sont pas moines, comme c'était le cas auparavant dans les Ordres religieux, mais prêtres – à part quelques rares frères convers. C'est la grande nouveauté de l'Ordre par rapport aux Ordres précédents. Cela explique aussi qu'ils se développent dans des villes et non dans les campagnes et qu'ils touchent les étudiants et le monde universitaire.

B. Saint François et les franciscains

Abordons maintenant le chapitre franciscain. Nous connaissons tous suffisamment ce saint, né dans une étable à Assise en l'an 1180 ou 1181, et mort en 1226, deux années après avoir reçu les stigmates visibles sur le mont Alverne, et deux années avant sa canonisation. Ce saint qui, après avoir mené une vie facile dans le monde, se laissa transformer par la Parole de Jésus lancée du haut de la croix de la chapelle de saint Damien : « Va et restaure mon Église qui, tu le vois, tombe en ruines ». Ce saint qui inaugura la première représentation de la crèche à Greccio, et qui reçu en la nuit de Noël l'Enfant-Jésus dans ses bras. Ce saint qui changea l'attitude du loup de Gubbio qui s'attaquait aux hommes ; animal devenu cher au scoutisme catholique. Ce saint aimé de tous et admiré en son époque, avec ses compagnons, pour leurs vertus de pauvreté, d'humilité et de foi et leur ardeur à la prière. Saint François a vraiment suivi Jésus de la crèche au calvaire et a été un « enflammeur » des âmes – pour reprendre des expressions chères à Mère Marie Augusta. Il a aimé et fait aimer Jésus. Comment ? En vivant l'évangile à la lettre.

C'est son père qui lui donna ce nom de « petit français » par amour de la France. M. Bernardone avait pris l'habitude de venir en France car là-bas, le commerce allait bon train. François apprit très tôt la langue qu'on y parlait et, une fois converti il s'en servait souvent pour prier, convaincu qu'elle était la plus belle, donc la plus douce aux oreilles de Dieu. Quel compliment de la part d'un Italien n'est-ce pas ? Mais saint François aimait surtout la France en raison de la manière avec laquelle y était traitée la très Sainte Eucharistie. C'est pour cette raison qu'il voulut que le plus tôt possible y soient envoyé des frères mineurs.

Cette volonté se réalisa en 1217. Des franciscains franchissent les Alpes pour s'installer à Vézelay dans l'ermitage de la cordelle, une propriété offerte, attenante à la basilique conservant des reliques de Ste Marie Magdeleine. Cette même année, les frères poursuivent leur route en direction de Paris. Dominique envoie également les premiers prêcheurs dans la capitale. Mais les objectifs parisiens des deux ordres sont radicalement différents. Les mineurs n'y sont pas en vue des études et, d'ailleurs, les franciscains ne s'implantent pas à Paris même, mais à Saint-Denis. Ce choix s'explique sans doute par la présence des pèlerins et des marchands, avec les célèbres foires du Lendit. À Saint-Denis, les frères connaissent un vrai rayonnement, notamment, et c'est une surprise, auprès des étudiants et des maîtres de l'université, dont certains demandent leur admission dans l'Ordre. Après l'implanta-

tion à Paris en 1230 et la construction du célèbre couvent des Cordeliers – nom qui vient de la corde qui ceint les reins de nos frères – un certain maître en théologie au faîte de sa gloire, Alexandre de Halès, prend l'habit de frère mineur et transporte sa chaire d'enseignement au sein du couvent. Les frères Mineurs possèdent désormais une chaire à Paris, malgré l'opposition des séculiers. Nous sommes en 1236. L'Ordre essaimera dans plusieurs autres villes, notamment à Sélestat en 1280.

III. Un nouveau souffle

Voyons à présent le nouveau souffle, commun et complémentaire, qu'apportent les deux ordres implantés sur le sol français.

Ces deux familles de mendiants sont comme jumelles mais restent bien distinctes. Il s'en est fallu de peu puisque saint Dominique, rencontrant saint François et admirant son ordre, lui demanda de faire une fusion, ce que saint François refusa, voyant bien la valeur propre des dominicains[6]. On peut donc dire que c'est de manière complémentaire, que ces deux familles vont infuser en France les valeurs chrétiennes de liberté surtout, mais aussi d'égalité et de fraternité, valeurs qui seront détournées et bafouées moins de six siècles plus tard.

C'est la liberté des enfants de Dieu que prêchent les frères. Liberté absolue vis-à-vis de l'esprit du monde. Cela se manifeste par la pauvreté, plus accentuée chez les franciscains mais bien présente chez les dominicains. Pauvreté qui est détachement des biens de la terre. Et lorsque saint François parle de la terre et compose un cantique des créatures, ce n'est pas un programme écologiste de terrien qu'il propose à la France. Il n'adorera jamais la création mais il y verra exprimées des vertus du Créateur, seul devant qui lui et ses fils se prosternent. Ce langage parle aux hommes qui s'inspireront de la beauté de la rose pour dessiner les plus belles rosaces. S'il prêche aux animaux et s'ils le comprennent, c'est en raison de son union à Jésus, qui le fait déjà participant de l'harmonie retrouvée et décrite dans l'Apocalypse. Enfin, s'il donne la création en exemple, c'est parce qu'elle accomplit ce pour quoi Dieu l'a créée. Il regretta que les hommes n'en fassent pas autant.

La liberté se manifeste aussi par le souci du salut des âmes qu'ils veulent arracher à l'esclavage du péché. Ils auront un langage clair et sans équivoque sur le Mystère de Dieu et le Salut en Jésus-Christ. Saint Domi-

[6] D'après Thomas de Celano : franciscain contemporain et biographe de saint François.

nique demandait à ses frères de ne prêcher que ce qu'ils ont déjà contemplé. Et cette méthode éradiquera l'hérésie. Les dominicains nous aidèrent donc à ne pas rompre notre alliance avec la Sagesse éternelle.

C'est l'égalité des hommes, qui vient de leur âme spirituelle créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, que prêchent les frères. Si saint François est appelé le frère universel c'est parce qu'il voulait, tout comme saint Dominique, que tout homme connaisse l'évangile et soit sauvé. Il désirait donc que ses frères aillent à la rencontre de tous. Aucun exemple de leurs vies ne peut justifier un syncrétisme religieux. Faut-il rappeler qu'à Damiette, c'est l'épreuve du feu que saint François propose au sultan mahométan, qui la refuse. Celui qui avait la bonne doctrine serait ressorti vivant des flammes.

Égalité de l'homme riche ou pauvre. Lorsqu'il rencontre un grand de ce monde, saint François ne lui parle pas d'économie ou que sais-je, mais du salut de son âme et de son peuple. Les dominicains, en complémentarité, contacteront surtout les élites intellectuelles dont l'impact est plus influent. Leur style de vie manifeste bien par ailleurs que la valeur de l'homme n'est pas en ce qu'il possède.

Enfin, c'est la fraternité qui vient du Baptême au Nom de la Sainte Trinité, qui nous fait être fils dans le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ Notre Sauveur, que veulent vivre et prêcher les frères mendiants. Cette fraternité rayonnante qui rejoint la conviction de Mère Augusta : l'apostolat de l'Amour est irrésistible, fera naître dans le cœur de Louis IX une juste attitude en face de ses sujets. C'est une fraternité dont le Père est Dieu, le frère est Jésus, et la mère confiée au pied de la croix : la Vierge Marie, ainsi que l'Église Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

Conclusion

Concluons par la place de la Vierge Marie dans ces deux Ordres, qui n'ont pas manqué d'en témoigner, notamment par la récitation de son Office. Témoignage reçu par les Français grâce à la flamme de saint Bernard qui avait ravivé l'amour de Marie dans les cœurs. Selon la tradition orale et artistique, saint Dominique a reçu le Rosaire des mains de Marie, bien qu'il se développât jusqu'à prendre la forme que nous connaissons. Ce don était pour l'aider dans sa mission au service de la vérité. Saint François quant à lui tenait pour

seule propriété l'église de Notre-Dame-des-Anges dans laquelle il eut une vision de Marie en l'honneur de laquelle il composa de très belles prières.

Que cette page de l'histoire de notre patrie nous fasse rendre grâce à Dieu qui n'abandonne pas la fille aînée de l'Église, et qui lui rappelle sans cesse, par des témoins, l'engagement de son baptême et son alliance avec la Sagesse éternelle.

Pour aller plus loin

- Thomas DE CELANO, *Vie de saint François* (Vita prima et Vita seconda)
- messagerdesaintantoine.com
- Feuillet de retraite postulants/novices sur le développement de la vie religieuse dans l'Église.

Suger et Saint Louis : l'Église et la société au XIIIe siècles

Sœur Clotilde Domini

Nous allons à la rencontre de deux fils de l'Église et hommes d'État qui ont fortement marqué la société française aux XIIe et XIIIe siècles : l'Abbé Suger (pour le XIIe), et Saint Louis (pour le XIIIe). Ce qui saute aux yeux de prime abord, c'est que ces deux figures sont comme symétriques :

– L'Abbé Suger est père abbé de Saint-Denis… mais c'est un homme d'État, premier ministre de Louis VI et Louis VII. C'est lui qui établit les fondements d'un vrai gouvernement royal en France.

– Louis IX est roi de France, durant un long règne de 44 ans… et c'est un saint, un homme de Dieu comme il y en eut rarement chez nous.

– L'un est moine par état et assume une fonction publique de premier plan. L'autre est roi mais il puise sa force dans une prière et un esprit de sacrifice dignes d'un moine !

L'un et l'autre laissent en héritage à la France deux célèbres églises : l'Abbé Suger, l'église Abbatiale de Saint-Denis, par laquelle il endosse la paternité de l'architecture ogivale. Saint Louis nous laisse la Sainte Chapelle, écrin de la Sainte Couronne d'épines. Voyons cela de plus près !

I. L'abbé Suger

L'Abbé Suger (1080-1151) est confié très jeune par ses parents à l'Abbaye Saint-Denis comme oblat. Ce petit jeune homme manifeste des dons étonnants… à vrai dire, c'est un génie ! Sa qualité d'oblat est compatible avec une mission d'administration du domaine royal : finances, justice, etc. Or, Louis VI est très content de lui : par sa lutte énergique contre les seigneurs brigands et son affabilité vis-à-vis du peuple, Suger assoit l'autorité royale et pose les bases d'un vrai gouvernement. Les choses se compliquent quand les moines l'élisent père abbé du monastère. Suger l'apprend à l'improviste : les bras lui en tombent… à Louis VI également, mais

personne ne lâche rien, ni les moines, ni le roi ! Très vite, l'équilibre se révèle mal assuré entre vie monastique et vie politique. Suger mène un train de grand homme, et la ferveur de toute l'abbaye s'en ressent gravement.

Approche alors saint Bernard. Au cours ce XII[e] siècle, quand il s'agit de réformer la vie religieuse, saint Bernard n'est jamais bien loin. Quoique l'Abbé Suger et saint Bernard ne soient pas d'accord quant à la sobriété de l'architecture religieuse, le fondateur de Clairvaux fait mouche : il persuade l'Abbé de saint Denis de demeurer un prêtre qui sert Dieu comme un ministre du roi, plutôt qu'un ministre qui, par hasard, se serait trouvé bénédictin. Alors un spectacle surprenant conquiert le royaume : le premier ministre renonce à tout et se met à vivre en vrai moine ! Suger devient ainsi le grand Suger. Et saint Bernard le félicite. À Saint-Denis, il lui écrit :

> On rendait à César ce qui lui appartenait, mais on n'y mettait pas la même loyauté à rendre à Dieu ce qui est à Dieu… Le cloître même du monastère était souvent rempli de soldats, bruissant de mille affaires, retentissant de querelles […] Que vous amendiez vos mœurs et il ne resterait rien qui donnât prise à la calomnie. Que vous changiez enfin, et tout le tumulte cesserait bientôt, toutes les clameurs se tairaient. Grande est au ciel la joie que suscite la conversion d'un seul pécheur : que sera-t-elle devant la conversion de toute une congrégation ?

La vieille basilique carolingienne de Saint-Denis est vraiment trop petite pour de si grandes foules qui s'y étouffent en pèlerinage. Le génie de l'Abbé Suger, qui unit en lui son don pour les mathématiques à l'élévation théologique, lui fait entreprendre des travaux novateurs en architecture. Il a une idée précise de ce qu'il veut obtenir et la volonté de le réaliser : faire entrer la lumière dans l'église. Mettre dans l'architecture l'idée maîtresse de ce texte antique qu'on attribuait alors à saint Denis l'Aréopagite : Dieu est lumière. De fines colonnettes de pierre élèveront les voûtes de l'église grâce à la croisée des ogives, et l'épaisseur opaque des façades cèdera la place à de très grands vitraux. La cathédrale de Sens est fière de se dire première cathédrale gothique (à quelques petites années près !), la première pierre de la cathédrale N.-D. de Paris s'en réclame également, mais c'est de l'Abbé Suger que l'histoire de l'art a fait le père de l'*Opus francigenum*, l'art français, ou art ogival plus tard affublé du sobriquet injuste de gothique (c'est-à-dire barbare) : sans doute parce qu'il a laissé à la postérité des écrits importants sur ses projets architecturaux.

Suger a voulu ce qu'il y avait de plus beau et de plus précieux pour sa basilique, à la gloire de Dieu et de saint Denis. Il a eu ses critiques. On lui a

reproché de trop dépenser pour le culte au détriment des pauvres. De ce côté-là, Suger avait la conscience tranquille : côté charité, ayant redressé la situation économique de l'Abbaye il pouvait affecter chaque année des sommes colossales pour le service des indigents, et côté justice, les serfs de l'abbaye étaient bien traités. Quant à l'abondance d'or et de pierreries pour le culte, laissons-le se défendre lui-même :

> Que chacun suive sa propre opinion. Pour moi, je le déclare, ce qui m'a paru juste avant tout, c'est que tout ce qu'il y a de plus précieux doit servir d'abord à la célébration de la Sainte Eucharistie. Si, selon la parole de Dieu, selon l'ordonnance des prophètes, les coupes d'or, les fioles d'or, les petits mortiers d'or devaient servir à recueillir le sang des boucs, des veaux et d'une génisse rouge, combien davantage, pour recevoir le Sang de Jésus-Christ, convient-il de disposer les vases d'or, les pierres précieuses, et tout ce que l'on tient pour précieux dans la création. Ceux qui nous critiquent objectent qu'il suffit, pour cette célébration, d'une âme sainte, d'un esprit pur, d'une intention de foi. Je l'admets : c'est bien cela qui importe avant tout. Mais j'affirme aussi que l'on doit servir par les ornements extérieurs des vases sacrés, et plus qu'en toute autre chose dans le Saint Sacrifice, en toute pureté intérieure, en toute noblesse extérieure.

Enfin, pour achever le portrait du célèbre Abbé Suger, il faut encore préciser qu'en rédigeant le premier tome des *Grandes Chroniques de France*, il inaugura l'histoire officielle de la monarchie française, et c'est au siècle suivant, sous le roi Saint Louis que la basilique Saint-Denis deviendra officiellement nécropole royale… quoique à l'époque de Suger, nombre de rois reposassent déjà dans la basilique. Nous en venons ainsi à notre deuxième homme d'État.

II. Saint Louis

Louis IX, le plus populaire de nos rois de France. Un des tout premiers laïcs non-martyr canonisé par l'Église. Les 44 ans de son règne sont parmi les plus heureux de notre histoire. Héritier à 12 ans du plus puissant État de la chrétienté occidentale, il est d'abord formé de longues années par sa mère, la reine Blanche de Castille, qui l'éduque à préférer la mort au péché mortel, comme une chose tout à fait normale. En lui brille l'image même du roi chrétien, un roi comme il n'y en eût pas beaucoup sur le trône de France.

A. Comment Saint Louis gouverne-t-il ?

Il est d'abord pénétré jusqu'à la moelle du sens de sa responsabilité devant Dieu. Fin politique, ferme autant qu'avisé il canalise les puissants féodaux et modernise l'administration. En toutes choses il privilégie la concilia-

tion et le droit du plus faible, ce qui ne l'empêche pas d'agir avec tact, force et sans naïveté aucune, conscient des intérêts de son royaume.

Il combat ceux qui troublent l'ordre et imposent des souffrances aux petits. Son influence en matière de justice est profonde et durable : sous son règne, les duels judiciaires prennent fin, tout comme les guerres privées. Il surveille de près le recrutement et l'honnêteté des juges et enfin n'hésite pas à imposer des châtiments exemplaires à ceux dont l'inconduite avait causé de graves scandales, fussent-ils de haute naissance. L'image d'Épinal a fait de Saint Louis le roi qui rend la justice sous un chêne à Vincennes après avoir assisté à la messe, faisant bon accueil aux petits ; à sa mort, une complainte chante : « À qui pourront les pauvres gens clamer, quand le bon roi est mort qui tant sut les aimer ? » Paris acquit à cette époque la réputation d'être une ville sûre : en effet, elle était devenue périlleuse pour les malfaiteurs et les larrons !

Les Frères mineurs distribuent en son nom de pleines bourses aux pauvres. Il les imite dans le service des pauvres et des infirmes. Pendant l'avent et le carême, il en invitait treize, trois fois par semaine, et les sert lui-même. Le samedi, il se consacre aux plus pouilleux, leur lave lui-même les pieds et les mains, les embrasse sans éprouver la moindre répulsion, trie le poisson pour les aveugles et les nourrit de sa propre main tandis qu'ils ne peuvent voir que le roi en personne se fait leur serviteur !

B. En matière de politique internationale.

La haute stature morale de Louis IX fait de lui le « sire du siècle ». Avec lui, la Sagesse arbitre les nations ! C'est à ce titre qu'il était quasiment le seul à pouvoir reprendre l'œuvre des Croisades, les deux dernières, quoiqu'elles fussent un échec. Il entreprit cette expédition guerrière comme un pèlerinage. Et fait prisonnier en Égypte en 1250, Saint Louis se tient plus que jamais sous le regard de Dieu : son calme et sa piété séduisent le Sultan, qui quête son amitié.

C. Comment Saint Louis combat-il ?

Chevalier toute sa vie, sa conscience pure devant Dieu lui donne ferveur et courage dans le combat. Aux jours de bataille, il se porte toujours aux endroits les plus périlleux, ne reculant jamais ; il ne recourt pas non plus à la ruse et garde cette humanité qui fait de lui un vrai chevalier, capable de mansuétude et de générosité envers ses adversaires. Et pourtant, il avait le

tempérament vif et pouvait être porté à la colère. Une telle personnalité en impose évidemment à ses ennemis, y compris parmi les chefs musulmans.

D. En famille

Saint Louis a aimé son épouse Marguerite de Provence de cet amour courtois qui a fait la grandeur de cette époque, bien que sa frivolité se soit révélée avec le temps plutôt mal accordée. Marguerite l'a suivi courageusement en Égypte au cours des croisades ; ensemble ils eurent 11 enfants, 3 naquirent en Égypte.

E. À quelle source puise-t-il une telle force d'âme ?

C'est un homme qui se tient habituellement sous le regard de Dieu. À la manière franciscaine, il aime à se nommer Louis de Poissy en mémoire de son baptême. Auprès des Frères mineurs, Il récite les heures liturgiques, assiste à leur messe tous les matins et puise un amour ardent de Notre Seigneur dans sa Passion : d'où sa détermination à sauvegarder la Sainte Couronne et l'honorer par la merveille qu'est la Sainte Chapelle. Il jeûne fidèlement et pratique une dure pénitence personnelle. La première croisade marque un tournant dans sa vie spirituelle, il en revient tendu vers la sainteté, comme aspiré par la prière et l'intimité avec le Sauveur.

Lui, qui n'est pas un intellectuel, ressent le besoin de mieux comprendre les mystères de la foi pour mieux vivre de la Parole de Dieu, et mieux exercer la charité. Aussi apprécie-t-il les entretiens avec saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

Enfin, Saint Louis se retire souvent à l'Abbaye cistercienne de Royaumont, où il a sa cellule et sa stalle et aime partager la vie du plus simple des frères.

Après le grand renouveau spirituel du XII^{e} siècle succède le XIII^{e}, « le grand siècle de la chrétienté ». Il met en avant des fils de l'Église qui se révèlent être des hommes d'État de haute stature, marquant profondément la France en agissant avec probité et audace, éclairés par la loi de Dieu.

Pour aller plus loin

- Daniel-Rops, *Histoire de l'Église,* tome IV : La cathédrale et la croisade

Le développement théologique médiéval

Frère Benoît Domini

Pour beaucoup de nos contemporains, le mot « Moyen Âge » évoque une période sombre et obscure. D'ailleurs le Moyen Âge, comme son nom l'indique, ne serait qu'une période « moyenne », c'est-à-dire intermédiaire, entre ces deux périodes vraiment importantes que seraient l'Antiquité et la Renaissance. Aussi représente-t-on couramment les hommes du Moyen Âge d'une manière peu flatteuse. Qu'il suffise de rappeler à titre d'exemple le film Les visiteurs qui connut en son temps un vif succès. Sans grande prétention historique, cette comédie nous renvoie du Moyen Âge l'image à peine caricaturée qui habite nos esprits : à l'instar de Messire Godefroy de Montmirail et de son fidèle écuyer, nous pensons que les médiévaux étaient certes animés par de nobles idéaux, mais qu'ils n'en étaient pas moins des hommes assez frustres et ignares, crédules et superstitieux.

En fait, une fois quittés ces préjugés, la réalité du Moyen Âge apparaît bien différemment[1]. En effet, durant la période médiévale, l'Église et la société connaissent un progrès culturel extraordinaire, lequel est particulièrement flagrant dans le domaine théologique. Pour nous en faire une idée, disons tout d'abord un mot sur le XII^e^ siècle qui, comme nous l'avons dit, est marqué par un dégel économique et une expansion démographique assez significative. Ces deux éléments conjugués provoquent le besoin de nouvelles institutions scolaires afin d'éduquer les jeunes nobles et les clercs de plus en plus nombreux[2].

---

[1] En effet, il n'est pas exagéré de voir dans les XII^e^ et XIII^e^ siècles comme un âge d'or dans l'Histoire de la pensée. Bien sûr, le Moyen Âge ne connaît pas le développement scientifique et technique qui marquera l'époque moderne. Cependant, la sagesse des Médiévaux est, quant à elle, tout à fait remarquable.

[2] Les écoles cathédrales qui ressortissent de la juridiction des évêques voient accroître leur importance. L'enseignement qui était jusqu'à lors l'apanage des clercs et des moines devient également dispensé par des « professeurs », soit des clercs ou des laïcs dont – chose inconnue alors – l'unique fonction sociale est la vie intellectuelle.

Les écoles les plus florissantes du XII^e^ siècle apparaissent dans plusieurs villes de la France septentrionale : Laon, Tours, Angers, Reims. Mais la plus célèbre d'entre elles est certainement l'école de Chartres qui verra se succéder à sa tête de grands noms de la théologie du XII^e^ siècle : Yves de Chartres, Bernard de Chartres (que l'on surnomme « le nouveau Socrate » du fait de sa grande sagesse), Gilbert de la Porrée ou encore Thierry de Chartres. Ces auteurs ont en commun l'amour des lettres. Car à Chartres, on étudie assidûment la théologie, mais aussi les sept arts dits « libéraux », soit la grammaire, la rhétorique, la dialectique (*trivium*) ainsi que l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Les théologiens de l'Ecole de Chartres sont d'avis que l'étude des auteurs de l'Antiquité les approchera de la Beauté, et ultimement les approchera de Dieu[3]. La raison d'une telle admiration que les théologiens de Chartres éprouvent pour les auteurs païens tient en une phrase célèbre que l'on attribue à Bernard de Chartres :

> Nous sommes [aurait-il dit] des nains juchés sur des épaules de géants. Nous voyons ainsi davantage et plus loin qu'eux, non parce que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent en l'air et nous élèvent de toute leur hauteur gigantesque.

Autrement dit, le chrétien assume tout ce qu'il y a de vrai et de beau, quand bien même ce vrai et ce beau ont été découverts par des auteurs païens. « Toute vérité vient de l'Esprit-Saint » aime-t-on alors à répéter.

C'est dans ce contexte de grande vitalité intellectuelle que va émerger la figure du sulfureux Pierre Abélard. Versé tout d'abord dans l'art de la guerre, le jeune Abélard opte rapidement pour d'autres combats. En effet, il décide de suivre à Tours, Loches puis Laon des études de philosophie et de théologie. Mais déçu par l'enseignement de ses maîtres, Abélard, qui est un esprit brillant, décide de faire cavalier seul et commence à enseigner à Paris. Sa réputation devient alors très grande. De ce fait, selon ses propres mots, le jeune savant se crut « le seul philosophe du monde » et la superbe enténébra son esprit. Par ailleurs, ses déboires sentimentaux avec la jeune Héloïse mais surtout ses déviations théologiques le conduisirent à être condamné à plusieurs reprises[4].

---

[3] Pierre de Blois écrit en ce sens : « On ne passe des ténèbres de l'ignorance à la lumière des sciences que si l'on relit avec un amour toujours plus vif les œuvres des Anciens ». Et à ceux qui lui reprochaient de passer trop de temps à lire des écrits profanes, Pierre répond : « Qu'aboient les chiens et que grognent les porcs ! Je n'en resterai pas moins le disciple des Anciens ».

[4] Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, accepta néanmoins de recueillir le malheureux et repentant théologien. Abélard acheva donc sa vie dans la retraite d'un prieuré clunisien, usant

Si Abélard mérite à bien des égards sa triste réputation, la nouvelle méthode théologique qu'il initie connaîtra néanmoins une postérité tout à fait noble et respectable. Jusqu'alors, la théologie, c'est-à-dire la discipline qui cherche à explorer le mystère de Dieu à partir de sa Révélation, procédait uniquement par mode de commentaire. Était théologien celui qui lisait et commentait la Bible à l'aide d'autorités, c'est-à-dire à l'aide des écrits des Pères de l'Église. Cette méthode théologique avait sa valeur, mais elle laissait ouvertes de nombreuses questions. En effet, il arrive parfois que les Pères de l'Église s'opposent dans leur manière de commenter la Parole de Dieu, et que malgré leur foi commune, leurs explications ne concordent pas toujours dans les moindres détails. Comment alors surmonter ces oppositions ? Comment donner la bonne explication de la foi si les autorités ne semblent pas toujours d'accord entre elles ?

Pour combler cette lacune, Abélard est le premier théologien à vouloir donner une forme scientifique à l'exposition de ces difficultés nées au contact de la lecture de la Parole de Dieu et des textes de la Tradition. Ainsi, pour Abélard, le théologien doit repérer les grandes difficultés que soulèvent la Bible ou les Pères de l'Église, pour ensuite formaliser ces mêmes difficultés aussi précisément que possible et, enfin, chercher à y répondre par des arguments rigoureux faisant droit à tous les points de vue. La mise en question de la foi constitue donc à ses yeux la meilleure manière d'avancer dans la compréhension du mystère chrétien. Ainsi, de méditation savoureuse de la Parole de Dieu, la théologie se mue peu à peu en une âpre et virile dispute contre de redoutables problèmes spéculatifs.

Cette nouvelle méthode théologique initiée par Abélard est adoptée par plusieurs maîtres du XII^e^ siècle, notamment Pierre Lombard, évêque de Paris. Celui-ci rassemble dans ses Sentences une somme impressionnante de thèses des Pères de l'Église et des docteurs chrétiens relatives aux grands problèmes théologiques. Cette synthèse devient rapidement un best-seller et s'impose comme le manuel de référence en théologie jusqu'au XVI^e^ siècle. En effet, à partir du début du XIII^e^ siècle, tous les théologiens devront obligatoirement commenter les Sentences des Pères consignées par Pierre Lombard en soulevant à leur sujet des questions, auxquelles ils devront apporter des réponses savamment et rigoureusement établies en tenant compte des arguments *pro* et *contra*.

---

de prière et de pénitence pour expier ses fautes passées.

C'est alors la consécration de la méthode théologique initiée par Abélard, méthode qu'on appellera « scolastique » parce développée dans des écoles (*scolae*) situées dans les villes.

Mais la méthode scolastique ne fait pas l'unanimité, loin s'en faut. En effet, les moines cisterciens mais aussi les moines de l'abbaye de Saint-Victor de Paris opposent à la scolastique une autre manière de penser le mystère de Dieu, proche de celle des Pères de l'Église. Bien sûr, tous les théologiens du XII^e^ siècle s'accordent dans une même profession de foi. Cependant, les moines reprochent à la théologie scolastique de conduire ceux qui s'y engagent au vice de la curiosité, c'est-à-dire à un désir excessif de connaissance, aux dépens de l'union amoureuse avec Dieu. Les moines quant à eux ne veulent pas encombrer leur esprit d'une foule de questions qui troubleraient leur recueillement. Par ailleurs, les moines craignent de se livrer aux disputes, c'est-à-dire aux discussions, auxquelles aiment à se livrer les théologiens scolastiques, disputes qui dégénèrent si souvent en pugilat. Et c'est pourquoi de grands théologiens tels saint Bernard, saint Pierre Damien mais aussi Guillaume de Saint-Thierry ou Hughes de Saint-Victor préfèrent s'en tenir à la méthode théologique ancienne, à savoir le commentaire savoureux de la Parole de Dieu, la fameuse *lectio divina*[5].

Cela étant, c'est surtout la méthode scolastique qui sera pratiquée au XIII^e^ siècle, spécialement à Paris. En effet, notre capitale actuelle s'impose dès les années 1200 comme l'école des écoles, un centre intellectuel et spirituel d'une vitalité extraordinaire. Paris, dit-on alors, est « la nouvelle Athènes », elle est « la très noble cité de toute vie de l'esprit ». Selon le mot du pape de l'époque, Paris est le four où se cuit le pain intellectuel de toute la chrétienté.

Bien sûr, il existe à cette époque d'autres foyers de vie intellectuelle : Bologne, Oxford, Toulouse. Cependant, Paris bénéficie par rapport aux autres villes de la chrétienté de conditions économiques et politiques particulièrement favorables, mais surtout de cette institution nouvelle qu'est l'Université. La société médiévale est structurée en corporations qui garan-

[5] Ainsi, les médiévaux font l'expérience que la différence des états de vie conduit tout naturellement à une réelle et légitime diversité dans la manière de pratiquer la théologie. Les moines visent une connaissance dont la finalité immédiate doit être la contemplation amoureuse du mystère divin pour laquelle ils ont renoncé à la sagesse du monde. Les clercs engagés dans la cité et dans l'apostolat, en prise avec les hérésies, les questions morales ou sociales, sont poussés quant à eux à développer une théologie scientifique, loin des charmes et des saveurs de la théologie monastique, mais toute aussi nécessaire pour répondre aux besoins des hommes de leur temps.

tissent à chaque corps de métier des conditions dignes de travail. L'université, quant à elle, est la corporation de tous les professeurs et des étudiants de Paris, divisés en facultés, elles-mêmes divisées par leurs différentes chaires d'enseignement. L'université n'est donc pas un bâtiment mais une fédération d'écoles relativement autonomes, unies entre elle par un règlement qui codifie par le menu la vie intellectuelle de la capitale.

Cette organisation très codifiée de la vie intellectuelle possède plusieurs avantages. Tout d'abord, elle assure aux étudiants certains droits et leur donne ainsi la garantie de mener à terme leurs études sans être soumis aux aléas de la situation politique ou sociale du pays. Ensuite, l'université tire profit de la méthode scolastique : l'enseignement des maîtres sera d'abord un commentaire de livres au programme. Au cours de leur commentaire, les maîtres devront relever les points difficiles qu'ils chercheront ensuite à éclairer. Les maîtres devront par ailleurs, à certaines périodes de l'année, répondre devant toute l'université rassemblée à des questions soulevées par les étudiants. Ces questions peuvent concerner tous les domaines du savoir. Les maîtres devront enfin prêcher des sermons très construits. Ainsi, les règlements de l'université de Paris lui permettent d'être à l'origine de grands progrès culturels, surtout dans le domaine théologique et philosophique. On vient désormais de toutes les nations de la Chrétienté pour bénéficier de l'enseignement des maîtres de l'Université Paris, dont un certain nombre sont des étrangers.

Mais l'université de Paris n'aurait certainement jamais connu un tel apogée sans l'apport des Ordres mendiants. En effet, franciscains et dominicains accèdent rapidement aux chaires d'enseignement de l'Université de Paris. Et leur grande vitalité spirituelle leur donne un vigoureux dynamisme intellectuel qui va stimuler l'ensemble de la communauté universitaire.

Et c'est ainsi que dans une aire géographique très restreinte, la montagne Sainte-Geneviève (*grosso modo* l'actuel quartier latin), et durant une période peu étendue (disons, de 1215 à 1315), Paris devient la pépinière des plus grands esprits de la chrétienté médiévale. On pense ici à l'école franciscaine inaugurée par Alexandre de Halès et développée par Jean de la Rochelle, Eudes Rigaud, saint Bonaventure, Guillaume de Baglione, Gauthier de Bruges, Jean Peckham et bien d'autres noms qui ne nous disent plus grand-chose aujourd'hui, mais qui furent cependant des génies et, bien souvent, de grand spirituels.

Saint Bonaventure notamment mérite toute notre attention. Venu à Paris pour y faire des études, il est très marqué par l'exemple du théologien anglais Alexandre de Halès qui a décidé de quitter sa confortable position de clerc séculier pour prendre l'habit franciscain. Bonaventure, lui aussi, décide d'embrasser l'idéal franciscain. Il quitte tout pour le Christ, sauf l'exercice de la science. En effet, il mettra désormais son intelligence fulgurante au service de la contemplation amoureuse du Verbe incarné. Par sa théologie, Bonaventure désire tracer un itinéraire que les âmes pourront emprunter afin de contempler comme saint François d'Assise le Verbe Créateur et Rédempteur.

Le dynamisme théologique des Dominicains est alors également très impressionnant. Le couvent de Saint-Jacques accueille en effet des esprits prodigieux. Nous pensons notamment à saint Albert, à saint Thomas d'Aquin ou au Bienheureux Pierre de Tarentaise et leurs compagnons. L'amour de Dieu et le désir de sauver les âmes brûlent ces saints religieux. Et ceux-ci trouvent dans la théologie une manière d'anticiper sur la terre la joie de la vision béatifique. Ainsi, leur théologie apparemment si austère et technique, cette théologie qui se veut si scientifique, ne prend sens que par rapport au désir de Dieu qui les animait, et à leur soif de transmettre aux autres d'une manière convaincante le fruit de leur contemplation. Le représentant éminent de cette théologie est saint Thomas d'Aquin, qui, nous dit le concile Vatican II, demeure le maître de ceux qui enseignent et pratiquent la théologie.

Le temps est venu maintenant d'achever cette présentation qui, vous l'imaginez bien, mériterait d'être longuement poursuivie. Car la vie de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin et des autres théologiens du XIII^{e} siècle vaut les meilleurs romans. Retenons simplement ici qu'en suscitant l'éclosion d'esprits géniaux qui étaient aussi de grands amis de Dieu, la France a doté l'Église d'un patrimoine culturel exceptionnel que nous aurions intérêt à exploiter à nouveau.

En effet, le Moyen Âge nous rappelle que la foi ne s'oppose pas à la raison, bien au contraire. Lorsque Dieu touche le cœur d'un homme, la grâce vient illuminer son intelligence et l'ouvre à la vraie lumière. Prions le Seigneur pour qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'hommes s'ouvrent à l'action illuminatrice du Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle. Alors nos sociétés, si développées scientifiquement et techniquement, redécouvriront la joie de la sagesse.

Les croisades : l'esprit de pénitence à l'épreuve de la faiblesse humaine

Sœur Jeanne-Thérèse Domini

Au-delà des poncifs (canonisation excessive ou diabolisation simpliste) les croisades doivent en premier lieu être comprises dans l'esprit qui a guidé leur prédication. S'il est vrai que des motifs politiques et économiques sont venus biaiser l'esprit initial des croisades, il est évident néanmoins que l'élan premier est religieux et qu'il faut le prendre en compte pour comprendre le succès du voyage outre-mer. Cette petite intervention n'aura donc pas essentiellement pour but de donner une vue d'ensemble de la croisade, mais plutôt de donner la parole aux contemporains de l'événement, pour en comprendre l'esprit initial et ses déviations.

I. Libérer Jérusalem

De fait, les conquérants de l'islam ont pris Jérusalem en 638, mais au X^e^ siècle, les pressions politiques et religieuses sur les chrétiens d'Orient redoublent d'intensité et de violence. Persécutions brutales entre 1006 et 1015 par le calife al-Hâkim qui détruit le Saint-Sépulcre, rase des églises, interdit les pèlerinages. Les empereurs de Constantinople demandent alors de l'aide auprès des princes occidentaux et de Grégoire VII. L'Église légitime ce départ pour la guerre au nom de la guerre juste, théorisée par la Tradition, notamment par saint Augustin : en l'occurrence, cette guerre est juste en ce qu'il s'agit d'une libération et non d'une conquête.

Mais on ne peut comprendre le succès de ces prédications pour le départ en croisade si on ne comprend pas ce que représente Jérusalem pour les contemporains :

> La liturgie, les textes bibliques, les fresques des églises, les récits de pèlerinages évoquent en permanence la cité sainte vers laquelle se dirigent chaque année des voyageurs de toute condition sociale. Mourir sur la route de Jérusalem est perçu comme le plus sûr chemin vers le Ciel. Car c'est là-bas qu'aura lieu la Parousie, le triomphal du Christ dans les derniers temps ; c'est là

qu'est le centre de la terre, au pied du Calvaire, sous lequel gisent les ossements d'Adam et Eve.[1]

Contrairement à notre époque anthropocentrée, où le centre du monde, c'est l'Europe, eux ont une vision théocentrée de la terre ! « Pour les fidèles présents à Clermont, l'invitation du pape est une exhortation à retourner à la source de la foi et à se rapprocher de Dieu »[2]. Là apparaît clairement le fait que la croisade n'est pas l'équivalent chrétien du *djihad*, comme si toutes les religions mises dans le même sac, fonctionnaient selon les mêmes ressorts et débouchaient uniformément sur la même violence. Or, le djihad est dans le coran non seulement une attitude intérieure mais aussi (et souvent) une offensive en vue de convertir, si besoin de force, les non musulmans qui sont des musulmans qui s'ignorent, puisque l'islam est la religion naturelle. Or, telle n'a jamais été le but ni revendiqué ni même officieux de la croisade, tel qu'on peut les reconstituer des sources de l'époque. Le but n'est pas la conversion de force de l'infidèle mais le salut du croisé.

II. L'esprit de pénitence

O. Hanne souligne dans son livre le génie historique du catholicisme, que l'idée de croisade est née de l'évangélisation des meurs guerrières initiée par l'Église par l'encadrement de la chevalerie et par la Paix de Dieu. Le pape urbain II, en appelant à la croisade, commence par condamner la violence des chevaliers et les invite à employer cette force, qu'ils utilisent pour des brutalités injustes, pour défendre les chrétiens d'Orient : il s'agit de « purifier la violence », de la catalyser vers un but noble, une guerre juste et une guerre sainte au cours de laquelle le soldat trouve la sainteté en se dépouillant, en souffrant et en mourant :

> Ô frères très chéris, s'il est vrai que vous aspirez à Celui qui est l'auteur de la sainteté et de la gloire, si vous chérissez, si vous désirez ardemment connaître les lieux de cette terre où se retrouvent ses traces, c'est à vous qu'il appartient de faire les plus grands efforts, avec le secours de Dieu, qui marchera devant vous et combattra pour vous, afin de purger cette cité sainte et ce glorieux sépulcre des souillures qu'y amassent les Gentils par leur présence [...]. Jusqu'à présent vous avez fait des guerres injustes [...]. Maintenant nous vous proposons des guerres qui portent en elles-mêmes la glorieuse récompense du martyre, qui seront à jamais l'objet des éloges du temps présent et de la postérité.

[1] O. Hanne, *Le génie historique du catholicisme*, éditions de l'Homme Nouveau, 2016, p. 41-42.
[2] *Ibid*., p. 42.

La croisade a donc une dimension d'abord pénitentielle :

> Quiconque par seule piété, aurait-il dit, non pour gagner un honneur ou argent, aura pris le chemin de Jérusalem en vue de libérer l'Église de Dieu, que son voyage lui soit compté pour seule pénitence.[3]
>
> Frères, il vous faut souffrir beaucoup au nom du Christ : misère, pauvreté, nudité, persécution, dénuement, infirmités, faim, soif et autres maux de ce genre.[4]

Olivier Hanne commente :

> Partir pour Jérusalem a d'abord valeur de pèlerinage d'expiation, c'est pourquoi le pape y associe le pardon des fautes (l'indulgence), des jeûnes, des prières et fait coudre la Croix du Christ sur les épaules des partants (les « croisés »). Chacun savait en prenant la route qu'il avait peu de chance de revenir. La croisade n'est pas un mouvement de haine contre les musulmans, mais une expiation contre l'ennemi intérieur du genre humain.[5]

Le modèle du croisé reste à jamais Saint Louis, mourant dans le dénuement devant Tunis, en s'écriant « Jérusalem ! », dans l'échec apparent, configuré au Christ, lui qui ayant acquis la couronne d'épine de son Seigneur, l'avait porté en procession, pieds nus, jusqu'à Notre dame de Paris avant de faire bâtir comme écrin des reliques de la Passion, la sainte Chapelle, joyau de l'art gothique. Pénitent rigoureux et pauvre, il ne recule devant rien pour la gloire de son Dieu : rien n'est trop beau pour Notre Seigneur.

III. Déviations et retour à Dieu

Toutefois, dès le début, les Barons qui se croisent ont une approche plus réaliste et pragmatique des croisades : ils savent qu'ils peuvent gagner terres et gloire. La croisade devient une guerre offensive et intéressée. Les massacres planifiés de la prise de Jérusalem, suscitent l'affliction de l'archevêque Guillaume de Tyr. Mais ce fut réellement la quatrième croisade (1202-1204) qui signa le détournement le plus radical de l'esprit de la croisade. Les chevaliers sollicitent la flotte de Venise pour leur transport. Venise était alors une véritable puissance commerciale, elle avait acquis un nombre considérable de comptoirs dans toute la Méditerranée. Mais comme condition du transport Venise fixe la prise de Zara, un de leur ancien comptoir émancipé, puis, après une suite d'événements complexes, la

---

[3] Guibert de Nogent, *Gestes de Dieu à travers les Francs*, 2, 2 (*Gesta Dei per Francos*, traduction de E Guizot).

[4] *Gestes des Francs pour libérer Jérusalem*, XII^e^ s.

[5] O. Hanne, *op. cit*. p. 42.

prise de Constantinople d'une violence inouïe, malgré l'opposition du pape. La soif de l'argent de la vengeance et de l'esprit de lucre, a supplanté l'esprit de pénitence. Lorsqu'Innocent III finit par apprendre la vérité, le ton est sans appel :

> Comment l'Église des Grecs reviendra-t-elle à l'unité ecclésiastique et à l'amour envers le Siège apostolique, elle qui a été opprimée par tant de tourments et de persécutions ? Elle n'a vu chez Les Latins qu'un modèle de perversion et des œuvres de ténèbres, de sorte qu'elle pourrait logiquement les haïr plus que des chiens. Ceux qui croyaient rechercher le bien du Christ et non le leur, qui devaient tirer leurs glaives contre les païens, les ont souillés du sang des chrétiens. Ils n'ont épargné ni la religion, ni l'âge, ni le sexe.[6]

La nature humaine déchue a repris ses droits. Et les conséquences sont irrémédiables, figeant définitivement la scission entre Orient et Occident. Me reprochera-t-on de souligner cet aspect peu glorieux de la croisade ? De fait, s'il est une chose que nous pouvons aussi apprendre de nos Pères, c'est, au milieu même des pires turpitudes, la reconnaissance du péché et son aveu. Si nos Pères n'ont pas toujours été meilleurs que nous, leur foi viscérale et leur sens du péché, voilé certes chez certains, mais vivace collectivement, les empêchaient de méconnaître les droits de leur créateur, et de s'autojustifier en conscience. À la fin du XIII^{e} s. les latins sont définitivement expulsés de Terre sainte, victime de leurs divisions mais aussi de la difficulté de défendre en terre d'islam des enclaves latines. Jacques de Vitry, un chroniqueur de l'époque, (représentatif de l'interprétation générale des événements par les autres historiens et chroniqueurs de l'époque), en réfléchissant sur les causes de l'effondrement des États latins d'Orient commence, avant de détailler les causes humaines des défaites, par en pointer l'origine divine :

> En châtiment des péchés des impies (chrétiens) et des crimes des sacrilèges, qui souillaient la Terre sainte de toutes sortes de méfaits et provoquaient le Seigneur, lui, qui est doux et affable, s'est fait cruel pour nous, Et ainsi, nous voilà la risée de nos voisins, et nos ennemis se moquent de nous [...].[7]

L'argumentation pourrait nous choquer ou nous sembler puérile. Elle est pourtant habituelle à cette époque et ne fait que reprendre les développements des auteurs vétérotestamentaires. L'Occident médiéval était

---

[6] O. HANNE, *Innocent III, la stupeur du monde*, Belin, 2012.

[7] *Historia orientalis*, trad. J. Donnadieu, cité in P.E. BARRAL, O. HANNE, *La grande Syrie*, éditions du grenadier, 2016, p. 202.

conscient qu'en abandonnant la loi de Dieu, on s'exposait à ce que Dieu nous laisse ensuite assumer les conséquences dramatiques de nos actes. Point de désespoir pour autant, car les chrétiens savaient aussi qu'une imploration humble et pénitente pouvait sauver leur âme de la mort éternelle. Le pèlerinage demande d'aller de l'avant une fois la faute pardonnée.

Je conclus avec O. Hanne :

> Intégrée dans ce vaste courant de purification spirituelle, la croisade était une réponse à une attente de libération générale : libération de Jérusalem, des mœurs et des âmes. Dès que cet élan s'essouffla, la croisade devint une opération de conquête et de prestige qui épuisa les forces venues d'Europe, fragilisa Byzance et l'Orient musulman, et ne put perdurer au-delà du XIII[e] siècle.[8]

Prêchée pour la première fois en 1095, on date souvent la fin des croisades par la prise de Saint-Jean d'Acre en 1291. Alors que nous nous préparons à notre consécration communautaire et personnelle aux Cœurs de Jésus et de Marie, implorons pour nous l'esprit de pénitence, qui naît de la juste considération de nos fautes et de la confiance inébranlable en la miséricorde de Notre Seigneur, mais aussi cet élan enthousiaste qui nous pousse à porter nos pas résolument vers la Jérusalem céleste !

« O Jérusalem, ville du Dieu Très-Haut, lève les yeux et vois ton Seigneur qui va venir pour te dégager de tes liens »

Pour aller plus loin

- O. HANNE, *Le génie historique du catholicisme*, éditions de l'Homme Nouveau, 2016

[8] O. HANNE, *Le génie…*, *op. cit.*, p. 49.

La spiritualité française au XII^e et XIII^e siècle

Frère Augustin Domini

Chers amis, aujourd'hui nous allons approfondir la spiritualité des XII^e et XIII^e siècles en France, une spiritualité qui s'est développé d'une manière tout à fait particulière à cette époque avec le renouveau d'ordres anciens, comme la réforme cistercienne des Bénédictins, et avec l'apparition de nouveaux ordres qui ont tous contribué à enraciner l'évangile dans notre pays. Dans un premier temps, nous verrons comment ces différents charismes ont enrichi la Fille aînée de l'Église dans une spiritualité à la fois contemplative et missionnaire. Nous verrons ensuite comment ils ont contribué à développer une spiritualité centrée sur Jésus, par le développement du culte du Saint-Sacrement et de la dévotion au Sacré-Cœur. Enfin comment ne pas parler de la dévotion mariale qui va connaître à cette époque une expansion fulgurante et préparer les cœurs à la consécration de la France plusieurs siècles après ?

I. Divers charismes pour enrichir la spiritualité de la Fille aînée de l'Église

La fin du XI^e siècle avait été marquée par la réforme grégorienne. Il ne s'agissait pas d'abord d'une réforme de structure, mais principalement d'une réforme des cœurs, d'un grand appel à la conversion et à la sainteté en particulier pour le clergé dont les mœurs étaient malheureusement bien relâchées. Il fallait tout simplement revenir à une vie conforme à l'évangile. La réponse à cet appel s'est déclinée en France de diverses manières en ces deux siècles. Saint Grégoire VII pour la purification des mœurs du clergé promut la règle de saint Augustin. Celle-ci permettait d'allier l'apostolat à une vie régulière, à l'image du monastère de saint Augustin qui avait réuni des clercs dans son évêché. C'est ainsi que le XII^e siècle vit un essor de la vie canoniale. Parmi ces chanoines réguliers, on trouve en France les Prémontrés ou ceux de l'Abbaye de Saint-Victor à Paris qui n'était pas seulement une école théologique, mais qui possédait de véritables maîtres spirituels comme Guillaume de Champeaux, grand ami de saint Bernard, Hugues de Saint-Victor et bien d'autres. La

primauté était donnée à la vie spirituelle et l'étude rigoureuse qui était pratiquée était en vue d'un développement des âmes dans l'union à Dieu. En ce même siècle, saint Bernard à la suite de saint Robert de Molesmes réformait l'ordre bénédictin à Cîteaux puis à Clairvaux, pour une fidélité plus grande à la Règle de saint Benoît. Les moines se sont efforcés de revenir à la ferveur première du monachisme, par un désir de conversion personnelle toujours renouvelé. Dans un siècle qui donne de plus en plus d'importance à la science, et en particulier à la dialectique, comme en témoigne le célèbre Abélard, le moine est appelé à développer les vertus et vit dans une perspective eschatologique, c'est-à-dire qui concerne les fins dernières et en particulier son salut. Il n'est pas étranger au salut des autres hommes, car de son salut dépend aussi celui des autres. Les moines cisterciens insistent sur deux vertus qui vont ensemble : l'humilité et la charité. Saint Bernard a longuement commenté les degrés de l'humilité qu'il nous faut parcourir et les degrés de l'orgueil qu'il nous faut descendre pour que l'âme puisse devenir vraiment épouse du Christ. Au XIII^{e} siècle apparaissent de nouveaux charismes avec les ordres mendiants comme les Dominicains, les Franciscains, mais aussi les Carmes ou encore les Augustins. Les Franciscains, par leur pauvreté radicale et l'évangile vécu sans glose, c'est-à-dire sans accommodement, à la suite de saint François enracinent l'évangile dans les cœurs et rappellent aussi la nécessité de la pénitence pour se sauver. Ils embrassent Dame Pauvreté en choisissant de vivre la pauvreté la plus radicale possible en s'abandonnant à la Divine Providence. Par l'exemple d'une vie la plus parfaitement évangélique, ils tentent de conquérir les âmes à Dieu et d'obtenir ainsi la conversion des pécheurs. Saint François apparaissait vraiment comme un *alter Christus*, un autre Christ. Quant à l'Ordre des Prêcheurs, né dans le Midi languedocien de la France pour défendre la vraie foi face à l'hérésie des « bons hommes » (ou des Cathares), et des Vaudois, il apporta à l'Église et à la France un charisme d'évangélisation par la prédication pour le salut des pécheurs. On lit au début de leurs constitutions « Notre ordre dès le début a été spécifiquement institué pour la prédication et le salut des âmes. » Saint Dominique, passait des nuits en prière durant lesquelles on l'entendait souvent pleurer et s'exclamer : « Que vont devenir les pécheurs ? » Les ordres mendiants ont donné en France une impulsion à une spiritualité missionnaire.

II. Une spiritualité christocentrique

La spiritualité a pris aux XII^{e} et XIII^{e} siècles un tournant christocentrique, c'est-à-dire centrée sur Jésus. Avec une théologie qui laissait davantage

place à la nature, à l'humanité, on commença à contempler davantage Jésus, le Fils de Dieu dans son humanité. Saint Bernard en fut un exemple éloquent. Ecoutons ce que nous dit le Père Bernard Peyrous dans son *Histoire de la Spiritualité* :

> Saint Bernard est de tempérament spirituel, une âme amoureuse de Jésus. Il n'a pas trouvé de meilleure manière d'exprimer cet amour que de commenter le Cantique des Cantiques. Par là, il marque une étape essentielle dans un mouvement, que l'on retrouvera plusieurs fois dans la spiritualité, de retour à Jésus [...] C'est par Jésus que saint Bernard connaît Dieu, et par Jésus dans son humanité.[1]

C'est surtout Jésus enfant et Jésus dans sa Passion que l'on contemple. Saint Bernard a contemplé avec amour les plaies de Jésus crucifié et en particulier la plaie du Cœur transpercé de Jésus : « Le fer l'a transpercé jusqu'au Cœur, afin qu'il sût dès lors compatir à notre nature si fragile. Le secret de son Cœur se révèle par les ouvertures de son Corps[2] », disait-il. La contemplation du Verbe incarné était la source nécessaire pour acquérir l'humilité.

Les Franciscains, arrivés assez vite en France, à Vézelay, ont aussi développé une contemplation de Jésus dans son humanité, Jésus enfant, mais aussi Jésus dans sa Passion à la suite de saint François, qui s'est converti devant le crucifix de la chapelle Saint-Damien et a reçu les stigmates sur le Mont Alverne. Saint Bonaventure a développé une dévotion au Cœur transpercé de Jésus comme l'atteste un sermon qu'il nous a légué. Ecoutons-le :

> Alors le sang du Sauveur coula, mêlé d'eau ; et ainsi fut versé le prix de notre salut, prix, qui venant de s'échapper du secret de son Cœur comme d'une source, donna aux sacrements de l'Église la vertu de conférer la vie de la grâce, et devint pour ceux qui vivent en Jésus-Christ, un breuvage d'eau vive qui rejaillit jusque dans la vie éternelle[3].

Les XII[e] et XIII[e] siècles marquèrent aussi un tournant important dans l'approfondissement du culte eucharistique. En effet, après l'hérésie de Bérenger de Tours qui affirmait que l'Eucharistie était seulement un signe de la présence de Jésus, des théologiens comme saint Thomas d'Aquin ou saint Bonaventure approfondirent le Mystère de l'Eucharistie comme transsubstantiation : le changement de la substance du pain et du vin dans la substance du Corps et du Sang de Jésus. Saint Thomas d'Aquin a écrit des

---

[1] Bernard PEYROUSE, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, p. 88.

[2] SAINT BERNARD, *Sermon 61 sur le Cantique des Cantiques*.

[3] SAINT BONAVENTURE, *La vigne mystique*, chapitre 3.

hymnes magnifiques pour la fête du Saint-Sacrement que nous utilisons toujours aujourd'hui et on raconte qu'il pouvait passer des heures la tête dans le tabernacle (vous êtes fortement invités à ne pas l'imiter sur ce point). Ils puisaient dans l'exemple de leurs fondateurs respectifs, cet amour pour Jésus Eucharistie. Saint François passait beaucoup de temps à genoux devant le tabernacle. Saint Dominique, qui était prêtre célébrait la messe presque tous les jours, ce qui relevait de l'exception à l'époque surtout pour un missionnaire qui prêchait sur les routes. Dans la pratique concrète de l'Eucharistie, fut insérée au moment de la consécration l'élévation du Corps et du Sang du Christ pour que les fidèles puissent le contempler et l'adorer. Au XIII[e] siècle apparurent les premières monstrances, souvent pour exposer une hostie miraculeuse. On voulait voir Jésus pour l'adorer. Ainsi commencèrent les premières adorations eucharistiques avec exposition du Saint-Sacrement qui ne supprimaient nullement l'adoration de Jésus dans le tabernacle.

III. Une spiritualité mariale

Les deux siècles dont nous parlons ont vu la dévotion mariale prendre un essor considérable. Comment ne pas parler ici de la dévotion filiale de saint Bernard ? (J'ai conscience que Père Bernard en parlerait bien mieux que moi.) Une habitude s'était prise chez les moines convers qui ne récitaient pas au chœur les cent cinquante psaumes de réciter cent cinquante *Pater Noster*. Peu à peu, les Cisterciens en sont venus à saluer la Vierge Marie cent cinquante fois avec des Ave Maria. Saint Bernard a bien mérité le titre de chantre de la Vierge Marie, lui qui disait : « *De Maria numquam satis* » – De Marie, on n'en parle jamais assez. La dévotion mariale ne l'éloignait pas de Jésus, mais au contraire, comme nous l'avons dit tout à l'heure, saint Bernard était un amoureux passionné de Jésus. La Sainte Vierge était pour lui l'aqueduc de la grâce. Nous devons à saint Bernard la finale du *Salve Regina*, prière que les moines récitaient et à la fin de laquelle il ajouta spontanément et filialement ces mots affectueux envers notre Mère du Ciel : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*. » Nous connaissons bien aussi sa prière : « Regarde l'étoile, invoque Marie » dans laquelle il invitait à se tourner vers Marie dans les dangers, les tentations, dans le doute. Peut-être connaissez-vous aussi cet épisode de la vie de saint Bernard où la Sainte Vierge lui reprocha de ne pas s'être incliné devant sa statue et de la saluer, ce qu'il ne manquait pas de faire habituellement ?

Les Franciscains aussi avaient une grande dévotion à Notre-Dame, puisque la portioncule était une chapelle dédiée à la Sainte Vierge et fut le lieu de naissance à proprement parler de l'Ordre des Frères Mineurs, selon le désir de saint François. Saint François s'adressait à la Sainte Vierge d'une manière très affectueuse et chantait ses louanges et l'avait choisie comme avocate de son ordre, comme le rapportent certains de ses premiers frères. Quant aux Dominicains, dès leurs commencements, la Sainte Vierge accompagna leur prédication. Lorsque saint Dominique réunit à Prouilhe des anciennes « parfaites », comme on appelait ces jeunes filles Cathares qui se réunissaient pour mener une vie dans la chasteté parfaite, il plaça le monastère sous la protection de Notre Dame. Des frères ont témoigné au procès de canonisation de saint Dominique qu'il se déplaçait souvent en chantant avec joie l'Ave Maris Stella. Plusieurs fois saint Dominique eut des visions de la Sainte Vierge qui lui rappela qu'elle avait pris son ordre sous sa protection. Une nuit, alors qu'il était en prière, il vit Notre Dame bénir ses frères dans le dortoir et quand il lui eut demandé qui elle était, elle se présenta ainsi : « Je suis celle que vous invoquez ainsi chaque soir avec ces paroles *eia advocata nostra* (la prière du *Salve Regina*)[4] ». Elle se présenta comme l'avocate de son ordre. Mais le fait le plus marquant et le plus connu dans la dévotion mariale qui s'est développé avec saint Dominique et ses fils concerne la prière du Rosaire. En 1214, dans la forêt de Boucogne près de Toulouse, alors que Dominique était découragé du peu de fruit de sa mission auprès des Albigeois, il vit la Sainte Vierge qui lui confia son « psautier », comme elle-même appelait la prière du rosaire, pour féconder sa mission. Les fils de saint Dominique furent ardents dans cette prière. Le Bienheureux Romée de Livia qui avait connu saint Dominique fut enterré en 1261 avec la cordelette à nœuds qui lui servait à réciter 1000 Ave Maria par jour[5]. Les Dominicains reçurent la mission de propager la prière du Rosaire, ce que la Sainte Vierge confirma au XV^{e} siècle avec le Bienheureux Alain de la Roche, ainsi que par l'intermédiaire du pape saint Pie V, Dominicain à l'occasion d'un autre grave danger, celui de l'Islam, et Grégoire XIII au XVI^{e} siècle.

[4] Augustin Laffay, o.p., *Marie de Nazareth.*

[5] Sur la vie de saint Dominique, Frère Augustin LAFFAY, *Saint Dominique*, éd. Presses de la Renaissance. Nous pensons quant à nous que le don du rosaire à saint Dominique n'est pas une légende.

Conclusion

La Providence a voulu que la France en ces XII^e^ et XIII^e^ siècles connaisse un véritable développement de la spiritualité, par un enracinement profond de l'évangile dans les cœurs, grâce particulièrement aux ordres religieux qui ont donné à la Fille aînée de l'Église un nouveau souffle spirituel dont a bénéficié l'ensemble de la société médiévale. Dieu a voulu qu'en ces siècles se développent la contemplation de Jésus dans son humanité, et en particulier dans sa Passion et a préparé ainsi le terrain pour les apparitions du Cœur de Jésus à Sainte Marguerite-Marie quelques siècles plus tard. Il a voulu aussi que sa Mère soit particulièrement honorée et c'est de la France que la Vierge Marie a voulu propager la prière du Rosaire. Demandons la grâce de nous attacher encore plus profondément aux Cœurs de Jésus et de Marie, et de vivifier notre prière du Rosaire en ce mois de Marie.

L'art gothique

Frère Thomas Domini

Introduction : l'écoute de la nature

Dans la logique de certains (du monde), est gothique ce qui est barbare, ce qui vient des peuplades du Nord, des francs, de l'Île-de-France.

Pour d'autres, c'est ce qui sortirait d'un Moyen Âge obscure.

Pour nous gothique signifie élan !! Élan vers quoi ? Vers la lumière !

L'incendie de N.-D. de Paris, curieusement, n'a laissé indifférent personne. Ici, on a dû reconnaître que le passé pouvait influer sur notre présent… La France, c'est Notre Dame ; Notre Dame, c'est la France, c'est la mémoire et donc le présent de notre Histoire, c'est notre identité. Gaudi, l'architecte de la *Sagrada Familia* pouvait affirmer qu'une église est la seule chose à pouvoir exprimer ce que ressent un peuple, parce que la religion est ce qu'il y a de plus élevé dans l'Homme.

Reparlons, brièvement, du contexte culturel qui permit de telles constructions avant de retracer l'évolution du gothique vers la lumière pour voir comment cet élan a été réalisable d'un point de vue architectural. Nous pourrons ajouter un mot sur la sculpture gothique avant, pour terminer, de revenir brièvement sur les caractéristiques générales de l'art gothique (finalement pas si barbare que cela !).

I. Contexte culturel

On assiste, pendant environ trois siècles, à partir du début du XI^e^, en Europe, à une ferveur artistique extraordinaire. Un ancien chroniqueur décrit ainsi l'enthousiasme et le zèle de cette époque :

> Il se produisit que, partout, on commença à reconstruire les églises, bien qu'un grand nombre, qui étaient encore en bonnes conditions, n'avaient pas besoin d'une telle restauration. […] En somme, presque toutes les églises cathédrales, un grand nombre d'églises monastiques, et même les oratoires de villages, furent alors restaurés par les fidèles.

Divers facteurs contribuèrent à cette renaissance de l'architecture religieuse.

1. Tout d'abord, les conditions historiques plus favorables, telles qu'une plus grande sécurité politique, accompagnée par une croissance constante de la population et par le développement progressif des villes, des échanges et de la richesse.

Une unanimité caractérisée par la foi, que nous retiendrons sous le beau nom de « Christianitas », conditionne également la construction de ces merveilles que sont les cathédrales : de manière différente mais en chœur, participait toute la communauté chrétienne et civile ; les humbles et les puissants, les analphabètes et les savants participaient, car dans cette maison commune, tous les croyants étaient instruits dans la foi. Maurice de Sully par exemple, n'était qu'un simple paysan et son frère, lui aussi archevêque, présida à la construction de la cathédrale de Bourges.

2. Le nouvel humanisme, né de la foi et de l'approfondissement théologique des grands docteurs scolastiques, n'est pas sans influence dans le domaine de l'art religieux et plus largement dans cette aspiration de l'Homme médiéval : l'Intelligence est capable de recevoir la Lumière révélée et d'élever tout l'Homme et tout ce qui fait la vie de l'Homme dans un grand élan de retour au Dieu créateur de la beauté.

II. Une évolution architecturale : vers la lumière

Le nouvel art gothique, né cette fois-ci en France, aux XII^{e} et au XIII^{e} siècle, avec deux caractéristiques nouvelles par rapport au roman, c'est-à-dire l'élan vertical et la luminosité.

Les cathédrales gothiques sont une véritable synthèse de foi et d'art harmonieusement exprimée à travers le langage universel et fascinant de la beauté, qui aujourd'hui encore suscite l'émerveillement.

Grâce à l'introduction des voûtes sur croisée d'ogives, qui reposaient sur de robustes pilastres, il fut possible d'élever considérablement la hauteur. L'élan vers le haut voulait inciter à la prière et était dans le même temps une prière. La cathédrale gothique entendait traduire ainsi, dans ses lignes architecturales, l'aspiration des âmes vers Dieu. En outre, avec les nouvelles solutions techniques adoptées, les murs du périmètre pouvaient être percés et embellis par des vitraux polychromes [...] les fenêtres devenaient de grandes images lumineuses, parfaitement adaptées pour instruire le

peuple dans la foi. [...] Des vitraux peints, une cascade de lumière se déversait sur les fidèles pour leur raconter l'histoire du salut et les entraîner dans cette histoire.

Ce n'est donc pas l'Homme qui s'élève lui-même par l'œuvre de ses mains (comme à Babel), mais c'est Dieu qui l'attire et l'élève vers le haut.

L'art gothique, bondit vers le ciel en maîtrisant toujours plus les poussées horizontales qu'il convertit en poussées cette fois-ci, verticales. Né, probablement de façon concomitante, à Saint-Denis et à Chartres au début du XII^{e} siècle, le nouvel art va s'épanouir durant le XIII^{e} en gothique dit rayonnant, justement en raison de la présence de toujours plus de rayons lumineux à l'intérieur de l'église, puis flamboyant, dès la fin du XIII^{e}, à cause de la maîtrise toujours plus parfaite des propriétés de la pierre et de la grande affection pour les courbures en forme de flamme qui s'en suivit.

Nous pouvons mieux comprendre le sens qui était attribué à une cathédrale gothique, en considérant le texte de l'inscription gravée sur le portail central de Saint-Denis, à Paris :

> Passant, toi qui veux louer la beauté de ces portes, ne te laisse éblouir ni par l'or, ni par la magnificence, mais plutôt par le dur labeur. Ici brille une œuvre célèbre, mais veuille le ciel que cette œuvre célèbre qui brille fasse resplendir les esprits, afin qu'avec les vérités lumineuses ils s'acheminent vers la véritable lumière, dont le Christ est la véritable porte.

Le Christ est donc la Porte qui nous ouvre sur la lumière du ciel qui rentre dans l'église.

Mais comment l'architecture a-t-elle recherché puis trouvé la lumière ?

En quelques années, les découvertes architecturales se succèdent les une aux autres, comme dans une réaction en chaîne :

À Saint-Denis, nous trouvons, dans le déambulatoire consacré dès 1140 une croisée d'ogives parfaitement montées.

Chartres quant à elle, verrouille les forces latérales et maîtrise les valeurs murales en donnant à chaque travée de la nef son unité intime et totale.

Paris, de son côté, prend le parti d'appuyer les collatéraux sur deux puissantes tours, ce qui permettra de diminuer l'importance des tribunes dans le maintien de la cohésion de la nef.

Plus tardivement, les architectes de Notre Dame introduiront une innovation déterminante : l'emploi d'arcs boutants, qui rejetteront à l'extérieur les contraintes architecturales.

Sens, consacrée en 1164, en accentuant la courbure des voûtes, parvient à supprimer tout bonnement les tribunes de côté, permettant une invasion de lumière dans la nef.

Bourges, comme Sens a supprimé les tribunes. Elle introduit en plus deux innovations : d'une part, les cinq vaisseaux, les cinq nefs d'inégales ampleur, s'élèvent successivement comme un escalier jusqu'au sommet de la voûte maîtresse à plus de 37 m de haut. D'autre part, des colonnettes accolées aux hautes piles, filent jusqu'aux nervures de la voûte qu'elles contribuent à amortir, et accentuent en même temps l'effet d'aspiration du regard vers le haut. Grâce à ces deux idées géniales, la lumière est aussi distribuée de façon harmonieuse aux divers étages, unifiant le volume intérieur.

Le chœur de la cathédrale d'Amiens, achevé en dernier, annonce déjà le style plus avancé, qualifié de « rayonnant ».

Les autres grandes cathédrales, on peut dire, parachèveront ces découvertes, et bénéficieront de l'apport des siècles ultérieurs.

La maîtrise de la pierre et de ses contraintes, s'achemine avec détermination vers son sommet. La Sainte Chapelle en sera un exemple fabuleux.

Nous sommes sous le règne de Saint Louis, au milieu du XIII^{e} siècle. Ici, l'édifice ne repose plus sur des murs obscurs, mais flotte sur un triforium vitré, s'appuyant entièrement sur de minces colonnettes. La lumière a achevé ici sa conquête.

III. La sculpture gothique

La sculpture quant à elle, est dans un premier temps très dépendant de l'architecture. Dans l'art roman, la place libre à l'inspiration du sculpteur et accessible au regard du dévot était plutôt rare.

Le nouvel art gothique laisse plus de place à la fois dans la hauteur et dans la largeur : on n'est plus limité par la courbure de l'arc en plein cintre. Dès lors, la sculpture iconographique peut donner son plein, non plus sur les chapiteaux, mais à l'extérieur, à la porte de l'église.

La sculpture va peu à peu prendre son autonomie. Tout d'abord, elle fait bloc avec la colonne. Elle s'en détache ensuite peu à peu, tout en s'assouplissant et s'acheminant vers la vérité du corps humain, avec ses proportions et son expression. La crainte des visages romans se mue alors en un sourire bienveillant. Un grand calme et une grande sérénité naissent de la communion de l'Homme avec Dieu, communion où l'Homme retrouve ses proportions, de manière significative d'ailleurs.

La porte de l'église se transforme en immenses portails à partir duquel le fidèle, redisons-le, « s'acheminent vers la véritable lumière, dont le Christ est la véritable porte ».

A Chartres, autre berceau de la sculpture gothique, la vie cachée du portail de droite est relié à la vie glorieuse du Christ et à sa vie publique par une frise historique retraçant des scènes évangéliques.

Les statues de la Sainte Chapelle, sculptées dans la seconde moitié du XIII^{e} s. sont quant à elles complètement affranchies du cadre architecturale. Contrairement à ce qui se faisait précédemment, elles ont même carrément rejoint le mobilier de la nef, en rythmant l'avancée.

Amiens est le premier sourire du gothique. Son ensemble sculpté est l'un des plus complets et des mieux conservés. Les grandes statues prennent des attitudes simples et vraies, et n'hésitent plus à adresser un sourire délicatement bienveillant.

Celui-ci s'épanouira de manière merveilleuse à Reims, presque en hilarité, celle de celui qui ne met sa confiance qu'en Dieu. L'ange du sourire incarne l'épanouissement de l'Homme et de l'art en ce dernier ensemble sculptural du XIII^{e} s. Il est le symbole de l'Histoire chrétienne de la France, que nous avons repris en guise de tracte de cette neuvaine. Les statues se détachent désormais largement de la façade, en sortent carrément afin de rejoindre celui qui, penaud devant sa misère rentre dans la Maison de Dieu.

Je ne sais pas différencier le roman du gothique ?

Il suffit de lever les yeux et d'observer si les arcs permettent ou non de larges ouvertures, si la voûte est rassemblée sur une clé d'ogive ou non. Il arrive parfois, sinon régulièrement, comme à Vézelay par exemple, que la nef ait gardée son esprit roman, tandis que le chœur soit baigné des rayons de l'art de la lumière.

Si notre regard doit s'exercer à la distinction, notre mémoire doit s'ouvrir à ce qui fait le génie des constructeurs de cathédrale : une très grande écoute de Dieu, qui se reflète dans la sculpture, de la nature, dont les proportions toutes végétales sont l'écho, et enfin de l'autre, ce qui explique la diffusion très rapide des innovations du gothique.

Pour aller plus loin

- Benoît XVI, Audience générale du mercredi 18 novembre 2009
- Benoît XVI, Discours aux Artistes du 21 novembre 2009
- Benoît XVI, Discours aux bernardins, 2008
- *Histoire générale des églises de France,* éditions Robert Lafont, préfacée par André Chastel, professeur en Sorbonne et directeur de l'Institut d'art et d'archéologie
- Louis Charpentier, *Les mystères de la cathédrale de Chartres*

-V-
Rester fidèles dans l'adversité : le temps des crises

XIV^e^-XV^e^ siècles

Ombres et lumières dans la France des XIV^e^-XV^e^ siècles

Frère Michel Domini

Ombres et lumières en France au XIV^e^ et XV^e^ siècles : comment rester fidèles dans l'adversité ? C'est ce que la période dont nous allons parler pourrait nous apprendre.

Après le merveilleux siècle de Saint Louis et avant celui de la Renaissance, apparaît un temps de crises. Cette période pourrait paraître bien triste ou terne, et pourtant ! elle va se révéler capitale, avec l'émergence de la France comme nation constituée avec une langue et un territoire, avec la manifestation de la grâce de Dieu à travers quelques saints et saintes de grande envergure comme saint Vincent Ferrier, saint François de Paule, sans oublier l'œuvre de sainte Colette, ou la persévérance de sainte Jeanne de Valois, et surtout l'extraordinaire épopée de sainte Jeanne d'Arc, sans laquelle la France ne serait devenue qu'une province du Royaume-Uni. Dieu en a voulu autrement, et c'est ce que nous verrons cette semaine.

Nous sommes à la fin du Moyen Âge ; demeurent donc les luttes intestines entre seigneurs. Mais se fait jour davantage l'idée de la France avec l'unification du territoire en lien avec le roi. 500 ans après Clovis, Hugues Capet était élu roi des Francs. 500 ans plus tard, de l'Île-de-France, l'autorité directe du roi s'est étendue et ses droits sont reconnus avec des nuances sur un territoire qui est *grosso modo* celui que nous connaissons actuellement. Car enfin, qu'est-ce qui pourrait unir un Breton comme Du Guesclin et un lorrain comme le seigneur de Vaucouleurs en Lorraine, si ce n'est une idée de la France qui dépasse l'horizon des seules provinces. Lorsque les Anglais auront racheté sainte Jeanne d'Arc, prisonnière de guerre de Jean de Luxembourg, ils ne voudront pas l'exécuter ni exiger une rançon, mais ils mettront tout leur poids dans le procès pour la diffamer et briser l'idée de France attachée à l'œuvre qu'elle venait de réaliser, avec un pays unifié autour d'un roi, au service d'une même foi. Dieu est le roi des nations.

La langue française, qui contribue à l'unité de la nation, est de plus en plus mise par écrit, en se distinguant du latin et de la langue d'oïl, dont elle est issue. En 1250, Saint Louis commande la première Bible en français. En 1549, Joachim du Bellay écrit Défense et illustration de la langue française. Entre les deux, le français est né, qui curieusement est aussi parlé en Angleterre et dans le nord de l'Italie, et dans les cours européennes, au milieu d'autres langues. Au sujet des voix qu'elle entend, Jeanne d'Arc répond : « Elle parle langage de France ».

Le lien entre le roi et le peuple grandit. Les communes se développent ainsi que ce qu'on appelle les « bonnes villes », pour lesquelles une charte est rédigée avec des droits garantis par le roi. Bien évidemment, en contrepartie, il y a un soutien à lui apporter, mais le roi est associé à une idée de justice et de liberté face aux grands. Cette période commence aussi avec les États généraux réunis pour la première fois en 1302 par le roi Philippe le Bel, qui permettent au peuple d'exprimer son unité et son désir de progrès. C'est « l'acte de naissance de l'ère nationale de la France ».

Les ombres au tableau : la terrible épreuve de la Peste noire en 1347-1352, qui, en 5 ans, tue entre 30 et 50 % des Européens ; la guerre de Cent Ans, qui sonne la fin de la chevalerie courtoise. Ce n'est plus la simple logique de conquête, ni le « Si tu veux la paix, prépare la guerre » ; la cruauté et le cynisme entachent cette période. C'est bien de cette « grande pitié du Royaume de France » dont parle alors saint Michel à Jeanne, l'appelant à quitter sa Lorraine, pour faire sacrer le vrai roi à Reims et « bouter les Anglais hors de France ».

Pour ce qui est de l'Église, les historiens parlent aussi d'un déclin de la chrétienté. Les nations européennes se forment, et le pouvoir temporel et moral de la papauté décline. Ce ne serait pas un mal, si c'était pour une plus grande sainteté ; malheureusement ce n'est pas automatique ! Ce déclin laisse la voie à des comportements orgueilleux, comme celui de Philippe IV le Bel, qui, avec ses légistes, a de grandes ambitions. Ce roi est prêt à opposer la nation française au pape, et les rapports se tendent à l'extrême. Quelques années après, de 1308 à 1378, tous les papes seront français, et s'installent en Avignon. Ce n'est pas en soi une gloire : les Romains disputent aux Français la main mise sur la papauté, pour lui prendre l'autorité qui lui reste. Par la suite, de 1378 à 1417, on en arrive à avoir deux puis trois papes. C'est le grand schisme d'Occident. Certains en viennent à se

demander si un Concile serait au-dessus du pape. Que fait le Seigneur pour protéger son Église ?

Pour le trouver, il faut peut-être aller du côté des petits. Que pense le peuple ? Malgré tout, la France se construit voulue par Dieu, avec le lien entre la foi du peuple et la foi du roi. Le peuple prie pour que Dieu sauve la France, en soutenant le parti du roi. La peste noire suscite un élan de prière, avec les célèbres confréries de pénitents, qui existent encore par-ci par-là. La prière de l'*Angelus*, apparue pour porter l'intention des croisades, est à nouveau encouragée par les papes pour demander la victoire de la Chrétienté sur les Turcs musulmans, et par le roi Louis XI, afin de prier la Vierge pour implorer la paix du royaume. La dévotion au saint Nom de Jésus a été répandue surtout par les prédicateurs franciscains du XIVe-XVe siècle, sous l'influence de saint Bernardin de Sienne, et de saint Jean de Capistran. Avec le nom de Marie, c'est déjà une prière. L'usage qui s'était répandu est peut-être la raison de la présence sur l'étendard brodé de Jeanne d'Arc des saints noms de Jhésus, Maria. La pratique du chapelet ou rosaire se répand, prêchée par les Dominicains, permettant à tous de garder en mémoire les moments importants de l'évangile, et d'y puiser des grâces de stabilité dans la vraie foi, et d'élan de charité. À partir du XIVe siècle, les Franciscains diffusèrent la dévotion du chemin de la croix, comme ils le firent pour la crèche de la nativité. Ils invitaient les fidèles qui venaient en pèlerinage à Jérusalem, à marcher du tribunal de Pilate au Calvaire, en souvenir de la passion de Jésus. Puis à partir du XVe siècle, ils firent des représentations des différentes étapes du chemin parcouru par le Christ lors de sa passion : cela permettait aux chrétiens qui ne pouvaient aller à Jérusalem de méditer sur les derniers moments de la vie du Christ.

C'est aussi le temps où les âmes pieuses sont sur les routes : le pèlerinage à Jérusalem n'est pas impossible, mais nettement plus difficile. Le pape propose alors de venir à Rome : le premier Jubilé a lieu en 1300, et est un succès qui sera renouvelé. La mère de Jeanne d'Arc, Isabelle, sera surnommée Romée pour y être allée. Les foules se tournent vers saint Jacques à Compostelle, Le Puy, Rocamadour, Tours, Chartres… C'est l'heure de gloire de saint Michel avec son Mont-au-péril-de-la-mer, où accourent même de surprenants pèlerinages d'enfants, et le roi Louis XI institue un ordre chevaleresque en son honneur, car il sera invoqué comme le patron de la France jusqu'au vœu de Louis XIII à Notre-Dame.

La France a-t-elle progressé dans sa mission de Fille aînée de l'Église pendant cette période ? A-t-elle fait davantage briller son Alliance avec la Sagesse éternelle ? L'histoire retient parfois davantage les ombres au tableau, qui sont parfois plus saillantes, mais elles ne doivent pas dissimuler le terreau de foi dans les petites âmes qui sont demeurées fidèles à Dieu, et ont attiré, par la prière et la pénitence, la bénédiction de Dieu pour l'avenir.

Une évangélisation toujours à recommencer

Sœur Colombe Domini

Bonjour à vous tous qui suivez notre neuvaine. Aujourd'hui nous parcourons les XIV^e^ et XV^e^ siècles en présentant deux saints qui ont su conquérir les Français aux Cœurs de Jésus et de Marie. C'est une période de l'histoire tristement tourmentée pour la France et pour l'Église : divisions, guerres, famines, épidémies… Que faire pour conjurer de tels fléaux ? Une grande interrogation monte au cœur des fidèles : ne serait-ce pas le signe de la fin du monde et le temps du Jugement de Dieu ? Dieu répond en envoyant à la fille aînée de l'Église, deux missionnaires qui vont être de véritables prophètes des derniers temps, illuminant les consciences et préparant les âmes à la rencontre avec Dieu.

Le premier arrive de Valence en Espagne. Saint Vincent Ferrier est alors un jeune religieux dominicain qui vient à Toulouse pour terminer de brillantes études.

En 1378, Vincent Ferrier retourne en Espagne, pour y recevoir l'ordination sacerdotale des mains de l'un de ses amis prêtre : le cardinal Pedro de Luna. 1378 est une date fatidique celle du Grand Schisme d'Occident. Saint Vincent Ferrier, avec tous ceux de son pays natal, fait confiance dans le jugement des cardinaux de l'opposition et de son ami Pedro de Luna en particulier.

En 1394, l'anti-pape Clément VII meurt et c'est le cardinal Pedro de Luna qui est choisi pour lui succéder en Avignon. Il prend le nom de Benoît XIII et appelle son ami Vincent Ferrier auprès de lui, pour être son conseiller et son confesseur.

Vincent a le cœur déchiré par la division de l'Église ; il offre continuellement prières et pénitences pour que Dieu y mette fin. Consumé de chagrin, il tombe gravement malade. Et le 3 octobre 1398, Notre Seigneur lui apparaît en compagnie de saint François d'Assise et de saint Dominique. Jésus lui confie la mission d'aller prêcher à travers le monde, à l'imitation des deux fondateurs et il lui précise : « J'attendrai miséricordieusement les résultats de cette prédication avant la venue de l'antéchrist ». Puis le tou-

chant de sa main, Jésus guérit Vincent. Que signifie cette venue de l'Antéchrist évoquée par Jésus ? Notre Seigneur dans sa prédication nous a averti qu'avant son retour dans la gloire et le Jugement dernier, l'Église doit passer par une épreuve finale, qui ébranlera la foi de nombreux croyants (CEC 678) Le *Catéchisme de l'Église Catholique* rappelle que ce dernier assaut des puissances du mal, (CEC 680), sera mené par l'Anti-Christ qui apporte aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. Depuis l'Ascension, l'avènement du Christ dans la gloire est imminent (CEC 673), il faut donc nous tenir prêt !

Alors Vincent n'a désormais plus qu'un désir : quitter Avignon pour aller au secours des âmes, avant qu'il ne soit trop tard. Dans sa Bible, il note en marge du récit de la conversion de saint Paul « Ma conversion fut à Avignon ». Il a 49 ans et commence alors une pérégrination qui durera 20 ans. C'est à pied, accompagné d'un âne, le rosaire à la main qu'il parcourt la Provence, les Alpes, le Dauphiné ; il retourne en Lombardie, en Suisse. En Espagne ; il prêche parfois devant des auditoires juifs ou musulmans. À Grenade, il convertit huit mille musulmans au cours d'un seul sermon.

Saint Vincent se dévoue totalement à sa mission divine de préparer les âmes au Jugement de Dieu. Tel l'ange de l'Apocalypse, il proclame inlassablement : « Craignez Dieu et rendez-lui gloire, car voici l'heure de son jugement » (Ap 14, 7). Sa parole est accréditée par un nombre impressionnant de miracles. Ainsi, comme à la Pentecôte, quelle que soit la ville ou le pays dans lequel Vincent s'exprime, tous le comprennent dans leur propre langue.

Un contemporain observait : « Avant l'arrivée de maître Vincent, les églises étaient grandes, maintenant elles sont petites » ! Car Vincent a soin de laisser sur place des clercs. Ceux-ci vont confesser, catéchiser, évangéliser.

Au printemps 1417, saint Vincent rencontre à deux reprises sainte Colette de Corbie, la réformatrice des clarisses. Les deux saints avaient d'abord soutenu le pape d'Avignon mais à présent, leurs prières et leurs réflexions communes les inclinent à soutenir la réunion d'un conclave qui aboutit enfin, le 7 novembre 1417, à l'élection de Martin V au Siège de Pierre mettant fin au Grand Schisme.

C'est dans ce contexte que Vincent reprend sa route. La France est dévastée par la guerre de Cent Ans. Notre prédicateur travaille à ramener la paix et il rencontre les puissants, notamment les ducs de Bourgogne et de Bretagne, ainsi que le roi d'Angleterre.

C'est à Vannes que maître Vincent rend son âme à Dieu, le mercredi de la Passion 1419. Les espagnols réclament bientôt sa dépouille. Il faut l'intervention du pape Nicolas V qui ordonne : le corps du saint restera à Vannes !

64 années plus tard, c'est de nouveau un pape qui va permettre à la France de bénéficier d'un nouvel apôtre des derniers temps.

Saint François de Paule est née en mars 1416 dans la petite ville de Paule (=Paula) en Italie. Enfant, il est miraculeusement guéri par saint François d'Assise et adolescent, il est troublé à Rome par le faste de la cour papale en ce début de Renaissance : « Notre Seigneur ne vivait pas ainsi ». C'était là le premier indice de son âme de réformateur. Rentré à Paule, François commence une vie d'ermite, multipliant les veilles et les mortifications extrêmes. Les vrais réformateurs de l'Église sont bien les saints ! Peu à peu, on vient chercher sa prière et ses conseils, émerveillé des miracles qui se produisaient à son contact. Un jour où il est ravi en extase, l'Archange saint Michel lui apparaît et écrit en lettres de feu « CARITAS » (= Charité). Ce sera le signe qui réglera sa vie et celles de ses disciples.

Car d'autres personnes, de plus en plus nombreuses, le rejoignent. Alors qu'il n'a encore que 18 ans, il fonde pour eux des monastères. En 1454, à Paula, lorsqu'il commence à construire une nouvelle église, saint François d'Assise lui apparaît affirmant que l'église qu'il bâtit est trop petite et qu'il faut l'abattre. Le lendemain même, un gentilhomme lui apporte un sac d'or pour réaliser le projet.

Aimé et recherché comme guide spirituel, François est aussi considéré comme l'unique autorité en mesure de s'opposer aux abus des puissants. Ainsi il n'hésite pas à avertir le roi de Naples, Ferdinand I^{er}, qui a cherché à le jeter en prison : « Je vous pardonne mais, avec la reine, hâtez-vous de faire une digne pénitence afin d'apaiser la colère de Dieu ».

Le pape Sixte IV, qu'il rencontre plusieurs fois, lui propose la prêtrise mais François refuse. Il désire rester sans instruction et le plus humble, le plus petit des enfants de Dieu. La famille religieuse qu'il fonde sera appelée l'Ordre des Minimes. Aux trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, François ajoute le vœu de la vie quadragésimale, c'est-à-dire de jeûne perpétuel, comme pour vivre un carême permanent !

La renommée de François de Paule grandit au point de traverser les Alpes et de parvenir en France, à la cour du roi de France Louis XI alors ma-

lade. Les jours du roi très chrétien sont comptés mais il refuse d'entendre parler de sa mort prochaine. Si l'ermite calabrais est à la hauteur de sa réputation, il fera pour moi un miracle !

Après une traversée fort mouvementée, la peste qui sévit à Marseille empêche saint François de débarquer. C'est au cap de la Colombe, l'actuelle Bormes-les-Mimosas, que notre saint peut enfin mettre le pied sur la terre de France. En Provence, il soigne les malades de la peste et à Fréjus il fonde le Couvent Notre-Dame-de-la-Pitié. Il traverse le Dauphiné, Lyon et le Bourbonnais, accueilli partout avec respect et dévotion.

En avril 1482 il arrive au château du Plessis-lez-Tours, le roi Louis XI se jette à ses pieds et implore ses bénédictions. Le roi le flatte, le supplie, mais il n'obtint pas la guérison espérée. Car c'est un miracle d'un autre ordre que le saint accomplit pour lui : il lui obtint plus que la santé du corps, il le prépare à mourir en chrétien !

Et le roi Louis XI, résigné, s'éteignit en août 1483. Contrairement aux autres souverains français, il demande à être inhumé dans la Basilique de Notre-Dame de Cléry, qu'il a fait restaurer suite à une protection accordée par la Vierge Marie lors d'une bataille.

Après la mort de Louis XI, François de Paule va rester 25 ans à la cour de France. Il y mène une vie d'oraison et d'ascèse. Il sait se faire apprécier des plus humbles, comme des savants de la Sorbonne. Car, comme le dira Mère Marie-Augusta : le canal de l'intelligence n'est pas celui de la prédilection de Notre Seigneur, mais bien celui de l'Amour de Charité qui consume son cœur !

Il conseille spirituellement Charles VIII et Jeanne de France. En 1488, il édifie son couvent, qu'il nomme : Jésus-Marie. C'est là qu'il vit sa pâque, le Vendredi Saint 2 avril 1507.

La prédication du prophète Jonas avait sauvé Ninive, celle de François de Paule et de Vincent Ferrier, a d'une certaine manière, sauvé l'âme de beaucoup, en attirant la miséricorde divine !

Alors rendons grâce à Dieu et prions-les pour que, comme le souhaite notre pape François, de nouveaux disciples missionnaires se lèvent, en France et ailleurs.

Et si nos temps actuels connaissent aussi d'importants motifs d'angoisse, que cette prochaine fête de l'Ascension nous tourne résolument

vers le Ciel. Car celui « qui craint Dieu, n'a pas peur » disait Benoît XVI. Il « est tranquille même au cœur de la tempête » car « il sait que le mal et l'irrationnel n'ont pas le dernier mot ».

Pour aller plus loin

- Gilberte Vezin, *Saint François de Paule, fondateur des Minimes et la France*, La Pensée Universelle, 1971
- Abbaye Saint-Joseph de Clairval, Lettre du 10 janvier 2018 sur saint Vincent Ferrier
- Diocèse de Vannes, Lettre pastorale pour le Jubilé saint Vincent Ferrier, 2018

L'épopée de sainte Jeanne d'Arc

Sœur Jeanne-Lorraine Domini

> Y avait alors en royaume de France, si grand pitié et si grande souffrance, que Dieu du haut de sa magnificence, eut pour la France, très grande souvenance ![1]

« Va, fille de Dieu, va en France, il le faut ! » Par le traité de Troyes, en 1420, la France a été vendue aux Anglais.

Quelle a été la mission de cette jeune fille ? Mission étonnante, fulgurante, marquée par la gloire, puis la souffrance… En tout, sa mission n'a duré que deux ans ! Notre frère André ne manquait pas de le souligner… Mais celle-ci a changé le cours de l'histoire ! Pourquoi ? En vérité, sainte Jeanne d'Arc a joué un rôle crucial pour redonner à la France sa vocation de Fille aînée de l'Église.

Comme l'ont appelée ses Voix, elle est Fille de Dieu. Elle est aussi pleinement Fille de l'Église, contrairement à ce que voulaient lui faire croire ses juges. Enfin, elle est Fille de France.

I. Fille de Dieu

Elle est Fille de Dieu par son baptême. Mais elle l'est aussi par son appel si particulier : rétablir le Royaume de France !

Jusqu'à ses 13 ans, elle mène une vie comme ses compagnes. Elle est remarquée par sa grande piété. Elle était préparée à sa grande mission !

A 13 ans, la visite de saint Michel marque un tournant dans sa vie : « Je suis Michel, le Protecteur de la France ». Il l'envoie vers le Dauphin. Pour accomplir sa mission, la devise de Jeanne est : « Dieu premier servi ».

Par ses Voix, elle a reçu le privilège d'une éducation venant du Ciel ! Mais elle y a correspondu. Ses contemporains en sont témoins : « Elle vivait comme une sainte » !

---

[1] Extrait du chant *Jeanne, pucelle d'Orléans*, des Frères Martineau.

Elle qui disait à ses juges : « Si je ne suis pas en état de grâce, Dieu m'y mette. Et si j'y suis, Dieu m'y garde », Dieu l'a prise auprès de Lui, elle a rejoint l'immense cohorte des saints !

Une question revient souvent : comment pouvons-nous dire qu'elle est sainte, alors qu'elle a fait la guerre ? Est-ce compatible ? Il est vrai : elle s'est revêtue d'une armure, nécessaire au milieu des soldats et ne la quittait presque jamais pour préserver sa pureté. Elle a porté une épée, symbolisant son rôle, mais témoigne n'avoir jamais tué personne. Après chaque combat, elle s'est recueillie auprès des victimes, même ennemies, pour confier leur âme à Dieu.

Elle n'a pas fait la guerre de sa propre volonté, mais pour répondre à la demande de Dieu. C'est donc une situation exceptionnelle ! Elle n'a pas acquis sa sainteté, pendant sa seule année au combat, mais dès son enfance, par sa piété et la pratique des vertus.

Elle ne s'est jamais attribué ses victoires : c'est Dieu seul qui en était l'Auteur. Elle n'était que son instrument. Elle a atteint les plus hauts degrés de la sainteté par sa Passion dans la prison de Rouen ! Elle se savait faible et demandait l'aide du Ciel. Ses Voix l'ont soutenue jusqu'au bout : « Tu auras grande victoire. Tu viendras enfin au royaume de Paradis » : non plus une victoire militaire, mais la victoire par le martyre !

Une autre question survient : Dieu préfère-t-il les Français aux Anglais ? Il ne s'agit pas de préférence : Dieu est un Dieu juste, qui veut que nous vivions dans la justice, ce que ne permettait pas la situation d'alors. Dieu a répondu aux prières de la France qui souffrait.

II. Fille de l'Église

Elle s'est aussi montrée Fille de l'Église confiante et abandonnée.

Fille de l'Église, elle l'était depuis son enfance ! À la tête de l'armée, elle a désiré que tous les soldats retrouvent le chemin des sacrements ! Elle a également demandé à sa mère de partir en pèlerinage au Puy-en-Velay, pour le jubilé de 1429 et demander à Marie sa protection. L'Église ouvre les « écluses » du Ciel, Jeanne d'Arc lui fait pleinement confiance !

Au procès, nous découvrons l'Église défigurée par le péché de ses membres. Les juges de Jeanne d'Arc, ecclésiastiques, étaient pervertis. Acquis au parti anglais, ils voulaient la perdre. Jeanne, accusée, fait transpa-

raître l'Église de Jésus, Une, Sainte, Catholique et Apostolique, par sa pureté et sa force d'âme, face à la haine de ses juges. « Je crois que Notre Seigneur Jésus et l'Église c'est tout un. Pourquoi y faites-vous des difficultés ? »

Auparavant, l'examen de Poitiers, demandé par le Dauphin, s'était montré en sa faveur et avait décidé ce dernier à l'envoyer vers Orléans avec une armée.

Jeanne est prise à Compiègne, puis à Rouen se déroule le procès, les juges ne tenant aucun compte du procès de Poitiers ! Jeanne, secourue par ses Voix, ne se laisse pas intimider :

> De ce que j'ai fait depuis mon départ pour la France, volontiers, je jurerais. Mais quant aux révélations que je tiens de Dieu, je ne les ai dites ni révélées à personne, si ce n'est au seul Charles, mon roi. Mon Conseil m'a défendu d'en rien révéler à personne.

Ses juges, exaspérés, lui demandent de se soumettre à l'Église, ou bien elle sera abandonnée par Elle.

Pour échapper au traquenard qu'on lui tend, elle demande à ce que sa cause soit portée devant le jugement du pape, mais Jeanne n'est pas conduite auprès de lui.

Tous ses juges sont des hommes d'Église, mais ils ne sont pas l'Église, qui, bien plus tard, prononcera son jugement par la béatification de Jeanne d'Arc le 18 avril 1909 et sa canonisation le 16 mai 1920 : ses vertus ont été reconnues !

En attendant, Jeanne est condamnée au bûcher. Avant d'être emmenée au lieu du supplice, Jeanne s'exclame : « Evêque, je meurs par vous ! ». Elle a offert sa vie pour l'Église !

III. Fille de France

Enfin, Jeanne est Fille de France. Elle a entendu l'appel de saint Michel et même si elle avait eu cent pères et cent mères, elle serait partie, pour sauver son pays ! « Puisque Dieu le commandait, il convenait de le faire ». Elle est un exemple pour chacun de nous, Français !

Un fait marquant est la triple donation qui a eu lieu peu de temps avant le sacre à Reims. Jeanne d'Arc demande au dauphin de lui faire un présent : rien de moins que le Royaume de France. « Voilà le plus pauvre chevalier de son royaume » dit-elle. Puis, elle livre le royaume à Dieu. Enfin, elle in-

vestit le Dauphin Charles du Royaume de France. Ainsi, le roi est le lieutenant de Dieu.

A Reims, le sacre est la réaffirmation de la nation française, qui renaît plus forte après toutes les épreuves traversées. La vocation de la France est retrouvée. Jésus et Marie ont repris possession de la France.

La mission de Jeanne pour la France devait être conclue par la souffrance. Ses Voix lui ont fait découvrir que c'est son offrande ultime qui obtiendrait la victoire définitive à la France.

Conclusion

Concluons par une citation du Cardinal Touchet, évêque d'Orléans et postulateur de la cause : il s'adresse à Ste Jeanne d'Arc, nous nous y associons :

> Je crois à votre sagesse, petite fille de Domrémy ; à vos apparitions, à votre foi, à votre obéissance qui vous détachèrent de vos amies, de votre père, de votre mère ; je crois à votre amour ineffable de Messire Jésus-Christ, de sa Mère Marie, de Monseigneur saint Michel, de Mesdames Ste Catherine et Ste Marguerite ; à votre pureté qui inspirait la retenue, à votre courage qui forçait les bastilles, ô Pucelle d'Orléans. Je crois à votre patience, ô martyre de Rouen. Je crois, ô prédestinée, à l'efficacité humaine de votre œuvre, il fallait que l'Angleterre et la France demeurassent distinctes de langues, de mœurs, d'intérêts, donc de frontières [...]. Je crois aux conséquences catholiques de votre intervention, ô fille de l'Église. [...] Je crois ô Jeanne, à votre sainteté.[2]

[2] Cardinal S.A.X. Touchet, *La sainte de la patrie*, tome 1.

La France et la quête de la sagesse

Frère Michel Domini

Où en étaient les Français dans leur quête de la Sagesse entre Saint Louis et François I[er], entre saint Thomas d'Aquin et saint Ignace de Loyola, qui sont venus l'étudier à Paris ? L'Université de Paris était au sommet de son influence, jusqu'à devenir excessive. « Ceux qui ne veulent pas tirer les leçons du passé sont condamnés à le revivre » : les leçons de l'histoire sont tantôt des appels à la générosité, tantôt à la conversion. Dieu voit loin. Avec la recherche de la sagesse, vient la tentation de l'orgueil intellectuel et du cléricalisme. Dieu n'a-t-il pas donné une correction profonde à la France à travers les réponses hardies de Jeanne d'Arc pendant son procès truqué à Rouen face à des ecclésiastiques essentiellement formés à Paris ?

L'Université de Paris était devenue une véritable autorité morale. Après avoir dû défendre son indépendance par rapport à l'autorité civile, elle avait acquis aussi de l'indépendance vis-à-vis du gouvernement de l'Église. Tout n'y était pas mauvais, loin de là, mais elle prétendait juger de tout. Elle avait assimilé la doctrine de saint Thomas, dont certaines thèses avaient été condamnées trois ans après sa mort, mais qui avait été réhabilité en 1325. 200 ans plus tard, saint Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, choisira saint Thomas d'Aquin comme docteur officiel de son Ordre avec l'obligation de le suivre sur toutes les questions théologiques. On mesure le progrès.

Ces deux siècles correspondent à la scolastique tardive ; après l'âge d'or des sommes théologiques, elle a tendance à chinoiser excessivement dans des débats qui opposent thomistes, nominalistes, scotistes… On aime pinailler. Les discussions sur la fameuse loi salique qui exclut les femmes de la succession à la royauté en France en est un exemple, ainsi que le gallicanisme, qui consiste à souhaiter que la France échappe à la juridiction du Siège de Pierre. À partir du XV[e] siècle, la scolastique est remise en cause par les humanistes qui l'accusent d'avoir ruiné la doctrine chrétienne en établissant la prépondérance de la philosophie antique ; Érasme critiquera son

« langage barbare », son ignorance des lettres et des langues. En attendant, les docteurs de cette Université se prononcent sur des controverses fameuses comme la taxation des bénéfices ecclésiastiques par le Saint-Siège, et jouent un grand rôle au moment du Grand Schisme d'Occident (1378-1417). C'est le chancelier de l'université de Paris, Jean de Gerson, qui anime d'ailleurs le concile de Constance (1414-1418), qui met fin au schisme.

Pendant la guerre de Cent Ans, l'Université soutient les Anglais et le parti bourguignon, et manifestera son hostilité à l'intervention de Ste Jeanne d'Arc. Un ancien recteur, Jean Beaupère, se montrera un farouche opposant pendant les interrogatoires de cette dernière. De fait, l'épopée de Jeanne est un correctif puissant aux grandes idées intellectuelles débattues par ces beaux esprits de Paris. Elle est un signe de la sagesse venue d'en haut, qui contredit les orgueilleux mais suscite l'adhésion des humbles. Elle rappelle des vérités oubliées :

– ce qu'est la France, et son alliance avec Dieu à travers le premier roi baptisé et sacré à Reims, alliance que Dieu n'a pas oubliée ;

– la filiation : dans une logique de l'incarnation qui nous étonne peut-être, Jeanne a mission d'intervenir pour conforter le dauphin, en lui attestant qu'il est le fils de son père, n'en déplaise aux mensonges de sa mère indigne ;

– à une époque où fleurissent les mercenaires, elle se présente au service d'une cause gratuite, celle des intérêts de la France selon la volonté de Dieu ;

– là où des hommes s'accordent pour régler la question du royaume, elle rappelle que la volonté de Dieu s'inscrit aussi dans le droit historique et naturel de l'État ;

– là où des puissants – que ce soit le parti des Anglais ou celui de l'Université – veulent écrire l'histoire comme des vainqueurs, elle oppose la force du droit, avec un sens aigu : ce qui est juste, avec l'obligation de rendre à chacun ce qui lui est dû ;

– mais c'est dans son sens de l'Église que Jeanne est insurpassable : dans une époque où deux ou trois papes se disputaient le siège de Pierre, l'Université de Paris qui se définissait comme « soleil radieux de la chrétienté », était d'un orgueil sans limite. Elle régnait et se voulait « faiseuse de papes » et « faiseuse de rois ». Elle prétendait à une domination sans partage, non seulement sur la France et l'Angleterre, mais sur toute la chrétienté. Très logiquement, elle cédait à la tentation du conciliarisme : ériger

un concile comme organe suprême de l'Église, où théologiens et juristes, savants et érudits, seraient davantage à même d'être assistés par le Saint-Esprit que le successeur de Pierre, qu'on ne savait plus discerner, et les successeurs des apôtres, les évêques, regardés de haut comme ignorants.

Surgissant sous le commandement de Dieu, Jeanne, une jeune fille, va affronter à travers l'Université de Paris, la première puissance cléricale de son temps, avec pouvoir spirituel, intellectuel et culturel, qui se veut maîtresse de la politique et met au service de l'ambition politique du roi d'Angleterre qu'elle soutient, tout l'appareil des pouvoirs dont elle dispose. Cet adversaire principal obtiendra sa condamnation à mort, mais à travers son sacrifice, Dieu s'est permis de rappeler à la France ce qu'est l'Alliance avec la Sagesse éternelle, et de corriger l'orgueil intellectuel diabolique de certains Français. Plusieurs qui ont jugé Jeanne se sont retrouvés au Concile schismatique de Bâle, où les théologiens se prétendaient au-dessus du pape et des évêques ! L'Université de Paris avait souhaité juger Jeanne, mais la ville n'avait pas semblé assez sûre, et le procès eut lieu à Rouen ; mais lorsque l'évêque Cauchon condamna Jeanne, il fit préalablement confirmer la sentence par la Sorbonne (composée de 200 théologiens, 16 évêques et abbés). A Bâle aussi, se trouvaient peu d'évêques, moins de 60 évêques, contre 480 évêques réunis à Ferrare pour soutenir le pape Eugène IV. Par contre, on y comptait plus de 300 docteurs en théologie, provenant en majeure partie de l'Université de Paris ! Dans ces deux épisodes poignants, apparaît nettement le danger diabolique de l'orgueil théologique qui devient auto-suffisant. Ceux qui y succombent croient sauver l'Église… et se croient l'Église !

Dieu voit loin. Jeanne sera justifiée à titre posthume en 1456. Elle avait magnifiquement exprimé sa foi en l'Église : « Je crois fort bien que l'Église militante ne peut ni errer ni faillir », quand bien même elle était condamnée par des gens d'Église ! N'oublions pas que le siècle suivant verra l'orgueil se développer en un Luther qui conduira l'Allemagne au désastre, et en un Henri VIII qui coupera l'Angleterre de l'Église catholique. Que serions-nous devenus sans cette réconfortante – mais aussi décapante – intervention du Ciel, source de tant de lumières ?

Nous ne pouvons pas parler de l'Alliance de la France avec la Sagesse éternelle sans voir, dans l'histoire, l'œuvre de Dieu non seulement auprès des sages et des savants, mais aussi auprès des petits, les moines par

exemple, ceux qui n'allaient pas à l'Université de Paris, mais qui vivaient ce dont Benoît XVI a magnifiquement parlé dans son discours aux Bernardins, le *quaerere Deum* – chercher Dieu – et qui, dans cette quête, ont cherché la sagesse qui conduit à Dieu, développant la culture, en l'élevant de plus en plus, souvent sans faire de bruit.

Et puis, en dépit des travers graves de cette époque, regardons le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide : la religion stimule la recherche intellectuelle et rayonne, avec une collaboration-confrontation avec les autres pays d'Europe. On souligne souvent sa force de conservation sociale mais il ne faut pas oublier que cela lui vient d'abord d'une adhésion libre à la foi. Le christianisme refuse de se voir instrumentalisé par le politique et il réussit un prodige d'équilibre : en se comprenant lui-même comme vraie et unique religion, il enseigne qu'à Dieu est dû un culte public, ce qui a comme conséquence (non pas comme cause) de conserver à la religion un caractère de ciment de la société.

On constate le souci général de transmettre une éducation et de favoriser la culture, même auprès des illettrés. Dans les diocèses où il n'y a pas d'université, demeurent des écoles cathédrales, gratuites, prescrites par le concile de Latran III. Bien que très imparfaitement réalisée, la quête de Dieu à travers la voie de la sagesse se révèle la plus grande source de paix : elle a aidé à résoudre bien des conflits en rappelant aux princes leurs devoirs vis-à-vis du bien commun et du droit, fondé sur la justice et non sur la loi.

Nous te rendons grâce, ô notre Dieu, source de la vraie sagesse et auteur du véritable amour ; aide notre patrie à se montrer digne de tes dons. Amen.

Brûler d'amour pour les cœurs de Jésus et Marie

Sœur Véronique Domini

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul. » (chap.1) « La science la plus haute et la plus utile est la connaissance exacte et le mépris de soi-même. » (chap.2) « Qui a un plus rude combat à soutenir que celui qui travaille à se vaincre ? » (chap.3). Nous reconnaissons tous des passages du livre de l'Imitation de Jésus-Christ écrit à la fin du XIV^{e} siècle dont les lignes sont d'une très grande sagesse.

Nous poursuivons en ce jour la présentation des XIV^{e} et XV^{e} siècles et nous voulons souligner l'influence de grands saints au milieu d'une époque difficile. C'est le temps de grands massacres et, en France, celui des « rois maudits » et de la Guerre de Cent ans, mais aussi en Europe, celui de la peste noire et de la sorcellerie. C'est aussi le temps du grand schisme qui dura de 1378 à 1417. La soif de jouissance va de pair avec le goût des pénitences excessives, comme les processions des « flagellants », au temps de la peste noire, qui allaient 2 par 2 en chantant des cantiques puis se flagellaient en public avec des courroies de fouet plantées d'aiguilles. L'homme vit dans la proximité avec la mort. Dans l'art, les danses macabres se multiplient, dans lesquelles on voit un mort emporter par la main un représentant d'un corps de la société. Il est courant qu'on danse dans les églises, dans les cimetières, en chantant les refrains les moins convenables. Dans un tel climat, il est normal que la superstition prolifère. La croyance au diable est si unanime, si forte, qu'on le voit à l'œuvre partout, et qu'on n'hésite pas à rentrer en relation avec lui. Malheureusement, des membres du clergé participent à cette désagrégation morale. Il semble que ce qu'on reproche le plus à certains, c'est l'esprit de lucre, mais aussi « l'absentéisme » ! On demeure alors stupéfait de constater que des conciles soient obligés de demander aux prêtres, voire à des évêques, de dire la messe au moins quatre fois par an ! Mais ce qui est plus grave est l'ignorance du clergé.

De fait, rien n'est plus faux que de se représenter cette période comme un temps de foi affaiblie… Ainsi dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle et

dans la première du XV[e], on assiste à un admirable épanouissement de la mystique, qui se fait cependant plus intérieure. Celle-ci vient notamment d'Italie. Il est à noter la grande influence de saint Bernardin de Sienne, un italien, et sa dévotion au Saint Nom de Jésus qu'on retrouvera plus tard chez notre sainte nationale, Jeanne d'Arc puisque dans les flammes, on l'a entendu répéter, au moins six fois, le Nom de Jésus. Saint Bernardin naît le 8 septembre 1380 d'une illustre famille de Sienne. Il perd sa mère à l'âge de trois ans, et son père à l'âge de six ans, et il est alors accueilli chez sa tante. Il commence ses études à Massa, puis se rend à Sienne. Lors d'une épidémie de peste qui frappe la ville de Sienne, Bernardin se consacre au service des malades, et, assisté de dix compagnons, il prend l'entière charge de l'hôpital. Cet engagement rend sa santé fragile et il ne s'en remettra jamais complètement. Bernardin prend l'habit des Frères mineurs de Saint François le 8 septembre 1402. Il fait sa profession religieuse le 8 septembre 1403, puis est ordonné l'année suivante. Bernardin commence à prêcher, à vingt-cinq ans, près du couvent, puis dans le voisinage immédiat de Sienne. Bernardin prêche sur les places de marchés, son audience atteint parfois les trente mille auditeurs. Il prêche avec une entière liberté apostolique. Mais son mot d'ordre est « la paix ». Saint Bernardin donne aussi une nouvelle impulsion à la dévotion du Nom de Jésus, qui est un de ses sujets favoris, et un puissant moyen de raviver la ferveur populaire. Il avait l'habitude de porter un panneau devant lui pendant ses sermons, portant le monogramme du Christ peint en lettres gothiques dorées, entouré par les rayons du soleil, puis de l'exposer à la vénération. En dépit de sa popularité, Bernardin doit supporter l'opposition et la persécution. On l'accuse d'introduire une nouvelle dévotion de caractère profane exposant le peuple au danger de l'idolâtrie. Mais le pape va reconnaître son innocence et approuve la dévotion au Saint Nom de Jésus et veut faire de Bernardin l'évêque de Sienne. Mais Bernardin refuse, préférant continuer ses prédications en Italie. Il meurt la veille de l'Ascension, le 20 mai 1444.

Dans la continuité, saint Jean de Capistran est aussi un italien. Il est né le 24 juin 1386 dans le Royaume de Naples. Il étudie à l'université de Pérouse et se marie quelque temps après sans consommer son mariage. Son premier objectif était d'être juriste, ce qu'il devint en 1412 à 26 ans. Cependant, fait prisonnier, il réfléchit sur la vie et décide de rentrer dans l'ordre des franciscains en 1416, après son veuvage. L'année suivante, il est ordonné prêtre. Il commence alors à prêcher les évangiles en Europe, au début

en Allemagne, puis en Autriche, en Hongrie et en Pologne. Enseignant dans les places publiques, où de nombreuses personnes viennent l'écouter, il a très vite le surnom du « saint prédicateur ». Ses prêches durent entre deux et trois heures. Lorsqu'il passe en France et prêche, il rassemble des auditoires d'un millier de fidèles. En plus de son ministère de prédicateur, il sert de conseiller personnel de plusieurs papes. Il se fait aussi remarquer par son action contre les Turcs musulmans. Jean de Capistran exhorte à la délivrance de la ville de Belgrade avec un drapeau orné d'une croix et aux cris de « Jésus, Jésus, Jésus ». Après la victoire sur les Turcs, Belgrade doit faire face à la peste, et Jean de Capistran meure peu de mois après de cette terrible maladie, le 23 octobre 1456, à l'âge de 70 ans. Il est le patron des aumôniers militaires.

Devant cette nouvelle conception de la vie spirituelle où la mystique tend à se séparer de la vie, apparaît Jean de Gerson qui souhaite que la contemplation s'appuie sur les facultés de l'intelligence. C'est un Français né le 13 décembre 1363 à Gerson, dans les Ardennes et mort le 12 juillet 1429 à Lyon. Universitaire, théologien, prédicateur, homme politique français des XIV^e^ et XV^e^ siècles, il est l'un des principaux théologiens du Concile de Constance de 1415 et un acteur important de la fin du schisme. Théologien reconnu, surnommé *Doctor Christianissimus* – le docteur très chrétien – il est notamment connu pour son engagement au service d'une vulgarisation du dogme et sa théorisation de la théologie mystique. Vers la fin de sa vie, il va s'enfermer à Lyon au couvent des Célestins, où il s'occupe à composer des livres ascétiques et à enseigner de pauvres enfants. Il meurt en 1429. En plein milieu de cette période, en recherche d'une perfection plus profonde, plus humaine, plus équilibrée, avec la figure de Jean de Gerson est liée l'apparition de la *devotio moderna*. C'est un mouvement de réforme religieuse, demandant le renouvellement apostolique par la redécouverte de véritables pratiques pieuses. Il a commencé à la fin du XIV^e^ siècle, en grande partie grâce au travail de Gérard Groote qui a établi dans sa maison parentale une auberge pour des femmes pauvres qui voulaient servir Dieu : les « Sœurs de la vie commune ». Après la mort de Groote, des hommes laïcs forment les Frères de la vie commune, dont la majorité des membres sont prêtres ou candidats au sacerdoce. Ce mouvement prospère dans les Pays-Bas et en Allemagne au XV^e^ siècle, mais prend fin avec la Réforme protestante. Il est plus connu aujourd'hui par son influence sur Thomas a Kempis, un Frère de la vie commune et auteur de *L'Imitation de*

Jésus-Christ. Écrit en latin à la fin du XIV[e] siècle ou au début du XV[e] siècle, cet ouvrage fera les délices de beaucoup de spirituels et de saints, notamment de personnalités françaises. Pour notre pays, saint François de Sales en fait sa méditation quotidienne et porte constamment cet ouvrage sur lui. Ste Thérèse de Lisieux en fait de même sa nourriture spirituelle. Elle écrit :

> Depuis longtemps, je me nourrissais de la pure farine contenue dans *L'Imitation*, c'était le seul livre qui me fit du bien, car je n'avais pas encore trouvé les trésors cachés dans l'évangile. Je savais par cœur presque tous les chapitres de ma chère Imitation, ce petit livre ne me quittait jamais. » (Ms A, 47 r°)

L'Imitation continuera d'accompagner Thérèse durant sa vie de Carmélite. Elle a entre les mains trois exemplaires de *L'Imitation*. Dans cet ouvrage, il s'agit de persuader les religieux d'une communauté, de choisir l'intimité avec le Christ plutôt que la fréquentation du monde : la souffrance étant inévitable, mieux vaut souffrir avec Jésus que sans Lui. L'imitation est peut-être le livre le plus largement lu après la Bible, et est considéré comme un classique de dévotion religieuse.

Cette période est aussi illuminée par une sainte française, Sainte Jeanne de Valois ou Sainte Jeanne de France (1464-1505). Elle n'est pas belle, mais un caractère plein de franchise et de bonté. Son père ne lui pardonne pas sa difformité. Elle est mariée à 12 ans avec Louis, duc d'Orléans son cousin germain qui ne l'apprécie pas. Devenu roi sous le nom de Louis XII, le duc d'Orléans, cherche à éloigner Jeanne et à faire annuler son mariage afin d'épouser Anne de Bretagne. Ayant obtenu ce qu'il veut, il offre à Jeanne le duché de Berry et plusieurs villes, et une forte pension. Jeanne se retire à Bourges, et se consacre à la prière et aux œuvres de charité. Elle reçoit le surnom de « la Bonne Duchesse ». Elle fonde à Bourges un institut de vierges consacrées sous le nom de l'Annonciation de la Sainte Vierge, Mère de Dieu, plus connu sous le nom d'Annonciade. Jeanne y prend l'habit à la Pentecôte 1504, et y meurt le 4 février 1505. Sa *Vie*, rapporte l'une de ses extases, au cours de laquelle elle voit la fusion de son cœur dans celui du Christ :

> Voulant elle-même offrir son cœur, comme le Christ le lui demandait, elle mit la main dans sa poitrine, et, ne le trouvant pas, elle fut tout étonnée, pendant que le très doux Jésus lui souriait tendrement. Ce n'est pas merveille qu'elle ne l'ai pas trouvé ; car uni au Cœur du Christ par l'amour, il y vivait plus que dans son propre corps.

La dévotion au Cœur de Jésus sera très présente chez les Annonciades. Lorsque Jeanne prie la Vierge Marie afin « de connaître de quelle vie elle

doit vivre ainsi que les religieuses de son Ordre », elle entend en elle-même cette parole : « Fais écrire tout ce qui est écrit en l'évangile que j'ai fait en ce monde, fais en une Règle et trouve moyen de la faire approuver du Siège Apostolique. » En relisant dans les évangiles tous les passages où il est question de la Vierge Marie, le père Gabriel Maria va mettre en évidence dix vertus ou attitudes évangéliques de Marie : pureté, prudence, humilité, foi, louange, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. Cela constitue un véritable itinéraire de vie spirituelle.

En conclusion, combien il nous faut remercier pour tous ces grands modèles, géants de sainteté qui nous guident dans les périodes qui semblent les plus obscures et permettent ainsi à la Divine Providence de donner au monde ce qu'il y a de meilleur pour le temps approprié ! À la suite de Jeanne d'Arc, invoquons souvent le Saint Nom de Jésus, comme arme puissante contre les assauts démoniaques et recourons à Marie, en imitant ses vertus pour mieux imiter Jésus, notre véritable modèle.

Dépasser crises et divisions

Sœur Maïn Domini

Les siècles se suivent et ne se ressemblent pas. Le XIV^e^ siècle apparaît comme l'antithèse du XIII^e^ siècle : siècle de crise, siècle de décadence, siècle de bouleversements tant au point de vue politique que religieux. La France s'éloigne de la Chrétienté des XII^e^ et XIII^e^ siècles pour entrer dans une nouvelle manière de se considérer elle-même par rapport au pape ou, *in fine*, à Dieu.

I. Une crise politico-religieuse : le conflit entre Philippe le Bel et le pape

En ce qui concerne la France, le début du XIV^e^ siècle a été essentiellement marqué par le conflit entre le roi Philippe le Bel et le pape Boniface VIII. Petit-fils de Saint Louis, Philippe le Bel n'a rien de la sainteté ni de la foi de son grand-père. Il est maître dans son Royaume. Bien que sacré à Reims et protégeant l'Église, il défend l'indépendance de la France, même vis-à-vis du pape. Sur plusieurs points, Philippe le Bel veut s'affirmer face au pape : lever un impôt sur les ecclésiastiques pour soutenir les guerres entreprises par la France, refuser la nomination d'un évêque à Pamiers, interdire aux évêques français d'aller à Rome où le pape les convoquait… La France se veut un État libre et non plus dépendant du pape. Le roi prend la place du pape en France, et en quelque sorte celle de Dieu. C'est ce qui amena Boniface VIII à excommunier Philippe le Bel et à délier les Français de leur fidélité au roi.

De plus, Philippe le Bel est peu regardant sur les moyens à employer pour s'opposer au pape : il cède à son conseiller, le légiste Guillaume de Nogaret, descendant des Vaudois, dont le grand-père fut brûlé, véritable précurseur des Jacobins de 1793, qui ne préconisait ni plus ni moins que l'enlèvement du pape en villégiature à Anagni ! Un chroniqueur rapporte qu'il n'aurait pas hésité à gifler le pape. Mais Boniface VIII, tiare en tête, revêtu de la chape, tenant en mains les clefs et la croix, déclara dignement : « Puisque je suis trahi comme Jésus-Christ, je veux du moins mourir en pape ! ». L'attentat d'Anagni a ainsi marqué la fin de la papauté comme mo-

narchie universelle : désormais, des monarchies nationales, France en tête, tenteront de se substituer à elle, travaillant pour leur propre compte et n'ayant en vue que leurs intérêts particuliers, rejetant toute ingérence extérieure, fût-elle celle du pape !

Les successeurs de Boniface VIII rechercheront très vite la paix avec la France. Malgré les querelles et les conflits, la France reste la Fille Aînée de l'Église et le soutien de la papauté. « Si je t'abandonne, qui te soutiendra ? » avait vaniteusement déclaré Philippe le Bel à Boniface VIII. Benoît XI supplia donc Philippe le Bel de se soumettre, ce que fit celui-ci, plus par intérêt et calcul que par contrition. Nous sommes déjà loin du modèle du roi très chrétien magnifiquement illustré par Saint Louis. Le 13 mai 1304, le pape leva l'excommunication qui liait le roi et finit par absoudre Guillaume de Nogaret.

Mais trois ans plus tard, lors d'une autre affaire, Philippe le Bel sut de nouveau montrer au pape que le roi de France lui était égal, sinon supérieur. Aux prises avec le manque d'argent récurrent de la couronne, le roi convoita les richesses de l'Ordre des Templiers et en fit arrêter les membres, sous inculpation d'hérésie, puis passer en procès après des aveux arrachés sous la torture. Le pape Clément V protesta, mais le roi passa outre. Nous sommes là bien loin de la soumission d'un roi vis-à-vis du pape : dans cette affaire, le pape a dépendu entièrement des décisions du roi de France et au Concile de Vienne (1311-1312), on supprima l'Ordre des Templiers, comme le voulait le roi de France. Le Grand Maître des Templiers Jacques de Molay, qui avait rétracté ses aveux, fut brûlé le 18 mars 1314. Cette même année moururent le 20 avril le pape Clément V et le 29 novembre le roi Philippe le Bel. De cette coïncidence naquit la légende du Grand Maître des Templiers s'écriant sur son bûcher : « Je cite le pape injuste et le roi sans honneur à comparaître devant le tribunal de Dieu dans le délai d'un an ». Légende ou réalité ? Toujours est-il que le 21 janvier 1793, quand on montra à la foule la tête de Louis XVI guillotiné, il y eut des révolutionnaires pour s'écrier : « Jacques de Molay, tu es vengé ! » L'Histoire n'oublie pas son passé et sait s'en servir à ses fins.

II. Une crise à l'intérieur de la papauté : les Papes d'Avignon

À cette époque, les Cardinaux étaient divisés entre pro-Français et pro-Boniface VIII : ceci nous montre bien la place prépondérante que la France tenait parmi les pays de la Chrétienté occidentale. Fut élu sur le siège de Pierre l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, qui prit le nom de Clé-

ment V. C'est sous la pression de Philippe le Bel que le couronnement du nouveau pape eut lieu en France, à Lyon. C'est Clément V qui décida de se fixer en France, Rome et l'Italie, prises dans des conflits internes, n'offrant plus de sécurité au pape. Son prédécesseur s'était déjà réfugié à Pérouse ; lui, français, opta pour Avignon, le Comtat Venaissin étant fief pontifical depuis 1274. Cette décision a découragé les Italiens et un des Cardinaux déclara : « Le parti français est arrivé à ses fins. C'en est fait. De longtemps l'Église ne reviendra plus en Italie. » En effet, aucun pape ne devait plus paraître à Rome jusqu'au 13 octobre 1367, jour où Urbain V y fit solennellement sa rentrée. C'est ainsi que commence la période que les Romains ont appelée la « Captivité de Babylone ». Clément V avait engagé l'Église dans une voie périlleuse en la liant trop au sort de la France. Désormais, dans la politique pontificale, les affaires françaises ont occupé la première place. Dans les archives de la Chancellerie apostolique, on a retrouvé autant de pièces concernant le seul Royaume de France que tout le reste de la Chrétienté. Clément V n'avait considéré Avignon que comme un gîte provisoire. Avec son successeur Jean XXII, ce provisoire tendra à devenir définitif. Mais pour Philippe le Bel, la victoire est totale : désormais, une de ses préoccupations fut de lier le pape par des promesses, de l'entourer de cardinaux français et ainsi d'affaiblir l'autorité du Saint-Siège.

Tous les Papes d'Avignon ont été Français. Ils furent 7 à se succéder sur le Siège de Pierre, de 1309 à 1377. L'histoire leur reprochera leur trop grande dépendance à l'égard du roi de France, même si certains surent s'affirmer face au pouvoir royal. Et il faut bien reconnaître que pendant près de 70 ans, les Souverains Pontifes ont été les captifs de la politique du roi de France. Avec les Papes d'Avignon naquit un foyer d'opposition à la papauté, en France d'abord, puis en Allemagne. Le luxe qui s'établit progressivement à la cour pontificale y fut sans doute pour quelque chose. Mais surtout, aux yeux de la Chrétienté, l'absence de la papauté de Rome apparaissait comme une trahison. Même si Rome était en proie à l'anarchie, les chrétiens demeuraient attachés à la grande tradition chrétienne : même pour tout l'or de la cour d'Avignon, même pour les faveurs de tous les rois de France, même pour les beautés de la douce France, la papauté ne pouvait demeurer trop longtemps privée du successeur de Saint Pierre.

Des voix se firent entendre dans l'Église pour réclamer le retour du pape à Rome : deux femmes jouèrent un rôle de premier plan. Ce fut d'abord sainte Brigitte de Suède (1302-1373) qui écrivit au pape d'Avignon, Clé-

ment VI une lettre au nom du Christ et sous sa dictée, pour rappeler au souverain pontife ses devoirs :

> Moi, Jésus-Christ, je t'ai exalté. Je t'ai fait passer par tous les honneurs. Lève-toi. Viens en Italie contempler les lieux arrosés du sang de mes Saints. J'ai été patient, mais maintenant mon temps est proche. Le tien va finir. Je te demanderai compte de tes négligences. Tu pouvais réformer, améliorer beaucoup de choses ; tu ne l'as pas voulu !

En vain elle le supplia ainsi que ses successeurs. Petite parenthèse : Urbain V était rentré à Rome en 1367, mais croyant que sa présence était nécessaire en France pour arrêter les hostilités entre la France et l'Angleterre, il y était retourné en 1370. Sainte Brigitte écrivit alors à son successeur Grégoire XI. Elle ne fut pas seule à faire entendre ces paroles : une autre femme, sainte Catherine de Sienne, prit le relais. La tertiaire dominicaine née en 1347 écrivit elle aussi à Grégoire XI pour lui demander de veiller sur l'Église « du haut des collines de Rome » et non de celles d'Avignon : « Venez relever la grandeur de Rome, ce jardin arrosé du sang des martyrs, qui bouillonne encore et qui en appelle de nouveaux ! » Il faut reconnaître que tout s'était ligué pour retenir le pape en France : ses parents, son roi, ses Cardinaux, sa répulsion à aller habiter un pays dont il ne comprenait même pas la langue… Mais le départ s'est progressivement imposé, d'autant plus que les Italiens craignaient de voir la papauté déserter définitivement Rome et devenir un instrument aux mains des Rois de France. Le pape a donc suivi les conseils de sainte Catherine de Sienne et pris courageusement le chemin de Rome où il arriva le 17 janvier 1377. En prenant la tiare, il avait fait vœu, dit-on, de la rapporter à Rome. Grégoire XI avait accompli sa mission et pouvait mourir moins d'un an après. La « Captivité de Babylone » prenait fin.

III. Une crise religieuse interne : le Grand Schisme d'Occident

L'élection du nouveau pape a été le point de départ de ce schisme, le plus long des schismes occidentaux puisqu'il dura de 1378 à 1417. Exaspérés contre la France, les Italiens scandaient : « Nous le voulons Romain, ou du moins Italien ! » « Si le pape n'est pas Romain, nous le tuerons avec tous les cardinaux ! » Urbain VI fut Italien. Mais très vite, il s'est attiré l'hostilité des Cardinaux, se plaignant d'avoir trop de Français dans le Sacré-Collège, et voulant le recomposer. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase et lancer la révolte. Et là encore, il faut bien reconnaître que tout est parti de

la France puisque c'est le Cardinal français Robert de Genève qui, quittant brusquement la salle, a entraîné treize Cardinaux à sa suite. Réunis en conclave, ils élurent un nouveau pape en la personne de Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII et transporta la nouvelle Cour pontificale, bien sûr, en Avignon ! Ce schisme a donc été suscité à l'intérieur même de l'Église, par des cardinaux, et notamment par des Cardinaux français, ce qui montre que l'esprit d'indépendance français vis-à-vis du pape était partagé tout autant par les rois que par les hommes d'Église. Le Schisme divisa toute la Chrétienté en deux obédiences qui s'opposèrent autant par intérêt politique que par conviction religieuse. Chefs de file d'autres pays européens, d'un côté la France soutenait les Papes d'Avignon et de l'autre l'Italie, ceux de Rome.

Des Papes se sont succédés dans les deux obédiences, mais sans aboutir à un accord, chacun ne voyant d'autre moyen pour retrouver l'unité que l'abdication de l'autre, et ce jusqu'à la fin du siècle. De toutes parts on réclamait l'union. L'Université de Paris a joué un grand rôle, notamment auprès du roi de France Charles VI. On peut donc noter une évolution dans la mentalité du roi de France, près d'un siècle après Philippe le Bel : il cherche maintenant non plus son intérêt personnel ou celui de la France, mais l'union et la paix dans l'Église, gage de la paix dans les cœurs des fidèles. Le Concile de Pise, en 1409, a pu faire espérer voir venir la fin du schisme, puisque les deux Papes furent déposés et que fut élu Alexandre V. Mais il arriva ce à quoi nul n'avait pensé : les papes déposés refusèrent d'abdiquer et de deux Papes, on passa à trois !

C'est le concile de Constance, de 1414 à 1418, qui a réglé enfin cette question et fait triompher l'unité de l'Église. On déposa les trois Papes, tout en reconnaissant que Grégoire XII, pape de Rome, était le pape légitime. Benoît XIII (Avignon) tenta de résister, mais ne réussit qu'à décourager ses derniers partisans. Et tandis que les théologiens de l'époque discutaient des titres des deux pontifes et qu'au-dessus d'eux les deux Pontifes s'excommuniaient réciproquement, eux et leurs troupeaux, les Saints continuaient à fleurir dans les deux obédiences. Autour des Papes de Rome, on retrouve sainte Catherine de Sienne. Témoin de l'élection d'Urbain VI, elle n'avait jamais douté de sa validité. Elle mourut sans avoir eu le bonheur de voir la paix revenue dans l'Église, en disant à ceux qui l'entouraient : « Restez fidèles à Urbain V, car il est le vrai pape. ». Mais Dieu a multiplié aussi ses grâces de choix dans l'obédience d'Avignon où tant de pieux fidèles dé-

fendaient de bonne foi la cause de Clément VII et de Benoît XIII. C'est ainsi que saint Vincent Ferrier (1350-1419), dominicain espagnol qui prêcha beaucoup en France, a soutenu Benoît XIII dont il fut le confesseur. Il savait qu'il ne pouvait y avoir simultanément deux Papes, parce qu'il n'y avait qu'une seule Église fondée par Jésus-Christ et estimait qu'il était nécessaire de rechercher qui était le pape légitime pour lui obéir. Saint Vincent Ferrier a offert prières, pénitences et jeûnes tout en œuvrant à l'union. Mais l'opiniâtreté de Benoît XIII lui a fait concevoir des doutes sur sa légitimité et cesser de soutenir le pape d'Avignon, reconnaissant la légitimité de celui de Rome. Cependant, la gloire de la France revient à la grande réformatrice des Clarisses, sainte Colette, née en 1381 à Corbie dans la Somme et morte en 1447. Elle avait rencontré Benoît XIII à Avignon pour lui exposer son projet de réforme et en avait reçu l'approbation. Face au schisme, elle n'a eu qu'un remède : la prière, puis l'action. Elle a rencontré saint Vincent Ferrier, puis est intervenue auprès de l'antipape Félix V pour qu'il abdique, mais en vain, du moins du vivant de notre sainte, puisque Félix V finit par faire sa pleine soumission au pape légitime après la mort de sainte Colette, ce qui mettra fin à son schisme. Elle écrivit même aux Pères du concile de Constance qui s'efforçaient de restaurer l'unité dans l'Église.

L'élection de Martin V au terme du concile de Constance a mis fin au schisme. Le XV^{e} siècle commençait donc dans un climat de paix et d'unité retrouvées, la France et le pape étant maintenant réconciliés. Face aux crises qui ont secoué tout le XIV^{e} siècle, la France a su évoluer et retrouver progressivement sa vraie place de Fille Aînée et de soutien de la papauté, dans la défense de l'unité de l'Église derrière un seul Pasteur de retour à Rome.

La spiritualité au XIIe-XIIIe siècles : textes choisis

Les sœurs du Foyer de Saint-Pierre-de-Colombier

La dernière vidéo sur le XIVe et XVe siècle est une méditation à partir de passages de la Bible et du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* : nous y entendrons sainte Colette, sainte Jeanne de France, saint Vincent Ferrier et sainte Jeanne d'Arc qui ont marqué notre pays durant ces deux siècles. Chacun à leur manière ont contribué à ce que la France sorte de cette période de crise. En nos temps troublés, ils peuvent être pour nous d'un grand secours ! N'hésitons pas à implorer Dieu par leur intercession !

– Sainte Colette : Je reçus le nom de Colette, pour saint Nicolas que mes parents aimaient beaucoup.

– Sainte Jeanne d'Arc : On me nomme Jeanne d'Arc ou Jeannette dans le pays de mon père.

– Saint Vincent Ferrier : Mon nom est Vincent Ferrier, je suis originaire de Valence en Espagne, mais la volonté de Dieu m'a conduit en France.

– Sainte Jeanne de France : Quant à moi, je suis Jeanne de France, fille, sœur et femme de roi.

– « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. » (Jn 14,6)

– « Suis-moi ! Et, se levant, il Le suivit ! » (Mt 9,9)

– Voilà que je suis prêt à vous servir en tout. Car je ne désire point vivre pour moi, mais pour vous seul : heureux si je le pouvais dignement et parfaitement. (*Imitation de Jésus-Christ* p.119)

– Sainte Jeanne d'Arc : Messire Dieu soit le premier servi !

– Sainte Colette : Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour Dieu.

– Saint Vincent Ferrier : La pureté de cœur ouvre nos yeux intérieurs à la contemplation divine, car elle nous éloigne de toute pensée inutile et qui n'adhère pas à Dieu.

– Sainte Jeanne de France : Ma fille, vous avez le cœur au monde, je désire que vous le mettiez en Dieu.

– Saint Vincent Ferrier : Ne vous attristez point des souffrances que Dieu peut vous envoyer. Recevez tout avec une âme égale et confiez-vous en Celui qui sait mieux que vous-même ce qui vous est utile.

« Voici quel est mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » (Jn 15,12)

– Aucune œuvre extérieure ne sert sans la charité ; mais tout ce qui est fait par la charité, quelque petit ou quelque vil qu'il soit, produit des fruits abondants. (*I. de JC* p. 31)

– Sainte Jeanne de France : Aimez-vous l'une l'autre pour être les dignes filles du Prince de la Paix et de la glorieuse Vierge Marie.

– Sainte Colette : C'est du Tout-Puissant et de Lui seul qu'il faut tout attendre. Croyez qu'Il achèvera ce qu'Il a commencé.

– Saint Vincent Ferrier : Parlez de telle sorte que vos paroles paraissent sortir non d'une bouche orgueilleuse et hostile, mais bien des entrailles de la charité et d'une compassion paternelle. Soyez comme un père qui s'apitoie sur ses enfants coupables…

– Sainte Jeanne d'Arc : Je suis bonne chrétienne bien baptisée, et je mourrai bonne chrétienne. J'ai été envoyée pour la consolation des pauvres et des indigents.

– Sainte Colette : Soyons généreuses envers Dieu. Mais qu'est-ce qu'être généreux ? C'est donner plus qu'on ne doit.

– Saint Vincent Ferrier : Même dans les choses spirituelles, à votre volonté, préférez celle des autres, pourvu que celle-ci soit bonne, et dans les choses matérielles, faites ordinairement la volonté des autres, quels qu'ils soient.

– Sainte Jeanne de France : Je désire que vous soyez si unies en charité, car c'est la vertu qui fait le plus ressembler à Jésus et Marie avant toutes les autres vertus.

– Sainte Colette : Soyons toujours attentives à posséder en nous l'amour de Dieu.

« Je vous laisse ma paix ; c'est ma paix que je vous donne ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble pas ni ne s'effraie. » (Jn 14,27)

– Conservez-vous dans la paix : et alors vous pourrez la donner aux autres. Le pacifique est plus utile que le savant. Celui qui est affermi dans la paix ne pense mal de personne ; mais l'homme inquiet est agité de divers soupçons : il n'a jamais de repos. (*I. de JC* p. 65)

– Sainte Jeanne d'Arc : J'aime beaucoup plus, voire quarante fois plus, mon étendard que mon épée.

– Sainte Jeanne de France : Soyez patients en adversité et pacifiques avec votre prochain. Ne murmurez point et ne soyez pas critique les unes des autres : vous vous détruisez.

– Sainte Colette : Je prie le Saint-Esprit d'être toujours votre garde pour votre âme et votre corps. Qu'il vous donne la joie, la paix, le salut et la vie éternelle.

– Saint Vincent Ferrier : Cessez votre violence : les émeutes qui opposent des hommes contre d'autres hommes, c'est en réalité contre Dieu même.

– Sainte Jeanne d'Arc : Tous ceux qui portent la guerre dans le saint Royaume de France le font contre le Roi Jésus, Roi du Ciel et du monde, mon légitime et souverain Seigneur. Je prie Dieu qu'Il accorde le bienfait de la paix.

– Saint Vincent Ferrier : Seigneur, le schisme dans votre Église me déchire le cœur. J'offre continuellement mes prières, mes jeûnes et mes pénitences, pour que Vous y mettiez fin. Pour Vous également, je continue la mission de prédicateur à laquelle votre divine volonté m'a appelé !

– « Qui ne prend pas sa croix et ne suit pas derrière moi n'est pas digne de moi. » (Mt 10,38)

– Mon fils, ne vous laissez pas émouvoir au charme et à la beauté des discours des hommes, car le Royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours, mais dans les œuvres. (*I. de JC* p. 163)

– Saint Vincent Ferrier : Seigneur, est-il possible que vous ayez tant souffert ? Comment oser se plaindre désormais ?

– Sainte Jeanne d'Arc : Je dois partir au secours du roi, dussé-je m'y user les pieds jusqu'aux genoux.

– Saint Vincent Ferrier : Laissons-nous guider par la Providence : mon séjour prolongé dans cette ville me permet de donner à un plus grand nombre d'âmes l'occasion de se convertir.

– Sainte Jeanne d'Arc : Usez bien de moi, je ne durerai guère plus d'un an. Dieu enverra grande victoire aux Français !

– Sainte Jeanne de France : Lorsque je prononçai mes vœux, le Père me promit la vie éternelle et que, pour l'époux temporel et mortel qui m'avait laissée, j'aurais Jésus notre Sauveur pour Époux, lequel jamais ne m'abandonnerait, mais me donnerait à jamais son Amour.

– Sainte Colette : Vivez de manière à ce que vos noms ne soient jamais effacés du Livre de Vie.

– « Un grand signe apparut dans le ciel : une Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. » (Ap12,1)

– Seigneur mon Dieu, je désire vous recevoir aujourd'hui avec autant de ferveur et de respect, de sainteté, d'amour, de foi, d'espérance et de pureté, que vous désira et vous reçut votre Sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie, lorsqu'elle répondit à l'ange de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » (*I. de JC* p. 244)

– Saint Vincent Ferrier : Avec moi, célébrez les sept joies de la Vierge Marie et méditez ses sept douleurs.

– Sainte Jeanne de France : Il n'y a pas au monde reine, ni princesse qui n'eût ses filles d'honneur. Marie n'aurait-elle pas les siennes ? Mes filles, vous serez les filles d'honneur de Notre-Dame.

– Sainte Colette : Est-il nécessaire que je vous recommande la dévotion et la confiance envers la très Sainte Vierge ? Marie vous soutiendra dans vos faiblesses ; elle vous défendra contre les assauts de l'enfer ; elle entretiendra dans vos cœurs ce feu sacré de l'amour divin.

– Saint Vincent Ferrier : Priez, priez le rosaire, il est tout-puissant.

– Sainte Jeanne de France : Mes filles, ayez toujours en mémoire ce grand bénéfice de l'Incarnation de notre Sauveur et Rédempteur Jésus et suivez la glorieuse Marie en ses vertus.

– Sainte Jeanne d'Arc : Je suis venue au roi de France de la part de Dieu, de la part de la Sainte Vierge Marie et de tous les saints et saintes du Paradis.

– Sainte Jeanne de France : Je porte l'amour infini de la France qui a été appelé le royaume de Marie. Par les Annonciades, je participe à la chaîne d'or qui nous relie à la Vierge Marie, notre très Sainte Mère et Reine de France.

– « Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. » (Gn 12,2)

– Sainte Jeanne d'Arc : Jeanne la Pucelle vous mande et fait savoir, de par le roi du ciel, son souverain Seigneur, que vous fassiez vraie obéissance et reconnaissance au gentil roi de France qui sera sous peu à Reims et à Paris et en ses bonnes villes du Saint Royaume avec l'aide du Roi Jésus.

– Sainte Jeanne de France : Je suis de souche royale, je porte la France en mon sang.

– Sainte Jeanne d'Arc : Plus il y aura de sang de France ensemble, mieux les choses iront.

« La colère du Seigneur s'enflamma contre Israël. Il dit : « Cette nation a transgressé mon alliance, celle que j'avais prescrite à ses pères, et elle n'a pas écouté ma voix." » (Jg 2,20)

– Sainte Jeanne d'Arc : Ne savez-vous pas la prophétie qui dit que la France sera perdue par une femme et qu'elle sera relevée par une pucelle des marches de Lorraine ?

– Sainte Jeanne d'Arc : Je crois qu'il plaisait à Dieu de laisser battre les Français pour leurs péchés. [Mais maintenant], je sais que ses ennemis seront boutés hors de France. Dieu donnera victoire aux Français.

« Tu fus immolé, rachetant pour Dieu, par ton sang, des gens de toute tribu, langue, peuple et nation. » (Ap 5,9)

– La souveraine sagesse est de tendre au royaume du ciel par le mépris du monde. (*I. de JC* p. 12)

– Sainte Jeanne d'Arc : Evêque, je meurs par vous !

– Saint Vincent Ferrier : Dieu veut que je meure en France !

– Sainte Jeanne de France : Je m'en vais mourir et qu'il me faut aller rendre compte devant Dieu. Mais j'espère que la Vierge Marie sera pour moi.

– Sainte Colette : Je sens que cette demeure terrestre dans laquelle mon âme est enfermée va bientôt se dissoudre. Vivez de manière à ce que vos noms ne soient jamais effacés du Livre de Vie.

– « Toute créature dans le ciel et sur la terre, sous la terre et sur la mer, et tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis proclamer : "À celui qui siège sur le Trône, et à l'Agneau, la louange et l'honneur, la gloire et la souveraineté pour les siècles des siècles." » (Ap 5,13)

– Sainte Jeanne d'Arc : Les hommes batailleront et Dieu donnera la victoire !

– Sainte Jeanne de France : Marie, très digne Mère de Jésus, que je sois toujours en votre grâce !

– Sainte Colette : Louez, louez Dieu sans fin ! Louez et aimez le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

– Saint Vincent Ferrier : Le Ciel est ma maison.

-VI-
Le temps des missions et l'École française

XVI^e^-XVII^e^ siècles

Le contexte historique des XVIe e XVIIe siècles

Sœur Claude Domini

Voilà plusieurs semaines que nous revisitons ensemble l'histoire de France grâce à notre neuvaine, et nous pouvons être frappés par la sollicitude de Dieu pour notre nation. La fidélité de Dieu pendant des siècles à son égard nous fait penser à celle qu'il a eue avec le peuple hébreu dans l'Ancien Testament : quelle patience malgré les manques de correspondance de son peuple ! De même, Dieu n'abandonne pas la France au milieu des turpitudes de son histoire ! Les deux siècles que nous allons parcourir cette semaine, le seizième et le dix-septième, vont confirmer encore cela.

Admirons d'abord l'action de Dieu à cette époque. Comment ne pas mentionner, en premier lieu, les si importantes révélations du Cœur de Jésus à Paray-le-Monial, que nous approfondirons vendredi prochain ; elles ont permis d'enrichir la liturgie de l'Église catholique de la solennité du Sacré Cœur ! Les apparitions mariales de cette époque sont également capitales pour notre pays, notamment celle de Notre Dame de Grâce à Cotignac, en 1519, qui aura une particulière importance puisqu'elle conduira au vœu de Louis XIII et à la consécration de la France à Notre Dame ; un peu plus tôt, en 1510, elle apparaissait déjà à Garaison, près de Lourdes et, au siècle suivant, au Laus, près de Gap, à partir de 1664. Enfin, même si elles sont moins connues, n'oublions pas non plus les apparitions de saint Joseph à Cotignac, en 1660 et celle de sainte Anne, en Bretagne, en 1623-1624, comme nous le découvrirons samedi[1]. Comment ne pas être dans l'admiration devant tant de prévenances divines ?

Qu'en est-il de la réponse des hommes ? Nous le savons, Louis XIII a répondu, en 1638, en consacrant solennellement la France à Marie. En 1652, Anne d'Autriche, alors que la fronde conduisait la France au chaos, instaure la messe des premiers mardi du mois « en l'honneur de saint Michel pour la sécurité et la prospérité de la France » ; elle fut exaucée.

[1] Voir p. 245.

Malheureusement, la France de cette époque aura aussi ses zones d'ombre : beaucoup vont se laisser entraîner par la réforme protestante et par ses conséquences politiques qu'ont été les guerres de religion. Louis XIV ne sera pas le saint roi dont la France avait besoin et ne répondra pas aux demandes de Jésus à Paray-le-Monial. Cela aura des conséquences durables… comme nous verrons la semaine prochaine en particulier[2].

Brièvement, rappelons-nous les rois des ces deux siècles : Louis XII, puis François Premier, le roi de la Renaissance, Henri II et François II. Charles IX et Henri III pendant les guerres de religions. Henri IV, le protestant converti au catholicisme, qui permit la pacification, Louis XIII et enfin Louis XIV, le roi soleil !

Pour avoir un regard d'ensemble de ces deux siècles d'effervescence en France, nous l'aborderons sous trois angles : le protestantisme et ses conséquences, le Concile de Trente et ses répercussions, enfin, les erreurs et controverses qui ont marqué la France du dix-septième siècle.

I. Premier angle : le protestantisme et ses conséquences

La réforme protestante est le fruit d'un long processus dû à plusieurs causes, intellectuelles, historiques, culturelles, politiques et ecclésiales. En effet, les grandes découvertes à partir du quinzième siècle (découverte de l'imprimerie, du continent américain, etc.) élargissent la connaissance et permettent l'échange d'idées, ce qui conduit à remettre en cause les certitudes, d'où le début du relativisme.

Au niveau intellectuel, le nominalisme des XIV^{e} et XV^{e} siècles aura des influences théologiques avec le rejet de la scolastique, si florissantes les siècles précédents mais qui s'essouffle. On s'attachera plus à la raison, même en théologie, au détriment de la connaissance par la Révélation. On privilégiera la connaissance intuitive, ce qui conduira à l'essor de l'individualisme. L'humanisme, avec la redécouverte des richesses grecques et latines, entraînera un certain retour du paganisme et privilégiera le libre examen au détriment des autorités ecclésiales. Ce courant humaniste marque profondément le quinzième siècle.

Au niveau ecclésial, l'affaiblissement de l'Église, dû au grand schisme du siècle précédant, à sa richesse exposée de façon parfois démesurée, à l'affaire de la vente des indulgences et au relâchement des clercs, ont créé un

[2] Voir p. 259 et suivantes.

climat propice à la révolte. Il est clair qu'une réforme était nécessaire mais pas une révolte.

C'est en 1517, que Luther, imprégné de toutes les idées nouvelles, se révolte contre la papauté, puis plus tard contre l'empereur Charles Quint. Cette initiative du moine allemand, excommunié en 1521, n'aura pas de grandes répercussions en France immédiatement mais c'est surtout les disciples de Calvin qui vont diviser non seulement l'Église en France mais toute la société française au point de la mettre à feu et à sang. En effet, Jean Calvin était un laïc français, qui reprendra l'essentiel de la pensée de Luther en la poussant encore plus loin, notamment en ce qui concerne l'Eucharistie, la prédestination ou l'Église, puisqu'il rejettera les ministères ordonnés, la hiérarchie et tout magistère. Ses idées vont marquer le monde francophone bien que Calvin ait été chassé de France par François Ier, en 1534, et se soit établi à Genève à partir de 1541. C'est pourtant à Paris, qu'en 1559, aura lieu le synode général des réformés ; signe de la pénétration rapide de ses idées dans la société française et du nombre de ses partisans…

Pourquoi le calvinisme se développa-t-il si vite en France ? Le courant humaniste, comme nous l'avons vu, favorisa l'accueil de nouvelles idées. Ainsi, certains cercles comme le groupe de Meaux, contenaient des similitudes d'idées qui avaient déjà travaillé la mentalité. De plus, le protestantisme reçut un accueil favorable chez certains grands, comme François I^{er} ou l'amiral de Coligny. Cependant, François I^{er} se rétracta après l'affaire des placards qui humilia les catholiques et le roi lui-même.

Les rois de France vont mener pour certains, comme Henri II ou Louis XIV plus tard, une politique de répression face aux protestants, mais la succession rapide des souverains jusqu'à Henri IV entre 1559 et 1589, favorisa l'instabilité politique et les troubles d'ordre religieux. Cela se concrétisa par des actes de vandalisme, des assassinats et même des batailles, de 1562 à 1598 : c'est ce qui conduisit à de véritables guerres de religion. Au nombre de huit, elles furent le théâtre d'une lutte entre trois partis : le parti royal, le parti catholique avec la célèbre famille de Guise et le parti huguenot avec la famille des Bourbon dont Henri de Navarre, futur Henri IV. C'est dans ce contexte que se situe la tristement célèbre tuerie de la Saint-Barthélémy, le 24 août 1572, qui coûta la vie à de nombreux huguenots. Comme dans toutes guerres, les torts sont partagés, et les protestants ont aussi à leur actif le massacre de nombreux catholiques, entre autre, par le

fameux Baron des Adrets ! A la mort d'Henri III, l'héritier du trône est Henri de Navarre, qui pour pouvoir recevoir la couronne va accepter d'abjurer sa foi protestante : « Paris vaut bien une messe » aurait-il dit ! Toujours est-il qu'une fois devenu roi, il va établir le principe du pluralisme religieux en France avec l'Édit de Nantes en 1598. Il en résultera une certaine pacification mais cela ne suffira pas pour une unité profonde de la société française ni pour faire disparaître les tensions confessionnelles. Pour en finir, Louis XIV tentera de supprimer l'influence des protestants, en abrogeant l'Édit de Nantes par l'édit de Fontainebleau, en 1685. Cependant il ne sera pas facile de faire revenir à l'Église catholique les régions conquises au protestantisme, à l'instar de l'Alsace ou des Cévennes.

Finalement, comment la France va-t-elle demeurer catholique ? Grâce au renouveau spirituel de la contre-réforme catholique qui suscitera de nombreux saints. Nous avons évoqué les dérives du clergé à cette époque, mais il ne faut pas oublier tous les prêtres fidèles et généreux ! Un grand évènement de l'Église se déroula en Italie entre 1545 et 1563 : le Concile de Trente. Même si aucun évêque français n'y participa et s'il faudra attendre presque un siècle pour qu'il soit appliqué au Royaume de France, l'élan spirituel suscité dans l'Église se communiquera très vite chez nous par l'action de nombreux saints.

II. Deuxième angle : le concile de Trente et ses répercussions en France

L'esprit gallican, c'est-à-dire la volonté – tant au niveau politique qu'ecclésial – de limiter le pouvoir du pape sur l'Église de France, a sans doute retardé la mise en application des décrets du Concile de Trente au Royaume de France. Déjà en germe au XIV^{e} siècle, cet esprit d'indépendance de la part des rois français s'accentua avec le temps. Le roi François Ier, par exemple, avait conclu un concordat avec le pape Léon X, en 1516, qui stipulait que le roi nommerait les évêques et les abbés. Le roi détenait ainsi un réel pouvoir sur l'Église qu'il exercera même parfois contre l'Église en faisant alliance avec les protestants et aussi avec les Turcs. L'Église perdait alors l'indépendance qu'elle avait acquise aux siècles précédents et par conséquent sa liberté, tout en demeurant la religion d'État !

Malgré tout, le souffle de la Contre-réforme catholique va susciter un certain renouveau en France au seizième siècle. Ce sera plus l'œuvre des saints que de décisions venues d'en haut : nous pouvons penser à la nais-

sance des Jésuites qui aura lieu à Paris et qui se développera beaucoup en France donnant à l'Église de nombreux saints comme saint Pierre Favre, premier disciple de saint Ignace, puis saint Isaac Jogues et saint Jean de Brébeuf, missionnaires Français au Canada, la nouvelle France (cf. vidéo de demain) ! Sans oublier saint Jean-François Régis ou d'autres moins connus comme les bienheureux Jacques et Guillaume, jésuites martyrs de l'Eucharistie à Aubenas (Ardèche). La réforme du Carmel engagée par sainte Thérèse d'Avila en Espagne trouvera un écho en Mme Acarie, qui promut cette réforme à Paris et dans d'autres villes de France, avant d'entrer elle-même au Carmel à la mort de son mari (Bhse Marie de l'Incarnation). Saint François de Sales marquera la spiritualité avec ses ouvrages écrits en français, ce qui était rare à l'époque, donnant ainsi sa marque à la langue française, qui est devenue la langue officielle lors de la déclaration de Villers-Cotterêts, en 1539. Son action auprès des calvinistes fut très remarquable au point de ramener la région du Chablais au catholicisme. Il demandait un jour à un calviniste : « pouvait-on être sauvé avant la Réforme ? » Ce dernier répondit « oui ». « Alors, pourquoi les guerres de religion ? » Il fonda la Visitation avec Sainte Jeanne de Chantal, ordre qui se répandit si vite qu'il comptait 86 monastères à la mort de sa fondatrice et qui donna à l'Église tant de saintes françaises dont sainte Marguerite-Marie. Il faudrait en rajouter encore beaucoup comme saint Jean-Baptiste de la Salle, l'artisan de l'alphabétisation des pauvres, etc.

Le dix-septième siècle verra un grand renouveau avec la naissance de nouveaux ordres, qui touchent à tous les domaines : la spiritualité connaît un essor considérable avec des répercussions sur les siècles suivants. Pour ne citer que quelques noms : Pierre de Bérulle qui fonde l'Oratoire en France ainsi que l'école française de spiritualité, Monsieur Ollier qui fonde les Sulpiciens, saint Jean-Eudes et la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie (cf. vidéo de mercredi, p. 221). Les séminaires furent, grâce à cela, renouvelés dans leur manière de donner la formation et les prêtres soutenus dans leur vie spirituelle.

Nous ne pouvons pas oublier la grande figure populaire de Monsieur Vincent, le père des orphelins et des pauvres, qui mit en place des œuvres de charité avec les filles de la charité, fondée avec sainte Louise de Marillac. Pour l'éducation, les Frères des écoles chrétiennes de saint Jean-Baptiste de la Salle permirent à des générations de garçons pauvres de suivre une scolarité alors que les Ursulines entreprirent pour la première fois l'éduca-

tion des jeunes filles. C'est le siècle des grands sermons, comme ceux de Bossuet ou de Bourdaloue.

Ce renouveau lumineux ne se fit pas sans difficultés en raison du développement de nouvelles erreurs au sein même du catholicisme !

III. Troisième angle : quelques erreurs et controverses qui ont marqué la France du XVII[e] siècle

Nous venons de voir que la vie bouillonnante du XVII[e] siècle a donné naissance à de nombreuses et bonnes initiatives, la vie intellectuelle ne sera pas en reste comme en témoigne l'essor de la littérature avec Molière, Racine, Bossuet, Corneille, Pascal… Qui ne connaît les célèbres fables de la Fontaine ? Richelieu fondera l'Académie française en 1635, afin de garantir la pureté de la langue française et contribuer au prestige culturel et religieux du Royaume en favorisant les disciplines intellectuelles et artistiques. Mais cette période féconde a eu aussi son lot d'erreurs et de controverses. Nous évoquerons surtout celle du jansénisme qui eut un grand retentissement en France.

En 1640, le jansénisme fit la promotion d'une erreur déjà connue puisque saint Augustin l'avait combattue, contre Pélage. « Dieu qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi » disait le saint évêque d'Hippone. De quoi s'agit-il ? Comment discerner la place respective de la grâce divine et de la liberté humaine dans le salut ? Le Concile de Trente avait réaffirmé la nécessaire coopération de l'homme à la grâce, cependant l'évêque néerlandais Jansénius maintenait l'idée de l'incapacité de l'homme à contribuer à son salut. Le pape a condamné sa doctrine en 1653. L'épicentre français de ce courant se trouvait à l'abbaye de Port-Royal et eut une grande influence sur les mentalités pendant plusieurs siècles. L'austérité, la rigidité, la crainte excessive de Dieu et la peur d'être indigne de communier, éloignaient les fidèles des sacrements et refroidissait l'amour de Dieu dans les cœurs ! Les Jésuites luttèrent contre cette erreur qui eut aussi des influences politiques puisque Louis XIV intervint énergiquement contre eux à partir de 1661 en faisant séquestrer les moniales de Port-Royal dont l'abbaye sera finalement rasée en 1711 ! Mais c'est surtout en se révélant à Paray-le-Monial que Jésus donnera le meilleur moyen de répondre à cette doctrine en ranimant l'Amour de Dieu dans les cœurs : « Voici ce Cœur, qui a tant aimé les hommes et qui en reçoit en retour qu'ingratitude ! » Comment rester indifférent devant tant d'amour de Dieu à notre égard ? Les

moyens spirituels sont simples et efficaces : communion réparatrice, contemplation du Cœur de Jésus et heure sainte d'adoration !

Les idées libérales commencent aussi à faire leur apparition pour se développer rapidement avec Montesquieu et conduire au scepticisme de Diderot, Voltaire et Rousseau. Hostiles à toute religion révélée, les sceptiques ont tout de même une croyance en Dieu. Le XVII[e] est aussi le siècle de Descartes dont le doute méthodique pour explorer la réalité à la lumière de la seule raison portait en elle les prémices des erreurs rationalistes et athéistes. Malheureusement, aucun renouveau théologique ne sera en mesure de contrer ces nouvelles erreurs. Nous en verrons toutes les conséquences dans le siècle qui suivra, mais aussi les conséquences néfastes encore aujourd'hui.

Conclusion

Ces deux siècles nous montrent, à tous les niveaux, que la richesse foisonnante de la culture française malgré les ombres et les gros nuages noirs qui commencent à poindre à l'horizon. Dieu y fut à l'œuvre de façon tout à fait extraordinaire. Le livre du Deutéronome nous dit : « Quelle est en effet la grande nation dont les dieux soient aussi proches que le Seigneur notre Dieu est proche de nous chaque fois que nous l'invoquons ? » (Dt 4, 7) Ne pourrait-on pas en dire de même de la France ? Alors, gardons confiance dans les combats que nous avons encore à mener aujourd'hui pour le relèvement de notre nation chrétienne !

Se relever après la tempête

Frère Xavier Domini

Aujourd'hui, nous voulons poser notre regard sur les artisans qui ont œuvré courageusement pour le renouveau de l'Église en France aux XVI[e] et XVII[e] siècle ainsi que sur les moyens qu'ils ont pris.

I. Les grands bouleversements du protestantisme en France

Les grands bouleversements du protestantisme avaient atteint la France. Les doctrines de Luther furent surtout connues en France après la dispute de Leipzig en 1519 et adoptées par certains docteurs de l'universalité de Paris, qui avait été choisie pour arbitrer les débats. Cependant, c'est principalement sous l'influence de Jean Calvin, picard d'origine, que le protestantisme pénétra notre pays. Le calvinisme y fit de rapides progrès. Ainsi en 1560, quatre ans avant la mort de Calvin, on estime à 2 150 le nombre d'églises calvinistes, regroupant peut-être 3 des 20 millions de Français que notre pays comptait alors ! L'histoire de quarante années de guerre civile et religieuse qui ont suivi en France est trop connue pour qu'il soit besoin d'en rappeler les détails. Massacre des protestants à la Saint-Barthélémy 1572 faisant suite au massacre des catholiques à Nîmes lors de la saint Michel 1567 ! La France coupée en deux mais restée catholique dans son immense majorité ne retrouvera la paix qu'après la conversion d'Henri IV et la signature de l'Édit de Nantes en 1598 permettant la liberté de conscience.

Pour mesurer les misères spirituelles de la déchristianisation résultant de cet état de choses, il nous faut suivre Monsieur Vincent, dans ses tournées d'inspection : il en fut terrifié. Il n'était pas rare de voir des paroisses tombées en ruines, qui n'avaient pas reçu la visite de leur curé depuis quarante ans et dont le clocher abritait la débauche. Certains prêtres ne savaient même pas la formule de l'absolution. Ici un desservant fait sa cuisine dans l'église… Ailleurs, un autre conservait l'Eucharistie dans du papier !

II. Le concile de Trente

Le concile de Trente qui s'était tenu en trois sessions de 1545 à 1563 avait fait une œuvre considérable en définissant la doctrine de l'Église sur les points où elle avait été contestée et déformée par les protestants (sur les sources de la Révélation, le Péché Originel, la justification, les sacrements, le purgatoire, les indulgences, le culte des saints). Les Pères du concile de Trente attachèrent autant d'importance aux décrets disciplinaires qu'aux décrets doctrinaux. De 1566 à 1590, les papes saint Pie V, Grégoire XIII et Sixte Quint s'appliquèrent avec courage, détermination et persévérance à mettre en application le concile.

La France, qui va être à la tête de la résurrection catholique pendant tout le règne de Louis XIII (1610-1643), a été longtemps rétive à son application. Ce n'est qu'en 1615, c'est-à-dire 52 ans après la fin du concile, que l'Assemblée du clergé promulguera les décrets du concile de Trente, et le Parlement refusera leur enregistrement. La cause était que le royaume refusait de renoncer à la « commende » qui confiait les abbayes à des abbés « laïcs », gentilshommes, lesquels en retiraient tous les « bénéfices ». Est-il superflu de rappeler qu'Henri IV nomma évêque de Lodève, Charles de Lévis âgé de 4 ans !? Qu'il voulut faire nommer évêque de Metz son bâtard, Henri de Verneuil, âgé de 6 ans ? Nous pourrions multiplier les exemples.

III. Application du concile de Trente en France : le rôle du cardinal de Richelieu

Pour appliquer le Concile, l'Église avait besoin, non seulement des papes énergiques et clairvoyants qui vont se succéder, mais des princes qui l'acceptent et des prélats, évêques et ministres qui aideront les saints à en répandre les bienfaits. Ce n'est pas un des moindres rôles qu'exerça le cardinal de Richelieu (1585-1642) dont l'œuvre religieuse est trop souvent passée sous silence. Cet homme aux multiples facettes était, certes, un homme d'ambition avec des zones d'ombre mais aussi il était un homme de conviction. S'il prend à bras le corps les problèmes du royaume de France, il n'oublie pas qu'il est homme d'Église. Il va assainir l'Église qui est en France. Aidé du Père Joseph du Tremblay surnommé « l'Éminence grise » de ce dernier, jour après jour, il réforme les grands Ordres monastiques, contribue à ouvrir des séminaires et travaille dès son accession à l'épiscopat en 1608, à l'instruction des fidèles, au choix d'évêques dignes.

A. La réforme des grands ordres

Pour la réforme des grands Ordres, il crée un Conseil dont il se réserve la présidence et auquel il appelle un représentant qualifié des Franciscains, des Jésuites, des Dominicains, des Chartreux, des Cisterciens et des Bénédictins afin d'édicter des ordonnances pour réprimer les abus. Il utilise son doigté pour mettre en place des abbés et des prieurs ayant une forte autorité capable de faire vivre la règle dans toute sa radicalité. Soulignons qu'il emploie tous les bénéfices des abbayes où il est nommé, exclusivement à la restauration et à la réforme de celles-ci.

B. La question des séminaires

La question des séminaires a été épineuse. Il écrira au roi que pour le clergé il faut « déclarer qu'on ne choisira que ceux qui, après leurs études, auront passé un temps considérable dans les séminaires. Nul métier sans apprentissage ». L'instauration de séminaires a été difficile. En effet, ce n'est qu'en 1620 que le futur Cardinal de Bérulle (1575-1629), qui introduisit en France l'ordre du Carmel et les prêtres de l'Oratoire, a fondé à Paris son premier séminaire officiel. Le second fut ouvert à Luçon à la demande de Richelieu. En 1631 il y en aura six. Mais ils périclitent, les bons prêtres ayant davantage le souci des missions que de la formation. Après ces tâtonnements, on comprend peu à peu qu'il faut de vraies maisons de formation. Le Cardinal de Richelieu appuie à fond l'initiative de M. Olier, à qui il offre même son château de Rueil. Ce sera l'origine du séminaire des Sulpiciens. Il charge sa nièce, la duchesse d'Aiguillon d'aider saint Jean Eudes, futur fondateur des Eudistes. Il lui octroie des lettres patentes de fondation. Il envoie mille écus à saint Vincent de Paul qu'il encourage à transformer le collège des Bons Enfants en séminaire. Ainsi en France, l'Église ayant mis les bouchées doubles, cela permet en 1660 de voir tous les diocèses dotés d'un séminaire !

C. Le choix d'évêques dignes

Le choix d'évêques digne était une priorité. Ces derniers devaient être des évêques capables de mettre en œuvre le concile de Trente. A Luçon, en 1608, Richelieu lui-même, alors jeune évêque de 23 ans, remet en pratique les visites pastorales, la prédication. Premier évêque résident dans ce diocèse depuis soixante ans, il oblige ses chanoines eux aussi, à la résidence. Il recrute de bons prêtres par concours pour ses cures à l'abandon, fait pro-

noncer la condamnation canonique de toutes les superstitions qui avaient cours à cette époque : sorcellerie dans les campagnes, magie noire dans les villes… Affronté en cette région à l'emprise protestante, il essaie de nouer des relations de bon voisinage et de tolérance. Plus tard à l'échelle du royaume, il reproduira cette ouverture qui ajoutée à la rectitude de la foi retrouvée permettra à beaucoup de protestants de revenir à la foi catholique. Entre 1629 et 1661, le nombre de Huguenots décroît sensiblement, à en juger par la diminution du clergé et des temples. Richelieu n'est pas aussi en reste pour enseigner la foi. Le catéchisme du diocèse de Luçon fut longtemps un modèle du genre. Il écrit l'*Instruction du Chrétien* puis la *Brève instruction pour les confesseurs*. Devenu Cardinal-ministre, il rédige le *Traité de la perfection du chrétien* et le *Traité qui contient la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui se sont éloignés de l'Église* qui paraîtra après sa mort. Il songe aussi à établir un plan systématique de réévangélisation de la France par des missions confiées aux Jésuites, à ses frais. Dans le presbytère de la petite ville de Richelieu qu'il a fondée, c'est un va-et-vient continuel de missionnaires des campagnes. Là aussi, avec le Père Joseph, va prendre corps l'idée de la consécration de la France à la Sainte Vierge. Comme nous le verrons, elle fut consacrée officiellement par Louis XIII le 15 août 1638. Tout ceci n'empêche pas le cardinal d'envoyer des missionnaires au Canada et de fonder l'Hôtel-Dieu de Québec.

Parmi ces évêques vrais réformateurs, certains furent aussi des saints qui marquèrent en profondeur le catholicisme français. Pensons au bienheureux Alain de Solminihac (1593-1659). A vingt ans, il entre à l'abbaye de Chancelade, près de Périgueux. En 1623, il en est l'abbé et entreprend la rénovation matérielle et spirituelle de son monastère, imposant la stricte observance de la règle. Devenu évêque de Cahors en 1636, il se donne à fond à son nouveau ministère et, en vingt-deux ans, met sur pieds un séminaire, des missions paroissiales, des visites pastorales qui le feront passer neuf fois dans les huit cents paroisses de son diocèse.

Dans le même temps, un autre évêque, saint François de Sales (1567-1622), appartenant à la noblesse de Savoie, travaille à ramener à Dieu toutes les âmes désemparées et son *Introduction à la vie dévote* est une joie pour l'esprit car elle rend accessible la dévotion à tous quelque soit son état de vie et sa catégorie sociale.

Conclusion

Le miracle du catholicisme français en cette première moitié du XVII[e] siècle fut que, du haut en bas de la société, toutes les volontés convergent : le roi et son ministre, les évêques, les prêtres et les laïcs. Si le XVII[e] siècle fut l'ère des grands prélats et des saints, ce fut aussi l'épanouissement d'un laïcat passionné d'études et de controverses avec Pascal (1623-1662) et Descartes (1596-1650) pour ne citer qu'eux.

Le vaisseau de l'Église miraculeusement rénové et solidement gouverné en ce siècle passionnant et foisonnant, allait devoir faire face à bien d'autres tempêtes dont les signes avant coureur s'annonçaient. Plusieurs craquements signalent une fissure ouverte dans l'âme catholique. C'était en France, le mouvement du Gallicanisme par lequel le pouvoir politique veut proclamer son indépendance vis-à-vis du Saint-Siège. C'était aussi avec Descartes l'établissement d'un nouveau paradigme en philosophie. Autre craquement enfin, une hérésie dangereuse sortie des écrits de l'évêque d'Ypres, Jansénius (1585-1638).

Mais de cette période retenons surtout le renouveau dont l'Église fut l'objet. Il nous rappelle qu'il ne vient jamais sans la grâce et la prévenance de Dieu ; mais aussi il ne vient jamais sans la sainteté, le sacrifice, la détermination, la fidélité envers et contre tout. Que tout ceci nous aide à tenir bon dans les temps que nous vivons et à avancer coûte que coûte en nous appuyant toujours sur Notre Seigneur et le secours de sa Sainte Mère.

Pour aller plus loin

- Renée Casin, *Précis d'Histoire de l'Église*, Résiac, 1992, p. 173-216

L'École française

Sœur Lidwine Domini

Le XVII[e] n'a pas été seulement un grand siècle aux plans politique, littéraire et artistique, il porte aussi le beau nom de « grand siècle des âmes »… à tel point que cette période est reconnue unanimement comme « l'âge d'or de la spiritualité française. »

Lorsque l'on parle de renouveau de l'Église au XVII[e] siècle, on pense à tout ce qui a été entrepris durant cette période et dont nous avons commencé à vous parler depuis lundi… mais, au-delà de toutes ces réalisations, une question de fond se pose : d'où vient donc ce dynamisme spirituel incroyable qui anime la société chrétienne de cette époque ? Nous allons trouver une réponse significative à cette question, en nous tournant du côté des « Écoles de spiritualité »… En effet, voici que surgissent en ce siècle, de nouvelles « Écoles spirituelles », à côté des écoles bénédictines, cartusiennes et autres qui existent depuis plusieurs siècles…, de nouvelles « Écoles » donc, animées par des hommes et des femmes soutenus par un grand souffle spirituel. Parmi ces « Écoles », nous désirons nous arrêter aujourd'hui sur l'une d'entre elles, parce qu'elle est le fleuron le plus original de notre spiritualité : je veux parler de « l'École française », une « École » qui marqua d'une emprunte exceptionnelle le XVII[e] et les siècles qui suivront.

I. Ce qu'est une « école de spiritualité »

Toute spiritualité chrétienne est une manière particulière d'assimiler et d'exprimer l'évangile du Christ. De fait, il n'existe pas d'autre voie de salut que celle que nous offre sa personne et son enseignement… ainsi, tout chrétien, est d'abord de la seule « École de Jésus-Christ »… mais précisément parce que l'évangile est extrêmement fertile d'enseignements et d'inspiration, personne ne peut prétendre en exprimer totalement la richesse. Il existe donc divers itinéraires pour suivre Jésus… une École de spiritualité est l'un de ces itinéraires. Elle est faite d'un ensemble de doctrine, de pensées, de pratiques et d'attitudes qu'un fondateur a laissées en héri-

tage et qui sont devenues les doctrines, les pensées, les pratiques et les attitudes de ceux qui ont une grande proximité spirituelle avec lui. Chaque spiritualité pourrait être comparée à une « porte d'entrée » qui ouvre un chemin spécifique pour aller vers Jésus !

Il en résulte que chaque école à ses caractéristiques propres. Ainsi, selon la spiritualité qui est la sienne, telle « École » insistera davantage sur tel aspect de la foi chrétienne, utilisera plus volontiers tels passages de l'Écriture Sainte et mettra en place des pratiques qui lui seront propres pour nourrir la prière et la mission qui la caractérisent.

II. L'« École française » : genèse et essor

C'est dans les salons de Madame Acarie, un des hauts lieux de la ferveur chrétienne qui rayonne dans Paris, que naît « l'École française », baptisée plus tard « École Bérullienne », du nom de son chef de file : le Cardinal de Bérulle. Dans ce salon, se retrouvent des personnes très diverses : des religieux, des laïcs, des prêtres… et même des évêques comme saint François de Sales qui ne manque pas de participer à ces rencontres quand il est de passage à Paris. Là, on y lit les écrits pauliniens et johanniques, les Pères de l'Église et les auteurs de la mystique rhéno-flamande, on découvre les écrits de Ste Thérèse d'Avila, on y parle de la réforme des monastères et de la fondation d'ordres religieux, et, plus largement encore, des moyens à mettre en place pour lancer ce renouveau spirituel tant désiré !

Parmi les grands spirituels de l'époque, qui sont de vrais mystiques, trois d'entre eux vont devenir les disciples inconditionnels de Bérulle : Condren, Olier et saint Jean Eudes. Par la suite, d'autres personnalités aussi riches que diverses, les rejoindront : saint Vincent de Paul, fondateur des prêtres de la Mission… sainte Louise de Marillac, fondatrice des Filles de la Charité, Monsieur Ollier… et plus tard encore, saint Louis-Marie Grignon de Montfort et saint Jean-Baptiste de la Salle…

Mais regardons d'un peu plus près l'action de Madame Acarie et de ses amis :

La première décision importante qu'ils prennent, est de réimplanter en France une vie contemplative, digne de ce nom. Pour ce faire, on décide d'envoyer en Espagne, le jeune Bérulle (cousin de Madame Acarie et futur cardinal), alors âgé de 23 ans, pour y chercher quelques carmélites qui suivent la toute nouvelle réforme de Ste Thérèse d'Avila. En effet, leur Règle

semble aux bérulliens, un modèle particulièrement adapté pour un renouveau de la vie contemplative. Les multiples Carmels qui s'ouvriront par la suite en France (43, en 25 ans), montrent le bien fondé de cette intuition !

Mais l'action du groupe ne s'arrête pas là : nous sommes au moment précis où se pose, dans notre pays, la question de l'introduction et de l'application du Concile de Trente. Aussi, le souci des bérulliens, ne sera pas tant de lutter contre l'hérésie protestante, que de « missionner » pour contribuer à un renouveau spirituel profond dans l'Église tout entière (des évêques jusqu'au simple fidèle). En effet, ils sont convaincus que ce renouveau seul pourra permettre de mener à bonne fin la réforme théologique et pastorale demandée par le Concile.

III. Doctrine spirituelle de l'École Française.

… Or, pour travailler à ce renouveau spirituel, les bérulliens vont mettre au point une véritable doctrine, fortement structurée, sur laquelle ils vont pouvoir s'appuyer pour atteindre le but qu'ils se sont fixé. Cette doctrine sera le fondement de « l'École française de spiritualité ».

A. Les quatre piliers sur lesquels repose l'« École française »

Le premier point fort met l'accent sur la transcendance de Dieu. Bérulle affirme qu'à la grandeur et à la sainteté de Dieu, l'homme doit répondre par une attitude d'adoration aimante dans l'exercice de la vertu de religion… ainsi prend-il à contre pied, une certaine forme d'humanisme qui risquait de faire oublier à sa génération, la grandeur divine.

Si sa doctrine est donc bien « théocentrique », elle est plus précisément encore « christocentrique » : le fondateur et ses disciples encouragent à la contemplation du Verbe incarné dans ses actions extérieures et intérieures, afin de mieux découvrir et de davantage partager ses sentiments et ses dispositions. La vie chrétienne, pour les disciples de « l'Ecole Française », est la vie même de Jésus en eux. Et Bérulle nous précise que pour y parvenir, il faut être docile à l'Esprit-Saint qui n'est autre que l'Esprit de Jésus lui-même. Il disait : « Je veux que l'Esprit de Jésus soit l'Esprit de mon esprit et la vie de ma vie ».

Réfléchissant sur l'Incarnation de Jésus, saint Jean Eudes, complète cette doctrine en soulignant que Dieu, nous ayant donné son Fils, nous a aussi donné son Cœur.

« Le Cœur de Jésus, disait saint Jean Eudes, est devenu le vôtre puisque Dieu vous l'a donné. C'est par cet adorable Cœur qu'il faut aimer Dieu et vos frères. »

La dévotion au Sacré Cœur trouve ici toute sa raison d'être et explique l'essor qu'elle va connaître !

Le deuxième pilier de la doctrine spirituelle de « l'École française » concerne le sacerdoce. Le souci de la perfection sacerdotale a intensément hanté Bérulle et ses disciples. Ils insistent sur la nécessité de mettre en place un vrai discernement des vocations et une solide formation… « un vrai discernement » car les « bénéfices » attachés aux charges ecclésiastiques, poussent les jeunes à embrasser cette fonction sans véritable vocation. D'autre part, face à l'extrême ignorance et incurie de beaucoup de prêtres et d'évêques, une compréhension plus profonde du sacerdoce s'avère indispensable. Les prélats sont plus souvent à la cour royale que dans leur diocèse… ce qui faisait dire à Madame de Sévigné, à propos de l'évêque de Rennes : « Il faudrait que la mort visât bien juste pour l'atteindre dans son diocèse ! »

Pour remédier à cette situation, non seulement, les compagnons de Bérulle vont établir des grands séminaires pour en faire des centres de formation intellectuelle, mais ils vont aussi travailler à façonner un nouveau style de prêtres, afin qu'ils soient véritablement des hommes de Dieu, animés de l'Esprit de Jésus et qu'ils accomplissent ainsi les œuvres du Christ sur cette terre…

Le troisième pilier est celui de la mission. Nous avons parlé de l'état lamentable du clergé mais le peuple chrétien lui-même est marqué par l'ignorance et la superstition au point que les cas de sorcellerie abondent… Aussi, nos bérulliens, missionnaires dans l'âme, organisent-ils des missions populaires, appelées aussi « missions paroissiales » : les Oratoriens parcourent la France ; d'autres partent à l'étranger comme les Sulpiciens et les Lazaristes… jusqu'aux prêtres séculiers qui s'adonnent à ce ministère, comme Monsieur Olier, disciple du père de Condren. C'est d'ailleurs au cours de cette expérience missionnaire, que Monsieur Ollier puisera l'une des raisons de la fondation de son séminaire qui devait permettre et préparer la réforme et le renouveau de toute l'Église.

Enfin le quatrième pilier de la doctrine bérullienne, concerne la dévotion à la Vierge Marie. Notre Dame y tient une grande place. La dévotion ma-

riale de Bérulle, à la fois très théologique et très affective, se retrouve chez ses disciples : chacun aura a son égard un tendre attachement s'exprimant de diverses manières : pèlerinage, prière, vœux de servitude. Cette dévotion trouvera, en Saint Louis Marie, un apôtre incomparable !

B. Sens pédagogique

Soulignons enfin qu'au service de cette doctrine spirituelle, Bérulle et ses disciples font preuve d'un très grand sens pédagogique. Voici quelques-uns des moyens qu'ils mettront en œuvre pour ancrer cette spiritualité dans les âmes.

Dans la prière liturgique, ils insistent sur les solennités du Verbe incarné mais créent aussi des Offices propres comme ceux du Cœur de Jésus et de Marie, ils solennisent également la Présentation de Marie au temple…

Ils proposent une initiation à l'oraison en présentant des méthodes, voire des textes mais aussi des prières.

Ils favorisent le culte de la Parole de Dieu en invitant à une lecture priante de l'Écriture Sainte.

Ils encouragent la pratique des vœux de servitude à Jésus et à Marie, comme prolongement des engagements du baptême.

Enfin, la direction spirituelle fait l'objet de tous leurs soins.

Le message essentiel de « l'École française de spiritualité » pourrait se résumer ainsi : la faiblesse de la nature humaine est radicale (ce qui pousse certains à reprocher à l'École française son pessimisme !) mais, en Jésus, l'humanité est à la fois réconciliée et recréée… aussi, le but est-il la communion totale à Jésus… mais le chemin qui nous y conduit ne peut être que l'anéantissement total de nous-mêmes : le chemin de la croix est un passage obligé !

Conclusion

Au-delà de l'intérêt historique que cette École représente, les grands bérulliens peuvent aujourd'hui encore, me semble-t-il, nous aider à redécouvrir deux vérités trop oubliées : d'abord l'importance de la vertu de religion et d'autre part la spécificité de l'identité sacerdotale. Dans un monde toujours plus matérialiste, rendre à Dieu le culte qui lui revient, est loin d'être évident pour la grande majorité de nos contemporains… quant à l'identité sacerdo-

tale, nous constatons, avec tristesse, comme elle s'est gravement diluée au point que pour beaucoup, en nos temps, la vocation au sacerdoce semble avoir perdu sa raison d'être. Cette École nous rappelle ainsi avec force, ces deux enjeux qui s'avèrent aujourd'hui essentiels dans une société en mal de repères et qui a, plus que jamais, besoin d'une Église missionnaire…

Je voudrais terminer par cette courte prière de Monsieur Ollier que notre Père fondateur nous a transmise, lui qui a été formé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et dont la spiritualité était fortement imprégnée de celle de l'École française :

Ô Jésus, vivant en Marie,
viens vivre en nous, dans la sainteté de ton Esprit,
dans la perfection de tes voies, dans la vérité de tes vertus,
dans la communion à tes mystères.
Maîtrise en nous toute puissance ennemie,
en ton Esprit-Saint, à la gloire du Père. AMEN.[1]

Pour aller plus loin

- R. DEVILLE, *L'école française de spiritualité*, Desclée, Paris, 1987

[1] Monsieur Olier.

L'élan missionnaire au XVIe et XVIIe siècles : Les missions, la charité et l'enseignement

Frère Jean-Régis Domini

Après les sombres nuages du grand schisme d'Occident, du protestantisme, du gallicanisme et d'un paganisme rampant, ayant obscurci le ciel de la chrétienté tout au long du XIVe siècle et jusqu'au milieu du XVIe siècle, le soleil de la foi va de nouveau resplendir, réchauffant les cœurs de la chaleur du divin amour et permettre à la France d'être comme elle était qualifiée au Moyen Âge : « le four où cuisait le pain de chrétienté. » Cet étonnant mouvement de renaissance, aussi riche certainement que les plus grands moments de la chrétienté médiévale va être possible notamment grâce au renouveau des ordres religieux anciens et le foisonnement d'ordres nouveaux qui vont naître pas forcément en notre pays, mais qui vont essaimer en France. Cela donnera une moisson prodigieuse de Saints à tel point que le XVIIe siècle a pu être appelé « le grand siècle des âmes. » Partons donc à la découverte de cette époque d'une beauté, d'une fécondité rares en nous focalisant sur trois domaines marqués par ce renouveau : un nouvel élan missionnaire, une charité effective s'affirmant par des œuvres innombrables et l'éducation rendue possible par un mouvement d'expansion pédagogique remarquable.

I. Les missions

Au sujet de la mission, la France sort de sa léthargie d'abord d'une façon assez particulière : on veut parler ici de l'alliance conclue entre la monarchie très chrétienne et les Turcs. À partir de 1534, date de la signature du premier traité franco-turc, le roi de France va exercer un véritable patronage aux Lieux Saints. Assez discutable du point de vue catholique (François Ier voulant prendre à revers l'empire des Habsbourg), l'alliance franco-turque eut en définitive, quant aux intérêts de la foi, des résultats heureux, permettant à la France d'exercer durant des siècles une influence profonde dans tout le Proche-Orient. C'est ainsi qu'au milieu du XVIIe siècle l'« éminence grise » du cardinal Richelieu, le Père Joseph, lui-même capucin, après

avoir renoncé à son idée de former une nouvelle croisade pour faire reculer l'islam, se tourna vers la mission en envoyant en nombre ses confrères dans tout le Proche-Orient pour aider les jésuites ou au besoin les remplacer là où ils étaient en butte à trop de difficultés.

Cette même année 1534 marque un nouveau chapitre de la colonisation, lorsque Jacques Cartier, cherchant un itinéraire nouveau vers l'orient, découvre le « pays de Canada ». Vrai chrétien et explorateur héroïque, pour Samuel de Champlain, fondateur de la ville de Québec, « le salut d'une âme vaut mieux que le salut d'un empire. » Durant trente-deux ans, il travailla à installer des colons et, en même temps, à fonder solidement l'Église en ces terres nouvelles. Il fit d'abord appel à quatre récollets français qui firent un excellent travail mais qui hélas sera arrêté par l'attaque de protestants anglais. Cent ans après la mort de saint François Xavier aux portes de la Chine, huit jésuites donnèrent héroïquement leur vie pour l'évangélisation du Canada : les pères Jean de Brébeuf, Noël Chabanel, Antoine Daniel, Charles Garnier, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant et les frères René Goupil et Jean de La Lande. Autre point du globe évangélisé par les Français à cette époque : l'île de Madagascar grâce aux lazaristes. Soulignons enfin la création en 1663 de la Société des Missions étrangères de Paris, les MEP. Rendues célèbres par le rayonnement de ses martyrs au XIX^{e} siècle, « l'école polytechnique du martyre » trouve son origine dans le grand mouvement de réforme missionnaire lancé par la Congrégation romaine de la Propagande créée en 1622 par le pape Grégoire XV.

Si la France donne généreusement de ses fils pour annoncer Jésus au-delà des frontières, un grand élan missionnaire va être donné également à l'intérieur même du royaume, pour aller à la recherche des brebis égarées surtout par le protestantisme. C'est à cette période que vont apparaître les missions paroissiales. Saint Vincent de Paul a tant popularisé l'idée, le nom et la méthode, qu'il semble presque en monopoliser les efforts et les succès ; et il est vrai que lui et ses fils – les prêtres de la Mission, rappelons-le, tel est le nom exact des lazaristes – ont merveilleusement travaillé. La méthode est simple : l'expérience l'a fixée dans ses grands traits. Dès la fin du XVI^{e} siècle, les prêtres et religieux qui veulent « missionner » se mettent d'abord en contact avec l'évêque, si ce n'est pas lui-même qui les a réclamés ; un doyenné leur sera assigné, dont ils visiteront toutes les paroisses l'une après l'autre, dans chacune quinze à vingt jours de suite, prêchant, catéchisant, rappelant les grandes vérités de la foi, remuant les cœurs et les âmes, et en-

fin confessant. Ce travail terminé, très souvent l'évêque vient lui-même au chef-lieu du doyenné pour donner le sacrement de confirmation à ceux qui ne l'ont pas reçu encore et présider à une communion générale. On recommence ensuite dans un autre doyenné, à moins que, si le nombre des missionnaires le permet, on en attaque simultanément plusieurs.

Saint Jean Eudes, dans sa Normandie, a-t-il été moins efficace ? Et oublierait-on que M. Olier, bien avant d'être le fondateur de Saint-Sulpice et de songer à former les maîtres des séminaires, a été un magnifique missionnaire qui a soulevé l'Auvergne. Quant aux capucins, plus on étudie cette époque de renouveau, plus leur rôle paraît considérable. C'est une extraordinaire émulation. Beaucoup d'évêques s'en mêlent et plusieurs mettent la main à la pâte et vont en personne prêcher et confesser dans les paroisses, tel saint François de Sales dans le Chablais ou encore le bienheureux Alain de Solminihac dans son diocèse de Cahors. L'élan missionnaire vient de partout. Même de très haut : Richelieu n'a-t-il pas songé en 1638 à faire établir un plan systématique de réévangélisation de la France ? Chaque année, des missions auraient été prêchées en grand nombre dans des régions désignées d'avance : les seuls jésuites en auraient prêché une cinquantaine par an !

Dans cette troupe bariolée des hérauts de l'évangile, mentionnons Michel Le Nobletz (1577-1652) un des initiateurs de la Mission, le devancier le plus marquant sans doute de Monsieur Vincent. Ce simple prêtre, quarante ans durant, travaille sa chère Bretagne, parle, quand il le faut, breton à ses auditeurs, leur fait chanter des cantiques en leur langue, non seulement dans l'église, mais en plein air et sur les routes, imagine de leur montrer les grandes vérités de la religion sous la forme de panneaux peints, fortement symboliques et qui met sur pied toute une organisation de « dames catéchistes ». Le meilleur et le plus important de ses disciples, c'est le Bx père Maunoir (1615-1683), un jeune jésuite. Avec les trois cents « coopérateurs » qu'il réussit à grouper autour de lui, aidé aussi par de vraies saintes qui se nomment Amice Picard et Catherine Daniélou, il prend le relais, travaille à son tour toute la Bretagne. Et voici, loin de là, dans les Cévennes et le Vivarais, un autre jésuite : saint François Régis (1597-1640). Il aurait voulu partir au Canada décrocher la palme du martyre mais ses supérieurs lui diront : « votre Canada, ce sera le Vivarais » Aussi, par vents et par neige, en ces pays sévères, comme par le dur soleil d'août, tant qu'il peut, il va, à pied, de chaumière en chaumière. Ses sermons attirent des foules parmi lesquels nombre de huguenots. Son éloquence, à la fois si chaude et si frappante,

est son meilleur moyen, avec le confessionnal où, comme fera plus tard le curé d'Ars, il s'enferme des heures et des heures. Il meurt à quarante-trois ans à peine, usé jusqu'à la corde par cette existence tout entière donnée pour le salut des âmes. Si les jésuites comptent dans leurs rangs ces deux si grandes figures missionnaires, on a tendance à oublier les autres, tel le père Lingendes ou le père La Colombière.

II. Les œuvres de charité

L'intense vie spirituelle de ce temps s'accompagne tout naturellement d'œuvres de charité innombrables. Les hôpitaux, les hospices : le concile de Trente a fermement rappelé la tradition des temps anciens, et fait obligation aux évêques « de prendre un soin paternel des pauvres et de toutes les autres personnes malheureuses ». La plupart des grandes villes en France créent des « hôpitaux de la Charité ». À-peu-près partout, l'initiative est prise par l'Église, souvent par l'évêque, et ce sont des ordres religieux d'hommes et de femmes qui en assument la responsabilité. Les frères de saint Jean de Dieu n'ont pas moins de vingt-quatre hôpitaux en France et les Camilliens, que saint Camille de Lellis vient d'instituer en Italie, en ont une vingtaine. Les femmes ne sont pas en retard. En 1624, la vénérable Françoise de la Croix fonde huit hôpitaux et les sœurs hospitalières de la Charité Notre-Dame pour soigner les femmes et jeunes filles. Les filles de la Charité, fondées par saint Vincent de Paul avec sainte Louise de Marillac, se découvrent la vocation hospitalière, et font entrer dans maintes maisons leur dévouement sans limites. Le foisonnement des initiatives charitables en cette époque est trop considérable pour qu'on prétende le cataloguer. Voici qu'à Saint-Brieuc et Ploërmel, Galette de La Pommeraye, Laurence du Breuil et Anne de Canton – trois beaux noms de Bretagne – vont confier leur désir de faire le bien au père Ange Le Proust à Lamballe et, en 1661, naissent les augustines de Saint-Thomas de Villeneuve… Mais voici un autre appel : celui de la pauvreté extrême, de la misère. La charité du Christ y répond aussi. C'est au secours de tous les miséreux que Monsieur Vincent entend se porter, et qu'il lance ses filles de la Charité aussi bien que les Lazaristes. Les jésuites se consacrent à de semblables tâches : le père Chaurand d'Avignon crée en Provence cent vingt-six maisons de bienfaisance ou encore saint François Régis qui, à sa tâche apostolique, en ajoute une, charitable et immense, son « Œuvre du bouillon », pour nourrir ceux qui ont faim, et son « Dict de la dentelle » qui donne du travail aux femmes de la montagne. Faut-il continuer ? Citer encore des noms et des œuvres ? Il y en

a décidément trop, du moins pour le bref exposé de ce jour. Mais c'est là un spectacle merveilleux.

III. L'enseignement

Missions et œuvres de charité, deux puissants moyens pour labourer la terre chrétienne et y faire lever de nouvelles moissons. Il en est un troisième, auquel l'Église accorde la plus grande importance : l'enseignement. Saint Ignace de Loyola l'a dit dans une phrase profonde : « Préparer des élèves est une des meilleures méthodes pour former de vrais chrétiens. » Au seuil du XVII[e] siècle, l'Église redevient magnifiquement fidèle à la vocation enseignante qui a fait d'elle la formatrice de l'intelligence et, par elle, de la conscience. Les bénédictins et les bénédictines, sitôt réformés, se font pédagogues : l'abbaye de Faremoutier formera beaucoup de filles du monde. Renouveau aussi chez les pères de la doctrine chrétienne du bienheureux César de Bus… Monsieur Vincent lance ses dames de Charité à la recherche de maîtresses d'école compétentes, et il demande à sa chère Mlle Le Gras d'ouvrir des écoles pour petites filles, ce que les filles de la Charité feront partout où elles seront.

Dans l'enseignement secondaire, les maîtres sont, en première ligne, les jésuites qui créent des collèges partout : quarante en sept ans ! La *Ratio studiorum* de 1599 a fixé avec précision les méthodes qu'ils appliqueront aux 27 000 jeunes gens qu'ils forment en France, dont 13 000 à Paris ! Leur plus célèbre établissement de la capitale, le collège de Clermont – que Louis XIV en 1682 leur permettra d'appeler « Louis-le-Grand » – n'a pas moins de 2 000 élèves, dont 400 pensionnaires, celui de Rennes le dépasse, avec 2 800. Ils insistent beaucoup sur la culture que nous appelons « classique », c'est-à-dire sur l'étude du grec et du latin, du dernier surtout, qu'à partir de la seconde leurs élèves doivent écrire et parler couramment. Tous ceux qui sortent de leurs maisons s'accordent à voir en eux des pédagogues hors pair, très fermes sur la discipline, parfois rigoureux à l'extrême, mais qui forment vraiment des hommes. Ces témoins qui rendent hommage aux pères se nomment Corneille, Descartes, Molière, Bossuet, Condé et Luxembourg : les grands hommes du règne de Louis XIV sortent de chez les jésuites… Ou de l'Oratoire, qui rivalise avec la Compagnie de Jésus, et qui inscrit à son palmarès Colbert, Tourville et Villars… Les oratoriens, à qui Grégoire XV, en 1623, a reconnu tout spécialement la mission de former la jeunesse, multiplient de même leurs maisons : vingt-trois en

vingt-deux ans. Juilly, fondé en 1638, est le collège modèle de la congrégation. La pédagogie y est donc plus libérale ; plus « moderne » aussi, en ce sens que l'étude des sciences – jusqu'à la trigonométrie et au calcul intégral – vient s'ajouter à celle des humanités antiques. La grammaire latine offre une innovation appréciée des élèves : elle donne les explications en français. L'histoire a les honneurs d'une chaire spéciale. On fait leur part aux arts d'agrément : dessin, musique, danse, équitation.

Quant aux « Petites Écoles » de Port-Royal où est formé Jean Racine, une innovation d'avenir et qui place ces Messieurs au premier rang des pédagogues modernes : le français considéré comme matière d'enseignement et ayant ses heures de classe.

Pour les jeunes filles, il y a les visitandines, les deux variétés des filles de la Congrégation de Notre-Dame, celles que bienheureuse Alix Le Clerc a fondées en Lorraine avec saint Pierre Fourier et celles que sainte Jeanne de Lestonnac a rassemblées à Bordeaux. Mais au premier rang, sans aucun doute, il y a les ursulines qu'Angèle Merici a fait naître au siècle précédent. Le but premier est d'éduquer moralement et spirituellement les élèves, leur conscience encore plus que leur cerveau. Beaucoup de lectures pieuses, beaucoup de cérémonies religieuses. Les ursulines ont bien lu saint François de Sales et Bérulle, aussi enseignent-elles le Pur Amour du Christ. La formation pratique – couture et cuisine – est en honneur, mais on enseigne aussi le grec et le latin, voire un peu de philosophie. Et qu'on ne dise pas qu'elles ne sont point modernes, ces bonnes sœurs ! Sait-on que ce sont les ursulines qui ont introduit l'usage de la fourchette dans les réfectoires de leurs internats ? C'est par centaines, par milliers qu'on pourrait dénombrer les écoles qui, à cette époque-là, naissent ou renaissent, et les fondations généreuses faites pour permettre aux enfants pauvres de les fréquenter gratuitement. Ce renouveau pédagogique aura énormément contribué à former la société française, profondément chrétienne, du règne de Louis XIV, et à préparer sa grandeur. Tout n'est évidemment pas pour le mieux et les difficultés sont grandes pour trouver des maîtres vraiment compétents, problème auquel s'attaquera surtout saint Jean-Baptiste de La Salle avec la fondation de la congrégation des frères des écoles chrétiennes.

Dans cet immense effort pour rendre à la foi catholique sa vigueur et sa portée, prêtres et religieux ne sont pas seuls. Et c'est là encore un des traits caractéristiques de cette période. Les laïcs sont innombrables, hommes et

femmes, qui travaillent au même dessein. L'apostolat, la charité et l'enseignement suscitent des dévouements bien au-delà des cadres du clergé, des congrégations et des ordres. Mentionnons aussi plusieurs noms de laïcs qui ont profondément contribué à un renouveau spirituel en cette période :

– Les deux explorateurs français, Jacques Cartier et Samuel de Champlain, qui ont eu le souci d'installer des colons au Canada et, en même temps, de fonder solidement l'Église en ces terres nouvelles.

– Henry Buch (1600-1666), simple cordonnier venu du Luxembourg, tout en travaillant dur de son métier n'a qu'une préoccupation : faire du bien aux membres de sa corporation, les arracher au cabaret et au vice, les amener à la pratique des sacrements. Ainsi naissent les sociétés pieuses des Frères cordonniers, puis des Frères tailleurs. Des œuvres analogues vont apparaître, celles des Frères des Œuvres fortes que fonde le coutelier Jean Clément ou le mercier Baumais, pour ne citer qu'eux, visant à la re-christianisation du milieu par le milieu.

– La Compagnie du Saint Sacrement (1630-1660), fondée par Henri de Lévis, duc de Ventadour, pair de France, lieutenant général du roi en Languedoc, vice-roi du Canada. Son intuition : si l'élite catholique de France s'unissait en une association pour promouvoir le règne du Christ, par les mille relations dont disposerait la Compagnie, elle exercerait une influence profonde, à la fois pour réensemencer la foi et pour combattre les ennemis. En fit partie, Jean de Bernières Louvigny (1602-1659), Trésorier du roi de France qui consacra sa fortune personnelle dans des œuvres de charité. Membre laïc du Tiers-Ordre Franciscain, Jean de Bernières organisa une maison pour les Enfants trouvés, un Hôpital pour les pauvres, une Maison pour les filles repenties avec saint Jean Eudes ; en 1646, il fit construire dans les dépendances du Couvent des Ursulines à Caen un logis appelé L'Ermitage où il vécut avec quelques disciples qu'il forma à la vie mystique.

Quelle influence exercent alors les « congrégations Notre-Dame » que les jésuites appuient sur leurs collèges, le rôle des confréries nouvelles (il en pullule) de la Sainte Vierge, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, et celui des tiers ordres de saint François, de saint Dominique et du Carmel, qui sont alors en plein réveil. Il faudrait savoir si les compagnies des Pénitents, blancs ou noirs, gris ou bleus, bornent leur activité à faire des processions, en cagoule, dans les rues. Il conviendrait de repérer jusqu'où va le rayonnement de certains couvents – tel celui de Port-Royal de Paris, parmi d'autres

– qui semblent avoir été fondés tout exprès pour servir de centres aux « mondains » désireux d'agir chrétiennement.

Pour conclure, nous pouvons dire que l'âme catholique au XVII^e^ siècle a su approfondir ses bases, elle a retrouvé des fidélités oubliées ou trahies, et du coup dans cet admirable effort, elle a redécouvert l'expérience apostolique substantiellement liée à sa foi. L'histoire missionnaire, caritative et éducative du XVII^e^ siècle est inséparable de celle de la réforme catholique : elle en est la conséquence logique, en ce sens même, la consécration. Oui, les vrais réformateurs sont les saints. Malgré la grave crise économique, morale et spirituelle que nous traversons en nos temps, que le témoignage de tous ces saints et bienheureux du XVII^e^ siècle nous stimule et nous entraîne à vivre, avec courage et persévérance, de la foi, une foi confiante, vivante et agissante.

Annexe

Presque la totalité des ordres religieux anciens ont vécu une réforme salutaire au XVI^e^ siècle. Mentionnons l'ordre du Carmel avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, ou encore les Récollets, cette branche des franciscains de la stricte observance.

De nouveaux ordres religieux vont apparaître à foison, il est même difficile d'en faire une totale recension ! En voici quelques-uns à titre d'exemple :

– La Compagnie de Jésus, appelée aussi les Jésuites, fondée par saint Ignace de Loyola ;

– L'Oratoire de saint Philippe Néri : le cardinal de Bérulle implante en France l'Oratoire en 1613 ;

– Les Ursulines de Ste Angèle Mérici fondées en 1535 à Brescia en Lombardie (Italie). Madeleine L'Huillier, veuve de Claude le Roux, sieur de Sainte-Beuve établit l'ordre des Ursulines dans le faubourg Saint-Jacques de Paris en 1608. En 1668, on compte déjà 310 maisons en France.

– Les Pères de la doctrine chrétienne du Bx César de Bus en 1592. Le Vatican a annoncé ce 26 mai 2020 la prochaine canonisation de César de Bus !

– Les Filles de la Congrégation de Notre-Dame fondées par bienheureuse Alix Le Clerc en Lorraine avec saint Pierre Fourier en 1598 ;

– Les Filles de la Congrégation de Notre-Dame fondées par sainte Jeanne de Lestonnac à Bordeaux en 1607 ;

– Les Frères des écoles chrétiennes de saint Jean Baptiste de La Salle en 1684 ;

– Les Capucins furent établis par Matthieu de Baschi en 1525 en Italie. En 1574 les premiers frères Capucins arrivent au couvent de Meudon et à Paris.

– Les Pères de la Mission, plus connus sous le nom de Lazaristes, fondés par saint Vincent de Paul en 1625.

– Les Visitandines fondées par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal. Initialement, ce nouvel ordre religieux était apostolique : comme lors de l'épisode évangélique de la Visitation, où la Vierge Marie, enceinte du Christ s'en va aider sa cousine Élisabeth âgée et enceinte de Jean-Baptiste, les religieuses auraient comme tâche principale de visiter les malades et les pauvres et de les réconforter. Mais cela n'était pas encore envisageable à l'époque. Cette orientation apostolique sera abandonnée en 1615 et la clôture progressivement imposée.

– La place étant laissée vide par les Visitandines, les Filles de la Charité, instituées en 1633 par saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac, constituèrent la première congrégation féminine à obtenir d'échapper à la règle de la clôture.

– L'ordre hospitalier des frères de Saint Jean de Dieu, fondé à Grenade (Espagne) en 1539, par saint Jean de Dieu. Ils arrivèrent en 1601 en France.

– Les Camiliens de saint Camille de Lellis fondés à Rome en 1582.

– Les sœurs hospitalières de la Charité Notre-Dame, fondées par la vénérable Françoise de la Croix.

– les Augustines de Saint-Thomas de Villeneuve fondées par l'abbé Ange le Proust avec Galette de La Pommeraye, Laurence du Breuil et Anne de Canton, en 1661.

Les promesses du Sacré Cœur à la France

Sœur Marguerite-Marie Domini

Aujourd'hui, découvrons plus encore combien le Cœur de Jésus aime la France. Bien sûr, dès le moment de son Incarnation, Jésus nous a révélé Son Cœur. Il nous dit : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de Cœur ».

I. Le Jansénisme

Au XVII[e] siècle, la France est meurtrie par des guerres de religion et les idées jansénistes se développent. La confiance en la miséricorde et en l'Amour de Dieu s'amoindrit. Face aux rigueurs attribuées à la Justice divine, Jésus va susciter des saints, des œuvres sur la terre de France pour redonner confiance en son Cœur.

Saint Jean Eudes (1601-1680), tout dévoué aux Saints Cœurs de Jésus et Marie, sentit l'importance d'une fête spécifique pour le Sacré-Cœur de Jésus.

En 1668, il proposa la messe et l'office en l'honneur du Sacré-Cœur. Loin d'être novateur, il a puisé cette dévotion dans les textes bibliques, ceux du prophète Ezéchiel et de l'évangile, ainsi que dans la tradition cistercienne et bénédictine avec saint Bernard, sainte Mechtilde et sainte Gertrude de Helfta. L'évêque donna son accord, et saint Jean Eudes put célébrer la première fête du Cœur de Jésus le 20 octobre 1672, quelques mois avant les apparitions de Paray-le-Monial.

Le saint Prêtre écrivait :

> Quelle est la fin et l'intention pour lesquelles le Roi des cœurs nous a donné cette Fête de Son Aimable Cœur ? C'est afin que nous rendions les devoirs d'adoration, de louange, de réparation et, pour tout dire, d'Amour que nous Lui devons.

Il concluait qu'une telle Fête nous donne l'occasion d'aimer le Seigneur « au nom de tous ceux qui ne l'aiment point », affirmation qu'allait confirmer et approfondir le message de Paray-le-Monial.

En ce XVII[e] siècle, l'Église voit surgir de nouvelles fondations comme l'Ordre de la Visitation fondé en 1610 à Annecy. Les fondateurs, l'évêque François de Sales et Mère Jeanne de Chantal écrivent : « Notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur, en mourant, nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré Cœur. »

II. Ste Marguerite-Marie

Parmi les sœurs de la Visitation, Notre Seigneur choisit de révéler son Cœur à une religieuse bourguignone, Sœur Marguerite-Marie, pour rappeler aux hommes son Amour et sa miséricorde infini, et leur demander d'y répondre en l'honorant au Saint-Sacrement.

A. Première apparition :

Le 20 juin 1671, Marguerite-Marie Alacoque entre à 24 ans au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial après avoir entendu Jésus lui dire : « C'est ici que Je te veux ».

Elle n'est encore que novice quand le 27 décembre 1673, en la fête de saint Jean, elle reçoit la première grande révélation du Sacré-Cœur, devant le Saint-Sacrement. Jésus lui dit :

> Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les Grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition ; et Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein afin que tout soit fait par Moi.

Elle entend encore cette plainte du Sacré-Cœur :

> J'ai soif, mais d'une soif si ardente d'être aimé des hommes au Saint-Sacrement, que cette soif Me consume et Je ne trouve presque personne qui s'efforce, selon mon désir, de Me désaltérer, en rendant quelque retour à Mon Amour.

B. Puissante intercession de l'héritière du Cœur de Jésus.

Citons un témoignage montrant la puissante intercession de l'humble messagère du Cœur de Jésus. Une fois, Jésus lui montra les châtiments qu'il voulait exercer sur quelques âmes. Sœur Marguerite-Marie lui dit : « O Mon Sauveur, déchargez plutôt sur moi toute votre colère… plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher ! ». Jésus lui dit : « mais elles ne

t'aiment pas et ne cesseront de t'affliger ». Elle lui répond : « Il m'importe, mon Dieu, pourvu qu'elles vous aiment, je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner ». Jésus ne se laisse point toucher par sa prière : « laisse-moi faire, je ne peux les souffrir davantage ». Sœur Marguerite-Marie insiste « Non, Mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné ».

Jésus s'est laissé toucher et lui dit alors : « Je le veux bien si tu veux répondre pour eux ! ». « Oui, mon Dieu, mais je ne vous paierai toujours qu'avec vos propres biens qui sont les trésors de votre Sacré-Cœur ». Sœur Marguerite-Marie conclut ainsi : « Il se montra content ». Cet exemple est très important pour montrer que nous pouvons changer les plans de Dieu par notre propre foi confiante, notre prière, l'offrande des mérites du Cœur de Jésus et nos pauvres sacrifices !

C. Deuxième apparition :

En juin 1674, le premier vendredi du mois, sainte Marguerite-Marie est devant le Saint-Sacrement. Ce jour-là, Jésus se présente à elle dans la Gloire, les cinq plaies de sa Passion brillant comme cinq soleils.

Jésus lui redit son amour infini pour les hommes et se plaint de l'ingratitude et du mépris obstinés qu'Il reçoit en retour, en particulier dans son Sacrement d'Amour, dans l'Eucharistie. Ce délaissement lui est plus douloureux que tout ce qu'Il souffrit en sa Passion.

Il lui dit :

> S'ils me rendaient quelques retours d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage ; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes autant que tu pourras en être capable.

Sainte Marguerite-Marie demanda à Jésus d'avoir pitié de sa faiblesse. Il lui dit :

> Je serai Ta force, ne crains rien, mais sois attentive à Ma voix… tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le permettras… tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. Et toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des oliviers.

Jésus a soif d'une réparation d'Amour. Il la demande à sainte Marguerite-Marie et, à travers elle, à chacun de nous. Nous pouvons à tout instant réparer par nos actes d'amour et ainsi consoler le Cœur de Jésus.

D. Troisième apparition

Puis un jour de l'Octave du Saint-Sacrement en juin 1675, devant le Saint-Sacrement, Jésus dit à sainte Marguerite-Marie :

> Voilà Ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner Son Amour ; et pour reconnaissance Il ne reçoit de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour Moi dans Ce Sacrement d'Amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je Te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une Fête particulière pour honorer Mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que Mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de Son Divin Amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu.

Émerveillons-nous car c'est sur notre terre de France que Jésus est venu nous donner tant de moyens pour L'aimer et Le consoler : communion des premiers vendredis du mois, l'Heure Sainte et la Fête du Sacré-Cœur. L'image du Sacré-Cœur a été vénérée pour la première fois le 20 juillet 1685 dans le noviciat de la Visitation de Paray-le-Monial.

Le 23 août 1856, le Bienheureux Pie IX étend à l'Église universelle la fête du Sacré-Cœur.

E. Saint Claude la Colombière

Parlons maintenant de saint Claude la Colombière qui a été un grand instrument de Dieu pour que se répande la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Il entre dans la Compagnie de Jésus en 1658, et arrive à Paray le Monial en février 1675 quelques mois avant la 3^{e} apparition, il est nommé recteur de la maison des Jésuites. Il sera également confesseur des religieuses de la Visitation où se trouve sainte Marguerite-Marie.

Le clergé de la ville et également les religieuses de la Visitation restent sceptiques en face des révélations faites à sainte Marguerite-Marie. Notre Seigneur la console et lui annonce : « je t'enverrai mon fidèle serviteur et parfait ami ».

C'est alors au cours d'une première visite de saint Claude à la Visitation que sainte Marguerite-Marie entend : « Voilà celui que je t'envoie ».

Saint Claude rassure sainte Marguerite-Marie, il est conquis par son surnaturel et surtout par son obéissance.

Le 21 juin 1675, le Père La Colombière et sainte Marguerite-Marie célèbrent pour la première fois la fête du Sacré-Cœur et se consacrent à Lui, s'engageant à assumer les difficultés et à tout supporter pour mener à bonne fin les desseins de Dieu.

Les obstacles pour établir le culte du Sacré-Cœur furent multiples mais Jésus fortifiait sainte Marguerite-Marie : « Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui voudront s'y opposer »

Sainte Marguerite-Marie écrit au P. la Colombière :

> Mon Père, Jésus Christ m'a fait connaître, d'une manière à n'en point douter, que c'était par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette dévotion.

Le Père La Colombière est resté peu de temps à Paray-le-Monial. Il est parti en 1676 en Angleterre où il est nommé chapelain du duc d'York, un proche du roi. Il est tout offert au Sacré-Cœur toujours brûlant d'amour, pratiquant un complet oubli de soi.

Il prêche de nombreuses retraites au cours desquelles il fait connaître les trésors du Sacré-Cœur de Jésus. Il multiplie les actes de confiance et d'abandon en disant :

> Sacré-Cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. O Jésus, je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à bout sans une grande lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous… C'est à vous à tout faire divin Cœur de Jésus-Christ. Vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint, cela me paraît plus clair que le jour, mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection.

En 1681 il revient à Paray-le-Monial où il peut réconforter sainte Marguerite-Marie dont la vie mystique se heurte toujours au scepticisme de

son entourage. Quand la tuberculose l'emporte le 15 février 1682, il n'a que 41 ans.

III. Louis XIV et le Sacré-Cœur

Il nous faut aussi parler des avertissements donnés par Jésus à la France et des demandes au roi Louis XIV. Ces messages restent toujours d'actualité ! Le Cœur de Jésus est déchiré de douleurs : « Voilà l'état où me réduit mon peuple choisi »

La France, aujourd'hui, est-elle plus fidèle à Jésus et aux promesses de son Baptême ?

La France avait une grande mission pour faire triompher les desseins du Sacré-Cœur. En juin 1689, sainte Marguerite-Marie écrivait à la Mère de Saumaise :

> Voici les paroles que j'entendis au sujet de notre roi : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré Cœur que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards, et gravé dans ses armes pour les rendre victorieux de tous ses ennemis, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église… et de faire construire un édifice où serait l'image de son divin Cœur, pour recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. »

Louis XIV ne s'est pas consacré au Cœur de Jésus ; cent ans après cette demande est arrivée la révolution française… Les demandes de Jésus peuvent, tout de même, nous faire espérer un grand renouveau pour la France. En 1720, Marseille sera la première ville au monde consacrée au Sacré-Cœur. Paris verra édifier, sur le Mont des Martyrs, Montmartre, la Basilique en l'honneur du Sacré-Cœur, la Basilique du Vœu National !

Nous constatons qu'à travers ombres et lumières, le Cœur de Jésus a comblé la France de trésors spirituels.

Alors ayons grande Confiance en la Puissance du Cœur de Jésus, croyons aux paroles de son Divin Cœur : « Si tu crois, si tu crois, tu verras la puissance de mon Cœur ».

En ces temps difficiles, Jésus nous appelle à une plus grande confiance en Lui et c'est pourquoi notre consécration à son Sacré-Cœur et au Cœur

immaculé de Marie est d'une grande importance afin que Jésus puisse vraiment prendre possession de notre cœur. N'ayons pas peur de tout donner au Cœur de Jésus et de ne rien garder pour nous et c'est ainsi que Jésus pourra régner dans notre cœur et agir à travers nous malgré nos faiblesses.

Avec l'aide de l'Esprit-Saint en cette veille de Pentecôte et avec la prière de Mère Marie-Augusta, préparons nous encore plus intensément à notre consécration au Cœur de Jésus et de Marie. En nous consacrant à Lui, nous désirons ardemment qu'il change notre cœur pour le rendre semblable au sien. Consolons le Cœur de Jésus et redisons avec Mère Marie-Augusta :

> Je décide de me consacrer corps et âme au Sacré-Cœur de mon Divin Roi… Seigneur, je vous suivrai partout où vous irez… Je promets à Notre Seigneur de me faire apôtre de son Divin Cœur…
>
> Cœur Sacré de mon Père, animez-moi
> Cœur Sacré de mon Roi, possédez-moi
> Cœur Sacré de mon Maître, enseignez-moi
> Cœur Sacré de mon Guide, conduisez-moi
> Cœur Sacré de mon Médecin, guérissez-moi
> Cœur Sacré de mon Juge, pardonnez-moi
> Cœur Sacré de mon Rédempteur, sauvez-moi
> Cœur Sacré de mon Dieu, soyez tout à moi et moi toute à vous !

La France, royaume de Marie

Sœur Camille Domini

Aux XVI^e^-XVII^e^, comme aux siècles précédents, la Sainte Vierge continue de veiller sur la France. En ce samedi, jour qui lui est traditionnellement consacré, nous allons nous souvenir de la façon dont le royaume de France est devenu, officiellement, le royaume de Marie, puis nous nous appuierons sur les enseignements de saint Jean-Eudes pour voir comment nous pouvons être fidèles, aujourd'hui à cette donation et la garder vivante.

Tout d'abord, un fait dont l'importance s'éclairera plus tard. Le 10 août 1519, presque deux ans après la révolte de Luther (qui met de côté la médiation de l'Église, celle de la Vierge Marie, des Saints et de Jésus Eucharistie), Jean de la Baume commence, comme chaque jour, sa journée de travail en priant. Quand soudain, lui apparaît la Vierge Marie et l'Enfant Jésus accompagnés de saint Michel et saint Bernard de Clairvaux.

> Je suis la Vierge Marie, lui dit-elle. Allez dire au clergé et aux Consuls de Cotignac de me bâtir, ici même, une église, sous le vocable de Notre-Dame des Grâces et qu'on vienne en procession pour recevoir les dons que je veux y répandre.

Jean pense tout d'abord à une hallucination due à la chaleur. Il ne dit donc rien. Mais le lendemain, il est gratifié de la même apparition. Aucun doute possible. Il transmet donc le message et un mois après a lieu la pose de la première pierre.

Au début du XVII^e^ siècle, les Protestants avaient organisé un État dans l'État, dont la capitale était La Rochelle, et fait alliance avec les Anglais. Louis XIII et Richelieu entreprennent le siège de la ville. Sentant que ce serait rude, le roi met son armée sous la protection divine. Il fait un pèlerinage à Notre-Dame des Vertus à Aubervilliers (au nord de Paris, en Seine-Saint-Denis). Louis XIII fait alors le vœu que « si le Ciel le rendait maître de la ville, il y ferait triompher le Très Saint Sacrement de l'Autel par une procession [...] [Lui] qui avait été si longtemps méprisé dans cette ville hérétique. » Il ordonne aussi à la Reine-mère, Marie de Médicis, de faire réciter des prières publiques dans Paris. Appuyée par les Dominicains, la prière du

saint Rosaire se répand. (Cette prière donnée par la Sainte Vierge elle-même à saint Dominique et qui a déjà permis à la chrétienté d'obtenir de nombreuses victoires – Malte en 1565, Lépante en 1571 et bientôt Vienne en 1683 – et qui fit dire à Soliman le Magnifique, au sujet de Pie V : « plus que les armes de ses soldats, je redoute ce petit homme et son chapelet ».) Louis XIII apprenant la ferveur avec laquelle cette dévotion est pratiquée dans la capitale, fait de même avec son armée. Dans la nuit du 7 octobre 1628, au nom du roi, l'aumônier promet à « l'Etoile de la mer » de lui bâtir une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Bon Secours si elle délivrait l'armée royale de la flotte anglaise. Le 1er novembre, La Rochelle tombe. La victoire est attribuée à la Sainte Vierge et, selon son vœu, Louis XIII entre dans la ville, Dominicains en tête, en chantant les Litanies de la Sainte Vierge.

En 1629, des religieux augustins parisiens demandent au roi l'autorisation de construire une église. Il donne son accord, à condition qu'elle soit consacrée à Marie sous le titre de Notre-Dame des Victoires, en souvenir de la victoire de La Rochelle. Le 9 décembre 1629, a lieu la pose de la première pierre sur laquelle est gravée en lettre d'or, l'inscription latine dont voici la traduction :

> Louis XIII, par la grâce de Dieu, roi très chrétien de France et de Navarre, vaincu nulle part, victorieux partout, au souvenir de tant de victoires qui lui sont venues du Ciel, spécialement de celle qui a terrassé l'hérésie, a érigé de Temple aux Frères Augustins déchaussés du couvent de Paris, en monument insigne de sa piété, et l'a dédié à la Vierge Marie, Mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame des victoires, l'an du Seigneur 1629, le 9 du mois, de son règne le XXe.

Mais au milieu de tant de victoires, une douleur attriste continuellement le roi : en vain depuis 22 ans qu'ils sont mariés, Louis XIII et Anne d'Autriche multiplient prières et pèlerinages pour obtenir un fils. Leur confiance va enfin être récompensée, et nous allons voir comment.

La Vierge Marie tenant un enfant apparaît à un religieux Augustin de Notre-Dame des victoires, le Frère Fiacre : Elle est vêtue d'une robe bleue semée d'étoiles, les cheveux flottant sur les épaules et porte trois couronnes sur sa tête. « Mon enfant, lui dit-elle, n'ayez pas peur. Je suis la Mère de Dieu et l'enfant que voilà n'est pas mon Fils, mais le gentil Dauphin que nous donnons à la France. » Elle prescrit au religieux de faire, au nom de la Reine, trois neuvaines : une à Notre-Dame des Grâces à Cotignac, une à Notre-Dame de Paris et une à Notre-Dame des victoires. Une fois l'autorisa-

tion de ses supérieurs et du Cardinal de la Rochefoucauld, grand aumônier de France obtenues, la Reine est prévenue et le Frère part en Provence. Il achève ses trois neuvaines le 5 décembre. Neuf mois après, le 5 septembre 1638, naît Louis-Dieudonné, le futur Louis XIV.

Suite aux demandes de la Sainte Vierge, transmises à une religieuse : Mère Anne-Marie de Jésus crucifié, bénédictine de Notre-Dame du Calvaire, que le roi lui consacre la France, Louis XIII avait, en 1637, dans le secret de son cœur, consacré sa personne et son royaume à Marie et attendait une occasion favorable pour la rendre officielle.

Le 10 février 1638, trois jours après avoir appris que la Reine attendait un heureux évènement, Louis XIII publie un Édit officiel de consécration de la France et de la famille royale à la Vierge Marie, non sans avoir auparavant dépêché Fr Fiacre en pèlerinage d'action de grâce à Cotignac. Dans cet Édit, qu'il fait enregistrer par le Parlement comme acte officiel, Louis XIII

> […] rend grâce à Dieu qui, ayant fondé cet État [la France] le conserve par sa bonté et le défend par sa puissance. […] Tant de grâces si évidentes font que […] nous prosternant aux pieds de sa Majesté divine, […] (nous nous consacrons) à la grandeur de Dieu par son Fils rabaissé jusqu'à nous et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à Lui […] nous déclarons que prenant la très Sainte et très Glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre Royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec soin ce Royaume contre tous ses ennemis.

Comme marque immortelle de cette consécration, il fait vœu de reconstruire le grand Autel de la Cathédrale de Paris avec une image de la Vierge tenant dans ses bras son Fils descendu de la Croix où il sera représenté à leurs pieds, agenouillé et tête nue leur offrant sa couronne et son sceptre. Ce monument sera réalisé par Louis XIV. Il demande aussi que chaque année, le jour de l'Assomption, lors de la messe soit fait commémoration de ce vœu et qu'après les Vêpres, il soit organisé une procession solennelle en l'honneur de la Sainte Vierge à laquelle chacun, y compris les autorités civiles et religieuses, participera. Ceci doit être fait, non seulement à Notre-Dame de Paris, mais aussi dans chaque cathédrale, dans chaque paroisse, dans chaque église du Royaume. Dans les diocèses, comme dans les couvents et les monastères. La fête de l'Assomption de la Vierge Marie au Ciel devient alors le jour de la fête nationale.

Ce vœu a été accueilli avec enthousiasme dans tout le Royaume.

De 1638 à 1643, Louis XIII, déjà réputé roi « toujours victorieux » va non seulement repousser les invasions, mais aussi étendre les frontières de la France, ajoutant au Royaume l'Alsace et le Roussillon. En 1647, l'historien Lepré-Blain remarque :

> depuis ce vœu, la France a ressenti les effets de cette puissante protection. Toutes nos affaires reprirent avec tant de bonheur qu'il semble que ce soit un songe, ou que nos ennemis aient perdu cette haute estime qu'ils se donnaient à vouloir faire loi à toutes les Nations et surtout d'humilier la nôtre.

Quelques années après cet évènement, la signature du traité des Pyrénées assure la paix avec l'Espagne.

C'est aussi au XVII[e] que la France donnera à l'Église de nombreux saints tels saint François de Sales, sainte Jeanne-Françoise de Chantal, saint Vincent de Paul, sainte Louise de Marillac, saint Jean-Eudes, saint Louis-Marie…

Lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris le 15 avril 2019, la Sainte Vierge semble avoir voulu nous rappeler cette donation irrévocable que Louis XIII lui avait faite de la France. Dans le chœur noirci de la cathédrale resplendissait la blancheur de son mémorial. Si nous l'avons oublié avec le temps, la Vierge Marie se souvient, elle, que le Royaume de France est son royaume et paraissait nous dire que la solution à nos problèmes se trouve en Dieu, nous encourageant à nous tourner vers elle, nous souvenant des promesses de notre baptême. Car le chemin le plus sûr pour aller à Dieu, est et restera son Cœur immaculé.

Et nous allons voir comment avec saint Jean Eudes.

Saint Jean Eudes est un prêtre normand dont nous avons déjà parlé hier. Né en 1601 et mort en 1680, il est l'Apôtre du Cœur de Jésus et de Marie.

Après trois ans de mariage, ses parents font un pèlerinage à Notre-Dame de Recouvrance pour demander à la Sainte Vierge de bénir leur union par la venue d'un enfant. Ayant été exaucé (au-delà de leurs espérances car ils auront finalement trois garçons et quatre filles) ils y retournent pour offrir Jean au Christ et à sa Mère. Toute sa vie et son ministère seront sous le signe de Marie.

Après des études au collège des jésuites de Caen, il entre au séminaire. Discernant que Dieu l'appelle à une vocation religieuse, il est admis à l'Oratoire de France, fondé par M. de Bérulle en 1611 pour réformer le clergé. Une fois ordonné, il parcourt la Normandie, la Bretagne, l'Île-de-France, la

Bourgogne… pour prêcher des missions. En 1643, il quitte l'Oratoire pour fonder la Congrégation de Jésus et de Marie dont le premier but est la formation des prêtres puis l'activité apostolique, en particulier celle des missions.

Dans sa vie spirituelle, il fait l'expérience que Jésus nous est donné par Marie. C'est en contemplant Marie qu'il est entré plus en avant dans le mystère de Jésus. Et la vraie façon d'honorer Marie, c'est de « regarder et adorer son Fils en elle et de n'y regarder et adorer que Lui […] par elle-même elle n'est rien, mais son Fils est tout en elle : Il est son être, sa vie, sa sainteté, sa gloire. » Le cœur de Marie est un cœur humain dont tous les sentiments sont animés par l'Esprit-Saint.

C'est au cours de la grande mission d'Autun que saint Jean-Eudes fit célébrer pour la première fois, en 1648, la fête liturgique du Cœur de Marie. En effet, si cette dévotion s'est beaucoup développée dans l'Église à partir des apparitions de Fatima, elle existait déjà depuis longtemps.

Dans ce cœur, il contemple l'union parfaite de Jésus et de Marie :

> Le cœur de Marie est tout amour pour Dieu car il n'a jamais aimé que Dieu seul […] il est tout amour parce que la Vierge Marie a toujours aimé Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Il est tout amour parce qu'il a toujours voulu ce que Dieu voulait […] le cœur de Marie est tout amour pour nous. Elle nous aime du même amour dont elle aime Dieu car c'est Dieu qu'elle regarde et aime en nous. Et elle nous aime du même amour dont elle aime son Fils car elle sait qu'Il est notre Chef et que nous sommes ses membres.

Aux âmes chagrines qui se scandaliseraient de ce que la Sainte Vierge vienne à prendre trop de place, voir la place de Dieu Lui-même, dans la dévotion catholique, il rassure :

> vous craigniez de faire du tort à votre Sauveur si vous vous adressez au cœur de sa Mère ? Mais ne savez-vous pas que Marie n'est rien, n'a rien et ne peut rien que de Jésus, par Jésus et en Jésus ? Que c'est Jésus qui est tout, peut tout et fait tout en elle ? Ne savez-vous pas qu'Il est Lui-même le cœur de son cœur, et qu'ainsi, venir au cœur de Marie, c'est venir à Jésus ?

Marie est le prototype du chrétien. Son cœur est le modèle de notre cœur. Par elle, nous comprenons notre vocation, cet appel à la sainteté que dieu nous lance au jour de notre baptême. Il est normal que le Cœur de Jésus soit parfait : Il est Dieu. Mais Marie, est comme nous : une créature. Il est encourageant qu'un cœur humain puisse aimer de la sorte !

Avec saint Jean Eudes, demandons la grâce de laisser Marie être notre mère, celle qui nous éduque, qui « forme Jésus en nous » et que, peu à peu, nous laissant configurer au Christ, nous fassions comme elle et « continuions la vie de Jésus » en Le portant au monde.

Et pour cela, mettons-nous sous la protection de notre Maman du Ciel.

Pour aller plus loin

- Association Marie de Nazareth, *Marie et la France*
- Saint Jean-Eudes, *Marie icône de Jésus*
- Marquis de la Franquerie, *La Vierge Marie dans l'Histoire de France*

Le Siècle classique

Sœur Anne-Philomène Domini

Les écrits de saint François de Sales – qui est un écrivain remarquable, l'un des premiers à utiliser le français contemporain dans ses écrits afin de se rapprocher de ses lecteurs – (les *Controverses* et *L'Étendard de la Sainte-Croix*, pour ses missions en pays protestant ; les *Sermons* , pour enseigner et répandre la foi ; l'*Introduction à la vie dévote* pour la direction des âmes dans le mariage et la vie du monde ; le *Traité de l'amour de Dieu* pour les âmes qui aspirent à une vie supérieure) ont inspiré de nombreux auteurs et ont contribué à façonner une société, la société du XVII^{e} siècle, siècle de Louis XIV où brilleront les plus illustres auteurs. Ce siècle est bien le siècle de la littérature mais aussi des sciences et nous le constatons, les chrétiens ont eu leur part dans ce mouvement. Leur foi en fut même le moteur.

Aussi nous intéresserons-nous à quelques figures qui ont joué un rôle déterminant dans la société du XVII^{e} siècle.

Tout d'abord les ecclésiastiques : Bossuet et Fénelon.

Puis un homme de théâtre : Racine, mais n'oublions pas pour autant les célèbres Molière et Corneille.

Enfin dans le domaine des sciences nous présenterons Blaise Pascal, mais rappelons-nous qu'il ne fut pas le seul scientifique de son temps nous en comptons un grand nombre dont l'illustre Montgolfier qui inventa à cette époque la montgolfière ou encore Roberval qui donna son nom à la célèbre balance qu'utilisait encore il y a peu nos grand-mères.

I. Les ecclésiastiques

Bossuet, né à Dijon en 1627 dans une famille de magistrat, est ordonné prêtre en 1652 après des études chez les Jésuites. En 1655, il œuvre à ramener les protestants au sein de l'Église. À Paris, saint Vincent de Paul prêche, Bossuet, à sa demande, l'aidera dans sa tâche en 1659. C'est alors qu'à 35 ans Bossuet est désigné pour prêcher le carême au Louvre devant

le roi et toute la cour. Par la suite devant son talent oratoire on lui confiera les oraisons funèbres des plus illustres princes et princesses dont la célébrissime oraison funèbre de Madame Henriette, épouse du duc d'Orléans, morte à 26 ans et dont Bossuet avait été le directeur. L'éloquence y est majestueuse et lyrique (« Madame se meurt ! Madame est morte ! »). Pour Bossuet « l'éloge des morts n'est qu'une occasion d'instruire les vivants » selon les mots de Lanson.

Dans ses sermons il n'hésite pas à fustiger la cour. C'est le sermon du mauvais riche ou encore une apostrophe au roi même :

> Sire, je supplie votre Majesté de se représenter aujourd'hui que J.C, Roi de rois et J.C Souverain Pontife met son évangile sur votre tête et en vos mains [...] J.C veut régner sur vous, et par vous il veut régner sur vos peuples.

De 1670 à 1680 Bossuet devient le précepteur du Dauphin, ce qui est une marque de confiance du roi à son égard. Face à son élève mou, médiocre et ne s'intéressant à rien, Bossuet va développer une pédagogie ayant recours à l'imagination du prince ou à des entretiens familiers... Son objectif est pratique : il ne veut pas former un savant mais préparer le prince au « métier de roi » : c'est-à-dire à juger et à agir.

En 1680 on le trouve évêque à Meaux. On lui donnera un surnom : l'aigle de Meaux. Il prêche à des communautés religieuses, évangélise des paroisses ; joue le rôle de directeur de conscience.

En 1681, au moment de l'affaire de la Régale (conflit entre l'Église et l'État sur des questions de gestions financières des évêchés et de nomination d'évêques), c'est lui qui prononce le discours d'ouverture : « Le sermon sur l'unité ». Habile conciliateur il combat l'attribution du pape des privilèges excessifs en France, mais pour éviter le schisme, il résiste aux partisans de l'autonomie totale de l'Église de France.

Sur la fin de sa vie il s'opposera à une foule d'adversaires qui ne manque pas. Il s'oppose aux protestants par ses écrits mais tente une réconciliation en entretenant une correspondance loyale avec le philosophe protestant Leibnitz et tient ferme aux résolutions du concile de Trente. Il s'oppose aux casuistes, aux probabilistes, aux laxistes, aux libertins, aux hérétiques. Tous ces combats semblent victorieux. Puis vient Descartes qu'il avait approuvé dans un premier temps et même introduit à la cour, auquel il finit par s'opposer. Il condamne aussi le théâtre, le quiétisme qui est selon lui plus dangereux que le jansénisme. Aussi s'opposera-t-il à son

confrère Fénelon sur la question du quiétisme. S'il gagne sur ce point, Fénelon l'emportera dans une autre affaire : « l'affaire Quesnel » qui montre que le jansénisme est une doctrine plus dangereuse que le quiétisme. Bossuet s'opposera aussi aux « rites chinois ».

À vouloir condamner presque tout, certains le considèrent comme un prophète du passé plus qu'un créateur de l'avenir. Bossuet se préparant à la mort écrira :

> Tout le reste est passé ; tout s'en va autour de moi comme une fumée ; mais je m'en vais où tout est [...]. Mon sauveur, en écoutant vos Saintes paroles, j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même ; l'heure est venue ; je vous verrai, vous me serez un juge Sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes, parce que je mets en vous toute mon espérance et je m'abandonne à vous sans réserve.

FÉNELON, né François de Salignac de la Mothe-Fénelon en 1651 au château de Fénelon-en-Périgord, est ordonné prêtre à 24 ans. Son ardeur missionnaire s'exercera dans son propre pays face au protestantisme (1685-1687 ; il dirige une mission auprès des protestants de Saintonge à la demande de Bossuet). Il milita pour l'éducation et fit imprimer le *Traité de l'éducation des filles* en 1687.

En 1689, il devient précepteur des trois fils du Grand Dauphin et surtout de l'aîné, le difficile duc de Bourgogne. Pour lui il compose les *Fables*, les *Dialogues des morts* et surtout *Télémaque* : un roman pédagogique visant à réveiller dans l'esprit de son élève mille souvenirs d'Homère et de Virgile : mythologie, tempête, batailles, songes... Il vise plus haut que Bossuet, il vise à faire de son élève un prince selon le cœur de Dieu, il rêve de susciter par son élève, lorsqu'il régnera, un royaume de France digne de Saint Louis.

Nommé Archevêque à Cambrai (en 1695), il continue de diriger son élève. Celui que l'on surnomme le « Cygne de Cambrai » pour son éloquence (on n'a de lui que 6 sermons car il improvisait la plupart du temps et un incendie du Palais de Cambrai a détruit beaucoup de ses notes) va être mêlé à l'affaire du quiétisme qui va mettre à mal sa réputation.

Le quiétisme est une doctrine qui vient d'Espagne, d'un prêtre nommé Molinos. En France, c'est Madame Guyon qui exposa cette doctrine. C'est une sorte de mysticisme qui pousse à l'union totale avec Dieu jusqu'à rendre notre âme étrangère à notre corps si bien que notre âme n'est plus coupable des fautes que peut commettre le corps. Même Madame de

Maintenon en sera un temps l'adepte. Bossuet est l'ennemi le plus farouche de cette doctrine. Ce mouvement sera condamné par l'Église en 1687. Alors la disgrâce frappa Fénelon qui, acceptant l'avis de Rome se fera un devoir de ne pas abandonner Madame Guyon. Louis XIV lui retire son préceptorat. Peu de temps après, c'est son livre *Télémaque* qui achève sa disgrâce. En effet, le portrait du mauvais roi Idoménée est perçu comme la satire de Louis XIV, de son despotisme, de son amour du luxe, de sa passion de la guerre. Fénelon prétend que le copiste a été infidèle à son texte. Certains considèrent qu'à travers ce livre, Fénelon fut le précurseur de Montesquieu quant à sa pensée politique, qu'enseignant l'amour et la paix il fut le précurseur de Voltaire, qu'il fut aussi le précurseur de Rousseau en ce qu'il prônait le développement de l'agriculture, l'abandon du luxe corrupteur en faveur d' une « vie saine » et de « mœurs rustiques » conforme « aux vraies nécessités de la nature » pour rendre les peuples heureux.

Toujours est-il que Fénelon ne parait plus à la cour et s'occupe de son rôle d'archevêque. La mort du Grand Dauphin en 1711 réanime ses espoirs de voir son élève le duc de Bourgogne monter sur le trône. Or celui-ci meurt aussi en 1712.

En 1715 Fénelon s'éteint en murmurant : « je l'aime plus que je ne Le crains ». Ainsi Fénelon même sur des sujets qui ne sont pas forcément de la compétence d'un archevêque ni d'un prédicateur, a toujours pris les positions les plus justes et en même temps les plus neuves. À propos du traité de l'éducation des filles, par exemple, il énonce des principes si judicieux que nous serions tentés de les considérer comme des truismes si nous oubliions que notre pédagogie moderne en découle. À propos encore du théâtre, que contrairement à Bossuet il ne condamne pas tout entier, mais où il discerne le bon et le mauvais, partout, toujours son attitude est celle que l'avenir confirmera. Philosophe et mathématicien beaucoup plus que Bossuet, ce qui lui a manqué c'est d'avoir donné à toute sa pensée cet aspect de bloc rigide, inentamable, que son rival (Bossuet) imposa naturellement à la sienne. Ce qu'il dénonce ce sont les vices du régime même ; ceux qui (dans un peu plus d'un demi-siècle) vont bientôt le mener à sa perte (avec la Révolution) et ceux qu'un christianisme véritable condamne. Louis XIV peut bien le traiter de bel esprit « chimérique » : ce n'est pas à lui que donne raison l'histoire. En avance sur son temps, et c'est ce qui, en définitive, explique son échec, le lucide génie de Fénelon l'amène non seulement à voir ce qu'il y a de monstrueux dans la violence, l'injustice sociale et

la folie des richesses du Grand Régime, mais même à discerner ce que l'absolutisme sans limites a d'inacceptable pour un chrétien. Il a pu sur certains points se tromper ; il a, dans une certaine mesure, donné prise à la critique de ceux qui voient en lui un des annonciateurs de la crise de l'esprit qui disloquera l'ordre traditionnel : il n'en demeure pas moins la voix la plus émouvante de son temps.

II. Le Théâtre : un petit mot sur Racine

Racine : orphelin à 4 ans, issu d'une famille de janséniste, il fréquente Port Royal mais ne semble pas s'être passionné pour les luttes doctrinales autour du problème de la grâce. Au sortir de Port-Royal, il continue ses études tout en fréquentant la belle société et aussi les comédiens et comédiennes du Marais et de l'hôtel de Bourgogne. A Port-Royal, on s'inquiète de ses désordres et on veut le tirer de cette voie de perdition qu'est le théâtre. On l'éloigne de Paris mais en vain. Il fréquente la cour de Louis XIV, il y rencontre Molière, avec qui il finit par se brouiller. Il connaît un vif succès : *Andromaque*, *Le Cid*, *Polyeucte* et tant d'autres pièces, toutes tirées des anciens (sauf *Bajazet*), qu'il affectionne particulièrement. A Port-Royal, son attitude et son ingratitude lui occasionne de rompre avec ses anciens maîtres. Par la suite il se repentira et reviendra vers eux. Il soulèvera la jalousie de nombreux auteurs par ses succès (Boileau, Corneille…).

III. Les sciences : quelques mots sur Blaise Pascal

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand en 1623, perd sa mère à trois ans. Son père, président à la Cour des Aides, s'établit à Paris pour veiller à l'éducation de ses trois enfants. Blaise est incontestablement, selon les mots de Chateaubriand, « un effrayant génie » ! A 11 ans, il écrit un petit traité sur la propagation des sons. Son père, voulant le voir étudier les langues anciennes, résolut de retarder son initiation mathématique, mais à 12 ans il avait trouvé seul, en cachette, les 32 premières propositions d'Euclide. A 16 ans, par son essai sur les coniques, Pascal fit l'admiration des plus illustres mathématiciens de son temps. En 1639, pour aider son père intendant pour « l'impôt et la levée des tailles » à Rouen, Blaise réalise pratiquement la machine arithmétique (première machine à calculer) afin de lui simplifier les calculs.

Point de vue religion, il devient janséniste en 1646 lorsque son père victime d'un accident fut soigné par deux gentilshommes convertit aux œuvres de Jansénius, de saint Cyran et d'Arnauld.

En quelques mots voici la doctrine. Les jansénistes considèrent :

1. que la grâce n'est pas donnée à tous les hommes ;
2. que les justes ont le pouvoir d'accomplir les commandements de Dieu ;
3. qu'ils ont besoin néanmoins pour les accomplir et même pour prier, d'une grâce efficace qui détermine leur volonté ;
4. que cette grâce efficace n'est pas toujours donnée à tous les justes et qu'elle dépend de la pure miséricorde de Dieu.

En réalité la distinction apparaît mal entre la thèse janséniste et la prédestination calviniste car pour les jansénistes :

– premièrement : Jésus-Christ n'est pas venu sauver tous les hommes mais un petit nombre d'élus (les exceptions sont les pécheurs endurcis responsables de leur damnation) ;

– deuxièmement : il arrive que Dieu refuse sa grâce à des justes (pour expliquer cela, ils prennent l'exemple du reniement de saint Pierre).

Cette rigueur janséniste peut paraître sublime : on y voyait les plus hautes et les plus rares vertus mais cette pensée risquait de décourager, de rendre indifférent ou de conduire au désespoir la masse des fidèles. Cependant, malgré sa condamnation, cette pensée a survécu jusqu'au XIX^{e} siècle, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus dit-on en a même subi un temps l'influence[1].

Pascal se persuadera dès lors que le but suprême de l'homme n'est pas la vérité mais la sainteté. Malgré sa santé défaillante (paralysie des jambes qui le forçait à marcher avec des béquilles) il s'imposait de rudes austérités (cilices) tout en avouant que « depuis l'âge de 18 ans il n'avait pas passé un jour sans douleur ». À sa suite, son père et ses deux sœurs se convertirent

[1] Supplément : La doctrine chrétienne dit que l'homme est sauvé par les mérites de J.C. ; ce salut s'opère au moyen surnaturel de la grâce, mais Dieu veut la participation de l'homme, et cela s'opère au moyen de la liberté à accepter ou non la grâce. Pélage au V^{e} siècle disait que l'homme pouvait gagner le ciel par ses propres mérites ce à quoi saint Augustin s'opposa. Calvin à l'inverse disait que les hommes étaient prédestinés au salut ou à la damnation, faisant fi ainsi de la liberté humaine. Cette pensée de Calvin fut condamnée par l'Église.

(l'une rentra à Port-Royal, le fief du jansénisme). À la mort de son père Blaise se retrouvant seul mena une vie mondaine. Enfin, lassé de cette vie et malade, ayant échappé de justesse à un accident de voiture et surtout sous l'influence de sa sœur religieuse, il se retire à Port-Royal-des-Champs. Là, il sera le porte-parole des jansénistes, face aux Jésuites notamment. En 1656 la persécution contre Port-Royal bat son plein : Port-Royal est condamné par le pape. Mais Blaise Pascal exalté par le miracle de la Sainte Épine par lequel sa nièce s'était trouvée guérie instantanément d'une fistule lacrymale, continua d'écrire pamphlet sur pamphlet pour défendre le jansénisme malgré la mise à l'Index de ses 18 lettres appelées les *Provinciales*.

Un de ses écrits les plus célèbres est incontestablement le recueil de toutes ses notes que l'on a regroupées dans un livre intitulé les *Pensées*. Il y manie l'art de la dialectique, de l'ironie, de l'éloquence… Malgré ses erreurs dans le domaine religieux, il reste un homme qui a eu un rôle déterminant dans son siècle, un des plus grands esprits de son temps et de tous les temps qui s'est avisé de jeter sur le papier des notes en vue d'une apologie de la religion chrétienne, qui n'ont cessé de fasciner tant les croyants que les non-croyants. Des intuitions fulgurantes, des raccourcis saisissants, une démarche rigoureuse, animé par une véritable passion pour la vérité et pour celui qui l'a apporté aux hommes : Jésus-Christ.

Conclusion

Si on associe traditionnellement au XVII[e] siècle le terme de « classique » c'est qu'on évoque pour cela de grands hommes, Molière, Racine, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Pascal, Fénelon, Colbert et par-dessus tout Versailles, haut lieu de la beauté en sa rigueur suprême. C'est aussi, à travers ce terme de « classique », une attitude de l'esprit qu'on se représente. L'ère classique se définit par la soumission à des règles strictes, par le contrôle permanent de l'intelligence réfléchie sur l'imagination et la passion, par la volonté d'aboutir, dans l'ordre et la discipline, à un idéal de perfection et de stabilité. Cependant comme le constate Roland Mousnier[2] plus on étudie le « Grand Siècle » mieux on comprend que, sous les apparences grandioses une crise se développe,

> qui affecte tout l'homme dans toutes ses activités, économique, sociale, politique, religieuse, scientifique, artistique, et dans tout son être, au plus

[2] Roland Mousnier, *Les XVI et XVII siècles, Histoire Générale des civilisations*, Paris, 1954, p.276-sq.

> profond de sa puissance vitale, de sa sensibilité, de sa volonté… L'État, le corps, la classe sociale, l'individu luttant sans cesse pour rétablir dans leur milieu et en eux-mêmes l'ordre et l'unité ».

Peut-on parler aussi d'un christianisme classique ? Selon Daniel-Rops[3], oui, ses manifestations sont les cérémonies splendides dont il ordonne les pompes, lors des épousailles ou des funérailles princières. Ses dignes représentants, ce sont les évêques, grands seigneurs, ses chefs-d'œuvre, ce sont les grands traités de Bossuet, le discours sur l'Histoire Universelle, la chapelle du Val de Grâce ou celle des Invalides. C'est un christianisme sérieux, impérieux, d'aspect volontiers austère. Il prétend – sans y parvenir toujours – à régir les mœurs. Il a moins d'élan que de soumission, moins d'amour que de crainte. Mais sa foi est rigide, solide, inentamable. Cependant, l'élan de ferveur acquis durant les débuts du siècle ne s'est pas arrêté. Les disciples des Bérulle, des Vincent de Paul, des Olier sont à l'œuvre, et le ferment de la réforme reste très actif. L'ère classique est dans l'Église, celle de crises violentes qui s'appellent jansénisme, quiétisme, gallicanisme. Et quelle place tient Dieu dans l'immensité de Versailles ? Minime et d'ailleurs, dans la chapelle, si le roi regarde l'autel, les courtisans regardent le roi. L'homme rien que l'homme c'est l'objet de toute la grande littérature. C'est à sa propre contradiction que le christianisme classique succombera.

[3] Daniel-Rops, *L'Église des temps classiques, le grand siècle des âmes*, Paris, Fayard, 1958, p.274-s.

-VII-
Dépasser la terreur de la Révolution

XVIII^e siècle

Le contexte historique

Sœur Jeanne-Élisabeth Domini

I. Le beau XVIIIe

Les portes de l'église ND de Versailles s'ouvrirent grandes : le son puissant des orgues parvint à la foule massée. Croix en tête, la procession parut. L'étiquette en avait strictement fixé l'ordre. Au centre, Sous le dais tissu d'or, Jésus ! : Le Saint-Sacrement porté dans un ostensoir flambant comme le soleil par Monseigneur l'Archevêque de Paris précédé du clergé. Suit derrière : entouré de tous les princes du sang, de la Reine, des princesses et des hauts dignitaires des ordres de chevalerie, portant le grand manteau bleu fleurdelisée du sacre : le roi. En avant, interminablement, plusieurs centaines d'hommes en habit noir et petit tricorne. Puis, bien plus élégants, de nobles personnages en satin noir et blancs parés d'or, le chapeau retroussé tout frémissant de plumes. Tous, sans exception tenait un cierge dans la main droite. Il fallut une heure au lent cortège pressé par la foule pour atteindre son but : l'église Saint Louis. Tout au long de son itinéraire, il n'était pas une façade où ne pendit quelque tapisserie de haute lisse et, sur les trottoirs se pressait une foule immense.

On était au matin du 4 mai 1789. Pour que Dieu éclairât les travaux de l'assemblée qui devait s'ouvrir le lendemain, les trois ordres du royaume très chrétien allaient assister à une messe du Saint-Esprit.[1]

---

[1] Cf. Daniel Rops, *Histoire de l'Église : le XVIIIe siècle*, p. 13 : « Les portes de l'église ND de Versailles s'ouvrirent grandes : le son puissant des orgues parvint à la foule massée. Croix en tête, la procession parut. L'étiquette en avait strictement fixé l'ordre. D'abord, interminablement, plusieurs centaines d'hommes en modeste habit noir et petit tricorne. Puis, bien plus élégants, de nobles personnages en satin noir et blancs parés d'or, le chapeau retroussé tout frémissant de plumes. Ensuite, un petit lot chatoyant d'évêques en manteau violet, de cardinaux en pourpre, suivis de deux longues files de prêtres en soutane. Tous, sans exception tenait un cierge dans la main droite. Sous le daie tissu d'or, Monseigneur l'Archevêque de Paris portait le Saint-Sacrement dans un ostensoir flambant comme le soleil. Et tout de suite après, entouré de tous les princes du sang, de la Reine, des princesses et des hauts dignitaires des ordres de chevalerie, portant le grand manteau bleu fleurdelisée du sacre : le roi. Il fallut une heure au lent cortège pour atteindre son but : l'église Saint-Louis. Tout au long de son itinéraire, il n'était pas une façade où ne pendit quelque tapisserie de haute lisse et, sur les trottoirs se pressait une foule immense, contenue par un cordon ininterrompu de suisses et de garde française. On était au matin du 4 mai 1789. Pour que Dieu éclairât les travaux de l'assemblée qui devait s'ouvrir le lendemain, les trois ordres du

Firent-ils bien leur prière les adversaires du roi présents ? Sans doute !

> Car ainsi fut-ce par un acte religieux, une cérémonie catholique, que débuta la crise révolutionnaire qui allait 10 ans de suite secouer si durement la Fille ainée de l'Église. Mais en cette heure de faste, qui, dans l'assistance, pressentait un avenir si noir ?[2]

Peu de personnes sans doute car en effet, le XVIII[e] siècle qui précède montre plutôt un visage sympathique et plein de promesses.

Économiquement, la France est un pays prospère. Elle semblait même à ses contemporains, le royaume le plus établi et le plus stable de l'Europe : Sa monarchie est l'une dans plus anciennes et des plus assurées[3]. Après Louis XIV, Louis XV a su s'imposer à ses adversaires. Louis XVI semble plein de bonne volonté et a une foi sincère… « C'est plutôt bon signe » !

En France, à cette époque, on est passionné de progrès ! On invente ! On découvre, on perfectionne.

> De votre Montgolfière[4], par exemple, vous pouvez admirer les nouveaux champs de pomme de terre, de luzerne et admirer le froment dont le rendement annuel a doublé grâce aux nouvelles techniques agronomiques[5]. Vous voyez aussi, de là-haut,… une machine à vapeur !… et les premières usines de fer et de charbon, prémices de l'industrie naissante.

Côté administration, les grands services publics que nous connaissons sont créés : Ponts et chaussée[6], mines, eaux et forêts, les postes, les douanes, etc.

Militairement : Nous avons perdu la guerre de sept ans sous Louis XV (1756-1763), il est vrai mais… on retiendra plutôt la victoire de Fontenay ! Ah, la fière bataille ! On en parle encore lorsqu'en 1778 notre puissante flotte navale part aux Amériques pour soutenir efficacement l'indépen-

---

royaume très chrétien allaient assister à une messe du Saint-Esprit. […] Car ainsi fut-ce par un acte religieux, une cérémonie catholique, que débuta la crise révolutionnaire qui allait 10 ans de suite secouer si durement […] la Fille aînée de l'Église. Mais en cette heure de faste, qui, dans l'assistance, pressentait un avenir si noir ? »

[2] *Idem*.

[3] Reynald SEYCHER, *La Vendée,* Introduction.

[4] La machine à vapeur, les montgolfières, les thermomètres et les microscopes.

[5] Entre 1700 et 1780, la production de froment a doublé, et celle du vin a augmenté de 40 %.

[6] 50 000 km de routes sont aménagées, ce qui est énorme à l'époque.

dance des insurgents américains contre l'Angleterre[7]… Le pays, avec ses quelque trente millions d'habitants, sait donc bien s'imposer aux autres nations d'ailleurs beaucoup moins peuplées[8]…

Et religieusement[9] ? Si un certain déclin de ferveur commence à se percevoir[10], oui !… et si les vocations religieuses sont moins nombreuses, oui encore… ! La foi est bien vivante et socialement omniprésente : en 1789, La plupart des Français sont catholiques et pratiquent : sans que cela ne soit une façade[11]. L'abstention du devoir pascale est rare dans les villes, exceptionnelle dans les campagnes[12]. À cette époque, on aime d'ailleurs les ouvrages de piété et les prêtres encouragent à la vie intérieure[13]… Ainsi, la dévotion au Sacré Cœur se répand largement, soutenue par les jésuites et la Reine Marie Leczinska[14]. Des communautés comme le Carmel, où d'ailleurs, Madame Louise de France, la fille de Louis XV entre, sont très fidèles et rayonnantes ! Elles le prouveront lors de la persécution[15] !

---

[7] La flotte navale de l'Amiral de Grasse et de l'armée de Rochambeau joue un rôle capital lors de la bataille de Yorktown en 1781. Petite revanche prise sur les Anglais, qui nous avaient ravis presque toutes nos colonies américaines !

[8] L'Angleterre, par exemple, n'a que 7 millions d'habitants.

[9] La révolution sera une guerre contre la religion : « C'est une France née sur les fonds baptismaux de Reims, le 25 décembre 496, et façonnée depuis, dans ses institutions mêmes, par plus de treize siècles de foi chrétienne, que la révolution veut effacer. Louis-Pierre Manuel, procureur de la nouvelle commune de Paris, l'avoue tout net dans l'un des journaux du moment : « Le courrier » : « je ne croirai à la révolution que quand je ne verrai plus de trace de religion dominante. Craignons plus les prêtres que les émigrés. » Geneviève ESQUIER, *Une histoire chrétienne de la révolution française*, ed. de l'escalade, 1989.

[10] Jean DE LA VIGUERIE, « Dieu est amour » n°144.

[11] *Ibid*. « Le catholicisme était pour beaucoup une vraie religion vivant dans les âmes et commandant les actions de la vie ».

[12] *Ibid*. Avec cet ajout : « 15 ans plus tard, sous Bonaparte, un quart ou un tiers des catholiques ne font pas leurs Pâques et n'assistent pas à la messe du dimanche. La différence est spectaculaire et ne laisse aucun doute : la déchristianisation massive de la France commence avec la révolution. »

[13] *Ibid*., p.7.

[14] Marie Leczinska (prononcé en polonais Maria Leszczyńska ([lɛʃˈʧɨ̃ɲska]). En 1765, Marie Leczinska, sollicite et obtient de l'assemblée générale du clergé que la fête du Sacré-Cœur soit solennellement célébrée dans tous les diocèses du royaume.(« Dieu est amour » n°1, p. 23). Son fils, le Dauphin Louis-Ferdinand (qui n'est pas un saint « canonisé » mais dont la vie était reconnue comme intègre et sa piété connue) fait ériger dans le palais de Versailles une chapelle et un autel dédié au Cœur de Jésus. (« Dieu est amour » n°1, p. 23).

[15] On verra celles-ci monter sur l'échafaud ! Nous pensons aux martyres de Valenciennes ou de Compiègne par exemple…

Apparemment donc, à la veille de la révolution, la situation peut être dite… « meilleure qu'aujourd'hui » !…[16] Car c'est vrai, le 4 mai 1789, la France est catholique et puissante…

II. Le basculement, ses causes profondes

Pourtant… nous le savons, tout va basculer !

Le 5 mai 1789, s'ouvrent des états généraux ! Très vite, les représentants du Peuple s'imposent et prennent le pouvoir. Ils promettent des changements et il y en a !

On connaît bien la suite : tout va très vite : serment du jeu de paume, révoltes dans Paris, mise en place de la commune de Paris et de municipalités, égalisation des impôts et fin des corvées ; 11 août 1789 : fin de la dîme : « on va garder notre blé ! » ; 4 août : abolition des droits féodaux et de tous privilèges existants ; 26 août 1789 : déclaration des droits de l'homme ; « le droit de chasse sur nos terres » ; arrestation de la famille royale, persécution religieuse qui s'installe rapidement au nom des droits de l'homme, puis mort du roi avec établissement de la terreur par des hommes qui s'arrachent le pouvoir au gré des circonstances.

C'est l'effondrement !

En dix ans, les structures sociales, scolaires, corporatives sont anéanties. Dix ans de persécutions dans un climat délétère, de vols et de rapines avec un pan entier de notre patrimoine qui disparaît, laisseront dans le cœur de beaucoup de Français des blessures et un malaise qui ne cicatriseront pas en un jour.

Arrive alors Bonaparte !… Faisant son coup d'État de novembre 1799, c'est lui qui tourne la page du XVIII^{e}. Le concordat de 1801 scellera ce passage. On entre alors dans le XIX^{e} siècle.

Mais nous voudrions mieux comprendre ! Quelles sont les raisons d'un tel basculement ?… Les erreurs funestes d'un gouvernement et de son roi[17]? Les mauvaises récoltes des deux dernières années et cette crise fi-

[16] Daniel Rops, *Histoire de l'Église, le XVII^{e} siècle*. Voir aussi Jean de Viguerie : « Dieu est amour », n°144, p. 6.

[17] On pense à la réflexion que François-Louis Suleau (pas vraiment révolutionnaire !) fit à Louis XVI : « N'oseras-tu donc jamais vouloir et agir par toi-même ? ». Mais, devant la complexité de la question, nous n'y répondons pas volontairement et refusons de réduire la

nancière qu'il faut résoudre ? L'influence des loges maçonniques ou autres sociétés de pensée ? Le libertinage[18] en hausse ? Les besoins de réformes[19] ?… certainement… Il y aurait tant à dire et à rajouter ! Mais y aurait-il une clé d'interprétation de tout cela ?

Oui. Cette clé est un péché vieux comme le monde ! Le péché de l'orgueil !

Car, c'est cela ! : Pendant que « tout allait très bien… Madame la Marquise ! »… l'orgueil va s'infiltrer dans des cœurs et ronger la « pomme de l'intérieur ». Il va toucher l'élite de la nation : la haute société – aristocrate, bourgeoise et même religieuse. Un historien dira plus tard que malheureusement, la haute société du XVIII[e] siècle, fut à la nation ce qu'est la pourriture au fruit…

Pour l'illustrer, mettons le zoom sur : le jansénisme et la « philosophie des Lumières »[20]…

Le jansénisme d'abord : Cette doctrine subtile d'apparence très catholique mais erronée, dessécha le cœur de nombreux fidèles en les éloignant des sacrements et de l'amour de Dieu, laissant la place à la peur de Dieu et finalement, au rejet de la foi. Louis XIV et les jésuites ayant mis tout leur

---

chose à quelques expressions du style : « il était faible de caractère » « ou « il était trop bon » … Nous renvoyons plutôt volontiers à Jean de Viguerie qui parle des idées politiques de Louis XVI qui n'étaient pas, sans doute, celles que nous aurions attendu d'un roi traditionnel Capétien. Cette clé d'interprétation nous semble pertinente. (Pour approfondir : livrets « action familiale et scolaire », cahier n°5, p. 31.)

[18] À cette époque, prolifère aussi le libertinage. La dérive du XVIII[e] n'a pas consisté en une dissolution des mœurs (elle a toujours existé malheureusement) mais dans sa justification idéologique. Ce sont ces penseurs qui justifient les mœurs dissolus que l'on qualifie de libertins au XVIII[e]. La vie facile aux mœurs légères, voire dissolues, alimente les intrigues et la soif de pouvoir et de jouissance. Louis XV donne d'ailleurs un lamentable exemple d'infidélités conjugales ! Dans ce milieu malsain, il sera aisé pour des idées nouvelles et perverses de se répandre. (La Pompadour, par exemple, qui habite l'hôtel particulier appelé aujourd'hui « l'Élysée », forte de sa position, ne s'en donne-t-elle pas à cœur joie de faire venir dans des malles scellées à son nom les livres interdits ?…) Les mœurs déclinent aussi dans le peuple : les taux de naissance illégitimes, s'ils augmentent peu dans les campagnes, croissent dans les villes, et, de 1740 à 1788, passent de 6 à 16 % à Strasbourg et de 4,8 à 12,5 % à Lille. Le nombre croissant des conceptions pré-nuptiales témoigne d'une crise du mariage. A Meulan, dans la période 1740-92, un enfant sur cinq est conçu avant le mariage. Jean de Viguerie, « Dieu est Amour » n°144, p. 6.

[19] C'est incontestable. Tout le monde était conscient de ce besoin de réforme. Le roi y travaillait. Cf. Jean SEVILLA, *Historiquement correct*.

[20] Sources diverses qui se recoupent : DANIEL ROPS, *Histoire de l'Église : le XVII[e] siècles* ; J. SEVILLA, *Historiquement correct.*

poids pour détruire ce jansénisme, ses partisans, très puissants au sein du parlement, sauront s'en souvenir : ils finiront par obtenir de Rome la dissolution de la Compagnie de Jésus qui était un rempart de la foi et ils bloqueront presque systématiquement toutes les tentatives de réforme de Louis XVI, rendant sa tâche impossible.

Et la « philosophie des lumières ». Les philosophes Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Diderot exercèrent une profonde influence au XVIII[e] siècle. Prônant une monarchie dite « éclairée », cette philosophie préconise des idées de bonheur, de progrès, de libertés individuelles et de droits naturels. Cet « idéal » se répandit dans les cercles aristocratiques et bourgeois, intellectuels, politiques, voire religieux. Le futur Louis XVI fut lui-même éduqué par des hommes acquis à ces idées qu'il partagea un temps. Les valeurs, d'abord la religion, qui avaient fait la grandeur de la France, y furent critiquées, méprisées, tournées en dérision. L'homme y devint la mesure de toute chose, la révélation étant écartée afin de trouver par soi-même sa propre lumière en idolâtrant la raison[21]. Ces lumières, séduisantes car présentées sous le jour d'un humanisme attirant, enténébreront bien des consciences.

Elles furent en partie à l'origine de la révolution.

En voyant tout cela on touche du doigt quelque chose du mystère de la liberté et du mystère du mal. Mère Marie-Augusta disait : « la liberté est le plus beau don fait à l'homme. Il est aussi le plus redoutable s'il est mal utilisé ». Oui, mystère de l'iniquité qui va se révéler en 1789 ! Comment, par exemple, fut–il possible qu'il advienne des baptisés qui, en quelques mois, décident de devenir accusateurs publiques dans des tribunaux révolutionnaires[22] et invitent même à boire le sang des victimes[23] ?

---

[21] DIDEROT, *Pensées philosophiques* : « Un Dieu plein de bonté trouverait-il du plaisir à se baigner dans les larmes ? Les frayeurs ne feraient-elles pas injure à sa clémence ? [...] Pourquoi donc exiger de moi que je croie qu'il y a trois personnes en Dieu, aussi fermement que je crois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? [...] Une seule démonstration me frappe plus que cinquante faits. Grâce à l'extrême confiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque [...] »

[22] L'accusateur du bienheureux Noël Pinot était un prêtre défroqué.

[23] C'est horrible de dire cela... mais cela montre le drame du mystère du mal. Nous « prouvons » la véracité du propos par ces trois exemples donnés dans le livre *1600 saints, jeunes témoins* de François-Marie ALGOUD : 1. « Et que dit l'abbé Morellet ? "J'ai fait un livre dans lequel je proposais au gouvernement de la terreur d'utiliser les exécutions, et de manger la chair de leur victime. La disette couvrait en France [...] Je proposais dans mon ouvrage d'ouvrir

Réalisons que pour la Fille aînée de l'Église, la révolution fut un *tsunami !*

Un combat titanesque se joua dans chaque âme de baptisés. Et beaucoup tombèrent ! En reniant leur foi ou par lâcheté, en se compromettant « … un peu, ou… beaucoup »

III. Mais alors, que vont devenir les amis de Jésus ?

C'est un drame pour eux ! Et le déferlement de haine auquel ils assistent les touche de très près : c'est l'église de leur première communion qui est transformée en poulailler, c'est la bonne sœur qu'ils aiment qui est arrêtée, c'est un cousin ou un frère ou encore un voisin qui est Judas…

Heureusement ! Ils voient aussi au milieu des flammes de l'incendie, un or très pur apparaître : celui de la sainteté. Oh Oui, Qu'ils seront nombreux les saints du XVIII[e] siècle ! Canonisés ou pas, eux aussi sont « de chez nous » !… De nos villages, de nos familles : connaissez-vous : Joseph Leclerc, prêtre, des côtes du nord… ou Madeleine Blond, paysanne, d'Angers… ou encore Jean Riette, cordonnier de 28 ans dans le Tarn et Garonne…… Et Françoise Michallet, commerçante de Lyon… et tant d'autres ![24] Ils sont les héros de ces jours noirs !

Comme on garde de la braise sous la cendre, la foi de la Fille aînée de l'Église sera gardée par eux. Aux jours meilleurs, nous verrons agir ces baptisés, comme un seul homme, se lever pour ré-évangéliser et reconstruire sur les ruines, avec courage et détermination.

En attendant, il leur faudra payer cher leur attachement à Jésus !

Mettons-nous à leur école cette semaine ! Que l'exemple des saints du XVIII[e] siècle nous stimule à la fidélité. Aujourd'hui, dans un milieu souvent hostile ou méprisant, c'est nous qui devons garder le feu de la foi de la Fille aînée de l'Église dans des vases d'argile. Imitons-les !

Au cœur de la tourmente, sainte Jeanne-Elisabeth se fit cette réflexion qui devint décision « La figure de ce monde passe. Riante et joyeuse comme elle l'était naguère ? Hideuse et terrible comme elle l'est aujourd'hui ? Qu'im-

---

une boucherie nationale", témoignage de la duchesse d'Abrantès, p. 443 ». 2. Le 12 août 1791, des sans-culottes dévorèrent des morceaux de la chair du major de Belzunce (p. 443). 3. À la Gaubretière en Vendée, après avoir coupé les oreilles d'une cinquantaine de victimes, les Bleus les font griller pour les manger à la vinaigrette (p. 310). »

[24] François-Marie Algoud, *1600 saints, jeunes témoins*, p. 297.

porte ! : Je prends au sérieux les promesses de mon baptême ! » À sa suite, décidons-nous ! « Prenons aujourd'hui plus que jamais les promesses de notre baptême au sérieux » ! C'est le bon chemin et nous serons bénis de Dieu.

Et demain, retrouvons-nous pour prier à l'école de saint Louis-Marie et de ses fils spirituel afin de pénétrer la dévotion mariale de nos aïeuls.

Missionnaire de Marie

Sœur Louise-Marie Domini

Au XVIII[e] siècle, on voit se répandre la coutume d'une célébration familiale du mois de Marie et c'est alors, qu'apparaît en France une figure marquante pour la foi populaire : saint Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716).

Ordonné prêtre en 1700, sa pensée aura une forte influence sur la spiritualité mariale dès le XVIII[e] siècle et jusqu'à nos jours : la devise *Totus Tuus*, choisie par Jean-Paul II, en est issue ; elle signifie : « Je suis tout à toi, Marie ».

I. Qui est Saint Louis-Marie ?

A. Un missionnaire de feu !... car fou de dieu !

Né le 31 janvier 1673 dans une famille de 18 enfants ! Il développe, très tôt, une piété affectueuse pour la Vierge Marie ; à tel point que lors de sa confirmation, il ajoutera 'Marie' à son prénom puis, 'de Montfort' en souvenir de son baptême,

Nous parlerons, aujourd'hui, de sa vie missionnaire et de certains de ses écrits.

En 1695, il entre à Saint-Sulpice. Là, il lit beaucoup et pratiquement tous les livres de spiritualité mariale !...

Pour ses missions, il utilise des procédés qui le caractériseront : renouvellement des promesses du baptême, processions, liturgies vivantes, mises en scène de la Passion. Ingénieux, pour évangéliser les peuples, il reprenait les airs les plus connus de l'époque sur lesquels il mettait des paroles de doctrine catholique...

On dit qu'il écrivit autant de vers dans ses cantiques qu'il fit de kilomètres à pied... : environ 25 000 !

Il a le don de toucher les cœurs. Mais ses succès suscitent la jalousie, il se voit interdire de prêcher dans le diocèse de Poitiers. Que va-t-il faire ? À pied, il part à Rome pour demander l'avis du pape Clément XI.

Celui-ci le nomme '*Missionnaire Apostolique en France*' lui disant :

> Vous avez, Monsieur, un assez grand champ en France pour exercer votre zèle, n'allez point ailleurs et travaillez toujours en parfaite soumission aux évêques des diocèses où vous serez appelé. Dieu, par ce moyen en donnera bénédiction à vos travaux !

B. Quel missionnaire est-il ?

Zélé, il l'est ! En effet, en 16 ans de ministère, il organise entre 150 et 200 missions et retraites en vue du salut des âmes ! Il parcourra à pied tout l'ouest de la France ! Rien ne l'arrête !

Pour que ses missions aient un effet durable, il fonde des confréries et associations. Et, comme souvenir tangible, il fait ériger des calvaires.

Lorsque Louis XIV lui demande de détruire celui de Pontchâteau il dira : « Plantons la croix dans nos cœurs, elle y sera mieux placée que partout ailleurs ».

De santé robuste, il est d'un tempérament fort ; il avouera qu'il aurait pu être l'homme le plus terrible de son temps !... aussi mène-t-il une vie de prière intense, de jeûne et de mortifications, il prend des temps de retraite pour préparer ses missions.

Il met toute sa fougue et son ardeur à proclamer et défendre *Dieu seul* : telle est sa devise.

Le voyant à l'œuvre, beaucoup de ses contemporains bretons verront en lui l'accomplissement de la prophétie de saint Vincent Ferrier 3 siècles plus tôt (en 1400) qui annonçait « Un jour sortira d'ici un grand homme, un missionnaire béni de Dieu ! »[1]

Au XX^{e}, sa figure marquera aussi Pie XII[2].

Conscient du dessèchement que produit le jansénisme dans les cœurs et les âmes des chrétiens et face au relâchement qu'il constatait, il entraîne les baptisés à renouveler les promesses de leur baptême.

---

[1] *Grignion de Montfort et Jean-Paul II, une fraternité d'âme,* Éditions Téqui.

[2] *Idem* : retenons ce qu'a dit de lui le pape Pie XII lors sa canonisation le 20 juillet 1947 : « A l'austérité sans joie, à la sombre terreur, à l'orgueilleuse dépression du jansénisme, il oppose l'amour filial, confiant, ardent, expansif et effectif du dévot serviteur de Marie, envers Celle qui est le refuge des pécheurs, la Mère de la divine grâce, notre vie, notre douceur, notre espérance ».

Voyons en quoi consiste le renouvellement des promesses du baptême :

Pour Saint Louis-Marie, chaque chrétien a fait alliance avec Jésus, la Sagesse Éternelle, au jour de son baptême !

Il disait que la plupart des désordres qui règnent parmi les chrétiens venait du fait de l'abandon des promesses du baptême. Pour régénérer la société, ranimer l'esprit surnaturel du christianisme, il fallait conduire les âmes aux fonts baptismaux et leur rappeler les promesses de leur baptême… Le saint missionnaire juge qu'il était d'une souveraine importance de rappeler aux hommes à quoi ils s'étaient engagés. Aussi ne manqua-t-il jamais dans ses missions de magnifier l'exercice de renouvellement des promesses du baptême.

On faisait sonner les cloches.

On venait, en procession, embrasser les textes sacrés en disant : « Je crois fermement toutes les vérités du saint évangile de Jésus-Christ. »

Puis, près des fonts baptismaux, on répétait la formule du saint engagement : « Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et je renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même. »

Enfin, embrassant la statuette de la Vierge, on disait : « Je me donne tout entier à Jésus-Christ, par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie ! »[3]

Saint Louis-Marie entraîne aussi les baptisés à se consacrer à Jésus par la Vierge Marie.

Il voulait cette consécration afin que les baptisés vivent en cohérence avec la foi catholique ! Il savait qu'en sécurité dans le sûr refuge du Cœur immaculé de Marie, ils resteraient fidèles aux promesses de leur baptême !

C. Comment cet homme si percutant a-t-il été perçu à son époque ?

Pour certains, qu'il dérangeait par la radicalité de son enseignement évangélique, il était « ce fou de Montfort » !

Mais pour la plus grande partie des gens, il était « le bon Père de Montfort »[4]

---

[3] Extraits de *Préparation à la consécration à la Très Sainte Vierge selon la méthode de Saint Louis-Marie de Montfort* par le Père TEXIER, montfortain, Les traditions françaises de Tourcoing.

[4] *Ouvrez à Jésus-Christ – le message de Saint Louis-Marie de Montfort,* Éditions Saint Paul.

Le 18/02/1984, le Cardinal Marty dira de lui :

> À son époque, on n'a pas toujours saisi l'aspect prophétique de la mission de saint Louis-Marie Grignion de Montfort ; on comprend mieux maintenant qu'il est un témoin pour le monde de ce temps.[5]

Il termine sa vie à Saint-Laurent-sur-Sèvre où il prêche une dernière mission. Il y meurt épuisé le 28 avril 1716.

C'est là que se trouve son tombeau et le berceau de ses fondations[6] ! Il est canonisé par Pie XII en 1947.

II. Pourquoi a-t-il écrit plusieurs ouvrages en l'honneur de la Vierge Marie ?

Laissons-lui la parole : en VD 110 :

> Oh ! qu'un dévot de la Sainte Vierge… est rare maintenant ! C'est afin qu'il ne soit plus si rare que j'ai mis la plume à la main pour écrire sur le papier ce que j'ai enseigné… dans mes missions pendant bien des années.[7]

À propos du Rosaire, il écrit :

> Prenez bien garde, s'il vous plaît, de regarder comme le vulgaire, et même comme plusieurs savants orgueilleux, cette pratique comme petite et de peu de conséquence ; elle est vraiment grande, sublime et divine. C'est le ciel qui nous l'a donnée, et l'a donnée pour convertir les pécheurs les plus endurcis et les hérétiques les plus obstinés.[8]

En SAR 116 :

> Ce n'est pas proprement la longueur, mais la ferveur de la prière qui plait à Dieu et qui lui gagne le cœur. Un seul Ave Maria bien dit est d'un plus grand mérite que cent cinquante mal dits. Presque tous les chrétiens catholiques récitent le Rosaire, le chapelet ou quelques dizaines d'Ave. Pourquoi donc y en a-t-il si peu qui se corrigent de leurs péchés et s'avancent dans la vertu, sinon parce qu'ils ne font pas ces prières comme il faut…

---

[5] *Grignion de Montfort et Jean-Paul II, une fraternité d'âme, op. cit.*

[6] Il est le fondateur de trois congrégations religieuses, la Compagnie de Marie (ou prêtres montfortains), les Filles de la Sagesse et les Frères de Saint-Gabriel qui poursuivent son Œuvre aujourd'hui. De nombreuses communautés religieuses vivent de sa spiritualité encore de nos jours, citons les Foyers de Charité, les Béatitudes, les Focolari… Sans compter tous les laïcs !

[7] Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, *Traité à la Vraie Dévotion de la Sainte Vierge* (VD), Éditions du Seuil.

[8] Idem, *Le Secret Admirable du très saint Rosaire* (SAR), Éditions du Seuil.

En SAR 127 :

C'est une pitié de voir comment la plupart disent leur chapelet… Ils le disent avec une précipitation étonnante et ils mangent même une partie des paroles. On ne voudrait pas faire un compliment de cette manière ridicule au dernier des hommes et on croit que Jésus et Marie en seront honorés !…

Alors en SAR 131, il recommande :

De toutes les manières de réciter le saint Rosaire, la plus glorieuse à Dieu, la plus salutaire à l'âme et la plus terrible au diable, c'est de le… réciter publiquement à deux chœurs….

A. Pourquoi invoquer Marie ? Que proclame saint Louis-Marie ?

En VD 1 : « c'est par la Très Sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde. »

Pour lui (SM 6) :

Tout se réduit… à trouver un moyen facile pour obtenir de Dieu la grâce nécessaire pour devenir saint… Je dis que pour trouver la grâce de Dieu, il faut trouver Marie.[9]

Alors la dévotion à la Vierge Marie est-elle encore d'actualité ?

Saint Louis-Marie nous dit en VD 112 :

Oh ! que ma peine serait bien employée, si ce petit écrit, tombant entre les mains d'une âme bien née,…, lui découvrait et inspirait, par la grâce du Saint-Esprit, l'excellence et le prix de la vraie et solide dévotion à la très Sainte Vierge…

Et en VD 35 :

Marie a produit avec le Saint-Esprit, la plus grande chose qui ait été et sera jamais, qui est un Dieu homme, et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans 'les derniers temps'. La formation et l'éducation des grands saints qui seront sur la fin du monde lui est réservée…

B. Avons-nous des témoins de cette dévotion à notre époque ?

Jean-Paul II, qui connaissait les écrits de Saint Louis-Marie et les a vécus à la perfection, écrit :

Grâce à Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, j'ai compris que l'authentique dévotion à la Mère de Dieu est véritablement christocentrique, profondément

[9] IDEM, *Le Secret de Marie* (SM), Éditions du Seuil.

enracinée dans le mystère trinitaire et dans ceux de l'Incarnation et de la Rédemption. J'ai donc ainsi redécouvert la piété mariale avec une attention renouvelée ; cette forme de piété n'a cessé de grandir en moi et de porter ses fruits.[10]

Écoutons saint Louis-Marie supplier Dieu dans sa « prière embrasée », d'envoyer les apôtres des derniers temps[11] :

7. Qu'est-ce que je vous demande ? des prêtres libres de votre liberté, détachés de tout, sans père, sans mère, sans frères, sans sœurs, sans parents selon la chair, sans amis selon le monde…

8… des esclaves de votre amour et de votre volonté, des hommes selon votre cœur qui, sans propre volonté qui les souille et les arrête… comme autant de nouveaux David, le bâton de la Croix et la fronde du saint Rosaire dans les mains…

12…. de vrais serviteurs de la Sainte Vierge qui, comme autant de saint Dominique, aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du saint évangile dans la bouche et le saint Rosaire à la main, aboyer comme des chiens, brûler comme des feux et éclairer les ténèbres du monde comme des soleils, et qui, par le moyen d'une vraie dévotion à Marie… écrasent partout où ils iront la tête de l'ancien serpent…

22. Ces imitateurs des apôtres prêcheront…, avec une grande force et vertu, si grande et si éclatante qu'ils remueront tous les esprits et les cœurs des lieux où ils prêcheront….

26… C'est à vous seul à faire par votre grâce cette assemblée ; si l'homme y met le premier la main rien ne sera fait, s'il y mêle du sien avec vous il gâtera tout… c'est votre ouvrage, grand Dieu… : faites votre œuvre tout divin…

30…. Seigneur, levez-vous !… pour vous former une compagnie choisie de garde-corps, pour garder votre maison, pour défendre votre gloire et sauver vos âmes, afin qu'il n'y ait qu'un seul bercail et qu'un pasteur et que tous vous rendent gloire dans votre temple… Amen. Dieu seul !

Nous retrouvons ici une description frappante de Jean-Paul II et de Saint Louis-Marie !

Conclusion

Pour terminer : reprenons les questions que Jean-Paul II nous adressait en 1980 : France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? France, éducatrice des peuples, es-tu fidèle à ton alliance avec la

[10] Jean-Paul II, *Entrez dans l'Espérance,* Éditions Le Club.

[11] Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, *Prière Embrasée, in* Ibid, *Œuvres Complètes,* Éditions du Seuil.

Sagesse Éternelle ?… Nous les comprenons mieux à présent… Elles trouvent résonance en nos cœurs !

Le Père Lucien-Marie pensait que Saint Louis-Marie a ouvert une nouvelle période de l'Histoire de l'Église en la marquant de sa spiritualité !… Notre Père a repris l'intuition missionnaire de Saint Louis-Marie ; il aimait en effet, comme lui, faire renouveler les promesses du baptême, magnifier les célébrations… Il était très enthousiaste aussi quant à la prophétie des Apôtres des derniers temps dans laquelle s'insère notre mission d'Apôtres de l'Amour !… Oui, notre Père voyait en Saint Louis-Marie un missionnaire de feu car fou de dieu !

Alors, chers Amis, priez pour nous !… Afin que nous mettions le Feu de l'Amour dans le monde !

Formule brève de la consécration à Jésus par Marie

> Je vous choisis, aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la Cour Céleste, pour ma Mère, ma Maîtresse et ma Reine. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave (ou en toute soumission et amour), mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande Gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. Amen.[12]

[12] Extrait du texte complet de la Consécration, dans *L'Amour de la Sagesse Éternelle,* nn. 223 à 227 [n° 225].

Les Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, remparts d'amour face à la haine révolutionnaire

Sœur Jacinthe Domini

Au XVIII[e] siècle, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, souvent liée à celle du Cœur de Marie, se développe en France et embrase bien des âmes. Les Papes l'encouragent[1], soutenus très particulièrement, comme il se doit, par les Jésuites et les Visitations. Aujourd'hui, nous vous proposons d'approfondir comment le tsunami de la Révolution, non seulement ne nuisit pas à la dévotion au Sacré-Cœur, mais l'enracina en produisant de splendides fruits de sainteté, jusqu'au martyre.

Nous considérerons 4 principales manifestations de cette dévotion :

1. La fondation de nouvelles communautés dédiées au Cœur de Jésus ou au Cœur de Marie
2. La diffusion des scapulaires du Cœur de Jésus
3. L'emblème de la résistance vendéenne
4. La grande dévotion de la famille royale au Sacré Cœur et au Cœur de Marie

I. La fondation de nouvelles communautés dédiées au Cœur de Jésus ou au Cœur de Marie

C'est en pleine persécution que furent fondées en France quatre Communautés religieuses en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus ou du Sacré-Cœur de Marie.

En 1790, René Bérault (1728-1794) et Anne de la Girouardière (1740-1827) fondent à Baugé (près d'Angers) l'Institut des Filles du Sacré-Cœur de Marie.

En 1791, Pierre-Joseph Picot de Clorivière S.J. (1735-1820), avec l'appui d'Adélaïde de Cicé (1749-1818), fonde à Saint-Malo la Société des Filles du

[1] 1700 : Clément XI, 1721 : Innocent XIII, 1724 : Benoît XIII, 1730 : Clément XII, 1740 : Benoît XIV, 1758 : Clément XIII, 1769 : Clément XIV, 1775 : Pie VI.

Cœur de Marie et en parallèle à Paris la Société du Cœur de Jésus pour les hommes. Après une disparition, une reconstitution et une transformation, cette Société du Cœur de Jésus a rejoint en 1996 la famille *Cor Unum*, qui fait preuve aujourd'hui d'une grande vitalité.

En 1794, le Père Pierre-Marie-Joseph Coudrin (1768-1837) rejoint l'Association du Sacré-Cœur qui vient de se former à Poitiers, et dont les membres prient le Sacré-Cœur de Jésus pour le retour de la paix et de la religion en France. Henriette Aymer de La Chevalerie (1767-1834) le rejoindra au mois de novembre, et c'est ensemble qu'ils fonderont en 1797 une Congrégation dédiée au divin Cœur.

Au déferlement de haine qui sévit en France, ces communautés opposent le rempart de l'Amour des Cœurs de Jésus et Marie.

Ainsi le Père de Clorivière dans une Lettre circulaire, écrit :

> Le Cœur est symbole naturel de l'Amour ; le Cœur de Jésus, symbole vivant et vivifiant de la charité divine, est tout amour pour Dieu et pour les hommes. Il le possède en plénitude et le communique à tous ceux qui l'approchent.

Et dans un de ses sermons il exhorte ainsi :

> Qui peut penser au Cœur de Jésus sans reconnaître tout ce qu'il Lui doit, et sans se sentir intérieurement pressé de L'aimer ? Sans gémir de L'avoir si peu aimé, de L'avoir si peu servi, si fort outragé, et sans désirer en même temps de réparer, autant qu'il est en lui, et ses propres négligences et celles d'autrui… Seriez-vous insensibles aux outrages que Notre Seigneur reçoit de toutes sortes de personnes ? N'auriez-vous pas horreur de ces irrévérences grossières, que l'on renouvelle chaque jour dans nos temples, presque sans y faire attention ? Vous-même, vous verrait-on assister avec si peu de respect au sacrifice redoutable de nos autels ? Vous éloignerez-vous tant de temps de la table du Sauveur du monde, qui vous sollicite de venir à Lui, et qui a fait tant de prodiges pour venir Lui-même à vous ? Une vraie dévotion au Sacré-Cœur de Jésus vous aurait préservé de tous ces vices.[2]

II. La diffusion des scapulaires du Cœur de Jésus

Dans les années 1791-1792, la diffusion des scapulaires du Cœur de Jésus atteint son apogée. Les images se répandent par millions. Le P. Lenfant – confesseur de Louis XVI – qui sera l'une des victimes des massacres de septembre, écrit le 1er juin dans une lettre adressée à sa famille :

[2] P. de Clorivière, extrait d'un Sermon inédit, *in* « Christus » n°190 HS, *Le Cœur de Jésus*, mai 2001.

> Je dois vous dire encore que la confiance aux petites images que je vous ai envoyées est à tel point qu'un seul couvent de cette ville en a distribué 125.000, et tous en distribuent. Il y a eu des traits de protection marquée, et les têtes les plus illustres, les têtes même couronnées, sont munies de ce pieux bouclier. La dévotion qui a pour objet Celui que ces images représentent est regardée comme devant être le salut de l'empire. Ce n'est pas sans doute une vérité de foi, mais la piété se nourrit de cette idée d'une manière frappante.[3]

Mais dès 1792, les chrétiens qui porteront des images du Sacré-Cœur seront taxés de "fanatisme", accusés de distribuer « des images du Sacré-Cœur et autres signes contre-révolutionnaires », des « images superstitieuses », et conduits à l'échafaud.

III. L'emblème de la résistance vendéenne

C'est Jacques Cathelineau (1759-1793), nommé commandant en chef de l'armée vendéenne catholique et royale, qui affiche le premier le Sacré Cœur sur ses étendards. Un curé vendéen écrira :

> Le Sacré Cœur est comme la livrée et la marque distinctive de la catholicité, ainsi que l'était ci-devant, de leur adhésion au nouveau régime, le ruban tricolore et la médaille de la Fédération, pour nos intrus et autres constitutionnels.

Tandis qu'un officier des colonnes infernales de Turreau (1756-1816) écrira dans une lettre adressée au Comité de Salut public :

> Sacré-Cœur sur la poitrine, chapelet autour du cou, le Vendéen qui avance au chant du *Vexilla Regis* se considère comme un véritable soldat-prêtre. Dans les marches et dans les camps, ils se livrent à toutes les pratiques de la dévotion. J'ai rencontré un groupe nombreux, genoux à terre et disant le chapelet dévotement ; je les ai vus ensuite en chantant des cantiques. (17 mai 1794)

Aujourd'hui comme hier, les Cœurs de Jésus et Marie demeurent l'emblème de la Vendée !

IV. La grande dévotion de la famille royale au Sacré Cœur et au Cœur de Marie

La Reine Marie Leczinska, l'épouse du roi Louis XV, en 1765, avait sollicité et obtenu de l'assemblée générale du clergé que la fête du Sacré cœur soit solennellement célébrée dans tous les diocèses du royaume[4].

---

[3] Le P. Lenfant, *in* article du P. Fouqueray, *Études Religieuses*, 25 oct. 1905, et R.P. Franciosi, *Le Sacré-Cœur de Jésus et la Tradition*, Tournai – Paris, Casterman, 1908 (2e édition).

[4] Revue « Dieu est Amour », n°1, p. 23.

Le Dauphin Louis-Ferdinand, père de Louis XVI, en 1772, avait fait ériger dans le palais de Versailles une chapelle et un autel dédié au Cœur de Jésus[5]. Notons qu'avec son épouse Marie-Josèphe de Saxe, il formait un couple très édifiant au milieu d'une cour largement corrompue.

Au sujet de Louis XVI, voici ce qu'on lit dans la correspondance de Mme la Marquise de Carcado et de Mesdames les Comtesses de Lastic et de Saisseval, témoins oculaires :

> Le 10 février 1790, le roi, déjà prisonnier dans son propre palais des Tuileries, se rendit sous prétexte d'une promenade du côté de Notre-Dame. Il était accompagné de la Reine Marie-Antoinette, de Mme Élisabeth [sa petite sœur], de Mme Royale [sa fille], du petit Dauphin, âgé de cinq ans, et de plusieurs dames de la Cour [...]. Arrivé sur le parvis, le roi témoigna à ses gardes, devenus ses geôliers, le désir d'entrer quelques instants dans l'église [...]. L'ayant obtenu, il s'avança jusqu'au sanctuaire avec les personnes de sa maison, s'agenouilla devant la statue de la Sainte Vierge, et consacra sa personne, sa famille et son royaume au Sacré-Cœur de Jésus. Puis voulant joindre l'aumône à la prière, le pieux monarque, le jeune Dauphin, la Reine, les princesses et leurs dames d'honneur firent vœu de donner chaque année une offrande en l'honneur du Sacré Cœur pour le salut de la France.[6]

Il faut noter que ce 10 février était l'anniversaire de la publication de l'Édit de Saint-Germain, par lequel le roi Louis XIII avait annoncé la consécration de la France à la Très Sainte Vierge Marie[7].

Ce même jour, Mme Élisabeth conçoit l'idée de fonder une association de prières et de sacrifices au Sacré-Cœur et au Cœur immaculé de Marie pour obtenir la conservation de la foi en France, idée qu'elle réalise avec quelques amies. Elle rédige une supplique, dont le texte nous est parvenu, qui commence ainsi :

> O Vierge sainte ! Vous avez toujours si spécialement protégé la France, tant de monuments nous attestent combien elle vous a toujours été chère ! Et à présent qu'elle est malheureuse, et plus malheureuse que jamais, Elle semble vous être devenue étrangère ! Il est vrai qu'Elle est bien coupable, mais tant d'autres fois, Elle le fut aussi et Vous lui obtîntes son pardon. D'où vient donc qu'aujourd'hui Vous ne parlez plus en sa faveur ? Car si vous disiez seulement à votre Divin Fils :

---

[5] Revue « Dieu est Amour », n°1, p. 23.

[6] *Messager du Cœur de Jésus*, tome XXXIX, p. 460.

[7] Sur le contenu de la prière, dont le texte ne nous est pas parvenu, les auteurs diffèrent, parlant tantôt de consécration au Sacré-Cœur de Jésus, tantôt de consécration au Cœur de Marie.

« Ils sont accablés de maux », bientôt nous cesserions de l'être. Qu'attendez-vous, ô Vierge sainte ? Qu'attendez-vous pour faire changer notre malheureux sort ? Ah ! Dieu veut peut-être qu'il soit renouvelé par nous, le vœu que fit un de nos rois pour vous consacrer la France ! Eh bien ! Ô Marie, ô très Sainte Mère de Jésus-Christ, nous vous la vouons, nous vous la consacrons à nouveau. [...]

Suit ce renouvellement, et la supplique s'achève ainsi :

Reprenez, ô Vierge sainte, vos premiers droits sur elle. Rendez-lui la Foi, rendez-lui votre ancienne protection. Rendez-lui la paix, rendez-lui Jésus-Christ qu'elle semble avoir perdu. Enfin que ce royaume, de nouveau adopté par Vous, redevienne tout entier le royaume de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.[8]

Pour concrétiser cette démarche, Mme Élisabeth commanda un *ex-voto* des deux Cœurs de Jésus et Marie en vermeil. À l'intérieur du Cœur de Jésus, elle mit un petit parchemin avec l'inscription : « Le roi et la famille Royale » et à l'intérieur du Cœur de Marie : « L'Église de France ». Puis elle l'envoya à N.-D. de Chartres, où il est encore conservé dans le reliquaire du voile de la Sainte Vierge. Que d'heures, de jour comme de nuit, elle passa à supplier les Cœurs de Jésus et de Marie ! Et que de personnes elle convainquit de faire de même ![9]

Mais revenons à Louis XVI : dans les premiers mois de l'année 1792, cent ans après que Louis XIV eut refusé de mettre le Sacré Cœur sur ses drapeaux, il compose dans sa prison, un texte intitulé « Vœu par lequel Louis XVI a dévoué sa Personne, sa Famille et tout son Royaume, au Sacré-Cœur de Jésus. » C'est un texte pétri d'humilité, par lequel le roi commence par implorer la miséricorde de Dieu sur ses péchés, invoquant les pardons donnés aux rois pénitents de l'Ancien Testament, David et Manassé. Puis il poursuit :

Ô Jésus-Christ, divin Rédempteur de toutes nos iniquités, écrit-il, c'est dans votre Cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre Cœur de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de Saint Louis, mon patron et le plus illustre de mes aïeux. Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté le vœu satisfactoire que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression naïve des sentiments de mon cœur.

[8] Site de l'Association pour la béatification de Mme Elisabeth.

[9] Ainsi Mme de Saisseval lancera une grande souscription qui permit de sauver de nombreux prêtres assermentés menacés de mort et fit le vœu de s'occuper des pauvres et des délaissés. Elle rentrera finalement dans la Société des Filles du Cœur de Marie, dont nous avons déjà parlé, dont elle devient la seconde supérieure.

Suivent six promesses solennelles si « par un effet de la bonté infinie de Dieu, il recouvre sa liberté, sa couronne et sa puissance royale », notamment celle d'établir à perpétuité en France une fête solennelle du Sacré Cœur, avec une procession « en réparation des outrages et des profanations commis dans nos saints temples » et celle de « donner à tous ses sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable. »[10]

Cette dévotion aux Cœurs de Jésus et Marie a porté en la vie de Mme Elisabeth de France[11] des fruits de vertu héroïque. Sa cause de béatification a été ré-ouverte en 2017, elle qui a été surnommée très justement « la sainte Geneviève des Tuileries ». Je me propose à présent de terminer par un zoom sur cette princesse si attachante. Puisse-t-il vous donner le désir d'en lire davantage à son sujet.

Mme Elisabeth est une jeune femme très cultivée et équilibrée, pleine d'entrain, passionnée d'équitation, très douée en mathématiques, très lucide sur les événements, très généreuse pour venir en aide aux pauvres ou aux disgraciés de la Cour. À la Cour, elle tient sa place, tout en se tenant éloignée des intrigues. Elle comprend dans la prière qu'elle n'est appelée ni au mariage ni à la vie religieuse, mais à rester auprès de son frère le roi pour le soutenir moralement et spirituellement, lui et les siens. C'est ainsi qu'elle partagera avec lui et jusqu'au bout tous les dangers, toutes les humiliations et tous les opprobres. C'est réellement un choix délibéré, malgré les innombrables offres qui lui seront faites, y compris par le roi, de partir. Même à la prison du Temple, un chevalier avait organisé son évasion ! Mais elle voulut offrir sa vie pour le relèvement de la France. C'est grâce à elle que Louis XVI pourra avoir dans ses dernières heures les secours d'un prêtre non jureur.

Les armes de Mme Elisabeth ne seront autres que les Cœurs de Jésus et de Marie. Après ce que nous avons déjà dit à ce propos, citons quelques autres faits significatifs :

---

[10] Paul VIOLLET, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, Paris, Poussielgue, 1870. Le 21 juillet 1792 ce texte sera remis au Père Hébert, supérieur général des Eudistes et confesseur du roi, qui le fait transcrire par le vicaire de l'église Saint-Louis, auquel il remet les documents originaux avant d'être tué lui-même aux Carmes le 2 septembre 1792. Le vicaire les remettra à son tour à la duchesse d'Angoulême sous la Restauration.

[11] Principales sources concernant Mme Élisabeth : *Madame Élisabeth inconnue*, de Madeleine-Louise DE S. (Beauschesne, Paris 1955) et *Le sacrifice du soir*, de Jean DE VIGUERIE (2010).

En juillet 1789, Mme Elisabeth donne à son amie Mme de Raigecourt une prière au Sacré Cœur de Jésus qu'elle a elle-même composée. Ce texte suffira à nous renseigner sur la hauteur de sa spiritualité :

> Cœur adorable de Jésus… en reconnaissance de [votre] charité infinie, je vous donne mon cœur et avec lui tout ce que je possède au monde, tout ce que je suis, tout ce que je ferai, tout ce que je souffrirai. Mais enfin, mon Dieu, que ce cœur, je vous en supplie, ne soit plus indigne de vous ; rendez-le semblable à vous-même, entourez-le de vos épines pour en fermer l'entrée à toutes les affections déréglées ; établissez-y votre croix ; qu'il en sente le prix, qu'il en prenne le goût ; embrasez-le de vos divines flammes.[12]

Cette union au Cœur de Jésus crucifié lui donne une grande force pendant sa détention vis à vis des municipaux qui assurent sa garde, et qui la craignent. Madame de Bombelles écrit, le 22 avril 1793, « sa maigreur est, dit-on, effrayante, mais la religion la soutient ; elle est l'ange consolateur de la Reine et des enfants. » Avec Marie-Antoinette, elle compose alors cette prière au Sacré Cœur :

> O Jésus-Christ ! Tous les cœurs de ce Royaume, depuis le cœur de notre auguste Monarque jusqu'à celui du plus pauvre de ses sujets, nous les réunissons par les désirs de la Charité, pour vous les offrir ensemble.
>
> Oui, Cœur de Jésus, nous vous offrons notre patrie tout entière, et les cœurs de tous ses enfants.
>
> O Vierge Sainte ! Ils sont entre vos mains : nous les avons réunis en nous consacrant à Vous comme à notre protectrice et à notre Mère.
>
> Aujourd'hui, nous vous en supplions, offrez-les au Cœur de Jésus. Présentés par vous, Il les recevra, Il leur pardonnera, Il les bénira. Il les sanctifiera, Il sauvera la France tout entière et y fera revivre la Sainte Religion.

Son procès est « préfabriqué » comme celui de bien d'autres sous la Terreur. Elle ne peut même pas s'entretenir avec son avocat, Chauveau-Lagarde. Condamnée à mort, elle fait partie d'un groupe de vingt-quatre personnes qu'elle va aider à se préparer à mourir. Sur le passage de la charrette, « le peuple l'admire et ne l'insulte point », relate le municipal Moelle. Tous les condamnés se regroupent autour d'elle qui, à l'arrêt de la charrette, s'est levée la première, disant à ses compagnons, « Nous allons tous nous retrouver au ciel ». Chacun à leur tour, les femmes l'embrassent, les hommes ploient le genou, tandis que la princesse récite le *De Profondis*. À

[12] Lettre de Mme Élisabeth à Mme de Raigecourt, *in* DE BEAUCHESNE, *Vie de Mme Élisabeth*, autographe à la Bibliothèque Nationale.

son tour, la dernière, elle gravit avec fermeté les marches de l'échafaud. Elle dit doucement à son bourreau (et ce furent ses dernières paroles) : « Au nom de votre mère, monsieur, couvrez-moi. » Le bourreau lui rajusta doucement son fichu. La foule resta muette, sans réaction, figée. Aucun roulement de tambour ne se fit entendre. Toutes les relations et les Mémoires de ce temps s'accordent à dire qu'à l'instant où elle reçut le coup fatal, une odeur de rose se répandit sur toute la place.

Une telle force d'âme ne s'explique que par une vie intérieure intense. Un de ses secrets est très certainement la prière qu'elle disait chaque jour depuis longtemps et que l'on appelle depuis : « la prière de Mme Elisabeth ». Jean-Baptiste Cléry, le valet de chambre qui a suivi la famille royale jusque dans la prison du Temple, témoigne dans son journal qu'il pouvait agir dans la pièce où se trouvait la princesse en train de prier, sans la déranger. Il la voyait tous les jours à genoux réciter à haute voix cet acte d'abandon, qu'elle avait trouvé dans le livre de Gabriel-François Nicollet intitulé *Le parfait adorateur du Sacré Cœur de Jésus ou exercice pour les associés à la dévotion du Sacré Cœur* :

> Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que Vous ne l'ayez prévu de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, pour être tranquille. J'adore vos Desseins éternels, je m'y soumets de tout mon cœur. Je veux tout, j'accepte tout, je Vous fais un sacrifice de tout ; j'unis ce sacrifice à Celui de votre cher Fils, mon Sauveur, Vous demandant, par son Sacré-Cœur et par ses Mérites infinis, la patience dans mes maux et la parfaite soumission qui Vous est due pour tout ce que Vous voudrez et permettrez. Ainsi soit-il.

Tant de sacrifices et de vertus ne peuvent avoir été vains. Qu'ils nous aident à préparer avec ferveur et confiance le renouvellement de notre consécration aux Cœurs de Jésus et Marie pour le relèvement de la France.

Dix ans de persécution religieuse

Frère Antoine Domini

Introduction

La France, fin 1788, est en crise. Louis XVI, désireux d'engager des réformes, décide d'organiser des États généraux. Les trois ordres (noblesse, clergé et tiers-état) se réunissent séparément et s'expriment sur la crise et les solutions à y apporter dans des Cahiers de doléances. Ces derniers nous révèlent que l'Église n'était pas hostile aux réformes, elle acceptait même de contribuer à l'effort national.

Mais l'Assemblée constituante (nom donnée aux États généraux à partir du 9 juillet 1789, instaurant ainsi une monarchie constitutionnelle) décide de légiférer dans le domaine spirituel et vote la Constitution civile du clergé le 12 juillet 1790. Cette Assemblée constituante, par décret du 2 novembre 1789, met les biens de l'Église, dont ceux des congrégations, à la disposition de la Nation.

Par le décret du 13 février 1790, elle interdit aussi les vœux monastiques et supprime les ordres religieux réguliers. Le décret concerne 100 000 membres du clergé non rattachés à une paroisse, soit les deux tiers du clergé considéré comme non « utiles ».

La *Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen* du 26 août 1789 fait donc apparaître, dès 1789, de nouvelles notions juridiques et politiques qui deviendront les fondations du modèle républicain français.

Parmi elles nous trouvons :

- l'égalité des droits entre les citoyens ;
- la reconnaissance des libertés de chacun (liberté d'aller et venir, liberté de pensée, liberté d'expression, etc.) ;
- la souveraineté de la Nation.

Nous pouvons souligner différents drames de cette époque : la Vendée est la région qui a le plus souffert. Aujourd'hui nous n'en parlerons pas car

demain frère François-Marie développera le sujet[1]. Par contre nous allons évoquer la déesse Raison, les pontons de Rochefort, les carmes de Paris et puis nous donnerons des exemples d'âmes ferventes qui dans l'ombre ont prié et agi avec héroïsme.

I. Déesse Raison

La première fête de la Raison fut célébrée le premier décadi, qui suivit l'abolition du culte catholique. Les inventeurs du culte nouveau ordonnèrent la cérémonie de manière à frapper vivement les imaginations. L'imprimeur Momoro, fanatique de « Raison », livra sa jeune et belle femme pour figurer la déesse.

Portée sur un siège antique, vêtue d'une tunique blanche et d'un manteau bleu, les cheveux flottants et surmontés du bonnet rouge, précédée de musiciens et de peuple, entourée de jeunes filles couronnées de roses, et suivie des autorités, des sections, et de détachements de soldats, M^me^ Momoro, après une station bruyante dans le temple de la Raison, fut conduite à la Convention et déposée vis-à-vis du président. Alors Chaumette s'avança et prononça ce discours, qui mérite d'être rapporté.

> Vous l'avez vu, citoyens législateurs, le fanatisme a lâché prise et a abandonné la place qu'il occupait à la Raison, à la justice, à la vérité ; ses yeux louches n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière, il s'est enfui. Nous nous sommes emparés des temples qu'il nous abandonnait, nous les avons régénérés. Aujourd'hui tout le peuple de Paris s'est transporté sous les voûtes gothiques, frappées si longtemps de la voix de l'erreur, et qui, pour la première fois, ont retenti du cri de la vérité.
>
> Un seul vœu s'est fait entendre, un seul cri s'est élevé de toutes parts : plus de prêtres, plus de dieux que ceux que la nature nous offre ! Nous, les magistrats, nous avons recueilli ce vœu, nous vous l'apportons. Du temple de la Raison, nous venons dans celui de la loi, pour fêter encore la liberté ; nous vous demandons que la ci-devant métropole de Paris, soit consacrée à la Raison et à la liberté.

Après ces paroles, qui excitèrent le plus vif enthousiasme, le cortège, grossi de tous les membres de la Convention, se remit en marche et alla chanter encore une hymne républicaine dans le temple de la Raison.

II. Constitution civile du clergé

On a fixé une nouvelle répartition du clergé dans l'ensemble du territoire de notre pays : il n'y aura plus que 83 évêques (un par département),

[1] Voir p. 291 du présent recueil.

au lieu des 134 précédemment. On ne reconnaîtra qu'une seule manière de pourvoir aux évêchés et aux cures, à savoir la forme des élections. Le pape n'aura absolument pas à se prononcer pour les élections des évêques. Dès que ce texte fut voté par l'assemblée, le Saint-Père a aussitôt envoyé une lettre au roi pour l'assurer qu'il ne fallait pas « permettre que l'erreur s'empara du sanctuaire ». Dans le bref *Quod aliquantum* du 10 mars 1791, le pape déclare que le but de cette charte n'était rien d'autre que la destruction de l'Église catholique.

III. Les Pontons de Rochefort

Un arrêté du Comité de salut public (25 janvier 1794) organise le départ des prêtres réfractaires vers les ports de l'Atlantique, où ils doivent être regroupés avant leur déportation. Quatre-vingt-dix sont emprisonnés à Nantes et ils seront noyés par Carrier dans la Loire, et finalement, seuls Bordeaux et Rochefort mettront en œuvre les directives du comité. C'est à pied que les prêtres doivent se déplacer pour arriver vers les ports de l'ouest. Certains font jusqu'à 800kms. Les déportés sont finalement entassés dans deux anciens navires négriers, les « Deux-Associés » et le « Washington », réquisitionnés après l'abolition de l'esclavage par la Convention le 4 février 1794. Destinés à partir pour la Guyane, les bâtiments ne quittèrent cependant pas l'estuaire de la Charente. Soulignons aussi que 52 prêtres sont guillotinés place Colbert. Les décès dus aux conditions de détention s'accélèrent, le scorbut, le typhus font des ravages. Le capitaine Laly dira : « Ces hommes étaient rayés du livre de la République, on m'avait dit de les faire mourir sans bruit… ». Sur les 829 prêtres déportés à Rochefort, 274 survécurent.

IV. 2 septembre 1792 : le massacre des Carmes à Paris

Le couvent des Carmes devient un dépôt pour des prêtres réfractaires. Cent cinquante prêtres et dix laïcs sont emprisonnés, parmi eux, beaucoup vont subir le martyre.

Rien ne justifie le massacre du couvent des Carmes, mais l'arrivée des Prussiens, aux portes de Paris, inquiète les révolutionnaires. Les religieux et les prêtres représentent alors, à leurs yeux, une cinquième colonne, susceptible de s'allier avec l'ennemi. Il faut donc les éliminer. Le 2 septembre vers 16h, au moment de la promenade journalière des détenus, des enragés pénètrent avec leurs armes à l'intérieur du couvent, blessant à mort

plusieurs prêtres. Au lieu de tous les tuer sur le champ, les commissaires de la section du Luxembourg s'amusent à organiser un simulacre de procès, dans la sacristie, pour les forcer à prêter serment. À chaque refus, c'est l'exécution. Deux heures plus tard, ce sont en tout cent quinze cadavres jetés dans le puits ou dans le jardin du couvent, massacrés à l'épée par les Sans-Culottes. Jean Guitton écrivait : « Ce que le Colisée est à Rome, la chapelle des Carmes l'est à la France ».

V. Des âmes Ferventes

Un baptisé était considéré comme un fanatique. Un prêtre était non seulement fanatique mais ennemi de la République pour la simple raison qu'il était prêtre. « Osez tout contre le clergé », disait-on dans la convention. En août 1793 Delacroix avait lancé ces paroles ignobles : « Occupons-nous de l'armée, occupons-nous des finances, mais avant tout, chassons, chassons les prêtres ! » Plusieurs lois ont été votées contre les prêtres en vue de leur interdire tout exercice sacerdotal, de les arrêter, de les déporter et de les exécuter. En septembre 1792, 397 prêtres de Lyon ont demandé des passeports pour partir en Savoie, en Suisse ou dans le Piémont. Certains étaient arrêtés, condamnés à mort, puis exécutés. D'autres ont été condamnés à la déportation ; c'est ce que nous avons vu avec les pontons de Rochefort. D'autres sont partis en exil à l'étranger puis certains sont restés vivants dans la clandestinité. Ces derniers célébraient des messes et confessaient en cachette. Lors d'une messe clandestine, le saint Curé d'Ars a pu faire sa première communion. A Lyon, le père Linsolas, vicaire général, se cachait dans la ville même. Il avait organisé une mission avec les prêtres qui étaient restés sur place. Ces prêtres étaient habillés en ouvriers. Chaque prêtre avait une mission quotidienne. Par exemple, un jour, le prêtre apportait la communion dans un quartier de la ville. Le lendemain il confessait dans un autre quartier, le troisième jour il essayait d'approcher les condamnés à mort afin de pouvoir leur donner l'absolution et le quatrième jour il avait une mission hors de la ville afin de ne pas se faire repérer.

En 1792 à Montbrison, les fêtes de Pâques ont manqué d'être l'occasion de vifs incidents. La population s'était organisée pour que les cérémonies religieuses de Pâques puissent avoir lieu malgré la fermeture des églises et le clergé réfractaire a pu célébrer ces offices pour une grande foule de fidèles dans la tour d'un château, sous la protection de 4 à 5 000 hommes armés.

Lorsque la population, restée fidèle à l'Église n'arrive pas à empêcher totalement l'installation d'un prêtre jureur, alors, elle se déchaîne contre lui jusqu'à ce que, complètement découragé, il parte de lui-même. D'abord, on ne lui adresse pas la parole, on le met en quarantaine et on ne lui apporte aucune aide au point qu'il n'a personne pour lui servir de sacristain, de sonneur de cloches ou de chantre. Aux offices qu'il célèbre, presque personne ne va, à part quelques manifestants. On vide des ordures à sa porte, sur son passage, les enfants imitent le chant du coq pour lui rappeler le reniement de saint Pierre !

La vie de la plupart des baptisés fut une vie « confinée » sans martyr sanglant… presque impuissante comme pour sainte Jeanne-Élisabeth :

> Arrêtée pour avoir refusé un acte sacrilège, elle voit dans sa prison passer les prêtres réfractaires qui partent aux pontons de Rochefort… Courageuse face aux inquisiteurs, elle peut retourner se confiner en campagne. (Là, il faut rester charitable avec l'abbé : un pauvre homme sans courage qui a juré pour ne pas avoir d'ennuis et essayer petitement d'enseigner le catéchisme aux enfants du village) il faut souvent partir dans les bois pour avoir le bonheur de se confesser et de recevoir Jésus Hostie dans des messes de minuit.

Conclusion

Cette période terrible et sanglante commence en 1789 pour finir en 1799. Le Père Méro, historien lyonnais, dit que sur 28 millions d'habitants en France avant la révolution, 2 millions ont perdus la vie. C'est un coup d'État qui mettra fin à cette tragédie : le Coup d'État du 9 novembre 1799 donne le pouvoir à Bonaparte. Le Consulat, nouveau gouvernement remplaçant le Directoire dote la France d'une nouvelle constitution, trois consuls sont nommés, dont Bonaparte, Premier consul.

Les persécutions des prêtres prennent fin, les églises sont officiellement ré-ouvertes lorsque le Saint-Siège conclut un Concordat avec la France (ratifié le 5 avril 1801). Cet accord, signé par le pape Pie VII et le Premier consul Bonaparte, réorganise le catholicisme dans le pays.

Cette période sombre de notre histoire ne doit pas nous faire oublier ce qu'a dit Tertullien : « Le sang des martyrs est semence des chrétiens ». Beaucoup de baptisés ont été héroïques dans la foi. L'Église n'a pas été détruite comme le souhaitait les révolutionnaires, mais avec l'aide de la Sainte Vierge et de Jésus, l'Église de France continuera sa route avec courage et dans l'espérance.

La résistance vendéenne

Frère François-Marie Domini

Aujourd'hui c'est un devoir de mémoire qui nous rassemble. C'est comme un hommage que nous voulons rendre à ce qu'a été la Vendée catholique lors de la période révolutionnaire.

Oh, Vendée catholique, toi dont les racines sont profondes, très profondes ; toi qui étendais ta ramure des portes d'Angers au Pays de Retz, de La Roche-sur-Yon à Parthenay ; en ce temps de révolution tu as été grande et courageuse, mais que n'as-tu pas souffert ?

Et si tu avais su que tu aurais encore à souffrir… Et pour cause. Aujourd'hui, même si tous tes efforts héroïques n'ont pas été vains et trouvent encore écho dans le cœur de catholiques français, les nouveaux révolutionnaires, à l'exemple de leurs pères qui ont voulu t'anéantir physiquement, veulent maintenant t'effacer des mémoires.

Mais tu vis à jamais, Vendée catholique ! Saurons-nous encore tirer profit de toi ?

Certains ont su le faire. Au Mexique, suite à ton exemple, les « *cristeros* » se levèrent pour conserver la liberté religieuse. Ce fut aussi le cas en Pologne, où, en proie à la dictature communiste, le futur saint Jean-Paul II, et le père Jerzy Popielusko après lui, ont puisé dans la célébration quotidienne de la messe la force de mener le combat pour la liberté religieuse et la liberté de conscience.

Mais aujourd'hui, savons-nous encore tirer profit de toi ? Héritier spirituel de la Vendée Catholique, le Cardinal Sarah, ce guinéen dont le cœur bat à la française, nous rappellera, en conclusion de notre hommage, qu'il ne faut pas t'oublier chère Vendée. Car oui, tu vis à jamais, Vendée catholique !

Mais qu'elle est cette Vendée à laquelle nous semblons attacher de l'importance et de laquelle il faudrait encore tirer profit ?

Si nous parcourons certains livres d'histoire, nous constatons qu'à la fin du XVIII[e] siècle, le peuple vendéen est essentiellement paysan, même si dans les bourgs se côtoient les artisans : sabotiers, cordonniers, charrons, menuisiers et bien d'autres. Au moment des récoltes tous s'entraident et cela permet de compléter le médiocre salaire qui permet encore à la crémaillère de soutenir un souper pour le foyer. Indépendant et fier, le vendéen est aussi très croyant et pieux. Sa foi est simple mais inébranlable. Il fait confiance à ses prêtres, aime son curé et le respecte. C'est pour lui un père et un confident. Le peuple des campagnes, dévoué à son clergé, est encore tout imprégné des prédications du Père de Montfort.

Oui, à l'aube de la révolution, la Vendée est une terre chrétienne, une terre de pèlerin. La cadence des pas suit le rythme du chapelet qui s'égrène. Et les pas s'arrêtent lorsque l'Angélus sonne au crépuscule. Mais les cloches, sonneront-elles encore demain ? Cette question, ils pouvaient légitimement se la poser. En effet, cette terre va devenir terre de feu, parce qu'elle était terre de Dieu. Et les âmes fidèles à leur foi, qui sont tombées dignement pour la liberté religieuse en France, sur cette terre devenue charbon ardent, ont été autant de grains d'encens qui font monter pour les siècles, une prière au parfum de liberté.

C'est cette soif de liberté qui, par exemple, certains soirs de 1793, rassemble le village devant l'estrade de fortune faite de simples planches, enclavée dans une grange, et décorée d'un ballot de paille et de genêts en fleur. Ces soirées-là, alors que le curé confesse l'une ou l'autre de ses ouailles, ce sont la vielle, le biniou et la cornemuse qui font claquer les sabots et veulent égayer ces cœurs revenus pour le gagne-pain, et qui tentent d'oublier pour le temps d'un coucher de soleil, que demain, il faudra y retourner.

Mais retourner où ? À la bataille. Mais pourquoi ? Tout simplement pour avoir le droit de vivre en chrétien sur une terre de chrétienté.

Nous sommes aujourd'hui en 2020 et après ce bref aperçu nous pouvons à bon droit nous questionner : mais que s'est-il passé ? Pour le savoir, nous vous proposons de prendre le bâton de pèlerin pour rejoindre le tombeau du Père de Montfort à Saint-Laurent sur Sèvre ; il a tout suivi du ciel. Alors, demandons-lui : Père, que s'est-il passé ?

Événements

Sa réponse pourrait alors ressembler à celle-ci :

« Mon fils, il faut te dire qu'après avoir ouï ce qui suit, il ne faudrait pas croire que tu connaisses parfaitement la Vendée, la Vendée du temps de la révolution, la Vendée catholique. Cette Vendée-là s'écoute, se contemple, se médite. Elle se comprend à force de la côtoyer, elle se côtoie à force de chercher, et il te faudra encore beaucoup chercher. »

Cette Vendée a obtenu, en profondeur, une victoire. Celle de la liberté religieuse recouvrée en France. Lors des négociations qui aboutiront au Traité de la Jaunaye en 1795, Charrette en a fait la première condition de paix. Mais ce Traité ne sera pas respecté, et la guerre continuera. Plus tard, l'héroïsme des fidèles ayant marqué Bonaparte, le concordat de 1801, bien qu'imparfait, rétablira la liberté de culte en France, et mettra fin à dix années de conflit.

Mais avant cela…

Cette Vendée a vu le jour suite à plusieurs évènements. Elle en est la conséquence.

Ouverts à certaines réformes nécessaires, les hommes du bocage remplissent volontiers les Cahiers de doléances que Louis XVI fait circuler dans toute la France. Ils accueillent ensuite sereinement la révolution. Très vite cependant, les décisions révolutionnaires déçoivent. L'État, par l'entremise des gendarmes bleus de la République, réquisitionne le grain. Les campagnards qui vivent simplement n'apprécient pas du tout ce pillage. À la mi-juillet 1790, la nouvelle du vote de la Constitution civile du clergé commence à éveiller le Vendéen sur les dessous de la révolution. Courant 1791, les prêtres réfractaires sont interdits de messe, mais les cérémonies continuent et drainent de plus en plus de monde. Les pèlerinages et les messes ont alors lieu la nuit, dans la clandestinité. En septembre 1792, 264 ecclésiastiques réfractaires sont regroupés à Angers et expulsés vers l'Espagne. Le 21 janvier 1793 le roi, père des Français, est décapité. La paternité dont Dieu était explicitement le principe, dérangeait déjà les enfants du « siècle des Lumières ». La lutte contre le « père » ne faisait que commencer.

C'est donc seulement trois ans après la Constitution civile du clergé qu'une étincelle vient mettre le feu aux poudres. Trois années où le peuple catholique souffre avec patience et sans broncher. Mais ce 12 mars 1793, à Saint-Florent le Vieil, c'en est trop. La levée de masse pour la guerre de l'Est plus ou moins légitime, réquisitionne les forces vives du pays qui doivent être au nombre de 300 000. En réponse, la population se révolte et met

hors d'état de nuire les fonctionnaires venus arracher les jeunes pousses de leur terreau de chrétienté.

En conséquence, cette Vendée va progressivement devenir la Vendée militaire. C'est un peuple qui va se constituer une armée propre pour se défendre.

En effet, la rébellion fait tache d'huile. Plus de 600 paroisses se lèvent. Ils tentent de reprendre le contrôle de leurs villages pour y réintroduire la place de Dieu, et vivre de sa liberté. Si Dieu doit revenir par le roi, alors oui, disent-ils, nous nous battrons « pour Dieu et pour le Roy » ! Mobile clairement affiché par le Sacré Cœur cousu sur leur poitrine et le chapelet souvent mis en évidence. Paris va tenter d'enrayer la rébellion. Alors, 50 000 âmes sont prêtes à se défendre comme une armée, mais elles sont étrangères à la guerre, donc, elles se choisissent des chefs. Des hommes de guerre comme d'Elbée ou Charrette. Des hommes de confiance comme Bonchamps, Lescure ou La Rochejaquelein qui n'a pourtant que la vingtaine. Des hommes de foi comme Stofflet et le surnommé « Saint d'Anjou » : Jacques Cathelineau, un simple colporteur. Ils choisissent de se battre du côté de la France, donc du côté de Dieu, car la France est à Dieu ! Sache bien mon fils, que de saint Pothin aux Vendéens et des Vendéens à 2020, c'est le même combat qui se livre en profondeur ; seuls les moyens changent. C'est celui du Dragon contre la Femme et contre « le reste de ses enfants, ceux qui gardent les commandements de Dieu et possèdent le témoignage de Jésus » (Ap 12).

Cette Vendée devient ensuite une guerre : la guerre de Vendée.

Armés de fourches et de piques, les hommes du terroir vont commencer par accumuler les victoires grâce à une stratégie emprunte de leur bon sens paysan. Leur terre marécageuse aux haies infranchissables est propice aux embuscades ; ils la connaissent bien. Les moulins tournent et préviennent au loin. L'imitation des bruits d'animaux déclenchent les embuscades. Les chants catholiques entonnent la victoire, les confessions pardonnent ce qui est profondément regretté et qui ne fut pas selon Dieu. Et la Sainte messe célébrée en sous bois par un prêtre soigneusement caché, donne des forces humaines et spirituelles à ce peuple de géants.

Mais tout va basculer. Le 29 juin 1794, alors que Cathelineau et ses hommes s'allient aux troupes du Pays de Retz, menées par Charrette pour tenter de prendre Nantes, sur la place Viarmes une lucarne s'ouvre, le feu aussi. Le général en chef de l'Armée Catholique et Royale, le « saint d'An-

jou » qui faisait l'unanimité par sa foi, est gravement blessé. Cathelineau est emmené à Saint-Florent le Vieil où tout a commencé. Le 14 juillet suivant peu avant de mourir et résumant en sa personne tout ce qu'est la Vendée catholique, il lègue à ces hommes ce testament : « J'offre ma vie pour que mes enfants puissent grandir dans la paix religieuse en bons chrétiens ». Les hommes sont désarçonnés. Il faut se réorganiser, les généraux ne sont plus unanimes, la guerre change et, même si la foi soutient les pas, des motivations peut-être trop humaines prennent le pas. Cette guerre d'endurance amènera au Traité de la Jaunaye qui ne sera pas respecté et nécessitera la reprise des armes des unités vendéennes désormais indépendantes.

Déjà, avant la mort de Cathelineau des désaccords avaient eu de lourdes conséquences. Certains avaient voulu monter sur Paris qui tremblait, mais d'autres avaient décidé de partir vers la Manche pour se joindre les Chouans, et les Anglais qui suivaient l'histoire de loin et promettaient leur soutien qui n'est jamais venu : c'était la virée de Galerne consommée par le massacre de Savenay l'avant-veille de Noël 1793. Près de 60 % des personnes parties y ont laissé leur vie, c'est-à-dire, au moins plusieurs dizaines de milliers. Alors, certaines villes avaient été reprises par la Terreur qui, le 21 janvier 1794, fit mettre en marche les colonnes infernales. Il était demandé de réduire à cendre la Vendée et les vendéens. A l'heure donc où le « saint d'Anjou » rend son âme à Dieu, dans toute la Vendée catholique, cela fait six mois que c'est l'horreur. Guillotine, fusillades, noyades, éventration y compris de femmes enceintes, et incendies ; comme au Luc sur Boulogne où, à l'approche des bleus, se réfugient dans une chapelle, vieillards, femmes et enfants dont 109 ont moins de 7 ans ! Là, le curé tente de raisonner les bleus, qui finalement, sonneront son heure. Librement, le porte flambeau inflige un sort égal à tous ses frères ! « Liberté, égalité, fraternité », qu'ils disaient à Paris… Le feu est mis à la chapelle. La décence nous demande ici d'arrêter la liste des faits de ce qui pourrait un jour être officiellement reconnu comme : « le génocide vendéen ».

Le nazisme et le communisme ont ravagé le monde et fait beaucoup plus de victimes. Mais il faut dénoncer qu'ils ont été les élèves d'un maître qu'ils n'ont pas dépassé en cruauté. Certains historiens avancent d'ailleurs que Lénine, avant 1917, aurait étudié le phénomène des colonnes infernales et, pour cette raison, aurait appelé la Volga, « sa Loire ».

Enfin, cette Vendée est « catholique ». Même si tous les vendéens n'ont pas toujours été des enfants de chœur, ils ont su garder la foi. C'est cette Vendée-là que tu dois retenir et méditer, approfondir et imiter. Ces vendéens étaient les fils du bon grain que j'avais essayé de semer largement. Leurs pères savaient mettre leur confiance en Dieu seul, par les mains de Notre Dame. Leurs enfants ont subi la tempête de plein fouet : ils ont souffert, prié et veillé comme ils l'avaient appris. Grâce à cette foi vivante, ils sont même allés jusqu'à l'héroïsme chrétien du pardon ; demain te l'enseignera. Puis ils reconstruiront ; le jour suivant te le montrera.

Mon fils, avant que tu ne partes, je désire que tu approfondisses une homélie qui fera date. De passage dans le diocèse de Luçon dont c'était le 500e anniversaire, le cardinal Sarah fit escale dans l'enceinte du Puy du Fou. Là, il vénéra l'anneau de Jeanne et célébra la sainte messe. Je t'invite vraiment à méditer son homélie.

Et maintenant, mon fils, prie pour la France !

Pour que notre devoir de mémoire soit complet, il ne nous reste plus qu'à vous inviter à écouter ou à lire l'homélie du Cardinal Sarah. Elle est très importante. C'est pourquoi juste après cette vidéo, vous la trouverez dans la rubrique « pour aller plus loin ». N'hésitez pas, elle vaut le détour ! À demain pour admirer le pardon vendéen.

Pour aller plus loin

- La présentation orale de la guerre de Vendée, par Reynald Secher, lors d'une veillée du camp Domini en Vendée, juillet 2018, a été très utile dans la rédaction de cette présentation. On lira aussi avec profit :
- Philippe DE VILLIERS, *Le Roman de Charrette*, Albin-Michel, 2012
- F. MOURRET, *Histoire générale de l'Église*
- Cardinal R. SARAH, Homélie prononcée au Puy du Fou, 2017

Le pardon vendéen

Sœur Louise Domini

Chers amis, nous vous avions annoncé cette intervention comme un mémorial du pardon vendéen… Hier, nous avons retracé l'histoire des guerres de Vendée… Regardez de plus près ce vieux livre *Vendéennes*… un petit trésor… Il a été écrit par le Comte de Chabot en 1902, donc fort peu après les évènements, dans sa propriété du Parc Soubise. Nous y sommes passées lors d'un de nos camps en Vendée… Imaginez la grande cour du château restée telle quelle… au centre le puits, le même qu'en 1793, et sur les murs, les impacts de balles dit-on… de la même époque car c'est précisément ici que fut réunie et massacrée la population environnante… hommes, femmes, enfants… Pourquoi rappeler ces horreurs ? Car elles ne font que rehausser la grandeur de ce qu'on appelle le « pardon vendéen ». Certes, il ne faudrait pas porter indistinctement tous les vendéens sur les autels… la réalité en temps de guerre, vous le savez bien, est bien plus complexe. Mais si l'histoire a retenu particulièrement en Vendée cette réalité du pardon donné, c'est bien que « cette fine fleur du christianisme » a été cultivée de haute vertu par les vendéens.

Vous connaissez peut-être le célèbre « pardon de Bonchamps » chef vendéen que l'on a évoqué hier. Ce dernier fut blessé à mort au moment du passage de la Loire à Saint-Florent-le-vieil.

> Bonchamps blessé gît immobile, autour de lui, ses gars rageurs dressent soudain leur poing vengeur aux prisonniers qui sont 5 000. « Mort aux bleus, morts aux chiens ! » Ce cri réveille le chef qui gémit : « Ah mes compagnons de misère ! À ce jour vous m'obéissez, je vous demande au Nom du Père qu'il soit fait grâce aux prisonniers ! » Bonchamps le veut, Bonchamps l'ordonne ! Vive Bonchamps ! et la Vendée toute pardonne, là, sur le champ.

Vous aurez reconnu le chant des « Trois Stèles » des frères Martineau.

D'Elbée fera un geste similaire en faisant réciter à ses hommes, au cœur desquels grondait la vengeance, le Notre Père. S'arrêtant à « pardonne-nous nos offenses », d'Elbée fait taire sa troupe en disant : « Malheureux !

Vous osez demander à Dieu qu'il vous pardonne comme vous pardonnez aux autres ?! » Les hommes, surpris, se turent. Ils avaient compris la leçon. Ils étaient trop chrétiens pour ne pas la comprendre. Ils s'en allèrent sans mot dire. Les prisonniers étaient sauvés par le « *Pater* vendéen. »

Voici le récit d'un autre pardon héroïque : celui d'un jeune homme de La Tessoualle nommé Pierre Bibard, âgé de 23 ans. Il était, malgré son âge, capitaine de sa paroisse… Pris, criblé de blessures dans un combat récent, les Bleus l'enfermèrent dans un vieux grenier de la ville de Fontenay, puis lui proposèrent un grade dans l'armée révolutionnaire. – Je préférerais être dix fois écorché vif, répondit-il. On le roua de coups, il ne céda pas. Finalement, on le remit à la garde d'une brute qui passait son temps à le torturer de mille manières. Le 25 mai 1793, Pierre Bibard, déjà résigné à la mort, dresse l'oreille : le canon gronde dans le lointain. Nul doute, les Vendéens approchent. Le geôlier a entendu, lui aussi, les coups de canon ; inquiet, il met le nez à la fenêtre. Bibard saute sur lui et le désarme ! Puis, se postant dans l'escalier, il tient en respect, pendant plusieurs heures, deux soldats et deux femmes qui veulent le massacrer.

Soudain, dans la rue, des cris, des coups de feu. Les Vendéens ont le dessus ; ils arrivent. Les Bleus pâlissent et se voient déjà morts. La porte s'ouvre ; des paysans font irruption, criant : « Mort aux Bleus ! » – Vive la religion ! clame Bibard. Il descend de son escalier et embrasse ses sauveurs. Puis il se retourne et avise son geôlier, tremblant comme une feuille. – Qu'est-ce que c'est que ce citoyen-là ? demande un Vendéen. Fameux gibier de potence, hein ? – C'était mon gardien, répond Pierre Bibard. Laissez le tranquille, il ne m'a pas fait de misère. Les Vendéens s'en vont. Alors, Bibard, regardant bien en face son ancien bourreau, lui dit simplement : « Souviens-toi que je t'ai pardonné pour l'amour de Jésus-Christ ».

Ouvrons à présent ce vieux livre. Nous aimerions vous livrer le récit bouleversant de la grande générosité d'une religieuse de la Congrégation des Filles de la Sagesse, fondée par saint Louis-Marie Grignon de Montfort et la bienheureuse Marie-Louise Trichet que nous avons évoqués en début de semaine[1]. Voici…

> Après le sac de son couvent et le massacre de plusieurs religieuses, les Bleus emmenèrent à Cholet deux ou trois sœurs pour soigner les malades et les blessés de leur hôpital : sœur Agnès fut de ce nombre. Un soir les sœurs Agnès et Victorien

[1] Voir p.269

étaient occupées à préparer des remèdes dans la pharmacie lorsqu'elles crurent entendre une voix plaintive mêlée au souffle d'un vent glacial qui agitait la fenêtre. Cette voix semblait venir d'une ruelle qui longeait la maison. Une porte de la pharmacie s'ouvrait sur cette rue habituellement déserte. « C'est peut-être un homme qui se meurt, dit sœur Agnès, il faut voir ». Les deux religieuses se hâtent d'entr'ouvrir la porte ; elles regardent : un homme était assis le long de la muraille, la tête appuyée sur ses deux mains : la nuit était sombre, d'épais nuages couvraient le ciel, la ruelle était noire et déserte. La sœur Agnès saisit une lanterne et s'approche de cet homme : « Que faites-vous là, mon ami, lui dit-elle, êtes-vous malade » ? Le blessé lève péniblement la tête et se tourne à demi du côté de la sœur. En ce moment la lumière donne en plein sur son visage. « Mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie sœur Agnès, c'est Jean, c'est mon frère ! c'est donc toi, mon bien aimé frère ? – Oui, c'est moi, répond Jean d'une voix mourante ; ma sœur, ma chère sœur, que je suis heureux de te voir ; mais je suis blessé… blessé à mort ! » Le pauvre Jean ne pouvait se tenir debout ; les deux vaillantes filles le soulèvent et le portent sur un lit. Frappé en pleine poitrine, les vêtements de Jean étaient inondés de sang. Les yeux pleins de larmes, sœur Agnès regardait son frère ; celui-ci lui dit d'une voix à demi éteinte, en serrant dans ses mains crispées la main de sa sœur : « Je savais que tu étais ici… J'étais avec M. Henri près de Cholet ; j'ai voulu te voir… Arrivé dans la rue de l'hôpital, j'ai rencontré un Bleu qui, sans rien dire, m'a tiré un coup de fusil dans la poitrine : je suis tombé : le soldat me croyant mort, m'a pris ma montre à laquelle était attachée la médaille de sainte Radegonde que tu m'avais donnée… Revenu à moi, j ai pu me traîner sur les mains et les genoux pour gagner l'hôpital : la lumière de la fenêtre m'a guidé… » Après un moment de repos, Jean reprit : « Je vais mourir puisque le bon Dieu le veut, mais je suis content, j'ai pu te voir, ma chère Geneviève… Ne me plains pas, ce matin j'ai fait mes dévotions… je pardonne à cet homme. Je vais rejoindre notre mère et notre sœur aînée ; prie pour moi… Je ne t'oublierai pas au ciel… Mon père… mon bon frère prêtre… mon frère Louis… ma sœur Françoise. Dis-leur aussi… » Le jeune Vendéen se tut, ses mains froides erraient autour de lui pendant que ses yeux à demi voilés demeuraient fixés sur sa sœur qui sanglotait et qui priait. Ses lèvres s'agitèrent de nouveau ; on l'entendait murmurer les doux noms de Jésus et de Marie ; puis il rendit à Dieu sa belle âme. Né la même année et le même jour que M. Henri de La Rochejaquelein, il n'était âgé que de vingt et un printemps. La Fille de la Sagesse se jeta à genoux, fondant en larmes : « Mon Dieu, cette croix est bien lourde ! Donnez-moi la force de la supporter pour votre amour : Vierge Sainte, aidez-moi à monter courageusement au sommet de mon calvaire ! Jean n'est plus ! demain peut-être mon père et mon frère Louis tomberont à leur tour, les armes à la main ! Je me console en pensant qu'ils mourront en bons chrétiens. O Jésus ! ô Marie ! faites que, de mon côté, je meure en vraie fille de la Sagesse ! » Ainsi priait la Jeune vierge. Le lendemain, de bonne heure, on plaça dans une bière le corps du soldat Vendéen, revêtu de son uniforme, son chapelet autour du cou, l'image du Sacré Cœur sur sa poitrine ; on l'enterra dans la fosse commune pêle-mêle avec les

soldats Bleus. Le jour même, sur le soir, on amena à l'hôpital plusieurs Républicains blessés ; pendant que sœur Agnès examinait la blessure de l'un deux, elle aperçoit entre ses mains une montre à laquelle était attachée une médaille de sainte Radegonde. Cet homme était bien le meurtrier de son frère ! Nul doute ne fut possible : quelques instants après, cet homme se vantait à un de ses camarades d'avoir tué un brigand et de lui avoir pris cette montre. Sœur Agnès se sentit défaillir : elle souffrit dans une minute toutes les angoisses de l'agonie. Mais quand le chirurgien lui dit : « Voulez-vous m'aider à attacher cette bande », la Vendéenne, la Fille de la Sagesse se retrouva ; la nature avait été vaincue par la charité !

Le lendemain, les Vendéens prenaient Cholet. L'héroïque sœur Agnès craint pour ses malades ; on dit que les Vendéens sachant ce qui s'est passé à Saint-Laurent, sont exaspérés. En ce moment, deux blessés républicains, se traînant à peine, cherchent à sortir de l'hôpital ; sœur Agnès s'approche, l'un d'eux est le meurtrier de son frère : « Il est trop tard pour fuir, lui dit-elle, rentrez, nous allons vous sauver ! » – « Pour l'amour de Dieu, mes chères sœurs, sauvons ces hommes, continue sœur Agnès en s'adressant à ses compagnes, faisons-les changer de vêtements, nous cacherons leurs uniformes, personnes ne les reconnaîtra ». Le plan de sœur Agnès fut immédiatement mis à exécution, et les malades furent sauvés ! L'héroïque fille de la Sagesse suivit la grande armée au-delà de la Loire. Elle mourut trois jours après la bataille de Savenay ; elle avait été recueillie par une pieuse femme qui lui fit creuser une fosse sur un tertre en face de la Loire. Une petite croix fut plantée sur la tombe solitaire de la vierge chrétienne : on dit que bien des personnes croyaient avoir obtenu par son intercession des faveurs spirituelles et temporelles ; on disait dans le pays que l'hiver, la neige remplaçant les fleurs qui naissaient au printemps, couvrait la tombe de sœur Agnès, alors qu'il n'en paraissait plus ailleurs. Longtemps après la Révolution, la petite croix qui dominait le tertre où reposait la vierge, se voyait : encore ; dans le pays, on l'appelait « la croix de la Sainte. »[2]

Ces récits se passent de tout commentaire… Le cardinal Sarah nous livrait cette réflexion lors de son homélie du 13 août 2017 citée hier :

> Les martyrs de Vendée nous apprennent encore le sens du pardon et de la miséricorde. Face à la persécution, face à la haine, ils ont gardé au cœur le souci de la paix et du pardon. Sachons affronter la haine sans ressentiment et sans aigreur. Nous sommes l'armée du Cœur de Jésus, comme Lui nous voulons être plein de douceur !

Il est l'heure de fermer ce recueil glorieux de ces histoires d'hommes et de femmes tissant l'étoffe de la Grande Histoire de France. Benoît XVI à Cologne en 2005 nous partageait sa conviction que seule la sainteté possède

[2] Comte DE CHABOT, *Vendéennes – 1793-1832*, publié sous les auspices de la Société Bibliographique, 1902, p. 72-77.

une influence décisive pour une véritable réforme de notre monde. Mère Marie Augusta n'exprimait pas autre chose en s'écriant, forte d'une Foi ancrée dans la victoire certaine du Cœur de Jésus : « Il faut des centaines de mécréants pour pervertir une population ; il suffit d'un Apôtre de l'Amour véritable pour sauver le monde entier du naufrage ! » Soyons cet Apôtre !

Annexe

Nous aimerions finir avec ce noble exemple d'une mère et de sa fille tiré des *Mémoires* de la Comtesse de Cambourg :

> Au moment où la Comtesse allait terminer ses attachants et cruels souvenirs, elle pose sa plume, et s'adressant à sa petite fille, elle termine son récit par cette phrase si simple et pleine de larmes : « Je finis d'écrire, ma chère enfant, je ne puis en dire plus long. » Voici donc : « Une pauvre paysanne et sa fille, faites prisonnières au moment où elles venaient de porter le dîner de M. l'Abbé Mongazon, caché dans un champ d'ajonc, entendirent les soldats manifester à leur égard les intentions les plus viles. Épouvantées de ses infâmes propos : « Marie – dit la mère à voix basse, veux-tu mourir (plutôt que l'on attente à ta pureté) ! » « Oh ! oui, je ne demande pas mieux ! » Aussitôt elles refusent de marcher : on veut les y obliger, mais elles s'accrochent aux branches d'arbres du chemin, aux ronces et aux racines. Leur résistance irrite les soldats ; ils les frappent à coup de crosse, de sabre et de baïonnette ; c'est ce que voulaient ces héroïques Vendéennes. Laissées pour mortes dans le chemin, elles reprennent enfin connaissance, puis, par un suprême effort, elles se dirigent vers la retraite de l'abbé Mongazon.
>
> À la vue de ces deux femmes couvertes de sang, le prêtre laissant couler ses larmes, jette un cri de douleur. – Consolez-vous, lui disent-elles, il n'est rien arrivé ! Seulement, hâtez-vous de nous donner une dernière absolution, que nous allions chez le Bon Dieu ! » Elles ne se doutaient pas, les héroïques femmes qu'elles étaient des anges et des martyres.

Pour aller plus loin

- Comte DE CHABOT, *Vendéennes* – 1793-1832, publié sous les auspices de la Société Bibliographique, 1902

Ré-évangéliser la France après la révolution

Sœur Dina Domini

Chers amis, commençons par un petit bilan en cette fin de XVIII[e] siècle[1].

Tandis que la religion catholique était la seule reconnue en France et qu'elle y avait fleuri pendant quinze siècles, comme nous l'avons vu durant ces dernières semaines, voilà qu'en peu de temps la France est tombée, le christianisme proscrit. Sa réorganisation selon les principes de 1789 va être suivie de troubles épars. Elle a provoqué en effet :

– dans le domaine politique : dix ans de troubles où le pays oscilla constamment de l'anarchie à la dictature ;

– dans l'ordre économique et social : un désastre financier ;

– en politique extérieure : un échec total car la France sera en conflit avec toutes les grandes puissances européennes, depuis 1792 jusqu'en 1815 ;

– dans le domaine intellectuel : une décadence, l'œuvre première des philosophes, consistant à ébranler les certitudes, paralyser les intelligences, déstabiliser les esprits et favoriser la confusion des valeurs[2].

C'est au plan spirituel que les conséquences de la Révolution sont les plus graves car elle a entraîné une transformation totale des mentalités, une décadence des mœurs, une crise de la famille, une division du clergé et des fidèles.

Au lendemain de la Révolution, les contemporains lucides qui observent l'état religieux de la France, sont frappés par l'étendue des ravages et par l'ampleur de l'apostasie. La pratique religieuse ayant été négligée, la tempête a fondu sur le vaisseau tandis que personne n'était sur ses gardes. L'interruption prolongée de toute pratique religieuse provoqua chez un grand nombre une

---

[1] Action Familiale et Scolaire (AFS), « La France après la révolution », cahiers 8-9-10.

[2] AFS, n°10 : causés par l'impiété, un déluge de mauvais livres, une éducation religieuse négligée, une perte de la pratique de la communion pascale depuis le milieu du siècle. « Dieu est amour » n°144, p. 6 : en 1789, à Thionville, selon le témoignage du conventionnel Merlin « il n'y a que les femmes qui allaient à confesse, et encore pas toutes ».

rupture irrémédiable avec l'Église. Malgré le retour à la liberté religieuse, cette situation ne s'améliorera que très lentement : les chrétiens fervents et instruits des vérités de la foi ne seront encore qu'une petite minorité : il règne par rapport à la religion une grande indifférence, l'ignorance de ses mystères et l'oubli de ses devoirs. La Révolution a réussi sa déchristianisation. La religion n'est pas anéantie mais son existence est faible et finalement elle ne peut survivre que par la fidélité des familles et des prêtres fidèles[3].

Cependant, la persécution a stimulé la ferveur d'une minorité et a révélé des saints. Et cela, il importe de le rappeler et d'y insister : avoir caché un prêtre réfractaire, avoir communié de sa main, le souvenir s'en est transmis de génération en génération. La mémoire des martyrs sera l'une des sources où s'alimentera la renaissance religieuse[4].

Tous ceux qui s'engagèrent à servir le culte clandestin ont fait là un acte de foi héroïque quels que soient leur condition sociale, leur âge et leur sexe. Cet acte de foi ira jusqu'au sacrifice même de leur vie. Le rôle du prêtre sera essentiel[5] : « curés, prélats et religieux, le peuple les avait vus souffrir pour leur foi et devant leur constance égale à celle des martyrs, sa tiédeur s'était changée en respect[6].

Mais l'esprit d'invention, le courage de ces fidèles ne peuvent que susciter aussi l'admiration. Le rôle des femmes apparaît particulièrement important pour que soit possible la célébration de ces messes qui évoquent les messes des catacombes. Oui, « ce sont les messes qui ont fait germer dans le cœur du jeune J.M. Vianney une vocation sacerdotale centrée sur la reconquête des âmes »[7].

---

[3] Gérard Cholvy, *La religion en France de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, p. 13. Il existe un peu partout en France des îlots de dévotion : par-exemple « en 1795 à Marseille pour la Fête-Dieu, 6 000 personnes gravissent la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, précédées de tambourins et derrière une bannière. D'un bout à l'autre du pays la défense des formes populaires du culte est générale. Elle concerne le baptême et le libre accès à l'église, le culte de saints, l'attachement aux croix et aux cloches »

[4] *Ibid*.

[5] AFS, *La France après la révolution*, cahier 10, p. 62.

[6] Fernand Mourret, *Histoire générale de l'Église : L'Église et la Révolution*, p. 289 et p. 426 : de 1800 à 1815, le nombre des prêtres s'était trouvé tellement réduit qu'on en pourvoyait seulement les villes, les campagnes étant abandonnées.

[7] Marie-Paule Biron, *Les messes clandestines pendant la Révolution*, p. 206.

Jean Marie est né le 8 mai 1786 à Dardilly, village situé à une dizaine de kilomètres au nord de Lyon[8]. Il est baptisé le jour même. Sa maman, très pieuse, le conduit encore tout petit à l'église. Il aime s'y rendre.

À neuf ans, il voit la persécution prendre une forme impitoyable, brutale, sanglante. C'était la Terreur ! Voici, sans doute, les trois étapes d'une dévotion qui se précisait en lui : la joie et l'émerveillement de l'église ; l'inquiétude et la surprise des laïcisations ; enfin l'horreur des sacrilèges et des mises à mort. Durant l'été 1795, les paroissiens se divisent suite à l'installation d'un prêtre jureur. C'est alors que ses parents vont accueillir plusieurs fois chez eux des prêtres pourchassés. C'est à l'un d'eux, dans un coin de la ferme que Jean-Marie, âgé de 11 ans, va se confesser pour la première fois. Ses parents souhaitent qu'il se prépare à sa première communion à Écully où deux religieuses font en secret le catéchisme aux enfants. Au printemps 1799, l'abbé Groboz, un prêtre très courageux, missionnaire dans tout le pays, au risque de sa liberté et de sa vie, admettra à la première communion une quinzaine d'enfants dont Jean-Marie. Il a 13 ans. On réunit les enfants dans une grange d'Écully de laquelle on avait obturé les ouvertures pour que la lueur des cierges ne le trahît pas. La gravité, la dévotion de l'adolescent s'en accrurent encore. Il parut vivre en Dieu : Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan ; on ne peut plus les séparer, dira-t-il plus tard. Dès lors, dans son cœur, chaque jour plus clair, un désir monte : si j'étais prêtre, je pourrais sauver beaucoup d'âmes. Et plus tard : Oh ! Que le prêtre est quelque chose de grand. On ne comprendra le bonheur qu'il y a à dire la messe que dans le Ciel. Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans le tabernacle ? Le prêtre. Qui est-ce qui a reçu notre âme à son entrée dans la vie ? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage ? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme pour la dernière fois dans le sang de Jésus-Christ ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix, encore le prêtre.

Mars 1806, à Écully, le cardinal Fesch, oncle de Napoléon et Archevêque de Lyon, confirme enfants et adultes en grand nombre dont notre Jean-Marie qui

[8] Sources : Louise André-Delastre, *Saint Jean-Marie Vianney* ; Marc Joulin, *La vie du curé d'Ars* ; l'abbé Nodet, *Le curé d'ars par ceux qui l'ont connu*. Pour approfondir : Mgr Francis Trochu, *Le curé d'Ars*, et Abbé Nodet, *Le curé d'Ars : Pensées*.

a 20 ans. En effet, une telle cérémonie n'a pu avoir lieu depuis près de 20 ans. Il ajoute à son nom celui de Baptiste, modèle de pénitent et de prédicateur.

Grâce à l'abbé Balley, il commence et termine ses études, disons-le, laborieuses[9], aussi en raison des temps troublés, mais il dira : quand le Saint-Esprit veut une chose, elle réussit toujours. La croix est l'échelle du ciel. L'abbé Balley dira de Jean-Marie au Vicaire Général : « c'est un modèle de piété ! » – « Eh bien, je l'appelle. La grâce de Dieu fera le reste. »

Signalons que Jean-Marie sera séminariste avec Marcellin Champagnat, qui fondera les Petits-Frères de Marie, Jean-Claude Colin qui fondera les Maristes (dont saint Pierre Louis Marie Chanel mort le 28 avril 1841, premier martyr d'Océanie[10]) et Louis Querbes, que l'on connaît peut-être moins. Ce dernier, nommé vicaire à la paroisse de Saint-Nizier à Lyon, étendra par son zèle, la dévotion à la Vierge Marie et au Sacré-Cœur de Jésus ; le « mois de Marie » deviendra populaire à Lyon et gagnera la France. Nommé curé à Vourles, une paroisse comme celle d'Ars, le père Querbes en fera aussi une paroisse très chrétienne et mourra trois semaines après le saint curé ![11]

---

[9] Au séminaire, il eut beaucoup de difficulté avec le latin. Le résultat n'était pas brillant et on devait le renvoyer. Mais son protecteur, l'abbé Balley put convaincre des professeurs à venir lui faire passer un examen en français et ce fut satisfaisant. Le Vicaire Général, convaincu que la Sainte Vierge peut obtenir beaucoup de grâces et de lumière, demanda : « L'abbé Vianney est-il pieux ?... A-t-il de la dévotion à la Sainte Vierge ?... Sait-il dire son chapelet ? » – « Oui, c'est un modèle de piété ! » – « Eh bien, je l'appelle. La grâce de Dieu fera le reste. »

[10] Il sera nommé vicaire à Ambérieu puis curé à Crozet : R.P. Voisine Pierre Chanel premier martyr d'Océanie p. 22 « On a rapproché son ministère pastoral à Crozet de celui de Jean-Marie Vianney sur la paroisse d'Ars, et non sans raison. Même population impie et dissolue au début, même vie de prière et de pénitence de la part du prêtre, même retournement des âmes. Chanel reste de longues heures devant l'autel ou l'image de Marie ». Entré dans la jeune Société de Marie, il sera professeur puis directeur du séminaire à la suite du Père Colin, avant de s'embarquer pour l'Océanie le 16 octobre 1936. Nommé supérieur religieux de ce premier groupe de Missionnaires Maristes.

[11] Il fondera aussi les clercs de Saint Viateur : L'AVE, bulletin trimestriel du chapelet des enfants, octobre 1959. « *Un prêtre sous la Révolution,* Agnès RICHOMME : une autre figure de prêtre, le Père Chrisostome, « capucin pour le Christ » né Antoine Pellier d'une famille pauvre, près d'Aubenas, une famille dont la vie toute entière est pénétrée par l'évangile. Antoine va vivre tous les drames de la Révolution. Proscrit parce qu'il refusait de prêter serment à la république il est déporté. La paix revenue, il mènera la vie rude d'un curé de montagne aux prises avec tous les devoirs de sa charge. Possédé du « zèle de la maison de Dieu », il aura le souci de susciter des vocations et ouvrira à cet effet une école, dont il assumera seul la charge. Il mourra en 1818, épuisé, ayant simplement sans jamais faillir, donné tous les instants de sa vie au Seigneur. (AFS, *La France après la révolution*, cahier 8)

Le 13 août 1815, Jean-Marie est ordonné prêtre, seul, dans la chapelle du Grand séminaire de Grenoble par Monseigneur Simon. Un prêtre présent faisant remarquer à l'évêque qu'il s'est bien fatigué pour cet unique candidat lui répond : « ce n'est pas trop de peine pour ordonner un bon prêtre ». Vicaire à Ecully jusqu'à la mort de son curé, il est nommé en février 1818 à Ars-en Dombes. En lui confiant sa nouvelle charge, le Vicaire Général lui dira : « Il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans ce village ; vous en mettrez. »

– Seigneur, faites-moi souffrir tout ce que vous voudrez, mais accordez-moi la grâce de les convertir. Et pour cela, il en prend les moyens : Il se lève très tôt afin de prier plusieurs heures à l'église avant de célébrer sa messe, prenant à la lettre la Parole du Seigneur : « veillez et priez ». La prière, c'est un doux entretien d'un enfant avec son Père, dit-il. Il prie son bréviaire : le bréviaire, c'est ma fidèle compagne. Il récite son chapelet : aucune grâce ne vient du ciel sans passer par les mains de la Sainte Vierge. Il vit dans un grand dénuement, mène une vie de pénitence provoquant des migraines et une toux qui le fatiguait constamment, il est très mortifié, très humble et d'une grande patience malgré son caractère vif. Il visite ses paroissiens à l'heure des repas pour ne point les manquer, mais sans jamais rien accepter, il porte secours aux paroisses alentours et visite les malades. Il s'occupe des pauvres, fonde un orphelinat, la Providence, une œuvre qui lui a donné le plus de soucis mais aussi le plus de joie. Très vite, il catéchise chaque matin les enfants bientôt suivis des adultes[12]. Il apporte le plus grand soin à la liturgie et à toutes les cérémonies. Sa foi en l'Eucharistie est au centre de sa vie spirituelle, c'est pourquoi il restaure l'église car rien n'est trop beau pour Dieu, ainsi dira-t-on à Lyon : « il y a en Bresse un petit curé qui achète plus que tous les autres, qui veut tout ce qu'il y a de plus beau ».

Ses sujets de prédilection ? Il parle souvent de l'amour de Dieu, de sa présence, de la nécessité de lui demeurer uni pour sanctifier ses actions, du Ciel comme s'il y est allé, de la beauté de l'âme en état de grâce, de la nécessité de la prière, des avantages de la croix, du Saint-Esprit dans les âmes, du péché en versant alors d'abondantes larmes, de la Sainte Eucharistie, répétant « Il est là, Il nous entend ». « Lorsqu'il se tournait vers le tabernacle, sa figure parlait plus éloquemment que ses paroles » : "Oh mes enfants, que fait Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour ? Il a pris son bon cœur pour nous aimer. Il sort de ce bon cœur une transpiration de tendresse et de

[12] Il fera renaître la confrérie du Rosaire et celle du Saint-Sacrement.

miséricorde pour noyer les péchés du monde". Il parle de la Sainte Vierge : « les jours de ses fêtes, l'église ne désemplissait pas : c'est qu'on ne voulait pas manquer l'homélie du saint curé en l'honneur de la Sainte Vierge, tellement était saisissant l'enthousiasme avec lequel il en parlait ». Il parle de la nécessité de ne pas travailler le dimanche : c'est le bien du bon Dieu, c'est son jour. L'assistance à la messe est la plus grande action que nous pouvons faire. Il parvint à établir la communion fréquente parmi les femmes[13]. Quant aux hommes il dira vers la fin de sa vie : j'ai tout fait pour amener mes hommes à communier quatre fois l'an ; s'ils m'avaient écouté, ils seraient tous des saints ! Mais aucun d'eux n'a pu résister à l'injonction du saint prêtre d'avoir sur soi un chapelet et de s'en servir.

Après les troubles de la Révolution et de l'Empire, beaucoup de paroisses étaient désorganisées. L'un des grands moyens pour redonner vie aux paroisses sera la prédication des missions : pendant quelques semaines, une équipe de prêtres prêche, organise cérémonies et confréries, et surtout ils exhortent à la confession. Le sacrement de pénitence est considéré alors comme le premier signe et le grand moyen d'une conversion sérieuse après bien des années d'abandon, d'oubli voire de mépris. C'est ainsi que lors de sa première mission une queue grossit devant son confessionnal, et de toute la région on se mit à parler du curé d'Ars : « c'est un saint ». Il fondera plus de quatre-vingt missions.

Pour écouter, réconforter et apaiser chacun, il reste jusqu'à seize ou dix-huit heures par jour au confessionnal. Pendant les dernières années de sa

[13] Il disait : « Dieu, quel bonheur et quel honneur pour des misérables comme nous ! Nous devons lui témoigner un grand respect. Êtres si misérables !... Mais nous espérons qu'il aura tout de même pitié de nous. Après avoir dit vos actes, il faut offrir votre communion pour vous et pour d'autres ; vous vous levez pour aller à la sainte Table avec beaucoup de modestie, ce qui annonce que vous allez faire quelque chose de grand ; vous vous mettez à genoux et vous vous efforcez de ranimer en vous la foi qui vous fasse sentir la grandeur de votre bonheur. Il faut que votre esprit et votre cœur soient tout à Dieu. Vous prenez bien garde de ne pas tourner la tête, vous tenez vos yeux à moitié fermés, les mains jointes et vous dites votre : « Je confesse à Dieu ». Si vous attendez pour communier, il faut vous exciter à un grand amour pour Jésus-Christ ; en le priant bien humblement qu'Il daigne venir dans votre pauvre et misérable cœur. Après que vous avez eu le grand bonheur de communier, il faut vous lever avec modestie, retourner à votre place, vous mettre à genoux et ne pas prendre de suite un livre ou votre chapelet ; il faut vous entretenir un moment avec Jésus-Christ que vous avez le bonheur d'avoir dans votre cœur, où, pendant un quart d'heure, Il est en Corps et en Âme, comme pendant sa vie mortelle. O bonheur infini ! »

vie, jusqu'à 100 000 pèlerins viendront chaque année pour entendre une parole de réconfort et de paix.

Par tout ce qu'il a entrepris, par sa vie de sainteté, sa bonté, sa joie et son rayonnement, il a ouvert les cœurs afin de les libérer de leurs péchés. Ce grand serviteur du pardon de Dieu, ce grand apôtre de la miséricorde opéra les merveilles de la grâce divine par de nombreuses conversions ; s'adressant à des hommes d'un certain âge, il savait que ceux qui avaient grandi sous la révolution et le Premier Empire étaient restés pour la plupart éloignés des sacrements parfois toute leur vie. C'était ses « gros poissons »[14].

Ce fut un prêtre d'une vie intérieure intense et comme l'affirme avec conviction Jean Tauler, les âmes intérieures portent la chrétienté : « Voilà ceux sur qui repose la sainte Église, et s'ils n'existaient pas dans la chrétienté, la chrétienté ne résisterait pas une heure ».

Ajoutons cette réflexion de Donoso Cortès, un homme politique espagnol du XIX[e] siècle :

> Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, mêmes dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction est forte sur ce point, que s'il y avait une seule heure du jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers.[15]

---

[14] Il opérait également des miracles : face aux nombreuses guérisons qu'il attribuait par humilité à sainte Philomène, il la priait de guérir ici plutôt les âmes que les corps et les corps ailleurs. Elle m'a bien écoutée. Plusieurs personnes ont été guéries chez elle à leur retour. Il est aisé de comprendre que tout le bien que faisait l'humble Curé d'Ars ne plaisait pas à l'Enfer et il eut à souffrir beaucoup de calomnies et de jalousie de la part, hélas, de certains confrères de la région. Une pétition à l'Evêque a même circulé. Heureusement, le Ciel veillait. Devant sa propre misère, il s'estimait indigne d'être curé et à trois reprises il voulut fuir et se retirer dans un couvent « pour pleurer sa pauvre vie » ! Le saint curé disait : Il y en a qui ont l'habitude de toujours mal parler des prêtres, qui ont pour eux du mépris. Faites attention, mes enfants. Comme ils sont les représentants de Dieu, tout ce que vous dites retombe sur Dieu lui-même.

[15] Lettre au marquis Albéric de Blanche (21 juillet 1849). Nous retrouvons la même conviction dans les paroles vigoureuses qu'Alexandre Soljenitsyne adressait aux étudiants de Harvard en 1978 : « Nous avions placé trop d'espoirs dans les transformations politico-sociales, et il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus précieux : notre vie intérieure [...] est-il vrai que la vie de l'homme et l'activité de la société doivent avant tout se définir en termes

Complètement donné à sa tâche pastorale, épuisé, le saint curé aura ce mot vers la fin de sa vie : Qu'il fait bon de mourir quand on a vécu sur la croix.

Lui qui avait dit jadis : « Si un prêtre venait à mourir à force de travaux et de peines endurées pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce ne serait pas mal… » sera exaucé le 4 août 1859 quand il meurt à l'âge de 74 ans.

S'il suffit d'un seul apôtre de l'amour pour sauver le monde du naufrage, comme disait Mère Marie Augusta, cet apôtre fut assurément en son temps, saint Jean-Marie Vianney[16]. « Les saints ont toujours été source et origine de renouvellement dans les moments les plus difficiles de l'histoire de l'Église. » En effet, « la sainteté est la source secrète et la mesure infaillible de son activité apostolique et de son élan missionnaire »[17] (CEC 828)

Dieu seul peut guérir l'irréparable par sa miséricorde et sa Grâce cela en tout temps si nous voulons bien ouvrir nos cœurs mais Il lui faut de nouveaux instruments pour faire l'œuvre de son amour. Des saints ! En résumé, soyons saints, vite saints, grands saints !

Seigneur, donnez-nous beaucoup de saints prêtres, de saints consacrés et de saints fidèles laïcs !

---

d'expansion matérielle ? Est-il admissible de développer celle-ci au détriment de l'ensemble de notre vie intérieure ? » Benoît XVI insiste à la fin de *Caritas in veritate* sur la place primordiale de la vie intérieure dans le véritable « développement humain intégral » : (Au n°79) « Le développement a besoin de chrétiens qui ont les mains tendues vers Dieu dans un geste de prière, conscients du fait que l'amour riche de vérité, caritas in veritate, d'où procède l'authentique développement, n'est pas produit par nous, mais nous est donné. C'est pourquoi, même dans les moments les plus difficiles et les situations les plus complexes, nous devons non seulement réagir en conscience, mais aussi et surtout nous référer à son amour. Le développement suppose une attention à la vie spirituelle, une sérieuse considération des expériences de confiance en Dieu, de fraternité spirituelle dans le Christ, de remise de soi à la Providence et à la miséricorde divine, d'amour et de pardon, de renoncement à soi-même, d'accueil du prochain, de justice et de paix. Tout cela est indispensable pour transformer les « cœurs de pierre » en « cœurs de chair » (Ez 36,26), au point de rendre la vie sur terre « divine » et, par conséquent, plus digne de l'homme. »

[16] Béatifié le 8 janvier 1905, il est déclaré la même année, « patron des prêtres de France ». Canonisé en 1925 par Pie XI, il sera proclamé en 1929 « patron de tous les Curés de l'univers ». Le cardinal Barbarin a publié un décret élevant la mémoire liturgique du saint curé d'Ars, célébrée le 4 août, au rang de fête à l'intérieur du diocèse de Lyon. C'est une manière d'honorer de façon particulière saint Jean-Marie Vianney, que le pape Benoît XVI donne comme saint patron à tous les prêtres du monde, à l'occasion du 150e anniversaire de sa mort.

[17] *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°828.

-VIII-
Le renouveau religieux de la France

XIX^e siècle

Le XIX^e^, un siècle contrasté

Sœur Raphaëlle Domini

Dans notre marche à travers les siècles et sur les chemins de France, nous voici arrivés au XIX^e^ siècle, un siècle particulièrement mouvementé. Au niveau politique, c'est l'instabilité même : Premier Empire, Restauration, II^e^ République, Second Empire, III^e^ République : cela fait beaucoup pour un seul siècle. A cela rajoutons trois révolutions et plusieurs guerres.

Ce siècle commence avec Napoléon, qui a écrit dans notre histoire un chapitre de légende, qui a d'ailleurs fortement marqué notre imaginaire national. Pensez donc ! Napoléon, stratège de génie, volant de victoire en victoire, Napoléon, qui, tel un nouveau Charlemagne, est sacré empereur par le pape lui-même, dans une cérémonie grandiose à Notre-Dame de Paris… C'est la gloire ! Gloire très éphémère – même pas 15 années – qui se termine, comme chacun sait, par l'échec de l'exil à Sainte-Hélène. Outre son *Code civil* et un nombre notoire de structures civiles et administratives qui perdurent encore jusqu'à nos jours (pensons par exemple à nos préfectures et sous-préfectures), la France doit à Napoléon d'avoir retrouvé, après la Terreur révolutionnaire, sa paix religieuse. Et ceci grâce au concordat signé entre Napoléon et le pape en 1801, concordat qui n'a véritablement satisfait personne mais qui a eu le mérite de faire cesser une situation invivable pour l'Église. Nous savons aussi combien, par la suite, les relations entre Napoléon et le pape seront difficiles, Napoléon allant tout bonnement jusqu'à faire emprisonner le pape, pendant 19 mois, dans son château de Fontainebleau.

Après Napoléon, c'est la Restauration de la Monarchie. La France sera d'abord gouvernée par Louis XVIII puis par Charles X, tous deux frères de Louis XVI, puis, après la révolution de 1830, par Louis-Philippe, duc d'Orléans, dont le père, Philippe-Égalité, fut tristement célèbre pour avoir voté, à la révolution, la mort de son cousin, Louis XVI…

Après la révolution de 1848, c'est la II^e^ République. Les Français vont alors élire pour la première fois leur président, au suffrage universel, mas-

culin, il va sans dire. Et qui les Français vont-ils choisir ? Le neveu de Napoléon, leur empereur de légende…, qui prendra le nom de Napoléon III. Peut-être que certains se demandent où est passé Napoléon II dans l'histoire… Napoléon II, fils de Napoléon, a bien existé, mais il n'a jamais régné. L'Aiglon, comme il a été par la suite surnommé dans la célèbre pièce de théâtre d'Edmond Rostand, n'avait que 4 ans lorsqu'il a été déclaré empereur par son père avant que celui-ci ne prenne pour la deuxième fois le chemin de l'exil… De fait, il n'a jamais été considéré comme tel. Par sa mère, il est le petit-fils de l'empereur d'Autriche et c'est donc à Vienne qu'il va être accueilli. Il y mourra à 21 ans au palais de Schönbrunn.

Que fait Napoléon III trois ans après avoir été élu président ? Un coup d'État pour rétablir l'empire ! C'est ce qu'on appellera le « Second Empire ». C'est l'époque aussi où Paris se transforme, sous l'autorité du préfet Haussmann.

En 1870, la guerre contre la Prusse scelle la fin du Second Empire. Napoléon III est fait prisonnier lors de la bataille de Sedan, et mourra 3 ans plus tard en exil. Après l'épisode sanglant de la commune, au cours duquel l'archevêque de Paris sera fusillé par les communards, la III^{e} République est alors proclamée. Une III^{e} République qui se rendra célèbre par la cadence rapide avec laquelle se succèdent ses présidents, tous plus ou moins anticléricaux, comme nous le verrons plus tard à travers les multiples tracasseries, ou persécutions ouvertes, qu'ils ont infligées à l'Église.

Voilà donc, brossé à grands traits, la toile de fond de ce XIX^{e} siècle, à la fois si terrifiant et si attachant. Mais les crises politiques et sociales qui ne cessent d'agiter le peuple de France pendant cette période recouvrent en fait une réalité plus profonde, plus terrible aussi… On peut dire que le XIX^{e} siècle est le théâtre d'une vaste offensive contre la conception chrétienne du monde et de l'homme. Dans tous les domaines, d'énormes forces poussent à l'irréligion. Les attaques qui font le plus de bruit sont celles de la critique visant à ruiner l'historicité des Écritures et donc aussi des évangiles, et par là, de Jésus lui-même. Le retentissant succès de librairie de *La vie de Jésus* de Renan, qui sape les fondements même de notre Foi, en est un triste exemple.

On se met aussi à donner à la science une place suréminente. On lui demande non seulement de fournir en munitions l'irréligion (C'est ainsi que beaucoup se délectent à parler de préhistoire, d'évolutionnisme, pour bien montrer combien est ridicule le récit biblique de la création), mais aussi de

donner à l'homme athée une nouvelle interprétation du mystère de sa destinée. Les nouveaux grands systèmes de pensée, rationalisme, scientisme, positivisme, tendent tous à la promotion d'un « humanisme athée », qui se répand par la presse, la littérature, le haut enseignement universitaire, l'enseignement…

Avec le développement industriel, on assiste à la naissance du monde ouvrier, avec son cortège de misère… Pensons aux descriptions, tristement réalistes, des *Misérables* de Victor Hugo ou des œuvres d'Émile Zola… Des systèmes socialistes proposent alors de réorganiser la société. De saint Simon à Proudhon, ils aboutissent tous à combattre la Religion, considérée comme la mère de tous les maux.

Alors : le XIX^e^ siècle, un siècle athée ? Et pourtant, et pourtant…

Soulignons d'abord qu'en ces temps troublés, le secours du ciel n'a pas manqué et que la Reine du Ciel elle-même, n'oubliant pas qu'elle est aussi Reine de France, s'est déplacée. Nous ne pouvons nous étendre sur ce sujet, qui sera traité demain[1], mais mentionnons ces noms qui résonnent en nos cœurs comme une litanie de « merci » : rue du Bac, La Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin. Et en contemplant, par exemple, les foules de pèlerins qui se dirigent vers Lourdes, nous pouvons dire en toute vérité : le XIX^e^ siècle français, c'est aussi cela.

Il serait également injuste de passer sous silence l'immense effort social accompli par des catholiques de France, même si cet effort n'a pas toujours été couronné de succès et s'il n'a pas toujours été compris par certains membres de l'Église. Qui n'a pas entendu parler de Pauline Jaricot, du Bienheureux Antoine Chevrier, des conférences de saint Vincent de Paul, fondées par le bienheureux Frédéric Ozanam, du député Albert de Mun, de Léon Harmel ? De précieux jalons sont posés pour l'avenir et préparent l'encyclique *Rerum novarum* publiée en 1891 par Léon XIII. Ce sera notre thème de mercredi[2].

Il serait également faux d'imaginer les catholiques de France, clergé et laïcs, assister, les bras ballants, à l'essor croissant des diverses doctrines positivistes, rationalistes et matérialistes aux conclusions si concrètement néfastes pour les âmes. Nous savons tous que les idées rejaillissent ensuite

[1] Voir p. 319.

[2] Voir p. 331.

en façon de vivre et d'envisager la vie… S'il est vrai que l'Église de France, au XIX[e] siècle, n'a pas pu véritablement présenter aux intellectuels qui, de plus en plus nombreux se laissent séduire par les nouveaux systèmes de pensées, de grands théologiens, comme l'avaient été, en leur temps, un saint Albert le Grand ou un saint Thomas d'Aquin, véritables puits de science et monuments de pensée, elle ne manqua pas d'apologistes. Elle en eut une kyrielle, dont la valeur n'égalait pas toujours la bonne foi. Parmi eux, certains ont traversé l'histoire, comme un Chateaubriand, avec son *Génie du Christianisme*, un Lacordaire ou encore, plus discret, l'humble abbé Gorini, curé d'une petite paroisse des Dombes, qui n'écrivit pas moins de six volumes, sérieusement documentés, pour rétablir la vérité face aux nombreuses images inexactes du christianisme présentées par l'histoire officielle. Il le fait d'ailleurs avec tant de pertinence et de courtoisie qu'il arrive que ses adversaires acceptent de revisiter leurs théories. Ce sera le cas d'Ampère, notre grand physicien, qui se convertira sous l'influence du bon abbé. Mais il est reste que la meilleure réponse qu'a donné le peuple français à l'irréligion, c'est le témoignage de sainteté de beaucoup de ses membres, de toutes classes sociales, de toutes catégories. C'est, par exemple, la foi lumineuse, participation à la science même de Dieu, d'un curé d'Ars, d'une Catherine Labouré, d'une Bernadette Soubirous. Mieux : il a donné à l'Église et au monde un docteur de l'Église. Ce n'est pas rien quand on sait que ce titre est loin d'être bradé par l'Église qui ne l'a discerné, en vingt siècles d'histoire qu'à 36 de ses fils ou filles. Et quel est donc ce docteur de l'Église donné par la France au XIX[e] siècle ? Il nous vient de notre belle et verdoyante Normandie, de Lisieux, vous l'avez deviné : sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Sa doctrine spirituelle, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus l'a testée dans son propre cœur, son cœur qui, par permission divine, ressentait les sentiments des athées, était en quelque sorte le siège des sentiments athées si répandus en son siècle… Et au milieu de toutes ses voix qui, en elle, proclamaient la mort de Dieu, sa doctrine spirituelle, véritable science de l'amour de Dieu, tel un roc, a résisté. Ce n'était pas du toc. Nous comprenons pourquoi cette sainte, qu'on aurait pu croire condamnée à rester confinée dans les sacristies a réellement quelque chose à dire à « l'homme moderne ». Pas étonnant qu'elle ait été la sainte préférée des soldats de la première guerre mondiale ou encore des jeunes au passé par-

fois difficile des « orphelins apprentis d'Auteuil »… Nous verrons cela de façon plus approfondie jeudi[3].

Une présentation du XIX[e] siècle serait enfin largement incomplète si nous ne rendions compte du formidable élan missionnaire qui l'a traversé. Des pléthores de congrégations voient le jour, certaines œuvrant en France, cherchant à ré-imprégner la société d'esprit chrétien, et ceci pour le plus grand bonheur de l'homme, d'autres envoient des missionnaires dans le monde entier. À la fin du XIX[e] siècle, les trois quarts des missionnaires œuvrant dans le monde (en Afrique, en Asie, en Amérique et jusqu'en Océanie) sont français. Comment ne pas en être profondément ému ? Vendredi[4], nous rendrons hommage à ces missionnaires, dont plusieurs ont été canonisés et dont tant d'autres mériteraient de l'être. Nous rendrons hommage aussi à toutes ces mamans françaises, à tous ses papas qui ont accueilli avec foi la vocation missionnaire de leur fils, de leur fille et qui, après un dernier baiser avant l'embarquement, les ont laissés partir vers des rives lointaines, pour annoncer Jésus-Christ dans des conditions très difficiles, et même parfois au péril de leur vie. Quelle Foi ! Et on oserait encore appeler le XIX[e] siècle français, un siècle athée ?

Nous terminerons, samedi[5], notre présentation, bien succincte il est vrai, du XIX[e] siècle, par la place qu'y a tenu la construction des basiliques : basilique de Fourvière à Lyon, basilique Notre-Dame de la Garde à Marseille, basilique du Rosaire à Lourdes et, bien sûr, la merveilleuse histoire de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, érigée suite au vœu national et dont la réalisation a été votée par l'Assemblée nationale.

Quant à dimanche, nous prierons avec les quelque 120 saints et bienheureux français du XIX[e] siècle, pour nous préparer au renouvellement de notre consécration aux Cœurs unis de Jésus et de Marie[6].

---

[3] Voir p. 325.

[4] Voir p. 337.

[5] Voir p. 343.

[6] Voir la vidéo ici : https://fmnd.org/Formation/La-mission-de-la-France/Avec-les-saints-francais-du-XIXe-preparons-notre-consecration-La-mission-de-la-France-57-60.

Le grand M de Marie

Sœur Marie-Thérèse Domini

Chers amis, c'est toujours un bien grand bonheur de parler des merveilles que Dieu opère par la Vierge Marie particulièrement en nos temps. Notre Dame des Neiges nous invite aujourd'hui à un grand pèlerinage en France auprès de cinq lieux d'apparitions mariales du XIX^{e} siècle (reconnues par l'Église), pour les garder vivants dans nos cœurs, les faire nôtres.

Envoyée par Dieu, la Vierge Marie vient en quelque sorte relever le défi de la Révolution française qui voulait construire une France sans Dieu, un monde sans Dieu…

Ainsi en France, au XIX^{e} siècle, à travers des âmes toutes simples… mais qui l'aiment de tout leur cœur, tout simplement (sr Catherine Labouré à Paris, Bernadette Soubirous à Lourdes, Mélanie et Maximin de la Salette, le bon curé de Pontmain, Estelle Faguette à Pellevoisin……), la Vierge Marie vient à nous, Elle vient nous révéler les enjeux nouveaux de l'histoire et leur sens.

Si dans le cours de l'histoire de l'Église, bien des saints ont été favorisés de visions de la Vierge Marie, si ses protections miraculeuses sont innombrables pour notre plus grande joie et reconnaissance, toutes ces apparitions de Marie présentaient jusque-là un caractère assez limité, personnel.

Mais à partir du XIX^{e} siècle, les choses changent : le Père Richard n'hésite pas à parler de « révolution dans l'histoire des apparitions mariales. » Pourquoi ?

Par elles, Dieu nous révèle la place essentielle qu'Il a donnée lui-même à Celle qui su dire « Je suis la servante du Seigneur » et qu'Il associe magnifiquement à Son plan grandiose de salut pour le monde : par le triomphe du Cœur immaculé de Marie qui prépare celui du Sacré-Cœur de Jésus : la victoire définitive de l'Amour sur le Mal.

Ainsi s'ouvre le grand cycle des apparitions modernes de la Vierge Marie, de son action mondiale.

De la part du Seigneur, elle s'adresse à tous, et attend comme sait le faire l'Amour, la réponse de nos cœurs d'enfants pour hâter la réalisation du merveilleux dessein de miséricorde que Dieu veut accomplir : l'avènement de la civilisation de l'amour, la nouvelle Pentecôte, le Printemps de l'Église, le triomphe de l'Amour dans les cœurs. C'est le grand but, la grande mission de Notre Dame des Neiges

De là l'importance de l'acte de consécration que nous allons renouveler la semaine prochaine.

Ainsi, en 46 ans, la Vierge Marie apparaît cinq fois en France : à la rue du Bac à Paris en 1830 ; à la Salette en 1846 ; à Lourdes en 1858 ; à Pontmain en 1871 ; et à Pellevoisin en 1876.

Ces apparitions forment un grand « M » qui couvre la France… comme pour bien montrer que la France a été donnée à Marie, qu'elle reviendra à Marie… (qui la rendra à Dieu… comme Elle le fera pour le monde entier !)

Ces 5 interventions mariales sont corrélatives, complémentaires et d'une certaine manière n'en font qu'une.

I. La rue du Bac

Commençons par l'apparition de la Vierge Marie de la Rue du Bac », à Paris, en plein cœur de la France… en 1830. Elle manifeste la puissance de Marie, voulue par Dieu en nos temps.

Marie est debout sur le monde, revêtue de la puissance de Dieu ; conçue sans le péché originel, Elle écrase la tête du serpent infernal – sur la France – elle illumine la terre de Ses rayons de lumière (qui jaillissent des 15 anneaux de Ses mains, image de la force de la prière du Rosaire). Elle est bien la Femme annoncée à l'aube de la création qui doit combattre et terrasser l'Adversaire… et remporter une victoire totale sur lui avec Sa descendance que nous sommes aussi.

C'est l'attitude de Notre Dame des Neiges.

Dans cette chapelle, pendant de longues heures, sr Catherine Labouré… a le privilège de rester tout près de Celle qu'Elle avait choisie pour Maman depuis bien longtemps… Catherine voit des larmes couler sur les joues de Marie… la Vierge pleure sur la France… et sur le monde qui se détournent de Dieu : : « Les temps seront mauvais. Les malheurs viendront fondre sur

la France. Le trône sera renversé. Le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes…

La sainte Vierge revient auprès de sr Catherine, elle apporte à ses enfants de la terre le bouclier des temps modernes… la fameuse « médaille miraculeuse » qui depuis inonde le monde entier de Ses grâces insignes.

Regardons cette médaille, il s'agit d'une catéchèse parfaite, d'un résumé théologique parfait qui renouvelle en profondeur la mariologie.

Sur le revers de la médaille le triomphe des 2 cœurs de Jésus et de Marie gravés côte à côte, comme pour l'être dans les nôtres – signes de notre consécration à eux – se trouve annoncé… jusqu'aux confins du monde symbolisés par les 12 étoiles qui entoure le bord de la médaille.

Devant la Vierge au globe, si belle… avec sr Catherine disons : « C'est Marie qui est la Reine de l'Univers, particulièrement de la France » et de chaque personne en particulier. Viendra un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long.

II. La Salette

Maintenant transportons-nous dans le 2e lieu d'apparition en 1846, à La Salette, depuis ce cadre grandiose et majestueux des Alpes ; pour la première fois, la Vierge Marie lance un appel solennel à la terre entière.

Elle vient, cette Reine éplorée, comme chercher refuge auprès de deux petits bergers Mélanie et Maximin… qui venaient de construire pour elle un petit « paradis », composé de jolies fleurs de montagne bien disposées sur le sol. C'est là que la reine du ciel posera son pied sur la terre.

« Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

Et Marie pleure encore… nous connaissons bien la raison de ses larmes… trop actuelle encore hélas : ses enfants ne vivent plus en chrétiens, selon les grands Commandements de Dieu

« Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils. »

Marie pleure sur l'Église… « Sur cette Église, qui semble sur le point de couler à pic, Satan veut dominer en vainqueur assuré. Moi, Je le frapperai au cœur, en mettant sa victoire au service du triomphe de mon Cœur immaculé. »

Et c'est l'appel solennel lancé au monde, à ceux qui se sont donnés à Elle et qui retentit si fort dans nos cœurs aujourd'hui :

> J'adresse un pressant appel à la terre ; j'appelle les vrais disciples du Dieu vivant et régnant dans les cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme, le seul et vrai Sauveur des hommes ; j'appelle mes enfants, ceux qui se sont donnés à moi… pour que je les conduise à mon divin Fils,… ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit ; enfin, j'appelle les Apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ… Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre. Allez et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous, en vous pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheurs. Que votre zèle vous rende comme des affamés pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de lumière, vous petit nombre qui y voyez ; car voici le temps des temps…

La venue des temps nouveaux est proche…

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers deviendront des monceaux de blé et les pommes de terre seront ensemencées par les terres… »

III. Lourdes

1858 : ce sont les apparitions de la Vierge Marie à Lourdes à l'humble Bernadette – qui avait toujours son chapelet sur elle – et dans le creux du rocher de Massabielle, Marie le tient dans ses mains.

Ces apparitions, le monde entier les connaît.

Là, de son Cœur immaculé, la Vierge Marie fait jaillir une source immense de grâces pour se répandre sur toute la terre, guérisons de cœurs, d'âmes et de corps innombrables, mais aussi une grande cité mariale, image d'un monde nouveau tout renouvelé à la fontaine de l'eau vive, fondé sur l'amour vivant : l'Eucharistie, sur la puissance de la Croix glorieuse et de l'Eucharistie.

C'est l'annonce du règne universel du Cœur de Jésus !

– « Madame, quel est votre nom ? »

Enfin, la Dame révèle à Bernadette Son nom, pas celui que nous connaissions, son nom d'éternité en quelque sorte qui transcende le temps et l'espace…

– « Je suis l'Immaculée Conception »,

C'est la réponse à tous les athéismes, rationalismes, scepticismes…

Délivrée par Jésus et par Marie, de l'esclavage du nouveau paganisme, la France pourra renaître à la vérité et à l'Amour éternel !

IV. Pontmain

Nous nous retrouvons voici en 1871 à Pontmain petit hameau situé aux confins de la Bretagne et de la Normandie, à 50 km de Laval.

La France vit des heures tragiques : les armées prussiennes déferlent sur son sol… elles ont envahi les régions de l'Ouest… elles sont arrivées à présent aux portes de Laval, les soldats français sont complètement démoralisés… le peuple prie et tremble… comme la terre quelques jours avant dans la région.

Nous sommes le soir du 17 janvier, il est 18h00 environ. La neige recouvre tout.

Et voilà que juste au-dessus d'une grange, la Vierge Marie apparaît dans le ciel rempli d'étoiles, mais particularité touchante : ce ne sont que les enfants – uniquement eux – qui peuvent la voir…

Marie porte une longue robe étoilée, une couronne de reine dorée… un crucifix couleur sang qu'elle serre sur son cœur, un long voile noir (elle porte la douleur de son peuple)… mais les enfants sont tous remplis de joie… rapidement les parents les entourent, puis les religieuses qui tiennent l'école accourent et le bon curé qui aime tant la sainte Vierge et avec Elle, a restauré sa paroisse complètement dévastée pendant la Révolution.

Ensemble ils improvisent une fervente veillée de prière dehors dans la neige.

Pendant le chapelet, une multitude d'étoiles viennent illuminer la robe de la Vierge Marie et la recouvrent presque entièrement. C'est si beau !

Puis le magnifique message du Ciel s'inscrit sous la Dame, dans le ciel, épelé par les enfants : « Mais priez mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher »…

Et la Vierge sourit, elle rit, et les enfants rient de bonheur avec elle et frappent dans les mains, la joie se communique à tous.

Sans raison le lendemain, les armées prussiennes rebroussent chemin, et le 28 janvier l'armistice est signé !

La Vierge a protégé la France, Son royaume, une fois de plus

V. Pellevoisin

Nous arrivons à Pellevoisin en 1876 : Marie y termine le tour de son royaume ! Quelque chose de grand, de mystérieux, est déposé là comme un trésor qui ne se dévoilera que plus tard.

Marie apparaît à « Estelle Faguette », une mourante tuberculeuse, dont tous les membres et les forces sont paralysés, son linceul est prêt…

Mais voilà… Estelle vient d'écrire une magnifique lettre à Notre Dame … et Notre Dame lui répond… magnifiquement.

Alors que l'ennemi veille près de son lit, ricane et la menace, Marie se montre : « Que fais-tu là, elle porte ma livrée et celle de mon fils ? » Elle le chasse et annonce à la moribonde qu'elle sera guérie le samedi suivant.

La prophétie se réalise. Estelle reçoit une santé admirable… car Marie a besoin d'elle…

Toutes les paroles de la sainte Vierge sont remarquables et d'une profondeur et justesse théologique qui atteste son origine céleste…

Pour comprendre la portée réelle et le sens prophétique de tous ces faits de Pellevoisin, il faut voir dans Estelle l'image même de la France guérie et ressuscitée…

Débarrassée des chaînes qui l'avaient ligotée, elle se met à publier dans l'univers entier l'amour du Sacré-Cœur et la gloire de Marie, sa protectrice et sa reine.

« Les trésors de mon fils sont ouverts »… a dit Marie… « Ne crains rien, Je serai invisiblement près de toi… Je t'aiderai »…

C'est animé d'une profonde confiance et espérance que nous renouvellerons nos consécrations au Cœur immaculé de Marie et au Sacré Cœur de Jésus, la semaine prochaine…

Notre Dame des Neiges nous en rappelle avec amour toute la force et la puissance… dans l'Esprit-Saint !

Sainte Thérèse, docteur de l'Amour

Sœur Véronique Domini

> Répondant au vœu d'un très grand nombre de Frères dans l'épiscopat et d'une multitude de fidèles du monde entier, après avoir consulté la Congrégation pour les Causes des Saints et après avoir obtenu l'avis de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi pour ce qui touche à l'éminence de la doctrine, de science certaine et après en avoir longuement délibéré, en vertu de la plénitude du pouvoir apostolique, nous déclarons Docteur de l'Église universelle sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, vierge. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

C'est en ces termes que le saint pape Jean-Paul II s'exprimait en ce dimanche des missions 19 octobre 1997 pour décerner le titre de docteur de l'Église à la plus grande sainte des temps modernes, à celle qui est déclarée patronne des missions avec saint François-Xavier, alors qu'elle n'a jamais quitté son carmel, à la plus jeune des docteurs de l'Église en notre temps.

> Parmi les petits auxquels les secrets du Royaume ont été manifestés d'une manière toute particulière, poursuit le pape, resplendit Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, moniale professe de l'Ordre des Carmélites déchaussées, dont le centenaire de l'entrée dans la patrie céleste est célébré cette année… Pendant sa vie, Thérèse a découvert « de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux » (Ms. A, 83 v) et elle a reçu du divin Maître la « science d'Amour » qu'elle a montrée dans ses écrits avec une réelle originalité. (cf. Ms. B, 1 r)

Qui est cette Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, jeune carmélite qui, pendant 9 ans de vie cloîtrée, sans avoir fait des œuvres extraordinaires s'insurge envers les grands penseurs de son époque par sa vie toute donnée à Jésus, renversant d'une certaine manière toutes leurs assurances intellectuelles et scientifiques pour affirmer que la seule véritable science qui demeure est celle de l'Amour ? Cette petite sainte que l'on aurait pu qualifier de « sainte à l'odeur de roses », si l'on en reste à la superficie de sa pensée, se révèle très vite un grand maître spirituel aimé par tous et acquiert ce beau titre de docteur de l'Église universelle. Mère Marie-Augusta, notre fondatrice désirait qu'elle devienne l'amie de chacun de ses enfants

spirituels. La petite Thérèse est donc Docteur de l'Église. Mais de quelle science parle-t-on ? Saint Jean-Paul II explique :

> Même si Thérèse n'a pas un corps de doctrine proprement dit, de véritables éclairs de doctrine se dégagent de ses écrits qui, comme par un charisme de l'Esprit-Saint, touchent au centre même du message de la Révélation dans une vision originale et inédite, présentant un enseignement de qualité éminente…

L'attribution du titre de docteur de l'Église obéit à trois critères, qu'explicite Benoît XIV, pape de 1740 à 1758. Il faut déjà être un saint canonisé. Le deuxième critère, de fond, avoir une doctrine éminente, c'est-à-dire à la fois orthodoxe, originale et au rayonnement vérifié par les traductions de l'œuvre et son influence dans le monde. Le troisième critère : être officiellement proclamé docteur par l'Église. Il s'agit de personnes reconnues non seulement pour leur sainte vie mais aussi en particulier pour leur « doctrine éminente. » Proclamer quelqu'un Docteur de l'Église c'est donc lui reconnaître ce don particulier de Sagesse accordé aux petits et aux humbles, lequel permet d'entrevoir « de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux » (Ms A, 83 v°). Sur les 36 docteurs de l'Église, on dénombre quatre femmes. Il ne pouvait en être autrement pour sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse d'Avila toutes deux déclarées docteurs de l'Église en 1970. Puis sainte Thérèse de Lisieux en 1997 et sainte Hildegarde de Bingen en 2012. Sainte Thérèse demeure la plus jeune pour le moment…

Nous venons de voir que le troisième critère a été réalisé, puisque le pape Jean-Paul II a officialisé le doctorat attribué à Ste Thérèse. Voyons maintenant le 1er critère : la sainteté. Dès son enfance, Ste Thérèse a eu le désir très fort d'être une sainte et une grande sainte, cependant non connue des hommes, mais de Jésus seul et cette marche vers la sainteté ne s'est pas faite sans combat et sans renoncement à elle-même. Voici ce qu'elle raconte :

> Un jour Léonie pensant qu'elle était trop grande pour jouer à la poupée vint nous trouver toutes les deux avec une corbeille remplie de robes et de jolis morceaux destinés à en faire d'autres ; sur le dessus était couchée sa poupée. « Tenez mes petites sœurs, nous dit-elle, choisissez, je vous donne tout cela. » Céline avança la main et prit un petit paquet de ganses qui lui plaisait. Après un moment de réflexion j'avançai la main à mon tour en disant : « Je choisis tout ! » et je pris la corbeille sans autre cérémonie … Ce petit trait de mon enfance est le résumé de toute ma vie… Alors comme aux jours de ma petite enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ». Je ne veux pas être une sainte à moitié,

cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose c'est de garder ma volonté, prenez-la, car « Je choisis tout » ce que vous voulez !…

Marie-Françoise-Thérèse Martin est née le 2 janvier 1873. Elle est la benjamine de la famille. Deux jours après, on célèbre son baptême en l'église Notre-Dame d'Alençon. Ses parents, Zélie et Louis Martin, sont des parents exemplaires qui vivent une foi profonde qui marque leurs enfants. Ils sont canonisés le 18 octobre 2015 par le pape François. De caractère joyeux mais parfois impatient et colérique, Thérèse devient une petite fille épanouie au sein de sa famille.

Toute ma vie le bon Dieu s'est plu à m'entourer d'Amour, mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres !… mais s'Il avait placé près de moi beaucoup d'Amour, Il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant aimant et sensible, aussi j'aimais beaucoup Papa et Maman et leur témoignais ma tendresse de mille manières, or j'étais très expansive.

Mais le 28 Août 1877, sa mère Zélie meurt des suites d'un cancer du sein. Thérèse a quatre ans. Elle souffre énormément de la perte de sa mère et choisit sa sœur Pauline comme « seconde Maman ». Très marquée, son caractère se modifie. D'une profonde sensibilité, elle pleure facilement.

Il faut vous dire, ma Mère, qu'à partir de la mort de Maman, mon heureux caractère changea complètement ; moi si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès. Un regard suffisait pour me faire fondre en larmes, il fallait que personne ne s'occupât de moi pour que je sois contente, je ne pouvais pas souffrir la compagnie de personnes étrangères et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille…

En 1877, Monsieur Martin et ses cinq filles s'installent aux Buissonnets, à Lisieux afin de se rapprocher d'Isidore Guérin et de son épouse, le frère et la belle-sœur de Zélie. En 1882, sa « seconde Maman » Pauline, entre au Carmel de Lisieux. À nouveau ébranlée psychologiquement Thérèse tombe gravement malade quelques mois plus tard. Toute sa famille prie le Ciel pour sa guérison. Et le 13 mai 1883, Thérèse "voit" le sourire de la statue de la Vierge Marie. Elle est guérie. Mais c'est la guérison intérieure, de sa sensibilité maladive qui arrive à Noël 1886 :

Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion… En cette nuit de lumière commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel… En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en dix ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut… Il fit de moi un

> pêcheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais pas senti aussi vivement… je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !

Dès son enfance Thérèse souhaite devenir religieuse. En 1887, elle part en pèlerinage en Italie, accompagnée de son père afin d'obtenir la permission du pape Léon XIII d'entrer au Carmel, malgré son jeune âge. Durant ce pèlerinage, Thérèse approfondit sa foi. Elle réalise qu'elle ne doit pas satisfaire sa volonté personnelle mais la volonté de Dieu. Sa vocation se fortifie et elle développe une certaine réflexion sur la vanité du monde. Le 9 avril 1888, Thérèse entre au Carmel.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu la nuit de la Foi pendant les dix-huit mois qui précédèrent sa mort. Elle a considéré cette épreuve comme une grande grâce. Elle consacre des pages impressionnantes à l'épreuve de la foi : une grâce de purification qui la plonge dans une longue et douloureuse nuit obscure, où elle est soutenue par sa confiance en l'amour miséricordieux et paternel de Dieu :

> Je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la Foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du ciel… Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment… Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et… cette heure n'est pas encore venue… La Foi, ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur… Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que *je veux croire.* (Ms.C ; 5,7)

Mais pour marcher sur la voie de la sainteté, Thérèse nous enseigne sa « petite voie », que Jésus Lui-même lui a enseignée. Elle est convaincue que le Seigneur ne peut lui inspirer des désirs irréalisables, elle peut donc malgré sa petitesse aspirer à la sainteté. Comment ? En choisissant une petite voie faite sur mesure pour elle, qui consiste à prendre l'ascenseur de l'amour que sont les bras de Jésus. Elle découvre dans l'Écriture la réponse à sa quête d'amour et de sainteté, la découverte de sa « petite voie », telle que racontée au dernier manuscrit de son *Histoire d'une âme* :

> Je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, chez les

> riches un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection… L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. Ô mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux chanter vos miséricordes.

Thérèse trouve sa joie à se laisser porter par son Dieu sur une voie toute droite qui n'est plus « le rude escalier de la perfection ». Sa joie est ce « laisser-faire » en Jésus qui s'abaisse vers elle et la comble de son amour. Son seul mérite est de ne pas en avoir. La reconnaissance de son impuissance lui enlève tout désir d'héroïsme, d'extases, de choses extraordinaires qui remplissent si souvent l'âme d'orgueil. Cette petite voie découverte dans les Écritures est faite spécialement pour ceux et celles qui comprennent de l'intérieur que l'acceptation de leur misère attire la miséricorde divine. Thérèse enseignera cette petite voie avec l'autorité de celle qui ouvre un nouveau chemin dans le domaine de la vie spirituelle. Elle réalise très tôt que sa petite voie se distingue de celle des grands saints par l'utilisation des moyens ordinaires et des vertus de l'enfance spirituelle : simplicité, humilité, abandon, droiture, audace et joie de pouvoir consoler Jésus par un amour désintéressé. Le souvenir des fautes passées devient une source de joie, parce qu'il est un rappel du pardon divin toujours actuel. Aucun passé ne peut être trop lourd lorsque nous acceptons notre condition de pécheur pardonné, malgré notre grande fragilité. C'est en cela que le 2^{e} critère trouve sa réalisation : une doctrine nouvelle donnée à l'Église.

> « Je sens que ma mission est sur le point de commencer, ma mission de faire aimer aux âmes le Bon Dieu comme je L'aime, de donner ma petite voie aux âmes ! Si mes vœux sont exaucés, mon ciel se passera sur terre jusqu'à la fin des temps. Oui, je veux passer mon Ciel à faire le bien sur terre.

Mère Marie-Augusta fait écho à cela en disant à ses enfants spirituels : « Allez de l'avant dans vos découvertes de l'Amour, devenez des apôtres de l'Amour ».

Le catholicisme social et la spiritualité du Sacré-Cœur

Frère Jean-Baptiste Domini

Chers amis, bonjour et bonne fête de saint Barnabé qui, avec saint Paul, a ouvert les premières portes des nations à l'Amour du Christ ! Mais aussi et surtout, bonne fête « anticipée » du Sacré-Cœur, car c'est aujourd'hui l'anniversaire de la Consécration du monde au Sacré-Cœur par Léon XIII, le grand pape du Sacré-Cœur (il considérait cette consécration comme l'acte le plus important de son pontificat) mais aussi le pape du catholicisme social, dont nous allons parler maintenant.

Ce lien entre le catholicisme social et le Sacré-Cœur, en la personne du pape, va nous permettre, précisément, de découvrir ce qui relie en profondeur la spiritualité du Cœur de Jésus à l'œuvre magnifique accomplie par les catholiques sociaux tout au long de ce XIX^e^ siècle. Ce siècle contrasté a vu se développer, à la mesure des offensives antichrétiennes du rationalisme et de l'anticléricalisme, une vision de la société inspirée de l'évangile et marquée par la double spiritualité du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie.

Il y a donc une page importante de notre histoire à découvrir pour donner plus de sens à notre démarche de Consécration aux Cœurs Unis de Jésus et Marie et à notre compréhension de la mission de la France.

D'abord une question : à qui devons-nous les premières lois sociales en France, au XIX^e^ et même celles qui seront votées en 1936 et en 1945 (Interdiction de travail pour les enfants, caisses de retraite, sociétés de secours mutuels, caisses rurales, crédit mutuel, banque populaire, repos hebdomadaire, protection sociale – maladie, accident, retraite – allocations familiales, congé maternité…) ?

À qui devons-nous les premières réactions face à la paupérisation de la classe ouvrière comme conséquences du progrès technique et du développement industriel fondé sur le libéralisme économique ? Aux révolutionnaires de 1789 ? À ceux de 1830 ? Aux communards socialistes de la Com-

mune de Paris en 1871 ? À Marx qui a mobilisé mondialement la classe ouvrière ? Aux socialistes qui ont fait la révolution bolchevique ?

Fondamentalement, les premières inspirations sociales, visant d'ailleurs toute la société (pas seulement le monde ouvrier mais la paix, la famille…) viennent de catholiques français. Trouvant pour un temps un meilleur écho en Allemagne et en Belgique, elles reviendront en France après 1870 et permettront un réel développement. Ainsi, les premières grandes réformes et avancées sociales en France, nous les devons principalement à des catholiques et quelques protestants comme Jean-Jacques Bourcard ! Des catholiques pour la plupart royalistes – comme Albert de Mun et La Tour du Pin, Maurice Maignen, Lammenais, Louis de Bonald – mais certains assez ouverts aux idées de liberté et de démocratie, comme Montalembert, Léon Harmel, Frédéric Ozanam, Mgr Giraud, évêque de Cambrai… Il faudrait même ajouter des fondateurs et fondatrices de mouvements ou congrégations religieuses comme le Père Jean Dehon (nous allons en parler), Pauline Jaricot, « fille de Marie », « Réparatrice du Sacré-Cœur », fondant l'œuvre catholique de la Propagation de la foi et voulant engager toute l'Église dans la défense et la valorisation du monde ouvrier ; sainte Madeleine-Sophie Barrat qui, à travers la spiritualité du Sacré Cœur, qu'elle contribua à propager et qui inspira ses œuvres, chercha à donner aux femmes un rôle de premier plan pour la reconstitution du tissu social, en particulier par l'éducation des jeunes filles. L'ouverture des lycées napoléoniens puis républicains aux filles est, en un certain sens, un hommage rendu à son intuition.

Mais tout ne sera pas facile ! Ces catholiques seront combattus à la fois par la nouvelle bourgeoisie de l'industrie et par les anticléricaux communistes ou francs-maçons qui militent pour une devise nationale de liberté, d'égalité et de fraternité déconnectée de son enracinement évangélique. « Ces valeurs chrétiennes devenues folles » disaient Chesterton, qui, finalement, comme le montrent l'Histoire, se retourneront contre l'homme. En opposant les Droits de l'Homme aux Droits de Dieu, on en arrive à se prendre pour Dieu et à imposer aux autres sa loi…

Nous n'allons pas raconter toute l'histoire, très riche, du catholicisme social mais seulement tenter de faire ressortir ce lien entre l'œuvre magnifique accomplie par les catholiques sociaux et la spiritualité du Sacré-Cœur. Nous proposons trois petits « coups d'œil » qui devraient nous aider à saisir ce lien :

1. Un coup d'œil spirituel sur le XIX^{e} français : son lieu historique.

2. Un coup d'œil sur les crises sociales et sociétales dues aux idées nouvelles et au passage d'une société paysanne, agraire à une société citadine, industrielle.
3. Un coup d'œil sur la portée prophétique du catholicisme social comme chemin vers la Civilisation de l'Amour.

I. Regard spirituel sur la France du catholicisme social

1er coup d'œil : porter un regard spirituel sur la France à l'époque du catholicisme social.

La naissance et le développement de ce qu'on a donc appelé le catholicisme social est à situer dans une période très bouleversée de la société française où se succèdent républiques et monarchies et qui s'étend d'une révolution à une autre : de 1789 à 1917 ! D'ailleurs, on peut dire que, globalement, le XIXe siècle commence en 1789 et s'achève en 1917.

1789, c'est la Révolution française, cent ans après les demandes non écoutées du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie concernant la France.

1917, c'est la Révolution russe qui éclate en pleine 1re Guerre Mondiale parce que les appels à la conversion lancés à la France par Notre-Dame, tout au long du siècle, n'ont pas été suffisamment écoutés. (A Pellevoisin, en 1876, Marie tentera de conduire tous ses enfants au Cœur de son Fils : Notre-Dame du Sacré-Cœur !). Marie « quittera » alors la France et viendra à Fatima pour demander la consécration de la Russie à son Cœur immaculé. Mais cet appel ne sera guère plus entendu. Parallèlement, en cette même année 1917, Jésus Notre-Seigneur fera une ultime tentative pour la paix – auprès du Président Pointcarré – en demandant l'apposition de son Cœur sur le drapeau français tricolore. Cela lui sera refusé au nom de la laïcité.

Les conséquences de ces résistances aux Cœurs de Jésus et de Marie seront une paix fragile et éphémère (la fin de la Grande Guerre) dont nous verrons les conséquences tout au long du terrible XXe siècle et jusqu'à aujourd'hui. Il s'agira d'une autre page d'histoire mais qu'on ne pourra comprendre en dehors de ce qui se joue en ce XIXe avec le catholicisme social.

II. Comprendre les crises sociales et politiques

2e coup d'œil : Comprendre les crises sociales et politiques engendrées par les nouvelles idéologies et le passage d'une société paysanne, agraire, à une société citadine, industrielle.

Ce cadre intérieur du XIX[e] est celui d'une mer fortement agitée par des courants opposés. Pour faire simple, il y a d'un côté les courants monarchistes légitimistes qui refusent à la République sa légitimité : le roi a été décapité et la religion persécutée. De l'autre, les courants républicains issus des Lumières et anticléricaux. Les catholiques sociaux se situent entre ces deux courants. Ils se veulent fidèles à une vision catholique de la société et en même temps ouverts aux réalités nouvelles de la société moderne. Ainsi, tous (ceux qu'on dirait aujourd'hui de gauche ou de droite) seront animés d'une même volonté de remédier aux injustices sociales engendrés par la société industrielle, le libéralisme économique et moral, la nouvelle bourgeoisie industrielle et financière. Ils seront vraiment les pionniers de la doctrine sociale de l'Église qui se développera à partir de la première grande encyclique sociale, *Rerum Novarum*, de Léon XIII. Ils ouvraient un chemin qui ne sera pas celui d'un compromis entre des « intransigeants » (comme on les appelait à l'époque) et des laïcistes, mais celui d'une fidélité à l'évangile dans l'ouverture à ce qu'il peut y avoir de bon ou digne d'être accompagné et non rejeté dans les développements de la société industrielle et des nouveaux idéaux démocratiques. Ils seront attentifs à repérer le bon grain au milieu de l'ivraie pour orienter celles-ci selon le plan de Dieu en vue du bien de l'homme.

Retenons deux exemples parmi d'autres pour mieux comprendre cette nouvelle voie : celui du Père Léon Dehon, fondateur des prêtres du Sacré-Cœur, missionnaire et éducateur, ami de La Tour du Pin mais plus ouvert que lui aux nouvelles idées, et grand ami de Léon Harmel ; et celui du bienheureux Fréderic Ozanam, béatifié par Jean-Paul II en 1997.

Concernant Jean Dehon, voici l'extrait d'un article intitulé « Entre mystique et catholicisme social » et paru en 2005 dans le Bulletin de la Conférence des Evêques de France :

> Léon Dehon fait une distinction nette entre la Révolution qui, avec les débordements de la Terreur et son rejet de la religion dans la sphère du privé, ce qui est à ses yeux inadmissible, et la République qui, en tant que régime démocratique, est un mode de gouvernement parmi d'autres. Cette distinction n'a rien de tactique. Elle résulte d'une analyse qui garde toute son actualité. Elle renvoie à un débat récurrent de la société française. Comment interpréter l'héritage de la Révolution de 1789 qui, avec l'arrivée au pouvoir du bloc des gauches à partir de 1880, devient le référent des valeurs sociétales ? Depuis cette époque, la République est conçue non comme un mode de gouvernement, mais bien comme un principe, une source de valeurs spécifiques qui sont au fondement de l'État. Cette interprétation politique proprement fondamentaliste

fait de la République une véritable religion « laïque » quasi transcendantale. Elle rejette le religieux dans la sphère du privé et lui refuse toute reconnaissance sociétale. En vidant la République française de toute idéologie laïciste, Jean Dehon montre un exemple de bon discernement, assez caractéristique des catholiques sociaux, il offre un cadre au service du bien commun, permettant le renouvellement de la société par l'éducation et la charité sociale fondée sur l'alliance de la raison et de la foi.

Quant à Frédéric Ozanam, il ouvre la voie à une forte présence de l'Église au sein de la société nouvelle. Écoutons Jean-Paul II lors de sa Béatification à Paris en 1997, lors des JMJ :

> Le bienheureux Frédéric Ozanam époux et père de famille exemplaire, a été un universitaire qui a pris une part importante au mouvement des idées de son temps. Il vise avant tout la recherche et la communication de la vérité, dans la sérénité et le respect des convictions de ceux qui ne partagent pas les siennes. « Apprenons à défendre nos convictions sans haïr nos adversaires, écrivait-il, à aimer ceux qui pensent autrement que nous, [...] plaignons-nous moins de notre temps et plus de nous-mêmes » (Lettres, 9 avril 1851). Avec le courage du croyant, dénonçant tous les égoïsmes, il participe activement au renouveau de la présence et de l'action de l'Église dans la société de son époque. Frédéric Ozanam demeure pour les universitaires de notre temps, enseignants et étudiants, un modèle d'engagement courageux capable de faire entendre une parole libre et exigeante dans la recherche de la vérité et la défense de la dignité de toute personne humaine.

III. Catholicisme social et civilisation de l'Amour

3e coup d'œil : Saisir la portée prophétique du catholicisme social pour l'édification de la Civilisation de l'Amour.

Aller au cœur du catholicisme social, c'est aller au Cœur de Jésus... Il est le centre d'où jaillissent sans cesse ces rayons de lumière ravivant l'Espérance, traversant ces nuages noirs qui s'amoncellent et assombrissent l'horizon.

Aller au cœur du catholicisme social, c'est rejoindre Albert de Mun entraînant 600 ouvriers des cercles qu'il a fondés en pèlerinage au Sacré-Cœur de Jésus. C'est imaginer Léon Harmel, ce « patron social », se recueillant quotidiennement devant l'image du Cœur de Jésus, dans sa maison familiale...

Aller au cœur du catholicisme social, c'est comprendre que la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas seulement affaire personnelle et privée, familiale ou paroissiale. Ce n'est pas non plus une affaire seulement de salut politique et social, de confiance en Dieu au moment où tout va mal. Et ce n'est

pas seulement reconnaître la royauté de Dieu dans le Christ comme remède à la tentation de se prendre pour Dieu et de devenir un loup pour l'homme… C'est tout cela, mais c'est aller encore plus loin dans la compréhension du Cœur de Jésus, comme l'avait compris le Père Jean Dehon, tirant les conséquences sociales de la spiritualité du Sacré-Cœur.

Non seulement le Cœur de Jésus insuffle la charité dans les relations humaines mais aussi proclame la très haute dignité que le Christ, dans son Incarnation, dans son Cœur à la fois humain et divin, confère à la personne humaine quelle que soit sa condition, sa nationalité, sa race, sa culture…

Ainsi le cœur du catholicisme social, c'est une vision de la spiritualité du Sacré-Cœur très moderne et très importante pour l'édification de la Civilisation de l'Amour, dans la pure tradition française : de saint Martin partageant son manteau à un pauvre (auquel Jésus s'identifiera ! « Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ») à Frédéric Ozanam, en passant par saint Vincent de Paul et toutes les œuvres de charité et de solidarité qui découlent de la spiritualité de l'Incarnation développée par l'École française.

Cette vision donne des ailes : l'aile de la justice fondée sur la dignité de la personne humaine avec les droits et les devoirs qui en découlent et l'aile de la charité, source de relations nouvelles entre les hommes !

> Il observe la situation réelle des pauvres et cherche un engagement de plus en plus efficace pour les aider à grandir en humanité. Il comprend que la charité doit conduire à travailler au redressement des injustices. Charité et justice vont de pair. (Jean-Paul II, béatification de Frédéric Ozanam).

Prière de conclusion

> Jésus et Marie, nous avons confiance en vous ! En ce XIX^e^ siècle qui allait exporter dans le monde entier les idéaux et les idéologies de la Révolution française, vous avez suscité des hommes et des femmes courageux qui ont su puiser en vos Cœurs la source de leurs inspirations pour un monde meilleur. Nous croyons qu'en vos cœurs unis dans l'Esprit-Saint, les relations humaines sont transformées, purifiées, ajustées, plus divines et donc plus humaine. C'est pourquoi nous mettons en vous notre espoir pour la France et pour le monde, pour l'Église et pour toute la famille des peuples ! Et avec vous, nous voulons construire la Civilisation de l'Amour ! Amen !

Les missionnaires au XIX^e siècle

Sœur Marie-Hermine Domini

Introduction

Ce XIX^e siècle, ce siècle des grands bouleversements politiques et sociaux, est aussi le siècle des grandes inventions, et des grandes apparitions Mariales. La France va envoyer ses Missionnaires Français dans les quatre coins du monde, poursuivant ainsi sa mission d'éducatrice des peuples.

Mais qu'est ce qui anime ces missionnaires ? Pourquoi quittent-ils tout pour partir au bout du monde ?

C'est d'abord leur souci du salut des âmes, chaque missionnaire est convaincu que des millions d'âmes sont à sauver. Et nous, le sommes-nous autant qu'eux ? Sommes-nous prêts à tout quitter pour le salut de nos frères ?

Nos grands missionnaires français emportent avec eux, dans leur cœur, deux trésors, qui ont été révélés à la France, à savoir l'Amour du Cœur de Jésus avec les grandes révélations de son Cœur à Ste Marguerite-Marie et l'Amour de la Vierge Marie. La France n'a bénéficié pas moins de cinq visites de la Vierge Marie entre 1830 et 1876, cinq apparitions en 46 ans ! Ces deux trésors, ils vont les répandre dans le monde entier à travers toutes ces congrégations consacrées au Sacré-Cœur ou à la Vierge Marie. Les missionnaires vont faire connaître et aimer la Sainte Vierge et les médailles miraculeuses vont ainsi être répandues dans le monde. Entre 1832 et 1842, 320 millions de médailles vont être distribuées dans le monde et en 1876, plus d'un milliard. Marie aime la France et se révèle aux hommes à travers ses missionnaires français qui seront envoyés dans le monde.

Il va y avoir comme une explosion de vocations missionnaires, ce qui prouve la vitalité spirituelle de la France, puisqu'à la fin du XIX^e siècle, les trois-quarts des missionnaires qui œuvrent dans le monde sont Français.

I. Mais qui sont ces missionnaires ?

Nos grands missionnaires du XIX[e] siècle ont d'abord été de petits enfants qui ont été touchés dans leur cœur par les récits des missionnaires, ce qui les a rendus pleins de zèle pour la mission et le salut des âmes. Leur ardeur a été attisée par leurs évêques, leurs prêtres ou par les Annales de la Propagation de la Foi. Merci à tous ces prêtres et ces évêques qui ont suscité de grands désirs missionnaires chez les enfants :

– Le petit saint Théophane Venard, dira à l'âge de neuf ans : « Moi aussi je veux aller au Tonkin, moi aussi je veux être martyr ». Il manifeste ainsi sa volonté de devenir missionnaire et martyr suite à la lecture du martyre de Jean-Charles Cornay dans la revue des Annales de la propagation de la Foi qui décrit la vie des missionnaires en Asie. Il sera missionnaire et martyr au Tonkin.

– Le petit saint Pierre Chanel en repensant à sa première communion dira : « c'est l'année où je formais le dessein d'aller dans les missions lointaines ». Et de fait, il sera missionnaire en Océanie.

– La petite sainte Marie-Hermine : lors de sa retraite de première communion, à l'âge de douze ans entend parler du martyre, la pensée d'entrer aussitôt au Ciel, la joie de voir Dieu et de L'aimer sans crainte de Le perdre, l'enflamme d'enthousiasme et lui font désirer le martyre et la vie missionnaire. Elle partira en Chine et sera martyrisée en chantant le *Te Deum* et en entraînant ses sœurs.

– La petite bienheureuse Hélène Chapotin, la future fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie dira :

> je ne puis dire combien la visite de l'évêque missionnaire, Mgr Bruté remua mon âme d'enfant pour les missions en disant « Ils sont sans vêtement, ils ne connaissent pas Jésus ni Marie, petite Hélène, est-ce que ce n'est pas bien triste ? ». Je me mis alors à genoux devant l'évêque et je lui dis « et bien moi, Monseigneur, je serai missionnaire ».

– Le petit Philéas Jaricot, âgé d'à peine 10 ans, en entendant la lecture des lettres des missionnaires s'écriera « Et bien moi aussi, je serai missionnaire, et si je suis martyrisé et bien tant mieux ». Pauline quant à elle dira à son frère Philéas « je te suivrai pour apprendre le catéchisme aux petits chinois ».

II. Que sont les Annales qui vont permettre l'expansion des Missions ?

Le petit Philéas Jaricot âgé de 10 ans avait dit à sa sœur Pauline « tu prieras pour moi, tu coudras mes ornements et tu m'enverras beaucoup d'argent pour aider des petits chinois ». Ces paroles prophétiques vont ainsi se réaliser en 1820 quand Pauline eut une idée de génie pour aider les missionnaires. Pauline écrira :

> L'inspiration m'est venue que si chaque personne pieuse donnait un sou seulement chaque semaine et priait pour les missionnaires, on arriverait par leur grand nombre, à fournir des sommes considérables aux apôtres des temps modernes qui feraient alors des conquêtes magnifiques pour la foi.

C'est ainsi que son frère Philéas put porter pour la première fois au Séminaire des Missions Étrangères à Paris, la somme de 1439 francs, ce qui représentait la souscription annuelle de 500 associés. Il y avait 11 mois que l'association existait.

Ainsi, Lyon, sa ville d'origine, va devenir au XIX[e] siècle, la capitale financière des missions, mais aussi le plus grand centre mondial d'informations sur les missions, par la création du fameux « Bulletin » de l'œuvre de la propagation de la Foi, qui prendra le nom d'Annales et qui va diffuser très vite des récits missionnaires provenant de l'Amérique du Nord, mais aussi de Chine et d'Indochine.

Pour la première fois, dans l'histoire de l'Église catholique, le combat missionnaire, dont l'écho parvenait jusqu'au moindre village, devenait l'affaire de tous et de chacun. À-peu-près tous les évêques établirent l'œuvre dans leurs diocèses.

Les Annales de la propagation de la foi tirent à 10 000 exemplaires en 1825, et 40 000 un peu plus tard. C'est un chiffre très impressionnant pour l'époque.

Dieu a donné au XIX[e] siècle deux grands Papes missionnaires : Grégoire XVI et le bienheureux Pie IX ; et des évêques français au cœur de feu animés de grands désirs missionnaires particulièrement ardents à propager l'élan missionnaire dans l'âme de leurs diocésains et de leurs prêtres.

Ainsi l'évêque de Saint-Flour disait : « Nous accueillerons avec joie et empressement la demande de ceux qui se sentiront de l'attrait pour cette œuvre si héroïque et si sainte des missions ».

Il n'est pas rare que les évêques acceptent que des missionnaires passent dans leur séminaire pour recruter des volontaires pour la mission. C'est ainsi que Mgr Clut (grand-oncle de notre sœur Claire), après 12 ans de mission dans le Grand Nord retourne en Europe pour le Concile Vatican I et en profite pour recruter des missionnaires français. Il prêche à Viviers en Ardèche et repart avec trois séminaristes qui font leurs adieux à leurs familles par lettres. L'un d'eux l'abbé Albert Pascal dit à un de ses professeurs « Maman a la Foi, elle sait que nous nous reverrons au Ciel. Mon sacrifice est fait, je ne la reverrai plus ici-bas ». Il partira pour les Glaces Polaires[1].

III. Quelles sont les destinations et les œuvres de ces missionnaires français ?

C'est d'abord vers le Nouveau Monde, celui des États-Unis et du Canada, que les missionnaires français sont envoyés.

À partir 1814, ce sont les départs des religieuses missionnaires appelées par les nouveaux évêques français d'Amérique. La mission de ces femmes est surtout de fonder de nouvelles œuvres hospitalières et enseignantes. Les sœurs du Sacré-Cœur, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny et les sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Très vite cependant la Chine, le Tonkin, l'Inde deviennent le second pôle d'attraction. Plus lointain encore que l'Amérique, l'Empire chinois fascine de jeunes catholiques qui s'identifient aux 1ers chrétiens et offre aux plus généreux la voie royale du martyre.

À partir de la 2e moitié du XIXe siècle, les missionnaires seront envoyés vers l'Afrique noire.

Cet engouement populaire pour les missions crée un climat favorable aux vocations missionnaires qui bénéficient d'un nombre sans cesse accru de nouvelles congrégations consacrées aux missions : Les Picpuciens (1800), les Maristes (1815), les Oblats de Marie-Immaculée, les Spiritains, les Sœurs Bleues de Castres, les Missions africaines de Lyon (1856), les Sœurs missionnaires de Notre-Dame des Apôtres, les Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, les Pères Blancs et Sœurs Blanches, les Franciscaines Missionnaire de Marie (1877), les sœurs de Jésus et Marie (1843), les Lazaristes, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul partent au Moyen-Orient et en Chine, les Ca-

[1] Cf. R.P. Duchaussois, *Aux glaces polaires*.

pucins, les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains et les Prêtres des Missions Étrangères de Paris vont se répandre dans le monde entier.

IV. Départ héroïque au péril de leur vie

Ces missionnaires ont été héroïques pour répondre à l'appel du Seigneur. Ils savaient qu'en répondant à l'appel des missions lointaines, ils risquaient de ne jamais revenir. Les conditions du voyage étaient extrêmement pénibles, pendant de long mois et souvent au péril de leur vie à cause des maladies et des dangers du voyage mais rien n'arrêtait leur ardeur.

Voici le témoignage du Père Laity sur son lit de mort, après 47 ans de mission :

> Ce dont j'ai le plus souffert, cela a été la soif, oui, la soif. Et pensez que j'étais Breton ! Ah que j'ai donc souffert, dans toutes les courses en raquettes dans le Grand Nord, où l'on ne pouvait s'arrêter pour faire fondre un peu de neige, où il était impossible de casser une glace trop épaisse ! La soif dans les courses de l'hiver fut le vrai sacrifice de ma vie missionnaire. Puisse le Bon Dieu qui va me juger bientôt, l'avoir eu pour agréable. Je le lui ai tant offert en union avec le « *sitio* » du calvaire, pour la conversion et la persévérance de mes chers enfants.[2]

Rien n'a été épargné à ces courageux missionnaires qui n'ont rien refusé au Seigneur pour sauver l'âme de ceux à qui ils étaient envoyés. Le Père Bertrand, missionnaire en Inde où les Jésuites perdirent 32 vies en 20 ans, dira « les gros rats rodent partout dans nos abris de missionnaires, se promènent sur notre natte, sur notre corps, sur notre figure ».

Nous voulons aussi rendre grâce pour tous les papas et les mamans qui ont accepté la vocation missionnaire de leur enfant. Ainsi, le témoignage parmi d'autres, du papa du Père Laity (Breton de Lorient), tellement heureux de la vocation de son fils, qu'il se chargea lui-même de faire les demandes pour l'admission de son fils au noviciat des Missionnaires des Oblats de Marie-Immaculée. Lorsque son fils revient pour la première fois en France après 36 ans de mission dans le Grand Nord, était-il encore en vivant ? Je ne sais pas.

Saint Théophane Venard écrivait à son père : « Mon Père, dans votre lettre vous m'annoncez que vous acceptez mon départ et vous m'invitez à la confiance, parce que, dites-vous, la main de Dieu est partout. Ce sera la devise de ma vie »

---

[2] *Aux glaces polaires*, *op. cit.*

Enfin n'oublions pas que le XIX[e] siècle est aussi le siècle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui tout en restant pendant 9 ans dans son Carmel a été déclarée patronne des Missions par le pape XI. Elle qui disait :

> Je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr ; enfin, je sens le besoin, le désir d'accomplir pour toi Jésus, toutes les œuvres les plus héroïques… Je sens en mon âme le courage d'un Croisé, d'un Zouave Pontifical, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église… Ah ! malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs, j'ai la vocation d'être Apôtre… Je voudrais être missionnaire »

Un jour qu'elle était épuisée, elle dira à sa sœur Marie du Sacré-Cœur :

> Savez-vous ce qui me donne des forces ? Eh bien, je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu.

Nous ne pouvons peut-être pas être missionnaires en partant au bout du monde mais comme sainte Thérèse nous pouvons être missionnaires dans notre famille, nous pouvons tout offrir pour le renouveau de la France et nous pouvons prier et offrir pour que le Seigneur donne à la France de nombreux, courageux, saints et généreux missionnaires qui partiront dans le monde comme Marthe Robin l'a dit :

> La France tombera très bas, plus bas que les autres nations, à cause de son orgueil et des mauvais chefs qu'elle se sera choisie. Elle aura le nez dans la poussière. Il n'y aura plus rien. Mais dans sa détresse, elle se souviendra de Dieu. Alors elle criera vers lui, et c'est la Sainte Vierge qui viendra la sauver. La France retrouvera alors sa vocation de Fille aînée de l'Église, elle sera le lieu de la plus grande effusion de l'Esprit-Saint, et elle enverra à nouveau des missionnaires dans le monde entier.

Et comme Mère Marie-Augusta l'a compris dans sa prière :

> Jésus lance toujours ses Appels à l'Amour, le temps presse… les démons sont déchaînés à travers le monde. Il faut des centaines de mécréants pour pervertir une population, il suffit d'un seul apôtre véritable pour sauver le monde du naufrage.

Alors, oui, n'ayons pas peur, répondons à l'appel de Jésus, Jésus a besoin comme au XIX[e] siècle d'Apôtres de l'Amour véritables et ardents, d'Apôtres qui n'auront pas peur de tout quitter pour Le suivre, et si Jésus nous appelle disons « oui » pour être ses Apôtres des derniers Temps qui enflammeront notre monde au feu de son Amour.

Montmartre et le culte national du Sacré Cœur

Frère Jean-Baptiste Domini

Introduction

Nous arrivons à une étape importante, une étape « sommet » sur le chemin de notre consécration aux Cœurs unis de Jésus et Marie en vue de la consécration de la France.

Cette étape, en effet, va nous aider à comprendre pourquoi le but de notre consécration aux Cœurs de Jésus et de Marie n'est pas seulement de nous consacrer nous-mêmes, chacun individuellement ou en famille, en communauté. Ce but, c'est la consécration de la France en tant que nation… Il s'agit donc d'un culte national rendu au Sacré-Cœur et non seulement un culte des catholiques.

Peut-être vous allez dire : « Mais c'est impossible, nous vivons en république laïque, on ne peut pas demander à l'État français une telle consécration ! ». Oui, c'est vrai, même si Dieu a montré à maintes reprises, à travers l'Histoire de la France, qu'il désirait un accueil officiel de sa Royauté sur notre Pays.

À cet égard, l'histoire de l'élévation de la Basilique du Sacré-Cœur est très instructive et nous permet de voir plus haut et plus loin…

L'étape d'aujourd'hui nous conduit en réalité à deux points culminants : le premier est donc celui de l'élévation, sur la butte de Montmartre, de la Basilique du Sacré-Cœur qui domine tout Paris. Le deuxième est celui de l'élévation de la Tour Eiffel qui domine également tout Paris. Le premier est symbole de la France chrétienne, l'autre de la France laïciste (laïciste parce que la laïcité bien comprise n'est pas en soi contraire à la chrétienté). Ces deux symboles exprimeront deux idées de la France souvent mises en opposition : celle des Droits de Dieu et celle des Droits de l'Homme. Comme idéologie, ces deux idées s'opposent. En réalité – et le catholicisme social nous a aidé à le comprendre – elles ne s'opposent que lorsque l'État cherche à dominer l'Église et que l'Église cherche à gouverner l'État.

La grande question est donc de savoir si l'État peut rendre un culte national au Sacré-Cœur sans être gouverné par l'Église. Peut-il privilégier une religion, consacrer le pays à Dieu, sans porter atteinte à la laïcité qui garanti à tout citoyen la liberté en matière de foi ? Nous pouvons nous sentir écartelé entre la Volonté de Dieu qui veut régner : « Je régnerai malgré mes ennemis », dira le Cœur de Jésus à sainte Marguerite-Marie et la Volonté de Dieu qui ne veut pas obliger les hommes à accepter sa royauté : la demande de consécration à son Cœur par le roi de France en 1689 signifiait cette liberté.

Pour comprendre le sens de l'érection de la Basilique du Sacré-Cœur au centre de la capitale de la France, il nous faut avoir un double regard : l'un sur l'évangile qui nous dit le plan de Dieu par rapport à son Règne, l'autre sur la situation de la France au moment du Vœu National, qui nous parlent…

I. Regard sur l'évangile

Dans l'évangile, nous voyons que Jésus montre son désir d'être reconnu comme roi d'Israël, par exemple le jour des Rameaux et en même temps il se dérobe à la vue de ceux qui veulent le faire roi, par exemple après avoir multiplié les pains. Cela peut sembler contradictoire mais se comprend très bien quand on sait que le Règne que veut Jésus est un Règne d'Amour, le Règne de son Cœur. Ce Règne ne pourra jamais s'imposer par la force des armes ou les voies de la politique : il sera d'abord spirituel pour rejaillir ensuite naturellement sur la société civile, comme nous l'avons vu à travers le catholicisme social. Il sera le fruit de la conversion des cœurs et le remède aux maux de la société si les peuples se tournent librement vers lui. C'est pourquoi, quand ses disciples lui demandent si c'est enfin le moment de restaurer la royauté en Israël puisqu'il a accompli la Rédemption et que donc cette restauration pourrait donc maintenant se justifier : qu'elle ne serait pas seulement politique ou un messianisme temporel…, il leur fait comprendre que, pour que le Père puisse en décider, ils devront partir en mission pour être ses témoins parmi les nations. Ce n'est donc pas la politique qui va restaurer la nation, c'est la mission. Car ce n'est qu'à travers l'accueil libre de l'évangile du Royaume et dans le respect de la liberté des citoyens que la France pourra retrouver sa vocation au service de la royauté du Christ, alliant Droits de l'Homme et Droits de Dieu !

II. Regard sur la France au moment du Vœu National

Ce qui c'est passé en 1870 avec la construction de la Basilique nationale de Montmartre est instructif pour nous aujourd'hui, et surprenant !

En effet, c'est toute la Nation qui, à l'Assemblée Nationale, a voté pour la construction de cette grande basilique alors que nous sommes en République. L'État n'est plus officiellement catholique comme au temps de la Monarchie, même s'il est majoritairement catholique.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Par l'Esprit-Saint !… Surtout parce que beaucoup, dans l'Église mais aussi au Gouvernement à majorité catholique et à tendance monarchiste, ont vu la guerre, l'envahissement de la France par la Prusse en 70 et la prise des États Pontificaux par l'Italie – comme la conséquence d'un refus de Dieu. À travers ses grandes apparitions (La Rue du Bac, La Salette, Lourdes…) le Cœur de Marie nous avait exhortés à la conversion et malgré le fait que l'on construira les grandes basiliques mariales – Lourdes, Fourvière, Notre-Dame de la Garde, Pontmain… – on n'avait pas répondu suffisamment aux appels à l'Amour du Cœur de son Fils lancés à Paray-Le Monial…

C'est donc suite à la défaite militaire de la France face à la Prusse, qu'en décembre 1870, naît le projet de faire le vœu de bâtir une église à Paris, dédié au Sacré-Cœur de Jésus, en signe de pénitence, de confiance, d'espérance et de foi (Alexandre Legentil et Hubert Rohault de Fleury).

Voici ce que nous dit le texte du Vœu National rédigé en 1871 et placé dans la Basilique :

> En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore.
>
> En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ.
>
> Nous nous humilions devant Dieu, et réunissant dans notre amour l'Église et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés.
>
> Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France nous promettons de contribuer à l'érection, à Paris, d'un sanctuaire dédié au Sacré Cœur de Jésus.

Au-delà du style – celui du XIX[e] qui n'est pas vraiment le nôtre aujourd'hui – ce texte du Vœu National nous dit clairement le sens donné à cette érection d'une basilique en plein Paris : qu'on y exerce un « culte national » envers le Sacré-Cœur en esprit de conversion et de réparation. Le fait que l'Assemblée Nationale donne son assentiment à ce projet reconnu comme d' « utilité publique » constitue une certaine reconnaissance par l'État du bienfait que le culte rendu officiellement au Cœur de Jésus peut procurer à la Nation.

Certes, l'initiative de ce culte ne vient pas du Gouvernement républicain mais c'est néanmoins la reconnaissance que la Nation (pas l'État en tant que tel), elle, est catholique.

Il nous faut comprendre que la « France » ne désigne pas les catholiques de France comme séparés des autres citoyens. Elle désigne tout un peuple, marqué par une histoire et des événements qui ont constitué cette histoire et qui ne sont pas sans références à Dieu comme par exemple la geste de Jeanne d'Arc, dont nous célébrons cette année le centenaire de sa canonisation (en même temps que celui de la consécration solennelle de la Basilique du Sacré-Cœur !) et qui est représentée sur le dôme de la basilique comme un des saints les plus marquants de l'histoire de France. S'il y a des saints qui ont fait la France, cela veut dire que Dieu aussi a construit la France avec un peuple qu'il a appelé à participer à son œuvre.

La France est catholique par vocation, ce qui ne veut pas dire que ceux qui ne le sont pas, n'ont pas leur place dans notre pays et ne peuvent rien lui apporter de bon. Mais ils doivent accueillir l'âme chrétienne de la France qui transparaît à travers sa culture et ses traditions et d'une manière toute particulière, justement, à travers les symbolismes de l'architecture et de la Basilique de Montmartre, véritable miroir en concentré de l'histoire chrétienne et providentielle de la France.

Et ceux qui ont permis cette reconnaissance par l'État de cette identité de la France sont les témoins de son âme chrétienne à travers le développement du culte du Sacré-Cœur, tout au long du XIX[e].

Ce sont ceux qui ont su interpréter l'événement douloureux de la guerre et du combat contre l'Église comme les conséquences d'une résistance aux appels du Cœur de Jésus malgré les grands appels du Cœur douloureux et immaculé de Marie dans des apparitions. Ils voient même ces événements douloureux comme un « châtiment », ce qui peut nous sembler contradictoire avec l'idée d'un Dieu qui est « Amour ». Mais le Cœur de Jésus ne

cesse pas de nous aimer quand il nous laisse subir la conséquence de nos actes. Ce qu'on appelle « châtiment », en langage biblique, signifie « correction », afin qu'à travers l'épreuve – qui peut être très grande – nous tirions leçon de nos infidélités.

Conclusion

Montmartre, c'est le signe gravé dans la pierre d'une alliance encore possible entre la France et Dieu.

Si Montmartre n'a pas permis une conversion générale du peuple de France et a même déclenché de nouvelles adversités : la Commune de Paris, la spoliation des biens de l'Église, l'exil des congrégations religieuses avant la Loi de 1905 et la première Guerre mondiale, ce haut lieu de Paris avec l'Adoration perpétuelle demeure une source de grâces en vue du Règne du Cœur de Jésus. Ses portes nous font entrer dans l'Espérance que la Civilisation de l'Amour dont a parlé saint Jean-Paul II à Notre-Dame n'est pas une utopie. C'était juste avant d'aller se recueillir au Sacré-Cœur, en la nuit du 30 au 31 mai 1980 et avant de nous poser la question de la fidélité en vue d'un renouveau : « France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? Fille de l'Église, éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la Sagesse Éternelle ? »

Nul doute que le « Sacré-Cœur » au cœur de Paris, ne maintienne les bénédictions de Dieu sur la France. Il constitue une grande « promesse » : celle du Règne du Cœur de Jésus par le triomphe du Cœur immaculé de Marie. C'est en cette période que Jésus dira à la petite Mariam, fondatrice du Carmel de Bethléem : « La France est le centre de mon Cœur »…

La Basilique de Montmartre est une page de notre histoire nationale marquée dans la pierre pour nous rappeler notre alliance avec la Sagesse Éternelle et nous inviter à ne pas la rompre. Le Cœur de Jésus nous rappelle que cette alliance est un amour réciproque entre Dieu et la nation. Un appel à l'amour et une réponse à l'amour.

Nul doute que notre propre consécration aux Cœurs de Jésus et de Marie, unis dans l'Esprit-Saint, ne soit une réponse à cet amour et ne puisse contribuer à « rassembler » les Français pour obtenir plus encore que l'érection d'une basilique : la Nouvelle Pentecôte d'Amour sur notre Pays et par « attraction », sur le monde entier !

D'ailleurs, au sommet de ce XIX[e] siècle que l'on pourrait appeler le siècle des Cœurs de Jésus et de Marie, le pape Léon XIII posait deux actes significatifs : la consécration du genre humain au Sacré-Cœur et la consécration du monde au Saint-Esprit, grand protagoniste de la mission. Et cela donnera naissance à de nombreux mouvements de renouveau spirituel dans le monde chrétien…

Sainte Thérèse, la patronne secondaire de la France et la co-patronne des missions – qui a promis de passer son Ciel à faire du bien sur la terre – s'était consacrée au Sacré-Cœur de Jésus lors de son passage à Montmartre…

Prière

Cœur de Jésus et de Marie, rassemblez les Français dans l'Amour qui vous unit. Ainsi, à l'exemple des Apôtres rassemblé dans le Cénacle pour préparer la venue de l'Esprit-Saint, ils obtiendront à la France d'être renouvelée dans son alliance avec la Sagesse Éternelle et attireront les bénédictions du Ciel sur notre terre, pour le plus grand bien de l'homme, la plus grande gloire de Dieu et le salut du monde ! Amen

-IX-
Vers le III^e millénaire

XX^e siècle

La flamme de la résistance catholique au début du XX^e siècle

Frère Clément-Marie Domini

La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e ont été marqués en France par des combats difficiles. Depuis les débuts de la III^e République, l'anticléricalisme progressait. La formule de Peyrat, rendue célèbre par Gambetta en 1877, était devenue le mot d'ordre de la gauche radicale : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Peu à peu, des hommes opposés à l'Église arrivent au pouvoir, et vont faire voter des lois visant à restreindre l'influence de l'Église dans la société française. Gambetta avait déjà annoncé en 1871 : « Je désire de toute la puissance de mon âme non seulement qu'on sépare les Églises de l'État, mais qu'on sépare les écoles de l'Église. »[1] C'est exactement le programme qui va être suivi.

I. Le combat de l'école

En 1879 est nommé au ministère de l'instruction publique le célèbre Jules Ferry. Aussitôt en place, il travaille à évincer les congrégations de l'enseignement. Il est secondé par son fidèle conseiller, un certain Monsieur Buisson, fortement anticlérical et très hostile aux congrégations – son prénom était Ferdinand. Les opposants à l'Église ont bien compris l'enjeu de l'école, comme le reconnaît Jean Macé : « Qui tient les écoles de France tient la France. »[2] Les lois vont donc se succéder pour réduire la présence des religieux dans l'enseignement. Après diverses étapes, l'enseignement sera tout simplement interdit aux religieux (1904). De 1902 à 1904, ce sont environ 14 000 établissements d'enseignement qui seront fermés.

Les programmes scolaires eux-mêmes sont revus, et l'histoire réorientée. Ainsi le député Paul Bert, libre-penseur et proche de Jules Ferry, déclare-t-il sans complexe : « Avant 1789, il n'y avait en France ni grandeur, ni

[1] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 49.

[2] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 53.

prospérité, ni civilisation, ni justice. »[3] Au cours d'un débat à l'Assemblée, où les manuels scolaires sont accusés par l'opposition d'infuser une idéologie, Jules Ferry reconnaît ouvertement : « Nous avons promis la neutralité religieuse, nous n'avons pas promis la neutralité philosophique, pas plus que la neutralité politique. »[4]

II. Les lois sur les congrégations

En parallèle, et parce que beaucoup d'entre elles ont précisément pour mission l'enseignement, les congrégations religieuses vont être l'objet d'une véritable persécution.

Le 29 mars 1880, la Congrégation des Jésuites est dissoute, et les Congrégations non autorisées ont trois mois pour présenter une demande d'autorisation, sous peine d'être supprimées. La plupart des religieux refusent de faire cette « demande d'exister »… Dans les deux mois après l'expiration du délai imparti, 261 couvents sont fermés et 6000 religieux exilés. Mais le Gouvernement ne peut aller plus loin pour le moment, en raison de l'impopularité de ces mesures.

Environ vingt ans plus tard, le 1er juillet 1901 est votée la célèbre loi sur les associations, connue sous le nom de « loi 1901 ». On sait moins que cette loi, qui assure la liberté d'association, fait une exception pour les congrégations : contrairement à toute autre association qui se contente désormais de déposer une déclaration en préfecture, une congrégation, pour se former, devra obtenir une autorisation, donnée par une loi pour chacune, et le conseil des ministres aura le pouvoir de prononcer sa dissolution. Cette mesure n'est pas appliquée immédiatement. Mais l'année suivante (le 7 juin 1902), Émile Combes devient Président du Conseil. Cet ancien séminariste ayant porté la soutane avait finalement rejoint le Grand Orient de France, loge maçonnique qui n'hésite pas à demander, précisément en cette année 1902, le retrait du droit de vote pour les ecclésiastiques !

L'année suivante, le gouvernement Combes applique strictement les lois concernant les congrégations, et refuse la plupart des demandes d'autorisation présentées : plus de 400 congrégations sont interdites. Ainsi, par exemple, le 29 avril 1903, les moines de la Grande Chartreuse sont expulsés de leur monastère par la force, en présence d'une grande foule venue

[3] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 78.

[4] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 79.

pour les soutenir. Quelques jours plus tôt, le Père général des chartreux avait écrit à Émile Combes en lui signifiant son refus de quitter le monastère, en lui accordant son pardon, mais aussi pour lui rappeler qu'il devra un jour comparaître devant le tribunal de Dieu. Il concluait ainsi sa lettre : « À bientôt, Monsieur le Président du Conseil ! Je ne suis plus jeune, et vous avez un pied dans la tombe. Préparez-vous, la confrontation que je vous annonce vous réserve des émotions inattendues. »[5] Au total plus de 30 000 religieux sont exilés.

III. La séparation de l'Église et de l'État

Le 29 juillet 1904 le gouvernement met fin aux relations diplomatiques de la France avec le Saint-Siège, relations entretenues depuis Louis XI. Même sous la Révolution, l'ambassade n'avait jamais été complètement fermée.

Enfin, la gauche radicale demande la séparation de l'Église et de l'État. Les relations entre l'Église et l'État étaient alors régies en France par le Concordat, signé en 1801. Cet accord va être rompu unilatéralement, sans la moindre discussion avec l'autorité de l'Église. La fameuse loi de 1905 sera l'une des plus longues discussions parlementaires de la III[e] République. Le socialiste Maurice Allard dira clairement :

> Le christianisme est un outrage à la raison, un outrage à la nature. Pourquoi nous, républicains, et surtout, nous socialistes, voulons-nous déchristianiser ce pays ? Pourquoi combattons-nous les religions ? Nous combattons les religions parce qu'elles sont un obstacle permanent au progrès et à la civilisation.[6]

Sur ces entrefaites, le 18 octobre 1904 éclate à l'Assemblée Nationale « l'Affaire des fiches ». Un député révèle, preuves en mains, que les officiers de l'armée sont fichés par le gouvernement en fonction de leur pratique religieuse, avec la collaboration active du Grand Orient de France. Sur 27 000 officiers, plus de 20 000 sont ainsi fichés : « va à la messe », « Ne manque pas la confession »… Chacun d'eux est classé, en fonction de ce critère, pour sa carrière : « à promouvoir » ou « à barrer ». Devant l'énormité du scandale, le ministre de la guerre donne sa démission. Et l'ensemble du gouvernement d'Émile Combes tombe le 18 janvier suivant (1905). Un officier bien connu, Ferdinand Foch, sera freiné provisoirement dans sa carrière en raison de sa foi assumée. Mais en octobre 1908, Clemenceau, alors Président du Conseil,

[5] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 14.

[6] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 181-182.

qui a remarqué le génie de cet officier, le convoquera pour le nommer directeur de l'École de guerre. Foch ne veut pas renier sa foi, et répond au Président : « J'ai un frère Jésuite. » Clemenceau est anticlérical, mais il a une certaine droiture. Aussi lui répond-il avec élégance : « Je m'en fous ! »

La loi de séparation est portée par Aristide Briand, aidé notamment par Jean Jaurès, et sera promulguée le 9 décembre 1905. Quelle est la réaction des catholiques ? Le vicaire général de Paris, Mgr Odelin, s'exprimera ainsi : « La séparation, nous l'accepterions avec joie si elle ne prenait pas l'aspect d'une persécution nouvelle : car ce qu'on veut, c'est déchristianiser la France. »[7] Pie X confirmera cette vision : « Les fabricateurs de cette loi injuste ont voulu en faire une loi non de séparation mais d'oppression. »[8] Notons qu'il ne s'agit pas de la part des chrétiens d'une opposition de principe à la République. Le recteur de l'Institut Catholique de Paris, Mgr d'Hulst, distinguera en s'adressant à l'Assemblée Nationale : « Nous n'avons pas d'opposition à la forme républicaine, mais nous avons une opposition irréductible aux doctrines que vous appelez républicaines. »[9]

L'article 3 de la loi demande d'inventorier tout le mobilier des églises et les objets de culte. Une circulaire demandera même l'ouverture des tabernacles ! Ces inventaires vont être l'objet d'une forte résistance des laïcs catholiques qui sont souvent présents en foule pour défendre leurs églises. En tel endroit, les forces de l'ordre trouveront la porte de l'église murée. Là, des ruches pleines d'abeilles ont été déposées devant les portes. Ailleurs, les paroissiens ont complètement vidé l'église, et les officiers chargés de l'inventaire ne trouvent rien dedans. En Ariège, deux ours apprivoisés sont utilisés par les villageois pour protéger l'église… En certains lieux les forces de l'ordre attaquent les portes des églises à la hache ou avec des béliers. Le 6 mars 1906, dans le Nord, une altercation tourne au drame : un père de famille de 35 ans est tué. Ce drame entraîne le lendemain la chute du gouvernement de Maurice Rouvier. Clemenceau mettra fin aux violences avec pragmatisme en déclarant : « Nous trouvons que la question de savoir si l'on comptera ou ne comptera pas des chandeliers dans une église ne vaut pas une vie humaine. »

---

[7] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 162.

[8] Pie X, Encyclique *Gravissimo officii*, du 10 août 1906.

[9] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 92.

Nous pouvons admirer le courage des laïcs en cette époque difficile. Le cardinal Richard, archevêque de Paris, constate que ces manifestations ne sont pas politiques, mais que les laïcs défendent vraiment leur foi, violemment attaquée. Il souligne que, « sous peine de perdre la confiance des fidèles, il faut que les évêques en tiennent compte. »[10]

Peu à peu, l'approche de la guerre donnera au gouvernement des occupations plus urgentes. La nécessité d'une unité nationale face au péril fera passer un moment au second plan ce combat anticlérical. Beaucoup de religieux reviendront volontairement de l'étranger en 1914 pour défendre la France dans les tranchées. La France les avait chassés. Ils sont revenus pour la défendre. C'est une grande page d'héroïsme dont nous reparlerons demain[11].

Conclusion

La loi de 1905 « constitue l'aboutissement et l'achèvement d'un processus entamé vingt-cinq ans plus tôt. »[12] Le mot de la fin revient à Clemenceau qui, devant l'œuvre accomplie de la séparation de l'Église et de l'État, et les moyens pris pour y prévenir, constatera : « Il faut bien reconnaître que nous nous sommes conduits comme des goujats. »[13]

Quel bilan pour l'Église en cette période ? Des souffrances, oui. Des injustices, beaucoup. Mais l'Église a gagné quelque chose, malgré tout. Lamennais avait averti en 1830 : « Quiconque est payé dépend de qui le paie… »[14] Mgr d'Hulst lui-même constatait que le concordat, qui soumettait les évêques au pouvoir politique, avait engendré « un épiscopat de valets »[15]. Ainsi l'Église est-elle sortie plus grande de ce conflit, car plus libre. Or, disait saint Anselme : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Église. »[16]

En 2011, lors de son voyage en Allemagne, Benoît XVI avait donné cette leçon d'histoire :

---

[10] Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, pages 210-211.

[11] Voir p. 357.

[12] Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, pages 18-19.

[13] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 190.

[14] Cité par A. Boulenger, *Histoire générale de l'Église ; tome III, Les temps modernes ; volume IX, XIXe et XXe siècle, Première partie, de 1814 à 1870*, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 1947, page 82.

[15] Cité par Jean Sévilla, *Quand les catholiques étaient hors la loi*, Perron, 2005, page 161.

[16] Saint Anselme, *Epist*. IX, Lib. IV.

> Les sécularisations – qui furent l'expropriation de biens de l'Église ou la suppression de privilèges ou de choses semblables – signifièrent chaque fois une profonde libération de l'Église de formes de "mondanité" [...]. Les exemples historiques montrent que le témoignage missionnaire d'une Église « démondanisée » est plus clair. Libérée du fardeau et des privilèges matériels et politiques, l'Église peut se consacrer mieux et de manière vraiment chrétienne au monde entier.[17]

Ainsi donc, c'est par la fidélité à la foi que les catholiques ont défendu l'Église. Ils l'ont fait sans violence, bien qu'ils aient été victimes eux-mêmes de brutalités. Mais ils ont fermement manifesté pour leurs droits qui étaient bafoués, et ils sont demeurés fidèles à la foi de l'Église. Notons que durant toute cette difficile période se sont poursuivis les travaux de cette belle œuvre du Sacré-Cœur de Jésus : la basilique de Montmartre, qui domine Paris et sera consacrée en 1919.

La leçon de Lacordaire en 1844 s'applique bien à cette période, et nous encourage, dans les combats d'aujourd'hui, à la fidélité : « Vous avez ravi à l'Église ses biens et son honneur. Vous avez cru pouvoir la ruiner, mais vous n'avez fait que la purifier et la rajeunir.[18]

[17] BENOÎT XVI, « Discours aux catholiques engagés dans l'Église et la société », Fribourg, 25 septembre 2011.

[18] Cité par G. HUNERMANN, *L'histoire du Royaume de Dieu ; volume III : L'unité perdue ; de la Renaissance à la Révolution française*, Perron, 2005, page 163.

La fille aînée de l'Église dans les grands conflits du XX^e siècle

Sœur Philippine Domini

Après avoir vu hier la fille aînée de l'Église en proie à une forme de guerre intérieure, nous la retrouvons aujourd'hui face aux grands conflits mondiaux qui ont ensanglanté le XX^e siècle.

I. La grande Guerre et la réconciliation nationale

A. La guerre visible

À la veille de la déclaration de guerre du 3 août 1914, l'anticléricalisme demeure très virulent en France. Dans une certaine presse, on propage l'idée que la guerre est l'œuvre du clergé. Des journaux comme la dépêche de Toulouse se feront les échos d'une « rumeur infâme », qui accusait les curés de rester planqués, accusation odieuse puisque la France a été le seul pays à décréter la mobilisation des prêtres et des religieux indignement expulsés depuis 1904.

De fait, le premier grand assaut de cette guerre s'effectue vers les confessionnaux qui ne désemplissent pas.

Ceci dit, dans les deux camps on est dans l'illusion : la guerre sera courte. Elle faillit l'être en effet : en 3 semaines, les forces allemandes occupent le Nord de la France et foncent sur Paris, obligeant le gouvernement à se replier sur Bordeaux. La situation est désespérée et le Ciel va manifester sa sollicitude pour la France, à l'occasion de ce qui demeure dans les mémoires comme « le miracle de la Marne ». D'un point de vue militaire, on constate une étonnante mauvaise manœuvre de l'armée allemande et une certaine habileté dans la défense française, appuyée par les fameux taxis parisiens venus en renfort logistique. Mais en ce 1^er samedi du mois de septembre, c'est la Sainte Vierge qui a barré la route de Paris aux Allemands. 100 000 soldats l'ont vue, et plusieurs témoigneront malgré

la menace du peloton d'exécution : « elle nous tournait le dos et de la main droite, semblait nous repousser. »[1]

Tandis que la guerre s'installe dans les tranchées, on assiste à un extraordinaire réveil du sentiment religieux, en particulier par le développement de la dévotion au Sacré Cœur :

– À l'arrière, dès août 1914, « l'œuvre des Insignes du Sacré-Cœur »[2], approuvée par le pape Benoît XV, fait distribuer des milliers d'images, insignes, scapulaires, que les combattants mettent à leurs capotes, à leurs képis, sur les drapeaux de leurs unités.

– Au front, un acte solennel de consécration des soldats est préparé, en union avec leurs familles. On parvient à organiser des sortes de retraite avec nombreuses confessions et communions. Les officiers ne sont pas en reste : plusieurs brillent par leur piété.

– L'Église va apporter une très grande contribution, par ses clercs mobilisés, mais aussi par les prêtres non mobilisés, qui vont se comporter comme de véritables défenseurs de la cité, par les clercs brancardiers et infirmiers, par les religieuses, qui vont se dévouer sans compter auprès des blessés et des mourants, mais surtout par le témoignage héroïque des aumôniers. Les pères Louis Lenoir, Daniel Brottier, qui ne voulut jamais quitter le front même quand le régiment descendait au repos, Paul Doncœur, resteront à jamais dans les mémoires. Ce dernier, Jésuite, obtient de son supérieur la permission de rejoindre le front le jour de la mobilisation générale. Il multiplie les actions héroïques ramenant les hommes à la pratique par sa vertu et son courage.

B. La guerre invisible

Au point de vue politique, le gouvernement français s'engage auprès de l'Italie pour s'opposer aux démarches diplomatiques du Saint-Siège en vue de la paix, et met en échec les tentatives de cessez-le-feu proposées par le 'trop catholique' Empereur d'Autriche-Hongrie Charles de Habsbourg. Dans cette tourmente, le Ciel va se manifester, par l'entremise de Claire Ferchaud. En décembre 1916, Notre Seigneur lui demande de faire des démarches auprès du chef de l'État pour que l'image du Sacré Cœur soit

[1] « Le courrier de la Manche », dimanche 14 janvier 1917.

[2] 19 quai Tilsitt à Lyon.

peinte sur le drapeau tricolore, promettant d'obtenir à la France, par ce moyen, la victoire sur tous ses ennemis. Claire Ferchaud écrit deux lettres au Président Poincaré, qui la reçoit à l'Elysée le 21 mars 1917. Elle accrédite son message en rappelant au Président des évènements connus de lui seul. Poincaré est cordial, intéressé, mais il se retranche derrière les lois votées. Il promet cependant qu'il en parlera à l'Assemblée. En mai, Claire lui adresse un 3e courrier contenant les révélations de Jésus à propos de l'action de la franc-maçonnerie. La situation militaire est catastrophique. Claire Ferchaud s'adresse encore aux généraux français, leur transmettant le même message qu'à Poincaré. Mais les signes extérieurs de la religion ne sont pas tolérés. Par décisions ministérielles des 18 et 29 juillet, au nom de la liberté de conscience et de la neutralité religieuse de l'État, le gouvernement interdit la consécration des soldats au Sacré-Cœur et le port de toute représentation religieuse. La liberté de conscience ? Un officier saura en user. C'est Foch. En mars 1918, il est nommé généralissime des armées en vue de coordonner les opérations de toutes les opérations alliées. À la veille de la 2e bataille de la Marne qui devait décider du sort de toute la guerre, dans la petite église de Bombon, près de Melun, où est installé son quartier général, Foch consacre les armées au Sacré Cœur, en présence de quelques personnes. Sa foi convaincue arrachera à Clemenceau un aveu involontaire, le jour où, arrivé à l'improviste au Quartier-Général, le président du Conseil demanda à voir le général. On l'informa qu'il était à la messe mais allait être prévenu. Clémenceau répondit : « Ne le dérangez pas, cela lui a trop bien réussi. J'attendrai ! » Le témoignage de foi donné, tant au front qu'à l'arrière, scelle la réconciliation nationale.

De fait, le 11 novembre 1918, l'armistice est signée, en la fête du grand évangélisateur de la Gaule, saint Martin. Mais que sera cette victoire ? Claire Ferchaud, quelques années plus tard, écrira[3] : « Notre Seigneur, en demandant que son Cœur soit peint sur le drapeau, assurait la victoire sur tous les ennemis de la France, tant de l'intérieur que de l'extérieur ».

II. D'une guerre à l'autre

A. Le combat d'arrière-garde des laïcistes

En 1918, la chambre des députés est toujours celle de 1914, et le président du Conseil toujours Clemenceau. Au nom de la laïcité, il refuse d'as-

[3] Lettre du 26 octobre 1930 au recteur de la basilique de Montmartre.

sister au *Te Deum* célébré le 17 novembre en la cathédrale de Paris. Pour les législatives de 1919, le programme des Républicains se résume en une défense des « lois intangibles » sur lesquelles la III[e] République a fondé la laïcité de l'État. La tension progresse encore avec l'accession au pouvoir en 1924 du Cartel des gauches, et sa volonté de réveiller le combisme par des moyens divers, mais, quand E. Herriot projette d'expulser de nouveau les congrégations, il se heurte à une résistance catholique déterminée et disciplinée : des milliers de conférences sont organisées partout en France, visant à défendre les droits des citoyens chrétiens. L'aumônier héros des tranchées, Paul Doncœur, adresse une lettre ouverte mémorable à Herriot : « Vous ferez ce que vous voudrez, vous prendrez nos maisons… Mais partir comme nous l'avons fait en 1902 ? Jamais !… Nous le jurons sur la tombe de nos morts ! ». L'action catholique spécialisée connaît un essor considérable et insuffle un nouveau souffle dans toutes les composantes de la société.

B. Vers un nouveau conflit

Le 1[er] septembre 1939, les pays européens entrent dans une nouvelle tourmente. L'entrée en guerre provoque un regain de patriotisme chez les catholiques et le retour d'une tendance à l'union sacrée de 1914. Cependant, les conditions sont bien différentes : après quelques mois d'une « drôle de guerre », les Allemands lancent une offensive qui va provoquer la plus grande défaite militaire de l'histoire de France et l'effondrement de la III[e] République. Nous connaissons la suite des évènements : l'installation du gouvernement à Vichy, l'organisation d'une 'France libre' par le général de Gaulle et la résistance qui se met en place avec une constellation de mouvements isolés, représentant toutes les sensibilités politiques.

Rapidement, les autorités d'occupation entendent exercer une surveillance sur les mouvements chrétiens. En 1941, deux aumôniers des « Cœurs vaillants » sont emprisonnés ainsi que le fondateur de la JOC, tandis que des scellés sont posés au quartier général des scouts de France et de la JAC, qui poursuivront leurs activités de façon clandestine. De nombreux jeunes sont réquisitionnés pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne, comme le rennais Marcel Callo. Si on ajoute aux 3 200 séminaristes, les militants de l'Action Catholique partis pour le STO, cela fait 10 000 militants français en Allemagne, parfaitement gérés en groupes et fédérations répartis dans 400 villes allemandes. Malgré les risques, leur vitalité

spirituelle est impressionnante : on n'hésite pas à se confesser en pleine rue, à célébrer la messe dans des caves ou des escaliers. Il faut aussi ajouter des prêtres envoyés par leurs évêques avec le statut d'ouvriers. Pratiquement la moitié sera déportée.

Pendant ce temps, les congrégations sont officieusement autorisées à revenir sur le sol national, et le retour des 3 premiers chartreux le 21 juin 1940 marque les esprits, malgré la débâcle.

L'occupant, harcelé par la résistance, se heurte aussi à l'intrépidité de bien des prêtres et religieux, agissant au nom de l'amour de Dieu, tel le père carme Jacques de Jésus. Directeur d'un collège à Avon, il abritera plusieurs enfants juifs et sera déporté. Comment ne pas faire mention ici de Mère Yvonne-Aimée, la supérieure des sœurs augustines de Malestroit, grande mystique qui avait bien les pieds sur terre ! La clinique des Augustines est réquisitionnée par les Allemands, mais la religieuse s'impose à l'officier SS : « Nous tasserons les lits pour recevoir vos malades militaires, mais nous ne mettrons pas dehors nos malades civils. » Femme forte, Mère Yvonne-Aimée ne cèdera devant aucune peur : elle cachera un parachutiste américain, une jeune femme juive pendant plusieurs mois. À des résistants qu'on vient d'opérer de graves blessures, elle fait revêtir l'habit des augustines, les met en adoration à la tribune de la chapelle dans des transats, et lorsque la Gestapo veut entrer, l'énergique prieure s'impose avec autorité : les hommes sont interdits au couvent, personne ne franchira la porte ! Mère Yvonne-Aimée sera décorée de la légion d'honneur des mains mêmes du général de Gaulle.

Ce n'est pas sans raison que l'armistice sera signé le 8 mai 1945, en la fête de saint Michel et de sainte Jeanne d'Arc. Le Ciel, c'est évident, veille sur la France. Dès le 1er juin 1940, l'archevêque de Paris avait consacré le pays au Cœur de Jésus et au Cœur immaculé de Marie en la basilique de Montmartre, et les évêques de France chacun dans leur diocèse, avaient ratifié, le 23 mars 1944, la consécration du monde au Cœur immaculé de Marie réalisée par le pape Pie XII le 8 décembre 1942. Terminons donc par l'évocation de deux évènements qui, bien que différents, témoignent de la protection maternelle de la Vierge Marie sur notre pays.

Pendant la guerre, 4 reproductions de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Boulogne sillonnèrent le pays, soulevant un grand élan de ferveur et permettant de renouveler, dans de nombreuses paroisses, la consécra-

tion au Cœur immaculé. C'est ainsi qu'elle parvint, le 23 juillet 1943, à Saint-Pierre de Colombier. Notre Père n'y était pas encore (il accueillit lui-même la statue pèlerine dans sa paroisse Notre-Dame d'Annonay à la même période) mais c'est à l'occasion de ce passage que la ligue féminine de Saint-Pierre fit le vœu de faire ériger une statue de la Vierge dans le village s'il était protégé de la débâcle allemande. Notre-Dame des Neiges a donc un lien direct avec Notre-Dame de Boulogne, dont le culte remonte aux tout premiers siècles de l'évangélisation de la Gaule, clin d'œil extraordinaire en cette grande neuvaine qui rappelle les racines chrétiennes de la France !

Enfin, rappelons qu'au sortir de la 2e guerre mondiale, le parti communiste su profiter de son engagement dans la résistance pour faire oublier qu'il avait été interdit en 1939. Fort de l'appui soviétique, il formait en France une sorte d'État dans l'État. Profitant du flottement des institutions et de l'épuration, les communistes étaient en passe de prendre le pouvoir. La France était « fichue », selon le mot du père Finet à Marthe Robin le 8 décembre 1947 au matin. Mais la Vierge Marie intervint, en demandant à quatre fillettes de l'Île-Bouchard de prier pour la France. La crise se dénoua de manière inexpliquée !

Retenons de tout cela qu'à travers vents et marées, Dieu n'abandonnera jamais la France. Désirons, aujourd'hui, être des collaborateurs des Cœurs de Jésus et de Marie dans les tourmentes du XXIe siècle.

La splendeur de la vérité
les Français et la quête de la vérité au XX^e s.

Frère Henry-Marie Domini

Si le XIX^e siècle fut celui de l'athéisme théorique, le XX^e est sans conteste celui de son déferlement. Pourtant, dans les épaisses ténèbres du rejet de Dieu, la grâce divine est à l'œuvre dans notre pays. Au tournant du siècle, alors que la Belle-Époque scintille de tous les feux clignotants de la Fée électricité et que le ministre Viviani se targue, grandiloquent, d'avoir, « d'un geste magnifique, [...] éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus »[1], voici que la vraie Lumière fait irruption, souvent là où on ne l'attend pas, pour allumer de nouvelles constellations de personnalités catholiques dont la vie illumine d'autant plus qu'elles sont en contradiction avec le monde.

Dans la première moitié de ce siècle des illusions, un certain nombre d'entre elles se rattachent, de près ou de loin, au rayonnement tout à fait étonnant d'un couple de convertis. Il s'agit de Jacques et Raïssa Maritain.

Né le 18 novembre 1882, Jacques est le petit-fils de Jules Favre, ministre franc-maçon sous la III^e République ; il est élevé dans l'agnosticisme et l'aversion pour l'Église catholique. Il rencontre Raïssa Oumançoff, une immigrée russe d'origine juive, dans l'atmosphère rationaliste de la Sorbonne et l'épouse en 1904. Tous deux sont épris de vérité, au point d'être prêts à « mourir par un libre refus s'il était impossible de vivre selon la vérité »[2]. Plusieurs rencontres leur furent alors salutaires. D'abord Péguy, en 1901. Il les orienta vers le philosophe Bergson, qui leur fit comprendre qu'il est possible de trouver la vérité.

Péguy s'était éloigné du Dieu de son enfance, pour s'engager dans un Parti socialiste utopique et anticlérical. Il se rapprocha du catholicisme à

[1] Discours du 8 novembre 1906.

[2] « Au seul énoncé du mot vérité, écrit Raïssa, mon cœur tressaillait d'enthousiasme. La beauté de ce mot brillait à mes yeux comme un soleil spirituel opposé à toutes les ténèbres – celles de l'ignorance, celles de l'erreur, celles du mensonge, celles même de l'iniquité qui est une erreur de mesure et un mensonge. Connaître la vérité. Pléonasme. »

partir de 1908, attentif à tenir ensemble son baptême et sa culture. On peut dire que cet orléanais fut sauvé par trois amours qui n'en font qu'un : celui de Jehanne d'Arc, celui de la France, charnelle et spirituelle, de son âme et des idéaux qui l'ont bâtie : « J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. »[3] Son troisième amour fut Notre-Dame, qu'il priait sans relâche. Suite à une maladie de son fils Pierre en 1912, il retourna aux racines françaises de la chrétienté, inaugurant le pèlerinage de Chartres pour aller s'adresser « à celle qui est infiniment reine. Parce qu'elle est la plus humble des créatures. »[4] Il resta cependant aux frontières de l'Église et donna sa vie le 5 septembre 1914 pour la France qu'il avait chantée, fruit millénaire de la correspondance entre un peuple, une terre irriguée par des siècles de christianisme, et l'Espérance.

Puis ce fut Léon Bloy, que les Maritain découvrirent par son livre *La Femme pauvre*, dont on connaît la célèbre finale : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints… »

Bloy lui-même était revenu du socialisme révolutionnaire et anticlérical pour devenir, selon les mots de Jacques, « un chevalier errant du christianisme ». Son caractère épouvantable, assoiffé d'absolu, débordant de foi impétueuse, d'amour de l'Eucharistie et de piété mariale, son intransigeance et sa plume acérée, urticantes pour les tièdes, touchèrent nombre d'ennemis de la religion et les ramenèrent à l'Église de Dieu. Comment ? Par la simple affirmation de la vérité qui le faisait vivre. Il était un prophète criant sur les toits les exigences divines, une espèce de clochard mystique dénonçant le catholicisme moyen, « la religion de ceux qui croient qu'ils croient en Dieu et vivent comme si Dieu n'existait pas ». C'est donc « ce sauvage », qui pleurait en récitant son chapelet, qui fut le parrain de baptême des Maritain, le 11 juin 1906, à Montmartre.

Ceux-ci rencontrèrent ensuite saint Thomas d'Aquin. Jacques participa au renouveau du thomisme en promouvant une philosophie chrétienne et un humanisme intégral. Jean-Paul II a dit à son sujet : « Sa pensée s'accorde exemplairement au grand projet du Magistère de l'Église pour l'époque contemporaine : tout revivifier et renouveler dans le Christ, en mettant en contact la foi avec la culture, la culture avec la foi. »

---

[3] PÉGUY, *L'Argent.*

[4] PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Ed. Gallimard, p. 82.

Si Jacques et Raïssa vécurent en frère et sœur et n'eurent pas d'enfants, leur fécondité spirituelle fut immense. Ils voulaient insuffler l'esprit chrétien dans les milieux intellectuel et artistique. Ils contribuèrent ainsi à de nombreuses conversions, comme celle d'Éric Satie ou de Psichari, avec qui Jacques s'était lié d'amitié au lycée. Il portait le prénom de son très rationaliste grand-père, Ernest Renan, auteur d'une tristement célèbre *Vie de Jésus*. Il rompit pourtant avec l'héritage familial en s'engageant par idéal dans l'armée coloniale. C'est en Mauritanie qu'il se rapprocha de Dieu autour de 1912. C'est d'abord en tant que Français qu'il défendit Jésus face aux musulmans, convaincu que le catholicisme avait fait la grandeur de son pays. Puis c'est la puissante beauté silencieuse des immensités sahariennes qui lui fit éprouver la présence de Dieu. Dans *Le voyage du centurion*, il raconte l'évolution spirituelle qui le mena, éclairé par la lecture de Pascal, par le Père Clérissac et par Jacques, du laïcisme positivo-scientiste à la pure foi catholique et à l'amour du dogme. « Le fils, écrit-il, a pris le parti de ses pères contre son père. » Le grand-père, l'apostat, lui, se retourne dans sa tombe. Maritain écrit cependant : « Le petit-fils de Renan ne venait pas s'opposer comme un partisan à son grand-père, il venait en catholique, [le] ramener [...] au portail royal qui est la plaie du côté de Jésus. » Confirmé le 8 février 1913, Psichari aspire désormais au sacrifice total : « Notre mission sur la terre, écrit-il, est de racheter la France par le sang. Mon seul désir est de mourir pour le nom adoré de Notre-Seigneur, s'il veut bien de nous pour ses martyrs. » Malgré les obligations de son métier, il assiste à la messe et récite chaque jour le bréviaire, visite le Saint-Sacrement, secoure les pauvres... Sa vie intérieure rayonne au point que ses soldats cessent de blasphémer pour former des rosaires vivants. Son désir de vie religieuse est contrarié par la guerre, et c'est en tertiaire dominicain qu'il tombe au champ d'honneur, le 22 août 1914, âgé de 34 ans, le chapelet à la main, la croix de baptême au cou, le scapulaire sur les épaules.

Dans les années 1920, le salon des Maritain à Meudon devint un lieu de rencontre et de dialogue, un havre de vie spirituelle pour tous les chercheurs de vérité. On y rencontrait, pêle-mêle, Berdiaev, Cocteau, Chagall, Ghika, Green, Gilson, Mounier, Marcel, Journet, Garrigou-Lagrange, Max Jacob, le Père Lamy ou Bernanos.

Bernanos, dont la plume fut de tous les combats de son temps, contre le communisme, contre le franquisme, contre le monde moderne, cette « conspiration contre toute espèce de vie intérieure », contre les chrétiens

silencieux face au mensonge universel. Il tenait cependant à rester libre : « Ni démocrate ni républicain, homme de gauche non plus qu'homme de droite [...] Je suis chrétien. » Par ses œuvres, tout imprégnées de surnaturel, Bernanos se voulait le prophète de la joie, non celle du monde, mais celle des Béatitudes, qui naît du paradoxe vécu de la Croix du Christ, au cœur de la souffrance et du silence de Dieu. Parce que le chrétien est un autre Christ, la vie chrétienne est nécessairement un combat. Contre soi. Contre le monde, qui viole la conscience de la jeunesse et piétine l'esprit d'enfance. Contre Satan, dont la haine diffuse et insaisissable s'est réservé les saints. Les saints, chez Bernanos, ce sont des petits : ils sont pauvres, purs, enfants. On connaît ainsi trop bien l'abbé d'Ambricourt ou l'abbé Donissan, aux prises avec la tentation du désespoir, qui assistent, impuissants, au déferlement du péché qui empoisonne l'atmosphère des enfants, qui prodiguent une paix qu'eux-mêmes ne trouvent pas, qui souffrent pour les âmes, qui connaissent la nuit spirituelle et meurent dans l'échec apparent. Comme Jésus. Et qui ainsi sauvent le monde. Car c'est dans la foi que se puise l'espérance ; c'est dans l'acceptation de notre faiblesse que Dieu est glorifié ; c'est dans l'abandon à sa Volonté que la mort et Satan sont vaincus.

Mais revenons à Meudon, où Jacques ouvre les visiteurs au Christ par sa parole, et Raïssa, par sa présence mystique. Raïssa, l'âme de ce cercle des catholiques retrouvés. Laissons parler le cœur de Jacques :

> Avant tout il y avait Raïssa, dont le regard et le sourire illuminaient notre humble salon [...]. Elle était la flamme ardente de ces réunions, [...]. Il est bien évident que sans elle, il n'y aurait pas eu [...] de Meudon (pas plus qu'il n'y aurait eu de Jacques Maritain).
>
> S'il y a quelque chose de bon dans mon travail philosophique et dans mes livres, la source profonde et la lumière doivent en être cherchées dans son oraison et dans l'oblation qu'elle à faite d'elle-même à Dieu.

En 1945, Jacques Maritain fut ambassadeur de France au Vatican, où il se lia d'amitié avec le futur pape Paul VI. Après la mort de Raïssa en 1960, il publia son *Journal*, témoignage éminent de sa vie de contemplative au cœur du monde. Puis il se retira auprès des Petits frères de Jésus, ne sortant de son silence que pour s'élever contre l'apostasie doctrinale et l'« agenouillement général et délirant devant le monde » qui suivit le Concile, et pour donner un exemple éminent de ce que peut être la mission d'éducatrice des peuples de la Fille aînée de l'Église : afin de sauver l'essentiel, à savoir l'intégrité de la Foi, celle des humbles et des petits, qui « se

demande[nt] si on [leur] a changé [leur] religion »[5] et ne savent plus que croire, il fit demander au pape de réaffirmer solennellement la doctrine catholique. Paul VI lui demanda un brouillon, qui constitua en fait l'essentiel du Credo du Peuple de Dieu qu'il proclama le 30 juin 1968.

Jacques se fit religieux à l'âge de 88 ans et mourut dans une grande humilité le 28 avril 1973.

L'esprit chrétien fut aussi incarné au XX^{e} siècle dans les milieux éducatif, militaire, politique et scientifique. Quelques exemples vont nous le montrer.

Madeleine Daniélou est née en 1880. En 1903, elle arrive première à l'agrégation de lettres. Sa carrière semble tracée. Cependant, sa vocation naît en 1898, quand elle reçoit d'une lycéenne cette confidence tragique : « Madeleine, on m'a fait lire France et Renan, je ne crois plus, j'ai ôté la statue de la Sainte Vierge qui était dans ma chambre. » « Cette parole, raconte-t-elle, me perça le cœur. Je me dis : il faudrait pourtant qu'il y ait une maison où des jeunes filles catholiques puissent faire leurs études supérieures sans que de telles choses arrivent. » En effet, à cette époque, l'enseignement secondaire féminin est rare, exclusivement public, et ne prépare pas au bac. « Ce désir d'aider beaucoup de jeunes filles à défendre et accroître leur foi est le seul sentiment qui m'ait poussée à fonder une École Normale Catholique [...]. »

Cette école d'enseignantes-éducatrices ouvre en 1907. Dans le même but d'éducation, elle fonde une communauté religieuse. Cependant, elle-même épouse Charles Daniélou ; l'aîné de leurs six enfants sera le cardinal théologien Jean Daniélou. Elle fonde ensuite plusieurs écoles, et des collèges privés pour les jeunes filles. Sainte Marie de Neuilly est ainsi en 1913 le premier lycée de France où elles peuvent passer un baccalauréat classique. Le but de Madeleine est de « fonder des collèges où les valeurs chrétiennes et les valeurs intellectuelles fussent unies ». Elle publie en outre de nombreux ouvrages sur l'éducation, dont elle se fait une haute idée : « Discerner la ligne de l'élan créateur dans un être et la suivre... Discerner aussi la conduite de Dieu sur lui et la seconder, telle est, disait-elle, la mission de l'éducateur. » Madeleine meurt le 13 octobre 1956. L'engagement de toute sa vie reposait sur cette conviction : « La culture rend plus capable de Dieu. »

[5] *Le paysan de la Garonne*, 1966.

Dans le monde militaire, le capitaine Gérard de Cathelineau concevait ainsi son état : « Le métier de militaire suppose une vocation, un désir de perfectionnement, voire de vie rude et ascétique. Il s'allie très bien avec l'idéal religieux : idée de sacrifice éventuel, même sacrifice de ses préférences. » « La patrie ne peut être profondément régénérée que par la formation d'une élite ardente, entièrement donnée au Christ-Roi. » Sa mort en Algérie, en 1957, en protégeant un compagnon d'armes, ne fut donc que l'accomplissement, le couronnement d'une vie donnée, pour celui qui à dix-sept ans écrivait :

> Demain, bientôt… la mort. Je gagnerai les cieux, je l'espère. […] Irai-je seul ? Ah non ! Jésus, je ne veux pas pénétrer seul chez Vous. Je veux Vous amener tout le monde […] Instruisant par mon exemple et payant de mon sang/Ce peu, ce rien que j'aurai fait pour Vous, En regard de ce que Vous avez fait pour moi…

Passons à la politique qui, si elle n'est pas une voie de salut, peut être un chemin de sainteté. À 24 ans, Robert Schuman songea un temps au sacerdoce mais c'est finalement en tant que laïc qu'il fut apôtre, menant dans le monde une vie simple et austère. C'est par devoir, afin de défendre le régime concordataire de la Moselle contre la République anticléricale qu'il s'engagea en politique en 1919, pour y faire vivre la charité, la défense des petits et la doctrine sociale de l'Église. C'est là aussi que, après la seconde Guerre mondiale, il œuvra de tout son pouvoir à la réconciliation.

Edmond Michelet, quant à lui, s'engagea dans le catholicisme social dans les années 1930. En 1940, c'est la débâcle. Plus tard, Michelet commentera : « Mon Dieu, que la France paraissait fatiguée […], tant au spirituel qu'au temporel, en ces jours de juin 1940 ! » Dès le 17 juin, ce père de sept enfants ne voit pas d'autre issue que de résister. C'est pour lui une décision avant tout religieuse, car le nazisme, « messager d'un nouveau paganisme », est radicalement contraire à la foi chrétienne. Il organise l'accueil et la sécurité de réfugiés, de Juifs et d'orphelins. Arrêté le 25 février 1943, il pardonne à ceux qui l'ont dénoncé. Déporté à Dachau, il met en place un véritable « réseau eucharistique », au péril de sa vie, pour ceux qui désirent recevoir Jésus.

Après la guerre, son souci premier fut la réconciliation. « Il est bon, disait-il, que l'on sache qu'il est d'anciens déportés qui inclinent à la clémence, à la générosité au nom des traditions humaines et des traditions chrétiennes. » Il fut député et ministre du général de Gaulle. On le surnom-

mait le « ministre qui prie ». Lui-même raconte qu'un jour, en pleine bataille politique contre le parti de Schuman, il s'était retrouvé avec lui dans la même file de confession.

Sa fidélité à la foi dans les pires épreuves et son apostolat de laïc s'enracinaient dans l'Eucharistie, dans l'intercession de la Vierge Marie et dans le bel amour qui l'unissait à son épouse Marie. Pendant vingt-cinq ans d'engagement politique, jamais il ne séparait sa foi de son action car, disait-il, « la France a à pourvoir à deux tâches et à deux fidélités : sa vocation de chrétienté et sa vocation de liberté ». Il meurt le 9 octobre 1970.

Enfin, dans le domaine scientifique. Nous sommes en 1969. À quarante-trois ans, le Pr Jérôme Lejeune est au sommet de sa gloire. Il va ajouter à un palmarès éblouissant la plus haute distinction mondiale de génétique, le *William Allen Memorial Award*. Il ne lui manque plus que le Prix Nobel. C'est la découverte de l'origine chromosomique des maladies génétiques qui lui vaut un tel honneur. Pourtant, quelques jours plus tard, il écrit à sa femme : « J'ai perdu le Prix Nobel de médecine. » Il est ostracisé, sa carrière brisée, ses crédits coupés… Que s'est-il passé ? Deux ans plus tôt, ce fervent chrétien avait fait, pour ainsi dire, une rencontre intime avec Dieu. C'était dans une petite chapelle, au bord du lac de Tibériade. Rien d'extraordinaire, un simple tête-à-tête entre le savant et la Sagesse, entre un fils et son Père très aimé. Il reçut là la force de mettre ses pas dans ceux de son Seigneur, quoi qu'il en coûtât. En arrivant aux États-Unis, il apprend horrifié que ses recherches, loin de servir à soigner les malades, ses malades, les milliers de petits trisomiques auxquels il a voué sa vie, vont servir à les dépister pour les avorter, première étape vers la légalisation de l'avortement pour tous. Sa conscience de médecin s'insurge : faute de soigner la maladie, on veut supprimer le malade. Il sait que s'il parle, c'est fini. Mais il sait qu'il doit parler : « Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Tous les généticiens présents à San Francisco sont convaincus du bien-fondé de ce racisme chromosomique. Il leur parlera donc en scientifique et en chrétien, parce qu'être du côté de la vie et du malade, c'est être du côté de la vérité, et parce qu'il ne peut y avoir de contradiction entre la foi et la science, entre le vrai et le vérifié. Face au mensonge institutionnalisé, Lejeune a choisi son camp : il sera signe de contradiction, parce que « la qualité d'une civilisation se mesure au respect qu'elle porte aux plus faibles de ses membres » et, parmi les plus faibles, ceux qui ne peuvent même pas encore crier leur détresse… La défense in-

conditionnelle de la vie sera son apostolat. « Parce que dès sa conception il est membre de notre espèce, tout être humain a droit à la vie, et s'il est malade, il a droit à notre dévouement. » Il sort dans un silence de mort. Il sait pourquoi et pour qui il s'est sacrifié. Après ce premier pas, il fera tout pour s'opposer au massacre moderne des saints innocents :

> Tuer les enfants parce qu'ils ne sont pas beaux, écrit-il, voilà l'application que les grandes consciences de gauche trouvent à la cytogénétique. [...] Protéger les déshérités, quelle idée réactionnaire, rétrograde, intégriste, inhumaine !

Lejeune fut le premier Président de l'Académie pontificale pour la Vie, peu de temps avant de rendre son âme à Dieu, le jour de Pâques 1994. Jean-Paul II tint à aller se recueillir sur la tombe de son grand ami lors de son voyage en France en 1997.

Jérôme Lejeune a rappelé qu'on peut encore être scientifique et défendre des valeurs morales ou, pire, être catholique.

Conclusion :

Des laïcs catholiques ont ainsi tissé, chacun à sa place, portés par la grâce, la trame qui, par-delà quelques taches, relie notre siècle au berceau de la France. Ils forment comme l'envers silencieux de l'Histoire officielle. La foi fut le ciment de leur existence, le cœur de leur engagement, le feu qui les animait, la source de leur liberté intérieure face au monde. Si tous ne furent pas des saints, ils peuvent être encore pour nous des balises dans le brouillard de l'anesthésie des consciences.

> Ces personnes, disait Jean-Paul II, ainsi que de nombreux autres catholiques, ont eu une influence décisive sur la vie sociale dans votre pays [...] ; tous fondaient leur démarche intellectuelle et leur action sur les principes évangéliques. [...] Il [nous] appartient aujourd'hui [...] de marcher sur la voie de [nos] devanciers,

parce qu'« il faut que France, il faut que chrétienté continue. »

Une nouvelle génération se lève !

Frère Jean Domini

La seconde moitié du XX^e^ siècle fut marquée en France par un vent de folie. Au cœur même de la guerre froide, la contestation de toutes les valeurs se répandit dans les mentalités pour aboutir aux événements bien connus de « mai 68 ». Ainsi, notre pays, et plus largement l'Occident, s'enfonça de plus en plus dans un rejet systématique de Dieu. Ce rejet eut deux conséquences principales : un engouement dans le matérialisme et la recherche du plaisir, et l'aspiration à prendre définitivement la place de Dieu, en se réclamant explicitement du mythe de Prométhée.

C'est pourquoi, un des grands résistants au communisme, Alexandre Soljenitsyne, lance un appel en 1978 depuis l'université de Harvard aux États-Unis. Ce discours analyse avec pertinence la situation de l'Occident. Expulsé de l'URSS quatre années auparavant, le 8 juin 1978, Soljenitsyne constate :

> Si l'on me demandait si… je pourrais proposer l'Ouest, en son état actuel, comme modèle pour mon pays, il me faudrait en toute honnêteté répondre par la négative… On ne peut nier que les personnalités s'affaiblissent à l'Ouest, tandis qu'à l'Est elles ne cessent de devenir plus fermes et plus fortes… Après avoir souffert pendant des décennies de violence et d'oppression, l'âme humaine aspire à des choses plus élevées, plus brûlantes, plus pures que celles offertes aujourd'hui par les habitudes d'une société massifiée, forgées par l'invasion révoltante de publicités commerciales, par l'abrutissement télévisuel, et par une musique intolérable.

Fort de ce constat, le dissident nous lance cet appel :

> Il est impératif que nous revoyions à la hausse l'échelle de nos valeurs humaines… Cela va requérir de nous un embrasement spirituel. Il nous faudra nous hisser à une nouvelle hauteur de vue, à une nouvelle conception de la vie… Notre ascension nous mène à une nouvelle étape anthropologique. Nous n'avons pas d'autre choix que de monter : toujours plus haut.

D'une certaine manière, ce syndrome décrit par l'écrivain russe, se retrouve au sein même de l'Église. Jean-Paul II, dans une lettre du 7 avril 1988

au Cardinal Ratzinger, alors préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi, montre les deux dérives que connaît l'Église dans les années qui suivent le Concile Vatican II. En effet, d'un côté, dit-il, une tendance qui

> se caractérise par le désir de changements qui ne sont pas toujours en harmonie avec l'enseignement et avec l'esprit de Vatican II, même s'ils cherchent à se référer au Concile. Ces changements voudraient exprimer un progrès, c'est pourquoi on désigne cette tendance par le nom de « progressisme ». Le progrès, dans ce cas, est une orientation vers l'avenir qui rompt avec le passé, sans tenir compte de la fonction de la Tradition qui est fondamentale pour la mission de l'Église, afin que celle-ci puisse continuer à vivre dans la Vérité qui lui a été transmise par le Christ Seigneur et les apôtres, et qui a été gardée avec diligence par le Magistère.

Et le pape poursuit : « La tendance opposée, que l'on définit habituellement comme "conservatisme"ou "intégrisme", s'arrête au passé lui-même, sans tenir compte de la juste orientation vers l'avenir qui s'est précisément manifestée dans l'œuvre de Vatican II. »

La tendance progressiste répandit au sein de l'Église la recherche de se conformer au monde. Pour cela, la doctrine catholique et l'historicité des évangiles sont remis en cause, la morale est montrée du doigt, considérée comme en inéquation avec les hommes d'aujourd'hui. Ainsi, des membres de l'Église se conforment au monde et trahissent le Seigneur, sous prétexte que Jésus ne parlerait plus de la même manière aujourd'hui. Les hommes de « mai 68 » ne peuvent que s'en réjouir !

Face à cette profonde crise ecclésiale et sociale, à vues humaines nous étions engagés dans une voie sans retour. Et cependant, la France a vu une nouvelle génération se lever ; une génération de jeunes déterminés à revoir à la hausse l'échelle de nos valeurs humaines. Cette génération porte un nom : la génération Jean-Paul II ! Du nom de ce pape qui, le jour de son intronisation comme successeur de saint Pierre, lança au monde son :

> N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! À sa puissance salvatrice ouvrez les frontières des États, les systèmes économiques et politiques, les immenses domaines de la culture, de la civilisation, du développement. N'ayez pas peur ! Le Christ sait « ce qu'il y a dans l'homme » ! Et lui seul le sait !

Jean-Paul II eut une importance capitale pour affermir la foi de bien des Français. Pour permettre à la France de retrouver Jésus-Christ, il visita la France métropolitaine par sept fois. Son premier voyage en 1980 fut le dé-

but de sa patiente éducation. Le premier juin, lors de sa première veillée avec les jeunes français, il leur dit : « Si vous me demandez : "Que devons-nous faire dans l'Église, surtout nous, les jeunes ?", je vous répondrai : apprendre à connaître le Christ. Constamment. Apprendre le Christ. » C'est précisément lors de ce premier voyage que Jean-Paul II nous rappela les promesses de notre Baptême avec sa célèbre question que nous n'avons cessé d'entendre en cette neuvaine : « France, Fille aînée de l'Église, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? Il ajouta : « Pardonnez-moi cette question. Je l'ai posée comme le fait le ministre au moment du baptême. Je l'ai posée par sollicitude pour l'Église dont je suis le premier prêtre et le premier serviteur, et par amour pour l'homme dont la grandeur définitive est en Dieu, Père Fils et Saint-Esprit. » Ainsi, le saint pape polonais nous invitait à retrouver dans notre histoire les racines chrétiennes qui ont façonné notre pays, car c'est dans cette histoire que nous pouvons retrouver la vigueur spirituelle pour faire refleurir la foi. Dans cette optique, Jean-Paul II, lors de son troisième voyage en France en 1986, sur le lieu même des premiers martyrs de Lyon nous posait une nouvelle question :

> Chrétiens de Lyon, de Vienne, de France, que faites-vous de l'héritage de vos glorieux martyrs ? Certes, aujourd'hui, vous n'êtes pas livrés aux bêtes, on ne cherche pas à vous mettre à mort à cause du Christ. Mais ne faut-il pas reconnaître qu'une autre forme d'épreuve atteint subrepticement les chrétiens ? Des courants de pensée, des styles de vie et parfois même des lois opposées au vrai sens de l'homme et de Dieu, minent la foi chrétienne dans la vie des personnes, des familles et de la société. Les chrétiens ne sont pas maltraités, ils jouissent même de toutes les libertés, mais le risque n'est-il pas réel de voir leur foi comme emprisonnée par un environnement qui tend à la reléguer dans le domaine de la seule vie privée de l'individu ? Une indifférence massive chez beaucoup à l'égard de l'évangile et du comportement moral qu'il exige, n'est elle pas une manière de sacrifier aujourd'hui petit à petit à ces idoles que sont l'égoïsme, le luxe, la jouissance et le plaisir recherchés à tout prix et sans limite ? Cette forme de pression ou de séduction pourrait tuer l'âme sans attaquer le corps. L'esprit du mal qui s'opposait à nos martyrs est toujours à l'œuvre. Avec d'autres moyens, il continue de chercher à détourner de la foi. Chrétiens de Lyon et de France, ne vous y laissez pas prendre.

Enfin, dans son dernier voyage sur notre terre, qui de fait fut son dernier voyage hors d'Italie, depuis Lourdes, le jour de l'Assomption, notre Saint-Père nous disait, comme son testament :

> De cette grotte, je vous lance un appel spécial à vous, les femmes. En apparaissant dans la grotte, Marie a confié son message à une fille, comme pour souligner la mission particulière qui revient à la femme, à notre époque tentée par le matérialisme et par la sécularisation : être dans la société actuelle témoin des valeurs essentielles qui ne peuvent se percevoir qu'avec les yeux du cœur. À vous, les femmes, il revient d'être sentinelles de l'Invisible !

Benoît XVI voulut accompagner cette « génération Jean-Paul II » qui s'était formée en France et ainsi prolonger le message de son prédécesseur. Ainsi lors de son voyage en France en 2008 il nous appela également à rechercher le Christ, à ne pas sacrifier aux idoles de notre temps, à être fidèle à nos racines chrétiennes. C'est le message de son discours aux Bernardins :

> Pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu. Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne. *Quaerere Deum* – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable.

Tous ces enseignements ont permis de former une génération de jeunes français chrétiens résolus à remettre les valeurs non négociables au cœur de la société, d'y remettre la foi. C'est un nouveau souffle du Saint-Esprit qui est passé sur notre terre à travers ces voyages des Papes sur notre sol. Alors, petit à petit, nous avons vu des familles, des jeunes, refuser de suivre la culture de la mort qui anesthésie les consciences. En premier lieu ce mouvement se réalisa dans une certaine discrétion, au cœur des familles, de certains mouvements catholiques. Comme le disait Chantal Delsol en 2017, l'urgence pour ces nouveaux dissidents était de ne pas digérer cette anti-culture : « Pour un courant de pensée, dit-elle, être écrasé, être ridiculisé, être soumis, tout cela n'a aucune importance : ce qui compte est de ne pas être digéré. Et quel est pour cela le secret ? Poursuivre la transmission sans le dire. » Cette minorité déterminée avait été tout de même perçue par Soljenitsyne qui s'en ouvrit à Philippe de Villiers :

> Ici, il reste encore des racines vivantes. Elles sont en train de donner des pousses… Toutes vos élites ont perdu le sens des valeurs supérieures. Elles ont oublié que le premier droit de l'homme, c'est le droit de ne pas encombrer son âme avec des futilités… [Mais] le gouffre s'ouvrira à la lumière, des petites lucioles dans la nuit vacilleront de loin… il y aura des hommes qui se lèveront… ils briseront la spirale du déclin du courage… Aujourd'hui les dissidents sont à l'Est, ils vont passer à l'Ouest.

Les familles et les jeunes qui se sont levés contre l'avortement, le mariage pour tous, la PMA et la GPA, qui se sont levés encore pour rappeler la nécessité de recourir aux sacrements même en temps de confinement, sont les nouvelles pousses qui arrivent au grand jour. Chantal Delsol constate : « Il y a quarante ans, les premiers aux concours étaient les trotskistes. Aujourd'hui, les premiers aux concours sont les Veilleurs. » A Vézelay en 2016, le cardinal Sarah engageait les Routiers scouts d'Europe à suivre la voie de leurs aînés :

> Au plus fort de la tempête… vos prédécesseurs ont tenu bon dans l'épreuve… Bien chers Routiers Scouts d'Europe, vous êtes les héritiers de cette fidélité humble et ferme de vos prédécesseurs. Ne vous laissez pas entraîner par une Europe ivre de ses multiples idéologies qui ont fait beaucoup de mal à toute l'humanité.

Que cela nous engage à tenir ferme dans la foi. Notre France est chrétienne, et la foi chrétienne a façonné sa culture et ses valeurs. Aujourd'hui, nous pouvons parfois nous sentir découragés, mais soyons ces petites lucioles, ces lucioles qui brillent en l'honneur de Notre Dame, Reine de France. Si les signes de son triomphe sont actuellement faibles, nous voyons que la Vierge Marie rassemble ses enfants et prépare son œuvre. Oui, nous en avons la certitude, finalement son Cœur immaculé triomphera !

À la fin du XX^e^ siècle, la France a vu se lever une nouvelle génération de catholique déterminé

Alors que l'évènement connu sous le nom de « mai 68 » fit aboutir en France et dans l'Église un véritable vent de folie, nous allons voir que les voyages des Papes sur notre terre ont permis de former des authentiques dissidents aux cultures de la mort. Ces dissidents aiment s'appeler « la génération Jean-Paul II ».

Un siècle de spirituels et de saints

Sœur Teodora Domini

Nous nous retrouvons pour conclure notre neuvaine de semaines et notre présentation du catholicisme en France au XX^e^ siècle. Aujourd'hui, nous allons dessiner, dans les grandes lignes seulement, car il y aurait beaucoup de coups de crayons à donner, le visage de notre pays au siècle dernier à travers les traits des spirituels et des saints qui ont laissé leur empreinte dans l'âme française. C'est leur attrait pour le Cœur de Jésus et leur amour pour la Sainte Vierge qui va guider notre présentation.

I. Bienheureux Charles de Foucauld

Dans cette esquisse, Charles de Foucauld (dont le décret de reconnaissance du miracle en vue de sa canonisation a été signé par le pape François il y a quelques jours) va nous servir de charnière : par la majeure partie de sa vie, il appartient au XIX^e^ siècle (puisqu'il naît en 1858 et meurt en 1916) mais son rayonnement spirituel sera une oasis pour le XX^e^ siècle (dans la lignée d'une petite carmélite de Lisieux…). On peut dire que le Cœur de Jésus a préparé par des événements douloureux notamment, le cœur de Charles à se tourner totalement vers Lui : alors qu'il n'a que six ans, il va perdre en l'espace de douze mois sa mère, son père et ses grands-parents maternels. Très indépendant de caractère, il perd la foi à l'âge de seize ans et ses années de jeunesse seront bien loin de lui faire pratiquer la vertu.

Mais après un long temps d'errance spirituelle et humaine, il va retrouver la foi de son enfance grâce à l'abbé Huvelin, vicaire de l'église Saint-Augustin à Paris, qui va avoir une profonde influence sur lui : ce prêtre, marqué par la spiritualité de l'école française, va lui apprendre à regarder Jésus-Christ pauvre et humilié. Dans sa vie spirituelle, une autre influence capitale va être celle de sa cousine Marie de Bondy qui va lui faire découvrir la dévotion au Cœur de Jésus qui a connu un grand élan à la fin du XIX^e^ siècle : Charles de Foucauld se consacre au Sacré-Cœur en 1889 en la basilique de Montmartre. À partir de ce moment, il montrera surtout, tout au

long de sa vie, que cette dévotion est à ses yeux la première de toutes ; elle répond à son désir passionné d'aimer Jésus.

À la recherche de la place qui le configurera le plus intimement au Christ, c'est loin de France qu'il va devenir le témoin de son Seigneur, en pays d'islam, en ayant le désir de fonder les Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus, ancrant leur vie dans l'adoration du Saint-Sacrement et l'imitation de la vie de Nazareth, et revêtus de l'habit blanc orné du Sacré-Cœur (image que nous connaissons bien). Charles de Foucauld connaît pendant ces années les déceptions, les échecs, la solitude qu'a pu éprouver Notre-Seigneur lors de sa mission : il est seul pour vivre son idéal en se donnant aux populations touarègues qui ne se convertissent pas à la foi catholique. Et c'est ainsi qu'un premier vendredi du mois, le 1er décembre 1916, il tombe touché par une balle, victime de pillards qui avaient projeté de le prendre en otage. C'est après sa mort, suite à la publication de nombreux écrits manuscrits, que le rayonnement du Père de Foucauld a été considérable. Le grain de blé semé en terre a suscité notamment de nombreuses expériences de vie religieuse : vingt ans après sa mort, cinq congrégations nouvelles naquirent de ses intuitions.

II. Père Claude d'Elbée

Une autre âme de France éprise du Cœur de Jésus sera celle du Père Claude d'Elbée, né en 1892. Le Sacré-Cœur va l'attirer à Lui d'une manière particulière, dans une vocation à caractère exceptionnel puisque c'est quelques mois après son mariage, en 1918, qu'il va ressentir cet appel très fort à se donner totalement au Christ. Sa conversion intérieure est liée notamment à la prédication du Père Mateo (né au Pérou en 1875), nommé par Pie XII « l'Apôtre mondial du Sacré-Cœur » ; à Paray-le-Monial en 1907, le Père Mateo avait reçu intérieurement l'appel à reconquérir le monde au Christ, famille par famille : pour accomplir cette mission, il allait parcourir le monde pendant près d'un demi-siècle en répandant l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles pour pénétrer les structures sociales de l'esprit du Christ et de son évangile. Claude d'Elbée sera particulièrement touché par ses propos.

En plein accord avec son épouse qui se sent elle aussi appelée par Dieu, il entre au noviciat de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, fondée par le Père Marie-Joseph Coudrin en pleine Révolution : il deviendra le Frère Jean du Cœur de Jésus. Au bout de quelques années, il re-

joint la maison mère de sa congrégation à Paris comme auxiliaire du Père Mateo pour l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles. À travers la direction spirituelle et la prédication de retraites, il va entraîner les âmes à se lancer, malgré leurs misères, dans la voie de la confiance en l'amour du Cœur de Jésus. Son livre *Croire à l'Amour* (1969) permettra de diffuser sa pensée spirituelle.

III. Sœur Josefa Menéndez

Un Charles de Foucauld, un Père Mateo, un Père Claude d'Elbée ont profité de la dévotion au Cœur de Jésus qui s'est développée en France depuis les apparitions à Paray-le-Monial au XVII^e^ siècle, et il est beau de voir que Notre-Seigneur a choisi notre pays pour faire connaître davantage son Cœur au monde. Mais sait-on que Jésus a de nouveau ouvert les secrets de son Cœur en France à une petite âme au XX^e^ siècle ?

Il s'agit de Josefa Menéndez, qui n'est pas française mais espagnole, née à Madrid en 1890. Elle a senti très tôt l'appel à se consacrer à Dieu mais ce n'est qu'en 1920 qu'elle pourra rejoindre la Société du Sacré-Cœur de Jésus, fondée par Sainte Madeleine-Sophie Barat en 1800. Pour réaliser sa vocation, elle intègre le noviciat de la congrégation à Poitiers : Jésus la déracine de sa terre natale pour l'enraciner dans son Cœur sur une terre étrangère. Sœur Josefa va faire l'expérience de l'intensité de l'amour de Jésus pour les âmes, pour son âme, mais aussi de la profondeur de sa souffrance devant les cœurs qui se ferment à son amour rédempteur.

En seulement trois années de vie religieuse (elle mourra en 1923), Notre-Seigneur lui fait vivre plusieurs grâces mystiques mais surtout, Il lui apprend à vivre de son Cœur divin dans les événements les plus simples de sa vie quotidienne et à s'offrir avec Lui pour le salut des âmes. À travers elle, Il nous transmet un enseignement par la formation intérieure qu'Il entreprend en Josefa mais aussi par les messages qu'Il lui dicte, et dont la teneur est transmise dans le livre *Un Appel à l'Amour*.

En nous livrant son Cœur, Jésus précise bien à Josefa qu'Il n'apporte pas quelque chose de nouveau : cette révélation privée ne vient pas compléter l'évangile et la Tradition. Mais Il déclare qu'Il désire maintenant quelque chose de plus : que l'on croie vraiment au pardon et à la miséricorde de son Cœur. Ecoutons-Le parler de notre pays :

> Je veux répandre ma paix jusqu'aux extrémités du monde, mais d'une manière spéciale, sur cette terre bénie, berceau de la dévotion à mon Cœur. Oui, je veux être sa Paix, sa Vie, son Roi [...] ! Pour effacer son ingratitude, Je répandrai un torrent de miséricorde. Pour réparer ses offenses, Je prendrai des victimes qui obtiendront le pardon. (p. 416)

IV. Marthe Robin

Une de ces âmes, unies intimement à Jésus, est bien celle de Marthe Robin, née en 1902 et morte en 1981. Sous la conduite spéciale de la Sainte Vierge, qu'elle appelle sa Maman chérie et à laquelle elle se consacre dans la lignée spirituelle de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, Marthe va être amenée à accepter sa vocation unique, paralysée pendant plus de cinquante ans sur son lit de douleur, en voulant ce que Dieu a choisi pour elle : dans son acte d'abandon du 15 octobre 1925, elle se livre pour le triomphe du Sacré-Cœur en désirant consoler, réjouir et glorifier ce Cœur divin.

Et c'est peu à peu que Jésus va lui faire découvrir sa mission particulière en accomplissant en elle la grande Œuvre de son Amour par la participation exceptionnelle à sa Passion pour le salut des âmes. Jésus confie aussi à Marthe la mission de donner naissance aux foyers de charité, centres de prédications de retraites, et de les porter par l'offrande de sa souffrance. Soulignons la sollicitude de Notre-Seigneur pour ces foyers qu'Il appelle « la Maison de mon Cœur ouvert à tous ». Marthe, elle, accueillera tous ceux qui auront besoin de recevoir lumière, réconfort ; elle sera une grande aide pour des dizaines de milliers de personnes qui viendront la voir et elle jouera aussi un rôle essentiel pour la naissance de plusieurs communautés nouvelles dans la seconde moitié du vingtième siècle qui imprimeront un renouveau au visage catholique de France en des temps difficiles (on peut penser, parmi d'autres, à la communauté de l'Emmanuel, aux Petites Sœurs du Père de Foucauld et bien sûr à notre famille religieuse).

Si unie à Jésus, si attachée à la Sainte Vierge, il n'est pas étonnant que Marthe ait eu des intuitions sur la vocation de notre pays. Elle avait dit notamment en 1936 :

> La France tombera très bas, plus bas que les autres nations, à cause de son orgueil et des mauvais chefs qu'elle se sera choisi. Elle aura le nez dans la poussière. Il n'y aura plus rien. Mais dans sa détresse, elle se souviendra de Dieu. Alors elle criera vers lui, et c'est la Sainte Vierge qui viendra la sauver. La France retrouvera alors sa vocation de Fille aînée de l'Église, elle sera le lieu de la plus

grande effusion de l'Esprit-Saint, et elle enverra à nouveau des missionnaires dans le monde entier.

Notons qu'à peu près à la même époque, en 1945, Jésus parle à Marcel Van, Vietnamien, de la France malheureuse car elle n'a pas été fidèle à l'amour de Dieu pour elle et Il précise que c'est la prière qui lui permettra de se relever.

V. Le Père Lucien-Marie Dorne et Mère Marie-Augusta

Mais revenons à Marthe. Sa figure va nous permettre aussi d'introduire deux âmes qui nous sont très chères, nos fondateurs, le Père Lucien-Marie Dorne et Mère Marie-Augusta ; en effet, Marthe et Mère Marie-Augusta ont vécu une très grande proximité spirituelle alors qu'elles ne se sont vues que peu de fois. On peut vraiment dire que Mère Marie-Augusta a été une sœur de cœur pour Marthe ; le fondement de leur union était Jésus, le Bien-Aimé de leur âme.

Mère Marie-Augusta (née en 1907 et morte en 1963) s'est tournée résolument vers Jésus alors qu'elle avait un peu plus de vingt ans, en comprenant qu'Il ne la décevrait jamais. Sa dévotion au Sacré-Cœur s'est développée à l'école de saint Ignace de Loyola et c'est à la suite d'une retraite spirituelle prêchée sur le Sacré-Cœur qu'elle a pris la décision d'entrer en 1944 dans l'Équipe Notre-Dame des Neiges fondée par le Père Lucien-Marie Dorne (1914-2006) à Annonay. Elle découvrit alors un autre aspect de la dévotion au Cœur de Jésus : la mission qui doit nous presser pour communiquer l'amour du Christ aux autres. Par cette découverte, elle renonça à la vie purement contemplative à laquelle elle aspirait pour dire « oui » à celle que Jésus désirait pour elle, en prenant notamment la tête de la communauté naissante qu'elle allait diriger avec le Père, nommé curé à Saint-Pierre-de-Colombier en 1946, petit village dans lequel la fondation allait pouvoir s'implanter.

C'est là que le Père fit ériger la statue de Notre-Dame des Neiges. Très sensible au message de Fatima et aux demandes du Cœur immaculé de Marie (notamment par la dévotion des premiers samedis du mois qu'il eut à cœur de diffuser), il avait émis le souhait que la statue qui surplomberait le village soit faite sur le modèle de Notre-Dame de Fatima ; mais devant le non catégorique du sculpteur, c'est le modèle de la médaille miraculeuse qui l'emporta, et la blancheur de la statue évoque la pureté du Cœur immaculé de Notre-Dame. Nos Père et Mère ont toujours eu la très forte intuition spirituelle que Notre-Dame des Neiges bénirait des foules à Saint-

Pierre-de-Colombier et l'une des missions de la communauté est de répandre sa dévotion, notamment par le moyen de ses statues pèlerines.

Par les aspirations reçues de Jésus dans sa prière, notre Mère veut faire découvrir à ses fils et filles spirituels que la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas du tout une dévotion de pur sentiment, mais de force d'âme, de volonté et d'énergie du bel amour. Elle nous appelle à répondre « par l'amour à l'amour de Jésus », à avoir un cœur délicat pour consoler son Cœur « si lourd de tristesse » et à puiser « les grâces dans le Cœur pur de la Sainte Mère de Jésus ». Ainsi, le cœur du charisme de notre communauté, c'est l'éducation des cœurs à la ressemblance des Cœurs de Jésus et de Marie. Le Père et notre Mère ont accompli cette mission dans le « jamais rien l'un sans l'autre », tendant, pouvons-nous dire, à l'unisson des Cœurs de Notre-Seigneur et de sa Mère.

Cette neuvaine de semaines nous a permis de retracer les grandes lignes de l'histoire d'amour de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge pour notre nation. Nous avons pu découvrir ou redécouvrir les figures de sainteté de toutes les époques qui ont pris au sérieux l'amour du Christ pour nous, malgré les faiblesses, les trahisons, les reniements, les péchés. C'est avec un cœur rempli de reconnaissance et de gratitude que nous réalisons combien Dieu est fidèle, combien ses dons sont inouïs et sans repentance. Ainsi, en réponse d'amour, consacrons-nous totalement ce soir, 19 juin 2020, aux Cœurs unis de Jésus et de Marie dans l'Esprit-Saint, sous le regard de Saint-Joseph.

Conclusion

Texte de la consécration de la FMND et ses amis aux Cœurs unis de Jésus et Marie

Consécration solennelle aux Cœurs Unis de Jésus et de Marie sous le regard de saint Joseph

Solennité du Cœur de Jésus, vendredi 19 juin 2020

Jésus, Marie et Joseph, depuis le 19 avril 2020, en la Fête de la Divine Miséricorde, nous nous sommes préparés par une neuvaine de semaines à cette consécration solennelle que nous vous adressons au nom de tous les membres de la Famille Missionnaire de Notre-Dame, de nos Foyers amis, des amis de Notre-Dame des Neiges et de tous nos amis. L'année dernière, au cours du premier samedi du mois, nous avons renouvelé solennellement la consécration faite par nos Fondateurs au Cœur Immaculé de Marie, Notre-Dame des Neiges, le 5 août 1945 à Annonay, puis le 15 décembre 1946, à Saint-Pierre-de-Colombier. En 1992, notre Père Fondateur avait compris l'importance d'une consécration pour obtenir un renouveau de ferveur de tous ses fils et filles en vue d'une protection spéciale du Ciel contre l'Enfer qui se déchaînait contre la reconnaissance canonique de notre Famille Missionnaire. L'année dernière, nous avons ressenti la nécessité de consacrer au Cœur Immaculé de Marie tous les apôtres de l'Amour, frères et sœurs, les Foyers amis et tous les amis de Notre-Dame des Neiges, afin que personne ne se décourage en ce temps de grande tempête.

Mère Marie-Augusta, notre Mère, fondement des apôtres de l'Amour, disait en 1948 : « Le temps presse. Les démons sont déchaînés à travers ce monde perverti. Les cœurs sont pleins de désirs de vengeance, de crimes horribles. Et cependant au milieu d'eux s'élève droit, fort, impératif : l'Amour. C'est Jésus dans ses amis fidèles ». Cette conviction de notre Mère, fruit de sa prière et de son union à votre Cœur, Seigneur Jésus, est d'une actualité brûlante. Nous avons, tous, besoin d'être consolés, secourus, fortifiés, par vos Cœurs unis, Jésus et Marie et sous votre regard, Bon et Grand Saint Joseph, qui avez si bien veillé sur votre épouse immaculée et sur Jésus.

En cette année où plusieurs baptisés ont demandé aux évêques de France de consacrer la Fille aînée de l'Église aux Cœurs unis de Jésus et de Marie, nous nous sommes sentis comme appelés à renouveler les consécrations déjà faites par nos Fondateurs et par nous-mêmes en l'élargissant à vos Cœurs, Jésus et Marie unis dans le Saint-Esprit, et à saint Joseph. Cette consécration n'est pas une nouveauté. Il y a 65 ans, des fidèles ont compris dans leur prière, que c'est par le Cœur Douloureux et Immaculé de Marie que le Règne du Sacré-Cœur, de Justice et d'Amour, s'étendrait dans le monde. Ils ont eu l'intuition que c'est par ces deux Cœurs Unis en tout, criblés des mêmes blessures et continuellement martyrisés par l'ingratitude des hommes, que le Salut des peuples se ferait et que l'Église se relèverait forte, unie, triomphante. Combien grande, disaient-ils, serait alors la splendeur et l'unité de l'Église du Christ.

Lorsque nous avons commencé notre grande neuvaine de semaines, nous étions confinés à cause de la pandémie du coronavirus. Cette pandémie a fait régner un climat de peur en notre Nation, mais aussi en beaucoup d'autres Nations du monde. Cette peur est encore présente dans le cœur d'un certain nombre de nos contemporains, qui ont besoin d'être réconfortés, rassurés et fortifiés. Comment pourront-ils l'être ? En se tournant à nouveau vers Dieu ! En se consacrant à vos Cœurs chastes et purs, Jésus, Marie et Joseph ! En priant et offrant avec ardeur et confiance pour que la France, Fille aînée de l'Église, Nation privilégiée en laquelle, Cœur Sacré de Jésus, Cœur Immaculé de Marie et Bon et Grand saint Joseph, vous vous êtes manifestés, en plusieurs occasions.

Puisse cette consécration solennelle de nos cœurs à vos Cœurs unis obtenir de Dieu le Père et de l'Esprit-Saint, grâce et lumières à nos évêques afin que, tous unis, ils consacrent la France à vos Cœurs unis.

Les derniers jours de notre neuvaine de semaines ont été marqués par une recrudescence des contestations violentes contre la construction de la chapelle du Cœur Immaculé de Marie. Votre Site, Notre-Dame des Neiges, a été illégalement occupé par des manifestants, samedi, dimanche et lundi derniers. Ce Site, nous l'avons déjà confié à votre garde, mais vus les évènements de la semaine dernière, en cette Solennité de votre Sacré Cœur, en la vigile de la Fête de votre Cœur Immaculé, Notre-Dame des Neiges, en ce 19 juin, où comme tous les 19 du mois, nous nous confions plus particulièrement à vous, Grand et Bon saint Joseph, nous vous consacrons ce Site,

sur lequel sera bâti la Chapelle de votre Cœur Immaculé, Notre-Dame des Neiges. Si l'Enfer se déchaîne de la sorte contre la construction de ce Site, c'est qu'il sait qu'en ce lieu de nombreuses grâces seront données aux familles et à tous vos amis, qui viendront puiser à la Source de vos Cœurs unis, l'Amour dont ils auront besoin pour qu'au milieu de ce monde s'élève droit, fort, impératif : l'Amour.

Cœur Sacré de Jésus, accueillez notre consécration et faites-lui porter beaucoup de fruits :

Seigneur Jésus, Apprenez-nous à être généreux, à Vous servir comme Vous le méritez à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher le repos, à nous dépenser, sans attendre d'autre récompense, que celle de savoir que nous faisons Votre Sainte Volonté.

Cœur Immaculé de Marie, Notre-Dame des Neiges, en union avec tous ceux qui, au Ciel, ont la joie de vous voir et qui se sont consacrés à vous avec confiance, nous vous redisons :

Ô Notre-Dame,
nous nous confions en vous,
en votre obédience bénie
et en votre garde très spéciale.
Aujourd'hui et chaque jour
nous vous confions nos âmes et nos corps ;
nous vous confions tout notre espoir
et toute notre consolation ;
toutes nos angoisses et nos misères ;
notre vie et la fin de notre vie,
pour que par votre très sainte intercession
et par vos mérites,
toutes nos actions soient dirigées et disposées
selon votre volonté
et celle de votre Fils. Amen.

Bon et Grand saint Joseph, qui avez si bien veillé sur la Sainte Famille, nous vous confions tous nos soucis de famille, de santé et de travail et nous vous disons :

Je vous salue, Joseph, Vous que la grâce divine a comblé. Le sauveur a reposé entre vos bras et grandi sous vos yeux. Vous êtes béni entre tous les hommes et Jésus, l'enfant divin de votre virginale épouse est béni. Saint Joseph, donné pour

père au Fils de Dieu, priez pour nous dans nos soucis de famille, de santé et de travail, jusqu'à nos derniers jours, et daignez nous secourir à l'heure de notre mort. Amen.

Sainte Famille du Seigneur, miroir sans tache de la Famille divine, régnez en notre Famille Missionnaire de Notre-Dame, en nos Foyers amis, en tous nos amis dont un petit nombre est ici présent, mais dont le grand nombre participe à cette consécration par la retransmission YouTube. Protégez-nous des maux de l'âme et du corps, donnez-nous force et confiance dans les combats que nous aurons à mener et, en toutes circonstances, obtenez-nous la grâce de vivre les Huit Béatitudes que vous nous avez données, Jésus, et qui nous permettront d'être en ce monde où Dieu est bien souvent absent, les témoins de la pauvreté évangélique, source de la joie spirituelle ; de la douceur du véritable amour ; de la compassion envers ceux qui souffrent ; de la soif ardente de la justice-sainteté ; de la miséricorde qui pardonne à ceux qui nous offensent ; de la pureté du cœur, du corps et de l'esprit en vue du combat olympique de la pureté ; de l'esprit des pacifiques qui n'ont pas peur de s'engager pour mettre la paix là où elle n'est pas ; et enfin de la force sereine, confiante et joyeuse des martyrs du corps ou du cœur, qui possèdent déjà sur cette terre le Royaume des Cieux.

Jésus, Marie et Joseph, nous vous aimons et nous vous remercions !

Cœur Sacré de Jésus, que votre règne arrive ! Cœur Sacré de Jésus, je crois en votre amour pour moi ! Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous !

***

Le 15 août 2020, en la Basilique du Sacré-Cœur et de la Divine Miséricorde de Montmartre, Monseigneur Aupetit, archevêque de Paris, consacrait solennellement la capitale de la France aux Cœurs Unis de Jésus et Marie. Durant l'été 2020, d'autres évêques ont consacré leur diocèse, prélude à la consécration de la France entière !

Famille Missionnaire de Notre-Dame
65 rue du village
07450 Saint-Pierre-de-Colombier
France
https://fmnd.org